MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE ET UNIÈME

1er Octobre - 1er Novembre 1921

1er Octobre - 1er Novembre 1921 — Tome CLI

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI



LA POLOGNE A-T-ELLE SON ART ?

—

La Pologne a-t-elle son art ? L'eut-elle dans les siècles passés ?

La première partie du problème ne laisse pas de place au doute, ni ne donne lieu à la contradiction : des centaines d'artistes polonais se chargent de manifester la chose par le nombre et la valeur de leurs œuvres à la marque personnelle et spécifique, à l'accent bien original et au goût de terroir. On en voit partout, dans tous les Palais des Expositions, dans tous les Salons de peinture. Il en est, signées de noms à la sonorité mondiale, dans les musées de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne.

La deuxième question paraît plus complexe et d'une solution plus malaisée, d'une évidence moins frappante. Cependant, là encore — sous quelques réserves d'un ordre général et quelques-unes pour le cas particulier qui nous occupe — la réponse sera catégoriquement affirmative.

Oui, la Pologne a eu son art de tout temps, malgré de nombreuses immixtions, admixtions et malgré les mélanges qui venaient du dehors ajouter à sa propre saveur. Fort souvent, l'étranger y greffait son génie sur le génie autochtone et tantôt rénovait ou raçait la production nationale, tantôt l'altérait fâcheusement.

Passons à nos restrictions — indirectes et directes — et examinons-les, une à une.

LA POLOGNE A-T-ELLE SON ART ?

—

La Pologne a-t-elle son art ? L'eut-elle dans les siècles passés ?

La première partie du problème ne laisse pas de place au doute, ni ne donne lieu à la contradiction : des centaines d'artistes polonais se chargent de manifester la chose par le nombre et la valeur de leurs œuvres à la marque personnelle et spécifique, à l'accent bien original et au goût de terroir. On en voit partout, dans tous les Palais des Expositions, dans tous les Salons de peinture. Il en est,signées de noms à la sonorité mondiale,dans les musées de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne.

La deuxième question paraît plus complexe et d'une solution plus malaisée, d'une évidence moins frappante. Cependant, là encore — sous quelques réserves d'un ordre général et quelques-unes pour le cas particulier qui nous occupe — la réponse sera catégoriquement affirmative.

Oui, la Pologne a eu son art de tout temps, malgré de nombreuses immixtions, admixtions et malgré les mélanges qui venaient du dehors ajouter à sa propre saveur. Fort souvent, l'étranger y greffait son génie sur le génie autochtone et tantôt rénovait ou raçait la production nationale, tantôt l'altérait fâcheusement.

Passons à nos restrictions — indirectes et directes — et examinons-les, une à une.

D'abord, « l'expression *art national* recèle toujours un germe d'erreur mêlé à une certaine dose de vérité » (1) — et ceci aussi bien pour ce qui se crée aujourd'hui, sous nos yeux, que pour ce qui se créait jadis ou naguère. Car l'art, par son essence même, est libre dans les deux catégories où se rangent les objets de la pensée : dans l'étendue et dans la durée, vivant comme il le fait sur l'âme collective de l'humanité entière, se nourrissant d'emprunts, prenant ses sources, tirant ses sucs et ayant ses ramifications en tout lieu, le long des siècles et à travers les pays, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Tel une chaîne sans fin, il entoure notre globe terraqué et tourne, tourne sans cesse, partout et toujours égal dans son être, teinté à la couleur du temps plutôt que de l'espace. Fixer sa provenance est quelquefois plus hasardeux qu'établir son âge, surtout à des époques cachées derrière l'amas des ans et voilées de mystère, comme l'est, entre autres, l'époque médiévale.

C'est alors, la création étant anonyme, les artistes errants et la foi uniforme, — c'est alors que la stricte classification par peuples, races et écoles devient d'un maniement délicat et se trouve faussée, fréquemment, par l'hypothétique et par l'arbitraire.

Le grand anonymat du moyen age fit, dans son humilité, que l'on a si souvent devant soi des édifices, des tableaux, des sculptures sans signataires et des noms d'artistes sans œuvres (2). En Pologne, cet anonymat sublime et malencontreux est plus impénétrable, s'il se peut encore, et dépasse de beaucoup la période médiévale.

(1) M. E. Durand-Gréville : *La Peinture au XV[e] siècle dans les Flandres.*

(2) Les quelques noms de peintres du XIV[e] siècle nous parviennent par un chemin détourné des registres municipaux et des actes juridiques et consulaires. Nous apprenons ainsi l'existence de Conrados pictor (1327), de Marcin = Martin (1370), de Kurze, Worst, Armknecht, Flornicerus (1399), de Michal = Michel (1395), de Jean Hanco pictor (1397). — M. Grabowski, un historien d'art distingué, a trouvé dans les archives de la Corporation des peintres cracoviens, rien qu'à la date de la première moitié du XVI[e] siècle, plus de quatre-vingts noms polonais, sans qu'on puisse les rattacher aux centaines de peintures qui ornent les églises et enrichissent les collections en Pologne.

Aussi, pour les classements et les attributions, on y marche à tâtons et au petit bonheur.

Et pourrait-il en être autrement, lorsque, même en France, nous ignorons tout de ceux qui érigèrent les cathédrales de Paris, de Chartres, de Bourges, du Mans, de Coutances ?... Attribue-t-on à la cathédrale de Reims la paternité de Robert de Coucy, — c'est sans preuves valables à l'appui ; il en va de même de la demi-paternité de Thomas de Cormont pour la cathédrale d'Amiens, dont le plan général et la nef furent l'œuvre de Robert de Luzarches, que seul le hasard, bienveillant cette fois, nous permit heureusement de connaître... Et quels sont les maîtres qui décorèrent de leurs peintures admirables le Campo Santo de Pise et la Chapelle des Espagnols ?...

Comment décider, au surplus, — et cette objection, ainsi que nous allons voir, prend toute sa valeur en Pologne, — comment décider de la nationalité d'un auteur dont la griffe se retrouve, par aventure, au bas d'une statue, d'un tableau, d'un manuscrit enluminé ? *L'internationalisme* des maîtres-d'œuvre et des maîtres-imagiers, et les *Lehr-und-Wanderjahre*, c'est-à-dire ces déplacements d'un endroit à un autre, obligatoires pour les artisans durant les années de leur compagnonnage pour parfaire le métier, enrichir l'esprit ou pour besogner, par solidarité chrétienne, auprès d'une œuvre pieuse et lointaine, — ceci joint à cela met de la confusion et de l'incertitude dans maint essai d'attester une origine.

Ils vagabondaient, les artistes d'autrefois, par-ci, par-là, les uns à la recherche d'un procédé secret, comme Antonello de Messine, qui était allé étudier à Bruges et à Gand la peinture à l'huile ; les autres, pour trouver la beauté à leur convenance, comme Jean Boulogne, de Douai, qui passa la plus grande partie de sa vie à Florence ; les autres encore, pour peupler de maisons de Dieu les coins les plus reculés de la chrétienté, tel Villars de Honnecourt, le maître-d'œuvre du XIIIe siècle, qui tra-

vaillait en Hongrie, tel Guillaume d'Avignon (XIV[e] siècle) qui alla en Bohême. Si les « comacini », partis de Côme, voyageaient à travers l'Europe, qui muni de son ciseau et de son maillet de sculpteur, qui avec la truelle, l'équerre et le compas de maçon, et s'ils ouvraient aussi en Pologne, — les bâtisseurs de Cracovie, en revanche, portèrent leur force, leur talent et leur foi à Prague, lorsqu'on y construisait la fameuse cathédrale.

Plus tard, au XV[e] siècle, d'innombrables peintres et sculpteurs quittent les Flandres pour la France. En Bourgogne, l'école de Dijon se compose presque en son entier de Flamands. Jean de Marville porte le surnom de Wallon, ce qui en dit assez sur son origine ; Jacques de Baerze vient de Termonde ; Broederlam s'intitule peintre d'Ypres, et Claus Sluter, « ouvrier et tailleur d'Ymaiges » de Philippe le Hardi, n'est pas Français, à coup sûr. En compensation, on admet aujourd'hui universellement que le plan de la cathédrale de Cologne a été fourni par un architecte français, natif de la Picardie. Pour l'Espagne, il n'y va point autrement. La Renaissance ibérique déborde d'artistes étrangers : Jan Was, un Flamand, que les Espagnols appellent Guas, construit l'église Saint-Jean des Rois ; et la cathédrale de Séville doit sa vie à Juan Norman, un Français, sans doute. De Fra-Giacondo, un moine-architecte italien qui devait jouer aussi son rôle prépondérant dans l'histoire de la Renaissance française, l'œuvre est grand en Espagne; et Justus de Gand, Anequin de Egas (des Pays-Bas), dont le véritable nom était Hantje van der Eycken, y laissèrent une empreinte profonde et durable.

Antérieurement à cette migration, il y en eut une autre, aussi dense et aussi importante. Outre les maîtres laïques mandés par les princes et par les évêques ou venus de leur propre initiative peiner *ad majorem Dei gloriam*, en taillant dans la pierre et le bois, en peignant des saintes images, pour gagner ainsi leur pain et leur salut, — l'E-

glise, elle-même, se chargeait de la bonne besogne et, par les artistes enfroqués des grandes compagnies religieuses, répandait les suaves beautés de la plastique et de la peinture et les grandioses beautés de l'architectonique. Le facteur principal de transmission et de diffusion de l'art fut l'Ordre des Cisterciens et des Bénédictins, en Pologne comme ailleurs (1). Mais, si nous savons que les abbayes de fondation siégeaient à Clairvaux et à Cîteaux et qu'à Cluny demeurait la maison-mère, nous ignorons, par contre, d'où se recrutaient les fils spirituels de saint Benoît, qui habitaient les nombreuses communautés émanées du chef-d'ordre et éparpillées à travers le monde. Et par cela même, le problème de la nationalité chez les artistes anciens et de la provenance pour les œuvres d'autrefois se complique encore davantage.

Il nous reste à considérer le troisième écueil qui se dresse devant quiconque étudie l'art d'antan : l'uniformité rigoureuse dans les illustrations et dans les matérialisations de la métaphysique et de la mystique chrétienne. Les tailleurs d'images, les peintres, les verriers, les miniaturistes, les orfèvres, dans la représentation des scènes ou des personnages sacrés, obéissent à des règles fixes, codifiées, immuables et aussi universelles que les dogmes et les articles de foi. En voici quelques exemples, pris entre mille.

D'un bout à l'autre de l'Europe, partout où règne la Trinité, un nimbe exprime la béatitude éternelle et sert à marquer la sainteté (pour Jésus-Christ, il est toujours crucifère) ; ainsi que la nudité des pieds signale à l'adoration des fidèles le Père, le Fils, les Anges et les Apôtres. Et ce n'est pas que dans la pure symbolique qu'on reste soumis strictement aux canons, mais encore dans l'agencement de l'œuvre, dans la disposition de ses parties composantes. De même que le prêtre officiant dans la litur-

(1) Les Cisterciens français bâtissent en Italie, dès la fin du XIIe siècle, l'église gothique de Fossanova, près de Sienne.

gie, l'artisan dans l'ordonnance de son tableau ne peut rien changer à l'ordre établi et sanctionné à jamais. Ainsi, la Cène se combine de cette sempiternelle façon : d'un côté de la table le Sauveur et ses onze disciples et de l'autre Judas, seul, en maudit ; et la Crucifixion *ne varietur* : la Vierge et le porte-lance placés à droite du Christ et à sa gauche, saint Jean et le porte-éponge...

Aux contingences générales du passé, propres à toutes les contrées et à toutes les écoles ; à l'anonymat des œuvres, à l'internationalisme des artistes et à l'universalité des formules d'expression il faut joindre, en ce qui touche la Pologne, une circonstance de plus, défavorable aux investigations. Les recherches dans le domaine de l'histoire de l'art y sont très limitées et de fraîche date, rendues fort difficiles par le manque de matériaux idoines que, de siècle en siècle, préparent partout ailleurs les annalistes et les mémorialistes. Point ici de Vasari ou de Van der Mander ; — et cela embrouille, obscurcit les choses et recule dans le lointain opaque, bien au delà de leurs contemporains, les anciens maîtres polonais. Sur ceux qui pétrissaient la forme divine, sur ceux qui inscrivaient en lignes et en couleurs les miracles du ciel et de la terre, sur ceux qui bâtissaient de beaux asiles au Seigneur et les ornaient de mille merveilles, — sur ceux qui ouvraient de leurs mains en Pologne longtemps plane le silence et l'oubli.

§

Aussi, en 1858, Julien Klaczko, historien et esthéticien émérite, sans être trop contredit par ce qu'on en savait alors, put nier l'existence de l'art national de la Pologne, à toutes les époques de sa vie historique. Il est allé plus loin encore. Evoquant à l'appui le passé, invoquant la complexion psychique de la race, poète plutôt qu'artiste, il jugea toute tentative d'art plastique, pour le présent et pour l'avenir, comme artificielle et factice, et

même comme contraire à l'innéité, au génie et à la mission des Polonais.

Klaczko réserve la faculté de figurer le rêve et la vie par les formes rien qu'aux humains vivant « sous un ciel ardent,parmi les fortes séductions de la nature qui bercent et réveillent, tour à tour, les sens aigus et facilement excitables ». Selon lui,la peinture et la sculpture, depuis toujours et à jamais, restent le domaine des peuples méridionaux. « Les gens du Nord, dit-il, n'y peuvent qu'exercer leur effort et non pas y révéler leur puissance (1). »

Il y aurait mauvaise grâce à insister sur la fragilité de cette thèse, fort éloquemment défendue par l'éminent écrivain, mais démentie tout le long de l'histoire de l'art, et qui est aussi erronée pour les Polonais que pour la majorité des nations septentrionales et occidentales. Klaczko et quelques-uns à sa suite semblent oublier que ceux auxquels fut refusée cette *morphopédie* intuitive qui modèle et rythme chaque geste, chaque mouvement et chaque attitude, n'attendent qu'une révélation, qu'une secousse, pour voir, imaginer et IMAGER le monde, pour donner des apparences aux songes d'âme et aux aspirations vers le divin idéal.

Là où la clémence des éléments qui permet à la beauté nue de jouer sous la caresse dorée du soleil, là où l'harmonie ambiante, le doux balancement, où le pathétique des lignes fermant l'horizon fécondent l'imagination de l'homme, président et assistent à la naissance d'une œuvre, — là, l'instinct du Beau... le besoin de recréer par l'image, de doter de la présence réelle les émotions, les élans et les pensées... le désir d'éterniser dans la matière la vision fugitive se manifestent dès l'aube, et l'art plastique surgit aussitôt. En des contrées moins heureuses, au ciel froid, bas et gris, ce fut le christianisme qui appor-

(1) « L'Art Polonais » (en polonais). Paris, chez Martinet, in-8°, 1858.

ta aux esprits, à l'heure dite, pour compléter ce qui faisait défaut alentour, la substance, l'inspiration et même le mandat impératif pour exprimer, par des aspects formels, l'idée de la perfection suprême et de la sainte majesté.

Dans les mythologies des pays nordiques ou slaves, les sombres grandeurs et les forces hostiles de la nature gardent, en leur symbolisation figurative, seul le principe terrifiant et ne se prêtent que par le verbe aux réalisations en beauté. Les personnifications des phénomènes cosmiques peuvent se représenter, à la rigueur, par de grossières idoles adorées en plein air ou sous les toits à peine dégrossis, dans des « Kontynas » (1) charpentés à grands coups de hache.

Mais la sainte Légende tira de la torpeur l'imagination slave, la délivra de l'aire étroite où il n'y avait de place que pour l'épouvante, l'*humanisa* et la rendit sensible aux choses jusqu'alors nébuleuses, ou opacifiées, ou tout à fait invisibles pour elle. La foi chrétienne força l'esprit slave à concevoir tout un monde de nouvelles vérités et, en plus, à ressentir tout un monde de sensations nouvelles. Et, du coup, avec la piété attendrie apparut la joie, calme ici, il est vrai, et embrumée de mélancolie. Ceux qui, apparemment, ne voyaient ni peu ni prou le pittoresque émouvant des êtres et la physionomie mobile et expressive du paysage, s'aperçurent de l'une et comprirent l'autre. La perception de la beauté leur vint par en dedans, de l'âme désengourdie, sinon par les yeux, du dehors.

Pour évoquer le Paradis terrestre, il fallait additionner toutes les douceurs du printemps et toutes les splendeurs de l'été ; de même que pour imaginer le tragique décor de Gethsémani — les escarpements chauves des roches et les mornes tristesses d'une plaine stérile. Il fallait se représenter, vaille que vaille, la demeure céleste et les éblouis-

(1) Temples slaves aux temps païens.

sements qui entourent le trône. Il fallait observer la vieillesse à la face douloureuse et sévère, la beauté amène des femmes, les grâces de l'enfance, pour faire revivre les traits vénérables des élus,les charmes adorables des saintes et des anges.Le Verbe qui se fait chair et meurt sur la Croix... le Saint-Esprit qui plane en colombe... la maternité qui s'incarne en la sainte Vierge au cœur percé des sept glaives, si bonne et si blanche,— tous ces visages de la Divinité demandent une représentation figurative, pour qu'on les contemple, en priant, et pour qu'ils regardent les fidèles avec amour du haut de leur gloire et de leur martyre. La Nativité laisse entrer dans le cercle enchanté le bœuf et l'âne. La mystique, douant d'un sens nouveau les lis et les roses, les convie aussi à la fête. Dans une religion où tout mystère s'extériorise et tout miracle devient évident, on ne saurait se passer des simulacres, formels, tangibles et imités de l'ambiant et du réel. L'histoire, la symbolique, l'hagiographie, contenues dans les Saintes Écritures et dans les Livres sacrés, en sus de se matérialiser fatalement en une iconographie complète, durent encore rendre attentif aux beautés environnantes, si humbles fussent-elles, si insuffisantes pussent-elles paraître à créer l'émotion et si impropres à inciter au rêve.

Et, en effet, à mesure que les cœurs s'épanouissent, les yeux s'ouvrent sur ce qu'il y a de touchant,de tendrement joli, de mélancoliquement pittoresque dans ces cieux sans éclat, dans ces horizons aux lignes couchées et monotones, en ces larges surfaces plates et tranquilles où les forêts alternent avec les plaines. L'imagination créatrice ne tardera pas beaucoup à prendre possession de ces vues et à les transposer en tableaux : la Pologne aura, en son temps, une des plus belles Ecoles de paysage...

Aussi, il se peut qu'en Pologne, aux époques lointaines du paganisme, le son et le verbe furent les deux seuls modes d'expression pour les élans du cœur et pour les féeries de l'esprit, quoique certains vestiges de l'art

païen témoignent d'un sentiment esthétique d'où la forme et la couleur n'étaient point exclues (1). Il se peut donc que jusqu'à l'avènement du christianisme, la musique et la poésie (et les arts mineurs, s'entend) furent l'unique langage des artistes. Convenons encore qu'à l'origine les « âmes parlantes » de la Pologne préhistorique ne se trouvaient sans doute pas à même d'utiliser pour leur vision les choses de là-bas, incolores et de peu d'apparences, — choses dont seul aurait su tirer parti et profit un œil exercé à découvrir la matière pittoresque même dans le médiocre et l'éteint, et à la recomposer en beauté. Car, ce n'est que l'intense, le criard, l'aigu qui frappe et violente la sensibilité épaisse d'un barbare : le rouge poussé, le bleu clair, le jaune strident, le vert acide ont sur lui une action psychologique — forte et constante. « La nuance, rien que la nuance » dénote moins un tempérament qu'un degré très élevé d'émotivité esthétique.

Admettons tout cela comme psychologiquement vrai, et comme historiquement valable. Mais après ! lorsque la *grande commotion* fit jaillir de l'amorphe la triple image de la terre et de ses enchantements, du ciel et de ses béatitudes, de l'enfer horrifique et dévorant, — chacun d'eux avec sa population, sa faune et sa flore !

. . . .

Il y a encore un fait qui parle contre cette légende de « l'improductivité slave » dans les arts plastiques, et qui la rend bien improbable. C'est que Cracovie (2), cœur de la Pologne médiévale, par sa position géographique fut le

(1) Nous faisons ici allusion à ces motifs d'ornementation en pierre, en bronze et en céramique, ainsi qu'au style autochtone de l'architecture en bois polychromé qui, bien souvent, conservés par la tradition dix fois séculaire, survivent aujourd'hui dans les ouvrages rustiques moulés, tournés, charpentés, enluminés, sculptés par les montagnards de Podhalé.

(2) Bien que l'Etat Polonais se soit formé sur les rives de la Warta et au bord du lac de Goplo, son centre de gravitation changea bientôt. Ce fut la Petite Pologne, où le Christianisme pénétra en premier, qui devint le point principal du Pays des Vistuliens. Cracovie lui servit de capitale dès le commencement du XIVe siècle, quand le règne de Ladislas le Bref se fut raffermi et stabilisé. A partir de la seconde moitié du XIVe siècle, la cour se transporta à Varsovie.

nœud des routes commerciales qui la reliaient aux quatre points cardinaux de l'Europe. Au Sud, par les Carpathes, elle entretenait les relations avec la Hongrie ; de là, les chemins allaient plus loin, à Thorn, et par la voie fluviale de la Vistule atteignaient Dantzig d'où, sous les auspices hanséatiques, les vaisseaux marchands polonais abordaient Bruges et s'aventuraient même jusqu'au littoral de l'Angleterre. A l'est partaient de Cracovie les larges artères vers les villes russes et vers les colonies grecques du Pont-Euxin, à Caffa entre autres, où Venise et Gênes déchargeaient alors tout ce que produisaient l'Italie et l'Orient. Du côté ouest, s'ouvrait un passage qui conduisait à Breslau, ville principale de la Silésie et grand centre cultural de ce temps, pour se diriger ensuite vers Prague, capitale de la Bohême. Sur ces routes, en étoile, il se faisait en permanence un va-et-vient de caravanes. La Vistule par son embouchure dans la mer Baltique touchait au monde entier, charriant pour sa part maints bateaux lourds d'hommes et de richesses. Et si nous ajoutons en outre que, simultanément, Varsovie servait d'entrepôt, un des plus considérables dans l'Europe centrale, — nous aurons un autre argument, une autre raison, matérielle celle-ci, péremptoire celui-là, pour nous permettre d'avancer *a priori* que l'art plastique devait exister en Pologne, tout au moins, dès le moyen âge. Car, pour peu qu'ils gardent entre eux des rapports fréquents et durables, les pays sont, en ce qui concerne les idées, tout comme des vases communicants : çà et là leur niveau reste le même et leur contenu ne diffère point trop.

Il y a une sorte de contagion intellectuelle qui passe de contrée en contrée, et la beauté se transmet de peuple à peuple.

« L'art procède par infusion », disait Flaubert. Il procède par infiltration, également. Mais quelles que soient ses origines et quel que soit le processus de sa germination, il s'imprègne aussitôt de ce qu'il trouve sur place.

Tant il est vrai qu'entre l'art et l'air et la glèbe il existe d'éternelles correspondances.

§

Il en est de même pour la terre polonaise. L'architecture, la peinture et la sculpture avec le cortège des arts mineurs s'y montrent dès le xe siècle, portant la double marque de la croix latine et de la croix grecque. Peut-être édifices, peintures murales et icones d'autel, statues et ornements, objets ouvragés de culte et d'usage ne formaient, pour commencer, qu'un art en Pologne ; mais tout cela quelque temps après devint indubitablement un ART POLONAIS, empreint de signes originaux et approprié au climat, à l'esprit, à la sentimentalité et au tempérament de la race. A l'âge roman, il contient l'assemblage de trois génies qui s'y soutiennent, s'y complètent et s'y confondent : celui de Rome, celui du Nord et celui de l'Orient, accordés à l'Harmonie sarmate. Ogival, il s'y transforme en « gothique vistulien » et, pur d'abord, transitoire ensuite, se maintient fort avant, empiétant sur la Renaissance. Celle-ci, d'implantation italienne et venue en Pologne sur le tard, déjà en décadence tant soit peu et modifiée en académisme romain et en éclectisme polonais, dégénère vite en « baroque », qui, apporté par les Jésuites, séduit par sa pompe et sa *grandezza* théâtrale le romantisme inné des Polonais. Mais, là encore, l'accommodation ne laisse pas de se produire ; et le baroque se conforme au goût local, s'épure, s'allège, se spiritualise. Le « rococo » français et le néo-classicisme empire eurent leur répercussion ici comme ailleurs ; en se soumettant toutefois aux conditions vitales du pays, en se modelant sur son âme.

De toute évidence, le byzantinisme figea en attitudes hiératiques, rehaussa d'or et teinta à sa nuance sombre et crue pas mal de tableaux et de statues en Pologne. Loin de nous de vouloir nier qu'au xve siècle ce fut l'École

de Cologne qui aida à façonner la pensée esthétique polonaise et qu'après ce furent les maîtres flamands qui guidèrent de leurs exemples les artistes indigènes dans le rendu de la beauté plastique. Pourtant les œuvres picturales et sculpturales nées dans la Pologne d'alors gardaient, en survivance de la tradition médiévale, une physionomie particulière et tranchaient sur les autres par un air de sérénité, de gaucherie charmante et candide, de bonne foi dans la foi. Certes, on pourrait retrouver, en établissant les parts, ce qui revient dans les peintures religieuses, sorties à l'époque des mains des artistes polonais aux Écoles de Nuremberg où dominait Wolgemuth, d'Augsbourg où régnait en maître Hans Burgmayer et ce qui appartient en propre à l'école de Cranach dans les portraits peints en ce temps par quelque artiste anonyme de la Corporation cracovienne. N'empêche que personne ne saurait confondre avec les peintures franconiennes ou souabes les tableaux de Domaradz et de Tymow aux types si nettement polonais ou la belle Madone de l'église Saint-Nicolas à Cracovie (fin du XVe siècle),qui a comme fond les flancs verdoyants et les cimes neigeuses de Tatra. Pas plus que l'on ne confondrait l'église de Laerdal en Norvège, la cathédrale de Burgos et la Notre-Dame de Paris; pas plus qu'on ne prendrait une ville pour une autre.

Car, chaque groupe ethnique forme l'art à sa ressemblance, — tôt ou tard et plus ou moins. Il suffit, pour s'en apercevoir, d'être sensible aux menues finesses des mentalités nationales, aux gradations évanescentes et si délicates qu'indiquent les différentes âmes populaires. Aussi, nos objections du début ne portent que sur les classifications hâtives et téméraires et que sur les grosses divergences, impossibles à constater là où l'effort est collectif et où il y a convergence dans les buts et les moyens.

La Pologne a eu beau être pour les uns une colonie et pour les autres un carrefour, et recevoir de gauche et de droite, pour sa civilisation et pour son art, des principes

étrangers. Elle conserve toujours l'innéité de la race : penchants, sentiments et idées. Le saint baptême lui amène les propagateurs du Roman, les Cisterciens et les Bénédictins qui bâtissent les premiers moutiers et les premières églises. Les rapports d'échanges commerciaux avec l'Allemagne attirent à Cracovie des marchands, des artisans et des artistes du Bas-Rhin, de l'Alsace et du Palatinat, qui passent ou qui restent à demeure dans la ville, y apportent leur gothicisme et, mêlés aux aborigènes, forment sa bourgeoisie et même son patriciat. A Léopol, pour des causes et des fins identiques, arrivent les Arméniens et les Ruthènes avec leurs tendances byzantines et qui s'y établissent également. Les événements politiques valent à la Pologne d'autres arrivées en nombre : Bona Sforza, épouse de Sigismond Ier, y introduit les Italiens; les unions des rois Jean-Casimir avec Louise-Marie de Gonzague et de Jean III Sobieski avec Marie-Casimire d'Arquien ont comme conséquence immédiate la venue des Français ; à Stanislas-Auguste Poniatowski le pays doit la présence des uns et des autres. Beaucoup de ces étrangers, peintres, graveurs, sculpteurs, architectes, orfèvres, etc., etc., obtiennent leurs lettres patentes, prennent le droit de cité, entrent dans les corporations respectives, participent à la vie sociale, se marient très souvent sur place et font souche.

Il se produit ainsi, suivant la loi de l'appropriation, une action bilatérale : la Pologne s'empare de ce que son génie, sans dommage pour son intégrité, peut absorber de l'apport exotique, et les hommes qui l'offrent perdent de leur particularité tout ce qui est défavorable à la symbiose. Ils s'imprègnent fatalement de mœurs et de coutumes locales, s'acclimatent et s'adaptent, — et, en tant que nationalité, se résolvent petit à petit dans la masse. On ne demeure pas longtemps aubain dans un pays où la pensée est libre, le travail facile et l'accueil cordial. Nombre d'Allemands immigrés, gens d'ordinaire rebelles à

s'assimiler, le font ici de bon gré jusqu'à poloniser leurs noms, comme ce peintre Wunderlich qui traduit le sien fort civilement en Dziwak (1).

Voici pourquoi, sans vouloir pratiquer « l'impérialisme esthétique », on peut considérer, comme participant du patrimoine polonais, quelques maîtres de l'ancien temps, soit d'origine incertaine et mise en question par d'aucuns, soit d'origine incontestablement exotique, — en nous basant uniquement sur la physionomie de leur œuvre.— Serait-ce un tort de les unir au grand passé polonais ?

Pour ce qu'ils ont pris du pays et pour ce qu'ils lui ont donné, on est pleinement en droit de parler d'un Witstwosz comme d'un maître essentiellement cracovien, d'un Bacciarelli comme d'un peintre varsovien par excellence, et de traiter en bel artiste de la Masovie un Norblin de la Gourdaine.

Et comment attribuer à d'autres arts qu'à l'art polonais ces monument disséminés sur la terre de Pologne, ces vieux triptyques et retables, ces antiques enluminures, ces sculptures vétustes, puisqu'ils ont un commun air de famille qui les met tous à part ?

Dans leur confection entrent, sans conteste, un grain de fantaisie latine, un peu de sens dramatique des Flandres, un brin du réalisme brutal et verveux des Allemands, une goutte de finesse française ; mais, à coup sûr, ce n'est point cela qu'on y trouve de plus attrayant. Il y a une autre qualité qui les recommande : quelque chose de naïvement grave et de convaincu, de simple, d'agreste et de mélancoliquement pieux,— quelque chose qui provient bien de leur pays d'origine et porte bien son cachet. Car, quelques-uns de ces traits, on les voit se perpétuer même chez les artistes polonais de nos jours, qu'ils s'appellent Matejko, Grottger, Chermonski, Malczewski, Wyspianski, ou qu'ils soient de moindre envergure.

JAN TOPASS.

(1) En polonais : Le Fantasque.

L'AME NOIRE

—

LA FEMME

CHEZ

LES PRIMITIFS CENTRE-AFRICAINS

SA VALEUR AU POINT DE VUE DE L'INTELLIGENCE, DU CARACTÈRE ET DES SENTIMENTS, SA SITUATION SOCIALE

—

Il semble, *a priori*, malaisé de camper un type de la femme noire primitive réunissant les caractéristiques essentielles de sa personnalité dans les différentes contrées, dans les différentes tribus de l'Afrique centrale. Une tentative de ce genre serait, en effet, parfaitement absurde dans notre vieille Europe formée d'éléments si disparates et si instables qu'il est à peu près impossible, à notre époque, de fixer la constitution physique de tout un peuple. Quand on dit : « Le Français est frondeur, versatile, etc.», cette appréciation peut être exacte pour une certaine classe de la collectivité française : l'ouvrier, par exemple, mais pas du tout pour le paysan qui n'est rien moins que frondeur et versatile ; elle peut s appliquer au citadin de l'Ile de France, mais non plus au Breton discipliné et têtu.

Il n'en est plus de même du monde primitif centre-africain immobilisé, depuis des siècles, dans un isolement relatif, au milieu de ses forêts. Il a encore été si superficiellement entamé par les très rares influences extérieures qui ont pu s'exercer sur lui, de loin en loin, que ses éléments

constitutifs,placés partout dans des conditions d'existence à peu près identiques, ne se sont pas profondément différenciés les uns des autres. On relève incontestablement quelques dissemblances appréciables entre les divers groupements indigènes qui peuplent le centre de l'Afrique, mais ces dissemblances sont superficielles et transitoires. Elles laissent subsister un fonds commun de qualités et de défauts qui permettent à un observateur attentif de coordonner, sur la mentalité de l'ensemble de ces primitifs,un faisceau de notions générales assez précises.De telle sorte que les collectivités indigènes les plus éloignées les unes des autres, n'ayant vraisemblablement jamais eu de relations, nous apparaissent moins comme autant de spécimens de familles ethniques différentes que comme les représentants d'une même famille à des étapes successives de son évolution. Cette constatation deviendra plus suggestive encore quand nous pourrons nous rendre compte tout à l'heure que la femme noire primitive diffère bien peu de ce qu'elle était chez nous, au même moment initial de notre civilisation.

Nous allons étudier tout d'abord la constitution intellectuelle, psychique, sentimentale de cette créature et, du même coup, sa *valeur* par rapport à l'homme.

Quelque pénible que puisse être cet aveu pour notre sotte présomption de mâles, je dois reconnaître que ma déjà très ancienne conviction de la supériorité de la femme s'est singulièrement raffermie à la suite de mes séjours successifs en Afrique centrale. Il existe, il a existé, de tout temps, en Europe, une telle différence entre les systèmes d'instruction, d'éducation, de culture littéraire, scientifique, artistique appliqués à l'un et l'autre sexe que toute discussion sur leur supériorité ou leur infériorité respective ne repose sur aucun élément sérieux d'appréciation. Tout au contraire, la valeur réelle de la femme comparée à l'homme apparaît nettement en pays noir primitif,où les deux sexes,placés dans les mêmes con-

ditions négatives d'éducation et de culture,offrent à notre observation leur constitution intellectuelle originelle pure de toute altération.

A dire vrai,la prééminence de la femme ne s'impose pas à un premier examen superficiel. Dans la généralité des cas, nous nous trouvons en présence de pitoyables négresses accablées, depuis leur plus jeune âge, par les maternités successives, un incessant labeur dépassant la mesure de leurs forces : le tout mal compensé par une alimentation végétarienne physiologiquement insuffisante. La résultante de semblables conditions d'existence est facile à déduire : une structure anatomique artificielle de réadaptation modelée par l'effort et la misère ; des membres inférieurs courts et mafflus, des membres supérieurs à ossature grêle, bossués de saillies musculo-tendineuses, longs, longs comme toute la misère humaine. Voici le débordement indécent des croupes monstrueuses, profondément ensellées par les incessants chevauchements des progénitures. Voici encore, parachevant le désastre, la chute piteuse des flasques mamelles brinqueballantes sur les pauvres ventres gélatineux, hachés de rides grimaçantes. Et sous la tignasse crépue, les faces camardes, les gros yeux mornes expriment le définitif renoncement et l'hébétude. Certes, à ne juger que sur les apparences, les hommes les plus disgraciés les dépassent de toute leur prestance de solides gaillards bien nourris, insouciants et oisifs.

Ce ne sont là, pourtant, que des apparences. Nous allons voir ces misérables créatures,réduites à un perpétuel servage, autant par la brutalité du mâle que par leur aveugle traditionalisme et leurs rivalités, s'élever bien au-dessus de leurs oppresseurs, au triple point de vue de l'intelligence, du caractère et des sentiments.

—

L'INTELLIGENCE

Il est vraisemblable que, pour une même race, les deux sexes parvenus, à la même époque, au premier degré de la hiérarchie humaine, après avoir parallèlement évolué dans des conditions identiques,ne se singularisaient que par les seules dissemblances de structure anatomique entraînées par leurs fonctions respectives, mais étaient semblablement organisés à tous les autres points de vue, au point de vûe cérébral, en particulier.

Remontons plus haut encore. Il n'apparaît pas, dans la série animale, que les femelles, malgré une structure anatomique sensiblement différente, soient inférieures aux mâles quant au développement de l'instinct : bien au contraire. De même, l'homme et la femme, pourvus à l'origine d'une organisation cérébrale identique, n'ont subi, à ce point de vue, que les modifications strictement nécessitées par l'adaptation de leur cérébralité à leurs conditions d'existence respectives.

Or, quel que soit le degré de leur évolution vers la civilisation, toutes les peuplades de l'Afrique fétichiste offrent ceci de commun que les hommes ne conçoivent d'autre destinée que vivre au jour le jour,durer, inactifs, insouciants, en accomplissant le minimum d'efforts physiques ou intellectuels.Ils s'annihilent entièrement sous la dépendance du premier maître venu : chef, féticheur ou sorcier, à la seule condition de se décharger sur lui de la direction des affaires de la collectivité. Pour tout ce qui concerne leur existence matérielle, ou celle de la famille, c'est à la femme seule qu'incombent tous les travaux, tous les soucis,toutes les responsabilités. Tout au plus, de loin en loin, après maints palabres, l'homme consent-il à aller à la chasse, à la pêche ou à participer aux grands déboisements nécessités par le déplacement du village ou des plantations. Dans les régions à palmiers, l'emploi de la journée d'un noir se résume à ceci : grimper, le ma-

tin, au palmier mis en perce la veille et s'y gorger de vin de palme, redescendre se coucher au pied de l'arbre pour y cuver son ivresse pendant toute la journée ; regrimper, le soir, au palmier pour y ingurgiter de nouvelles rasades, rentrer ivre au village, manger, dormir et recommencer le lendemain. Par contre, la femme donne ses soins aux enfants sans cesse attachés à ses pas, s'occupe de la laborieuse préparation du manioc ou des farines alimentaires, fait la cuisine, cultive les plantations, va procéder aux échanges de denrées sur les marchés ou dans les villages voisins, accomplit les corvées de débroussaillement ordonnées par les blancs, quand encore elle n'est pas astreinte, comme chez les Bondjos, aux corvées de portage.

Ne voilà-t-il pas de pitoyables bêtes de somme apparemment abruties par cet écrasant surmenage qui imprime à leurs corps de hideuses déformations et à leurs visages un facies de morne hébétude ? En réalité, la multiplicité et la variété de ces occupations mettent incessamment en jeu tous les ressorts de leur activité, non seulement physique, mais cérébrale. Elles les préservent de cette torpeur morbide qui alourdit les muscles des hommes et enténèbre leur cerveau. La complexité de leurs fonctions les rend forcément conscientes de l'importance de leur rôle économique dans la collectivité : elles se savent indispensables à son existence. Derrière les manifestations extérieures d'une résignation impuissante imposées par leur passivité séculaire, leurs facultés de jugement et d'analyse s'exercent sournoisement : elles sont parfaitement capables d'observer, de délibérer et de décider. Encore abandonnées sans défense à la barbarie des traditions ancestrales, à la tyrannie de la collectivité incomparablement plus redoutable que l'individu dont elles sont la propriété, elles ne tardent point à répudier tous ces masques trompeurs dès qu'enfin affranchies de cette collectivité, livrées à elles-mêmes, elle peuvent se réaliser intégralement.

Il m'est advenu, il m'advient souvent encore, au cours de mes tournées, marchant en tête de mon convoi de porteurs, de tomber inopinément au milieu d'un de ces grands marchés périodiques tenus presque exclusivement par des femmes provenant de tous les villages d'alentour. Oh ! les joyeuses commères délurées, trépidantes, fortes en gueule, si différentes, à cette heure, des pitoyables créatures qui nous apparaissaient, il n'y a qu'un instant, sous le joug de la collectivité, apathiques et stupides! Avec cela, âpres au gain et retortes à rendre des points au plus madré de nos paysans normands.

Les voici maintenant dans l'intimité de la case familiale. J'adore, au cours de mes stationnements dans un village indigène, errer à la nuit close, m'intéressant, autant que je puis interpréter les dialectes locaux, à ce qui se passe derrière les frêles parois de ses habitations en torchis ou en branchages. Après les hurlements des enfants, ce sont les voix féminines qui dominent, parfois enjouées, le plus souvent aigres et grondeuses. J'ai souvent surpris, de la sorte, des scènes de ménage extrêmement violentes, menées, d'un bout à l'autre, par la femme toute seule, l'homme se bornant à opposer un bref balbutiement aux plus rudes bordées. Il arrivait même parfois que je fusse la cause involontaire du conflit, à la suite d'achats de vivres pour mes porteurs. Quelque généreusement que j'eusse soldé ces humbles victuailles, l'argumentation de l'âpre commère ne tendait pas moins à démontrer l'incapacité de cet homme qui n'avait pas su retirer de mes dispositions conciliantes tout le bénéfice possible.

C'est une des principales manifestations de la valeur intellectuelle de ces primitives que la rapidité avec laquelle elles jaugent l'Européen, éprouvent sa dureté ou sa bonté et, dans ce dernier cas, l'orgueil de caste aidant, retranchent de leur attitude et de leur verbe toute marque de subordination ou de respect. Ajoutez à cela de

merveilleuses facultés d'assimilation que, toutes proportions gardées, on ne trouve pas développées à un degré supérieur chez l'Européenne. Nous verrons plus loin l'influence que les petites épouses noires ne parviennent que trop rapidement à prendre sur certains blancs. Dans un autre ordre d'idées, il n'est pas moins intéressant de constater les facilités d'adaptation de petites négrillonnes, à demi sauvages, brusquement transplantées dans nos petites villes embryonnaires. Bien vite, le jeune animal de brousse, hier encore terrorisé par la vue d'un Européen, s'apprivoise, s'émancipe sous la conduite de compagnes de la même tribu venues à la ville quelques mois ou quelques semaines auparavant. Elles vont, rieuses, glapissantes, de rue en rue, reluquant effrontément les Blancs au passage, les poursuivant de leurs éclats de rire ou de leurs railleries, vite familiarisées avec les dimensions imposantes des édifices, les bateaux à vapeur et les automobiles. Par contre, leur curiosité est excitée à son paroxysme par une troupe de tirailleurs défilant au son des clairons et encore par les étalages des factoreries où elles ne se lassent pas d'admirer, de palper, enfiévrées de convoitise, les pièces d'indienne, les pagnes bariolés, les bijoux de cuivre doré et les parapluies. Quelques semaines leur suffisent pour acquérir les premiers rudiments de notre langue, s'adapter aux exigences de leur nouvelle existence et s'initier aux *manières* des Blancs. La première ambition de ces sauvageonnes est de posséder une machine à coudre qu'après un bref apprentissage elles manipulent avec une étonnante dextérité, taillant elles-mêmes, montant, cousant jupes à volants et canezous à falbalas. Certaines d'entre elles s'adonnent à de vagues trafics commerciaux. Mais la plupart, vite désaccoutumées de la dure géhenne du village natal, rebelles à tout travail manuel, trouvent un charme exquis à cette existence indépendante et, tout naturellement, ingénument, sans aucune intention coupable, se prostituent, autant pour

pourvoir à leur subsistance que pour assouvir leur fringale d'étoffes chatoyantes, de colliers et de bracelets. Puis, un beau jour, regrettant leur coin de brousse ou leur mère ou une amie, souvent sans motif précis, elles disparaissent, regagnent leur village aussi brusquement qu'elles en étaient parties.

Il ne ressort pas nettement, je l'avoue, de ce bref exposé que ces négresses aient retiré un sérieux avantage de ce premier contact avec la civilisation, au point de vue de leur développement intellectuel et moral. En toute sincérité, on ne peut en incriminer que les circonstances actuelles qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas permis à l'administration d'entreprendre d'une façon méthodique le relèvement intellectuel et moral des femmes indigènes, offrant cependant un excellent terrain de culture.

Seuls ou à peu près seuls, les missionnaires catholiques ou protestants se sont encore appliqués à cette tâche avec d'autant plus de persévérance qu'ils trouvent, en ces humbles créatures, des auxiliaires précieux pour étendre et consolider leurs conquêtes en Afrique centrale. Nous verrons plus loin que la garde des enfants est exclusivement réservée à la mère : en l'espèce, ce fait seul lui confère déjà un rôle prépondérant. De plus, la conversion d'un indigène mâle ne peut avoir quelques chances de durée que si cet indigène consent à s'unir chrétiennement à une jeune fille catholique ayant mission de le maintenir dans les bons principes et de fonder avec lui une famille chrétienne. Le malheur est que, trop souvent, ces diables d'hommes, aussi inconstants en matière de religion que de passion, ne tardent pas à abandonner tout ensemble l'épouse chrétienne et ses principes. Mais, la part faite à ces fâcheuses déconvenues, la jeune fille, la jeune femme constitue encore, pour les missionnaires, une recrue de tout premier ordre, tant pour l'intelligence que par l'attachement opiniâtre à ses croyances. Cela est si vrai que l'adhésion à la religion catholique n'entraîne

pas le moins du monde le renoncement au fétichisme.

Notons bien, tout d'abord, que ces négresses, effarées par la complexité étrange de dogmes catholiques dont les obscurs symboles déroutent leur bon sens simpliste, n'en perçoivent nettement ni la signification ni la portée. Chacune d'elles leur donne une interprétation différente, subordonnée à ses facultés de compréhension. Seules, subsistent avec quelque netteté la notion du Paradis et de l'Enfer et aussi cette suggestion combien séduisante que les fautes les plus graves sont effacées par les sacrements de la confession et de la communion. Il ne surnage de tout le reste qu'un pêle-mêle de conceptions saugrenues d'une horrifiante fantaisie, auxquelles vient s'amalgamer, par surcroît, le vieux fonds des croyances fétichistes. Eh bien ! tout cela arrive à se caser dans leurs cervelles d'une inépuisable crédulité, y créant un imbroglio d'idées chrétiennes et de superstitions fétichistes qui reparaissent tour à tour au premier plan suivant les circonstances et les besoins.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons déjà déduire de l'attachement de la femme noire à ses opinions et à ses croyances, de l'importance qu'elle leur attribue, que si son champ d'activité physique et intellectuelle est pratiquement limité à la vie matérielle du village ou de la famille, elle n'est pas moins capable de se hausser à des spéculations d'un ordre plus relevé. C'est ainsi qu'elle s'intéresse aussi vivement que les hommes aux affaires politiques de la collectivité, aux palabres avec les Blancs ou avec les tribus voisines. S'il lui est interdit par l'orgueil des mâles d'en disserter en public, elle ne manque pas de mettre à profit les heures d'intimité avec les hommes de son entourage : mari, frère, amant, pour les accabler d'arguments irrésistibles, les circonvenir et les convaincre.

Il est même surprenant, étant donné sa supériorité intellectuelle, qu'elle n'ait pas réussi, chez les tribus les plus primitives, à dompter et à asservir à son profit la force

brutale de l'homme si manifestement inférieur. C'est ici qu'il faut faire intervenir le *caractère* de cette femme profondément trad:tionaliste et attachée aux coutumes de la tribu.

—

LE CARACTÈRE

La femme, envisagée à un point de vue général, qu'il s'agisse de la première d'entre les civilisées ou de la dernière des négresses, est redevable à ses organes et à ses fonctions de reproduction d'une constitution émotive spéciale qui fait d'elle un être complexe, instable, dans une certaine mesure indéchiffrable. Mais, la mentalité de la femme primitive se complique par surcroît d'un élément nouveau qui l'éloigne singulièrement de la femme civilisée, malgré les nombreuses affinités de leur constitution psychique essentielle : je veux parler de l'annihilement presque complet de sa personnalité sous le rouleau compresseur du régime collectiviste qui l'étreint à tous les moments de son existence. A la tyrannie de l'ensemble de la collectivité se surajoute le régime de discipline extrêmement sévère qui lie entre elles les femmes appartenant à la même agglomération. Nous retrouvons ici encore ce sentiment instinctif, chez les primitifs, de la hiérarchie, de l'autorité.

En ce qui concerne les femmes, cette tendance est singulièrement favorisée par la polygamie et aussi par la scission, absolue, dans beaucoup de peuplades, qui s'est produite entre les deux sexes. En dehors des heures nocturnes d'intimité conjugale, les hommes se désintéressent complètement des femmes qui travaillent, mangent, vivent à part avec les enfants. Chaque sexe constitue ainsi dans les villages une collectivité distincte avec son organisation, sa hiérarchie propres. Tout individu détenteur de plusieurs femmes choisit l'une d'entre elles, en général la première par rang d'ancienneté, qui a autorité sur

toutes les autres : en outre, dans la plupart des villages, la plus vieille femme du chef a la haute main sur l'ensemble de la population féminine de l'agglomération et n'apporte généralement pas dans l'exercice de ses prérogatives toute l'aménité désirable .Ces négresses possèdent, déjà developpés à un trop haut degré, les attributs caractéristiques de leur sexe pour qu'une semblable organisation ne contienne pas en germes d'innombrables ferments de rivalités, de rancunes qui les maintiennent continuellement divisées, par suite, impuissantes contre l'ennemi commun. Par ailleurs, l'incapacité sentimentale des hommes rend inopérantes les tentatives de séduction de leurs jeunes épouses qu'ils abandonnent sans défense à la tyrannie des matrones. Ces redoutables mégères, autant par farouche traditionalisme que par jalousie, apportent une sorte de frénésie à imposer à leurs rivales les durs travaux, la discipline étroite et jusqu'aux supplices inutilement, stupidement barbares qui leur furent jadis infligés à elles-mêmes par les coutumes tribales. Telle est, pour ne citer qu'un exemple, la douloureuse et dangereuse opération de l'excision clitoridienne à laquelle tant d'opérées succombent, et qui, au surplus, entraîne la suppression de sensations non négligeables, d'autant mieux appréciées par ces déshéritées qu'elles n'ont en perspective qu'une somme de jouissances assez limitée. Aussi, résistent-elles de toute leur énergie jusqu'au jour où elles doivent céder devant les objurgations des matrones et les quolibets du village raillant leur poltronnerie. Les jeunes femmes, chez les tout primitifs, sont, après les orphelins et les chiens domestiques, les êtres les plus odieusement sacrifiés et les plus malheureux qu'il se puisse imaginer.

Voilà, semble-t-il, d'infortunées créatures toutes disposées à accueillir avec enthousiasme une intervention quelconque, un élément nouveau susceptible de les libérer d'une semblable condition ! Rien n'est moins exact. La

femme primitive est profondément attachée à son milieu, aux traditions, aux coutumes. C'est auprès d'elle que l'étranger, que le Blanc, pénétrant le premier dans un village indigène, trouvera le plus d'hostilité. Il faut voir là, à n'en pas douter, une nouvelle démonstration de ce principe que le régime collectiviste développe au suprême degré l'âme collective et, avec elle, le traditionalisme. Il y a assurément autre chose au fond de ces obscures cervelles de négresses. Il y a l'ignorance d'une destinée plus heureuse que celle qui leur a été départie à elles-mêmes, à leurs mères et à leurs aïeules. Il y a la terreur de l'inconnu, encore aggravée par les effroyables histoires que racontent les vieillards et les féticheurs à l'encontre des étrangers. Il y a les menaces impressionnantes des vieilles femmes. Et cela explique déjà, lors de l'arrivée d'un blanc au milieu d'une agglomération de primitifs, la fuite éperdue des femmes et des enfants dans la brousse épaisse qu'on laisse, à cet effet, envahir les abords du village. Cela explique, à un degré d'apprivoisement plus avancé, l'accueil mi-craintif, mi-hargneux qu'elles réservent toutes, jeunes ou vieilles, aux propos les plus engageants. Mais, par-dessus tout, il y a le culte du milieu originel, la haine de l'étranger,—*Hostis Hospes* des premiers Romains. Et nous abordons ici un des plus beaux côtés du caractère de la femme noire : l'esprit de caste, *l'orgueil ethnique* que les hommes abdiquent avec tant de facilité. Ces derniers conservent très vivaces leurs sentiments de rivalité à l'égard des individus appartenant à une peuplade voisine .On obtiendra d'eux un rendement extraordinaire en sachant exploiter ce sentiment et en les opposant les uns aux autres. Mais jamais ils n'oseront cette prétention d'entrer en parallèle avec un Européen. A l'exception de quelques vieux grognards aveuglément obstinés, tous s'inclinent sans contestation devant la supériorité du Blanc. Les femmes noires désarment plus lentement et plus difficilement quand elles désarment.

Quel que soit leur degré de civilisation, quelque intimes que deviennent leurs relations avec les Européens, l'esprit de caste reste toujours chez elles aussi vivant, et il n'est pas de pire injure à leur faire que de dénigrer un de leurs congénères ou de le tourner en dérision. Même quand l'expérience leur a démontré l'inanité des stupides accusations portées contre les Blancs, elles ne se débarrassent jamais complètement de leurs préventions et passent alors avec une rapidité surprenante de l'attitude apeurée du début à une indomptable arrogance. Je viens d'en acquérir, personnellement, maintes nouvelles preuves dont je n'ai d'ailleurs point lieu de tirer vanité.

Les hommes d'un gros village Bakotas ayant décidé, en témoignage de leur reconnaissance, de me faire hommage d'un tam-tam, il y eut, ce soir-là, grand *palabre* dans le village et grève générale de toute la gent féminine Bakotas qui refusa obstinément de dédier ses entrechats à un de ces maudits Blancs dispensateurs de corvées et collecteurs d'impôts. Le surlendemain (c'était évidemment une série noire) une vieille dame, dont j'avais eu le tort de célébrer non sans quelque ironie les charmes opulents, m'invectiva avec une intempérance de langage qui ne faisait qu'exaspérer mon inextinguible hilarité. Les hommes du village ayant voulu imposer silence à la mégère ne réussirent qu'à détourner sur eux sa fureur et s'entendirent, à leur tour, reprocher avec véhémence leur couardise à mon endroit. Cela dura pendant toute la nuit ; cela dure peut-être encore.

Quoi qu'il en soit, il est constant que la négresse est loin d'être incitée par une quelconque attirance à se rapprocher des Blancs et à s'unir intimement à eux. Grande est l'erreur des jeunes coloniaux, vains du prestige de leur race ou de leurs avantages personnels, qui ne doutent point d'exercer une séduction sur la femme indigène et de lui inspirer un profond sentiment passionnel. Le plus souvent, la jeune fille ou la jeune femme désignée par le chef et les matro-

nes pour être *mariée* à un Blanc va vers sa nouvelle destinée contrainte et angoissée. Nous avons rapidement exposé dans *le Cafard* (1) le processus suivant lequel la petite épouse noire, d'abord taciturne, farouche comme un fauve en cage, arrive rapidement à s'adapter au nouveau milieu et à exercer parfois sur certains Européens une influence exagérée. Son instinct l'aide puissamment à évaluer, dès les premiers jours, le personnage qui lui est échu et à subordonner son attitude aux résultats de cet examen.

Si sa bonne étoile l'a mise en présence d'un faible, à potentiel intra-neurotique peu élevé, le sort du pauvre homme est vite fixé. En quelques semaines, ou quelques mois, elle encombre le poste de sa minuscule personnalité et y fait la loi. A la faveur de l'isolement, de l'ennui, elle accentue de jour en jour son emprise sur sa victime, l'enlise peu à peu dans le milieu indigène, jusqu'à ce qu'il s'identifie avec lui, jusqu'à ce qu'il soit absorbé par lui. Au temps déjà lointain où les communications entre les différents postes du Congo étaient extrêmement longues et difficiles, nous avons connu des administrateurs complètement dépouillés de leur personnalité au point d'abdiquer toute autorité entre les mains de leurs noires épouses qui dirigeaient effectivement la politique indigène du cercle au mieux des intérêts de leur famille ou de leur village.

S'agit-il, au contraire, d'un volontaire, d'un fort gaillard à potentiel énergétique élevé ? Bien vite, elle flaire le danger et manœuvre en conséquence. Les moins hardies abandonnent d'emblée la partie et regagnent leur village sous le prétexte de mauvais traitements. Les autres, plus tenaces ou en danger d'être fraîchement accueillies par leur famille, s'efforcent d'arriver à leurs fins en substituant à la tactique des attaques brusquées celle des tra-

(1) *Le Cafard*, par les Docteurs Huot et Voivenel, Paris, Bernard Grasset, p. 118.

vaux d'approche préliminaires. C'est ainsi qu'elles s'appliquent à imposer au choix de l'Européen, à son insu, un personnel indigène de boys, d'agents de renseignements, d'interprètes à leur dévotion et grâce auxquels cet Européen, fonctionnaire civil ou militaire, ne connaît des milieux indigènes que ce qu'elles veulent lui laisser connaître. Il faut d'ailleurs leur rendre cette justice que toutes ces savantes manœuvres ont pour but moins leur intérêt personnel que celui de la collectivité à laquelle elles restent indéfectiblement attachées. Elles pourront demeurer pendant plusieurs mois, plusieurs années avec le même maître, parler sa langue, vivre sa vie, parfaitement adaptées aux conditions de son existence intérieure ; leur milieu originel ne cesse pas pour cela de les posséder, de les enchaîner par toutes leurs fibres. Aussitôt après le départ de l'Européen, elles rentrent au sein de la collectivité indigène et reprennent le joug, comme devant, sans efforts et sans regrets.

—

LES SENTIMENTS

Je voudrais maintenant préciser jusqu'à quel point leur sexualité participe à cette antipathie instinctive à l'égard des représentants d'une autre race. Je voudrais établir, en d'autres termes, si elles sont radicalement incapables de tous sentiments affectifs, en général, à l'égard des Européens et, en particulier, d'un attachement passionnel. Nous abordons ici un des éléments les plus intéressants de l'âme féminine primitive : l'émotivité affective et passionnelle.

Je crois pouvoir répondre avec quelque précision à la question que je viens de poser. Dans la majorité des cas, la femme indigène est susceptible, après une période plus ou moins longue de cohabitation, de s'attacher à un Européen et de lui donner même des preuves non équivo-

ques de dévouement. Certaines d'entre elles, par exemple, au cours d'une longue maladie, demeureront jour et nuit à son chevet, veillant sur lui avec une touchante sollicitude. D'autres, à l'occasion d'un conflit avec les agglomérations indigènes du cercle, useront de leur influence sur leurs congénères pour apaiser les esprits et éviter souvent de graves complications. Mais il ne faut voir là qu'un sentiment asexuel, de courte durée, basé uniquement sur la gratitude et sans aucun caractère passionnel. C'est ce qu'elles expriment d'ailleurs très nettement quand elles sont pressées d'expliquer la nature de leurs sentiments. « Je t'aime, disent-elles, parce que tu es bon et que *tu es pour moi comme ma mère !* » Cela exclut bien toute intervention de l'émotivité passionnelle. A ce point de vue, le Blanc reste toujours, malgré sa bonté, malgré ses bienfaits, l'étranger auquel elles se prostituent par nécessité ou par intérêt, mais sans jamais se livrer complètement. Et quand la séparation survient, le vague désenchantement qu'elles en éprouvent s'adresse moins à sa personne qu'aux avantages matériels dont il était le dispensateur.

Ce n'est pas cependant que l'éclosion des sentiments passionnels ne se puisse produire entre individus appartenant à des races différentes, car, si extraordinaire que cela puisse paraître, cette indifférence sexuelle de la femme indigène à l'égard du Blanc est loin d'être toujours réciproque. Les exemples abondent d'Européens jeunes où âgés, surtout âgés, qui se prennent de belle passion pour leur négresse qu'ils parent comme une châsse, cajolent, caressent et surveillent avec un soin jaloux. Ils ne font d'ailleurs pas exception à la règle générale et sont tout aussi copieusement ridicoculisés par tout leur entourage indigène : miliciens, interprètes, boys et marmitons. Quelques-unes de ces femmes y mettent un acharnement où l'on est tenté de voir la ferveur mystique d'un geste rituel et comme une manifestation passionnée de fidélité

à leur race. Je sais que quelques naïfs coloniaux bondiront d'indignation en lisant ces lignes. La plupart ont moins d'illusions. D'autres sont à ce point dépourvus d'illusions que, pour prévenir les fâcheux accidents dont ils se sentent menacés, ils ont cherché et trouvé le moyen ingénieux de faire, si je puis dire, la part du feu. Ils ont imaginé de choisir eux-mêmes, parmi leurs familiers indigènes, un collaborateur sérieux, boy ou cuisinier, qui, ainsi directement intéressé, ne cesse d'exercer très efficacement une surveillance farouche.

A tout prendre, la femme noire qui trompe *son Blanc* avec une si fâcheuse persévérance est aussi bien capable de n'avoir en vue que sa satisfaction personnelle, car elle est puissamment sensuelle. Cette sensualité paraît difficilement conciliable avec le régime de la polygamie illimitée qui permet à certains indigènes privilégiés de posséder jusqu'à dix, vingt, trente femmes : aucun nègre, si heureusement doué qu'il soit, ne saurait faire régulièrement honneur à tant d'engagements à la fois. Mais il y a des accommodements. Je recevais, récemment, les doléances d'un vieux chef de terres propriétaire légitime de douze femmes échelonnées entre 10 ans et 50 ans. Ce présomptueux vieillard accablait d'injures un de mes porteurs, superbe gaillard, de physionomie agréable, qui ne pouvait séjourner dans son village sans mettre à mal la meilleure moitié de son ménage. A quoi le noir don Juan répliquait avec une fatuité dépourvue de tout sentiment chevaleresque que ce n'était point lui le plus coupable, mais bien les femmes qui le venaient relancer jusque dans la brousse.

Dans le Haut-Chari où, exceptionnellement, les hommes sont physiquement déprimés par la récolte du caoutchouc, les femmes, bien que soumises à un pareil surmenage, protestent uniquement contre les fatigues excessives imposées à leurs maris qui ne sont plus en état de remplir leurs devoirs conjugaux.

Il n'est que trop avéré, d'autre part, qu'à partir de la vingt-cinquième année, les nègres présentent, avec un ensemble qui ne comporte que bien peu d'exceptions, un amoindrissement considérable de leurs facultés intellectuelles et de leur valeur générale. Or, les recherches anthropologiques effectuées à cet égard démontrent que la dégénérescence physiologique des cerveaux des noirs n'est pas plus précoce que chez les Européens. Je ne méconnais pas que l'alcoolisme est, chez les noirs, une cause primordiale d'abrutissement. Mais j'incline à penser que les exigences sexuelles des femmes interviennent dans la plus large mesure. Les indigènes eux-mêmes n'en font d'ailleurs pas mystère.

La femme noire (pas celle que connaissent les Européens) est donc d'un redoutable appétit sexuel. Par contre, elle n'est point vicieuse, point compliquée dans ses ébats amoureux.

Le baiser est, en Afrique fétichiste, un article d'importation européenne. Il n'est besoin que de considérer, dans la plupart des tribus, les divers bijoux : anneaux de cuivre, bâtonnets en cristal de roche, disques métalliques larges comme des soucoupes dont les négresses se surchargent les lèvres, pour concevoir la difficulté de loger un baiser au milieu d'un semblable attirail ; de même, l'encerclement des bras, des jambes, du cou par de lourds colliers de fer ou de cuivre ne semble guère propice aux savants enlacements. Il n'y a que l'acte essentiel exigé par l'instinct.

Est-ce à dire que les indigènes pris en bloc sont, au point de vue passionnel, exclusivement asservis à l'instinct de reproduction et dépourvus de toute sentimentalité, de toute *sensibilité*, comme on disait si joliment au XVIII[e] siècle ? Les hommes, oui ; les femmes, non. Autant les nègres affectent de mépris pour leurs compagnes après l'assouvissement de leur désir et ne subissent son ascendant que conquis, malgré eux, par sa supériorité énergé-

tique et intellectuelle, autant les femmes sont accessibles à des sentiments profonds pouvant parcourir tous les degrés de la gamme passionnelle. C'est un fait si universellement admis dans les milieux indigènes que, malgré le peu de considération dont jouit la femme et surtout la jeune fille, ses proches, le plus souvent, ne se risquent point à lui imposer, contre son gré, un mari qu'elle n'a point agréé. A côté de cela, il est vrai, elles se plient docilement au régime de la polygamie, qui ne doit pas être sans quelques meurtrissures pour des âmes *sensibles*. A côté de cela encore, lors d'une indisponibilité passagère ou définitive (grossesse, maladie, interdiction de l'acte sexuel par le féticheur, etc...) la femme doit, elle-même, pourvoir son mari d'une remplaçante. Mais il apparaît bien qu'elles n'acceptent point ces inéluctables nécessités d'un cœur léger.

Combien de fois, au cours de mes séjours en différents villages de l'Oubangui, n'ai-je pas vu de malheureuses femmes éplorées me demandant justice ! C'était, invariablement, la même douloureuse aventure : le mari venait d'acheter une nouvelle épouse à laquelle il prodiguait toutes ses faveurs et la délaissée, ivre de fureur jalouse, clamait sa détresse. Maintes fois aussi, en pareille occurrence, la délaissée ne profère aucune plainte et empoisonne proprement sa rivale avec la complicité du sorcier. Dans un ordre d'idées diamétralement opposé, nombreuses sont les femmes qui, éprouvant une insurmontable aversion pour leur mari, quittent le domicile conjugal, leur progéniture en croupe, et reviennent auprès de leurs parents. Cette démarche est en général fort mal accueillie par la famille, qui est obligée de rembourser au mari le prix d'achat de la divorcée, à moins que celle-ci n'ait sous la main un nouvel acquéreur qui accepte de désintéresser le premier occupant.

Il vient de se produire récemment, dans la tribu des Babembés, une série d'incidents très caractéristiques de

la part d'indigènes primitifs chez qui le suicide est tout à fait exceptionnel, sinon inconnu. Au cours de l'avant-dernière année, un certain nombre de femmes en désaccord avec leurs maris, soit qu'ils voulussent les répudier, soit qu'elles désirassent, au contraire, reprendre leur liberté, étaient venues, de plusieurs villages voisins, soumettre leur différend à l'arbitrage du commandant de la circonscription. Toutes celles, sans exception, qui n'avaient pas obtenu gain de cause, s'étaient pendues dans la forêt aussitôt après le prononcé du jugement. Ç'avait été une véritable épidémie de suicides passionnels. Lors de mon passage dans cette circonscription, les faits de cette nature se reproduisaient encore avec une telle régularité que l'administrateur affolé n'osait rendre de jugement en pareille matière. Il faisait construire un bâtiment spécial pour y garder en observation pendant quelques semaines les plaignantes appartenant à cette catégorie.

Tous les sentiments passionnels, je le répète, trouvent un écho dans leurs âmes, depuis l'amour jusqu'à la haine, depuis la grande passion jusqu'au caprice, jusqu'au simple béguin. De même que nos bourgades françaises, les agglomérations indigènes possèdent de beaux jeunes hommes réunissant le double privilège d'une structure anatomique harmonieuse et d'une figure avenante, *des coqs de village* que se disputent les filles. Et ceci m'amène à parler du sens esthétique de la femme primitive.

§

Il est à peu près impossible de déterminer en quoi consiste la beauté féminine, pour un nègre : il semble même que ce soit pour lui une chose inexistante dépassant ses facultés de perception et de discernement. Une jolie fillette svelte, gracieuse, restera délaissée par les épouseurs, alors que de fortes dots seront offertes pour prix d'une courtaude camarde et callipyge ne valant que par ses aptitudes au travail ou à la reproduction. Tout au contraire,

un Européen désignera, à coup sûr, d'après la régularité de leurs traits et la pureté de leurs lignes,les jeunes hommes les plus recherchés par les femmes du village. Leur conception de la beauté physique se confond, toutes proportions gardées, avec la nôtre. Elles discernent, du premier coup d'œil, dans la physionomie d'un Blanc, le détail défectueux, le *vice de forme* qui prête à la critique ou à la moquerie,et lui donnent aussitôt un sobriquet approprié. Certes, la beauté ou la laideur physique ne les impressionnent pas, en général, au point d'être la raison déterminante de l'acceptation ou du refus d'un mari (1) ; du moins, leurs caprices ou leurs passions extra-conjugales n'ont pas d'autre motif initial,alors que nous voyons très fréquemment des Européennes tromper leur mari avec des hommes qui lui sont physiquement, intellectuellement et moralement inférieurs.

Aussi bien, allons-nous peut-être trouver dans cet exposé de la complexion sentimentale des primitifs, si différente chez les hommes et chez les femmes,quelques clartés sur l'origine et la nature même de l'amour étudié ici au moment précis où il commence à jeter ses premières racines dans une âme humaine.

Chez l'homme primitif, avons-nous dit, aucune préoccupation et même aucune conception nette de la beauté vultuelle ou corporelle. Il choisit ses compagnes uniquement d'après leurs aptitudes à procréer ou à le servir. En collectivité, il affecte de s'en désintéresser, de vivre en dehors d'elles, de ne leur accorder guère plus de considération qu'à des esclaves. Si, dans l'intimité, il subit parfois l'ascendant de quelques-unes d'entre elles, le sexe et les charmes des privilégiées n'interviennent pas dans la genèse de cette emprise, mais seulement la supériorité de leur intelligence et de leur caractère. Ce qui le démontre bien, c'est que l'épouse la plus écoutée est toujours la doyenne du harem ayant complètement abdiqué au point

(1) Ni plus ni moins que chez les peuples civilisés.

de vue sexuel. En dehors des moments de gymnastique amoureuse, il est incapable d'éprouver pour ces créatures aucun élan de tendresse ou de pitié pas plus que de haine; et si les circonstances le contraignent à s'éloigner d'elles, il regrette bien plus leurs services que le charme de leur présence ou de leurs caresses. La femme n'éveille donc bien chez l'homme primitif, au point de vue passionnel, que de passagers appétits charnels dont la source purement subjective réside dans l'état de congestion de ses organes.

La femme noire, au contraire, partage avec nous le privilège de posséder, sinon aussi développé, du moins régi par les mêmes lois et semblablement orienté, le sens de la beauté. Elle aperçoit les caractères distinctifs de la beauté et de la laideur, et l'impression qu'elle en reçoit réagit, soit sous la forme d'une attraction, soit sous la forme d'une répulsion, sur sa sensibilité effective. Bien que ses sens soient, au moins, aussi exigeants que ceux de l'homme, elle ne se contente point de leur donner en pâture une sensation brutale due à l'étreinte du premier mâle venu. Son désir sexuel plus raffiné exige, pour être pleinement satisfait, un choix préalable dicté par son sens esthétique. Enfin, elle n'attend pas seulement de l'homme ainsi choisi le plaisir passager de l'accouplement. Elle fait encore dépendre son sentiment d'attraction ou de répulsion des émotions d'ordre extra-sexuel qu'il peut ou ne peut pas lui accorder. Et elle attache un tel prix à cette sorte d'émotions qu'elle peut aller jusqu'à leur faire le sacrifice de sa vie.

Il y a, en résumé, une dissemblance totale entre ces deux êtres : d'un côté, l'homme qui s'accouple sous l'exclusive poussée du besoin sexuel et liquide dans cet acte tout son fonds de sensibilité affective ; d'autre part, la femme qui ne se livre entièrement aux suggestions de l'instinct qu'avec un partenaire réunissant un ensemble de qualités grâce auxquelles la réaction produite sur sa sensibilité

affective dépasse la durée et la portée de l'acte sexuel pour retentir sur toute sa vie ; d'un côté, l'homme qui s'accouple, d'autre part, la femme qui aime.

De ce qui précède je retiens d'abord ceci : que l'amour est essentiellement distinct de l'instinct de reproduction, qui peut exister sans lui et ne vise qu'à la *multiplication numérique de l'espèce.*

Ensuite, que l'amour basé obligatoirement, en opposition avec l'instinct aveugle, sur l'existence de qualités déterminées, intervient comme le complément de l'instinct de reproduction. Il a pour but *le sélectionnement des agents reproducteurs et le perfectionnement de l'Espèce.*

Troisièmement, que c'est à la femme, en raison sans doute de l'excellence de son sens esthétique, de ses facultés intellectuelles, qu'échoit, au début de l'évolution des races humaines, le privilège d'opérer ce sélectionnement. Bien que cette spécialisation suppose déjà une constitution psycho-cérébrale assez développée, on en retrouve pourtant, sous cette forme rudimentaire, les premières traces dans la série animale où les femelles opèrent une sélection parmi les mâles, en raison de leurs avantages physiques (1).

J'en conclus enfin que la femme a eu, la première, avec le monopole de l'Amour, le sens de la Beauté et que les hommes ne sont, en matière d'Esthétique, que ses très humbles élèves, en dépit de leurs efforts pour annihiler sa supériorité primitive.

§

Cette forme d'affectivité passionnelle si voisine de l'amour que nous venons de reconnaître à la femme primitive se rattache-t-elle par quelques côtés au sentiment maternel et dérive-t-elle de la même source ? Cette question est, en fait, résolue depuis qu'il existe par le monde

(1) Voir *le Courage*, par les Docteurs Huot et Voivenel, Paris, Alcan, éditeur, 1918, page 93.

des mères et des amantes. Je n'aurais point été assez naïf pour la poser à nouveau sous cette forme, si l'observation de ces deux sentiments chez les primitifs ne m'avait démontré avec une forme nouvelle leur indépendance absolue. Non seulement il n'y a rien de commun, mais il ne peut rien y avoir de commun entre eux. L'amour maternel,qui ne prend naissance qu'après que l'enfant sorti du sein de sa mère » est devenu un membre distinct de la collectivité, l'amour maternel est une des plus importantes manifestations de l'instinct de conservation collective. L'amour passionnel est un complément épigénétique de l'instinct de reproduction,qu'il éclaire de ses suggestions. Les sentiments amoureux, chez les femmes primitives, nécessitent obligatoirement, de la part des individus qui en sont l'objet, un ensemble de qualités, le plus souvent plastiques (à défaut d'autres), qui en sont la cause déterminante. L'amour maternel se déclanche dès le premier vagissement du nouveau-né, puis se développe régulièrement, quelles que puissent être, ultérieurement, les qualités ou les imperfections de ce dernier. Certaines mères ont même une prédilection pour leurs enfants les moins favorisés par la nature.

A mesure que les individus s'éloignent de l'animalité et s'élèvent dans la hiérarchie humaine, l'amour passionnel s'intensifie, au rebours de l'amour maternel, qui, en tant qu'instinct, se révèle avec son maximum de force chez les races inférieures.

La maternité est une des conditions fondamentales de l'existence de la femme noire,dont les tendances instinctives adéquates se manifestent bien avant l'âge nubile. Dès qu'une fillette commence à avoir le complet usage de ses membres, elle adopte spontanément un de ses frères ou une de ses sœurs qu'elle traîne inlassablement après elle. On voit fréquemment de pauvres enfants squelettiques ahaner du matin au soir sous la charge d'un gros gaillard fessu et ventru d'un poids presque égal au sien.

La mère ne se sépare de sa progéniture sous aucun prétexte, qu'elle soit au village ou sur les plantations, en voyage ou au tam-tam. Elle se fait, avec une patience à toute épreuve, l'esclave de ses rejetons à qui elle est incapable de rien refuser et qu'elle ne corrige jamais.

C'est assurément là une des raisons, entre beaucoup d'autres, pour lesquelles les nègres paresseux, menteurs, exigeants et capricieux restent, pendant toute leur vie, des gamins insupportables et mal élevés.

Les enfants sont entièrement à la charge de leur mère jusqu'à l'âge où les filles se marient et où les garçons, vers la septième année, se joignent aux hommes de la collectivité pour être initiés à la pêche, à la chasse et à l'ivrognerie. Mais, même après cette séparation matérielle, il subsiste entre les fils et la mère un lien de profonde tendresse qui ne se relâche jamais. C'est toujours à sa mère, à l'exclusion du père, que le garçon émancipé, même devenu homme, a recours, à l'occasion d'une maladie ou d'une mésaventure quelconque. Il sait que la sollicitude maternelle ne lui fera jamais défaut et lui, de son côté, si chichement doué au point de vue des sentiments affectifs, conserve pour sa mère toutes ses réserves de tendresse. La plus grave offense que l'on puisse faire à un noir est d'injurier sa mère. Dans les chansons improvisées que clament en chœur porteurs ou piroguiers, aux moments d'extrême lassitude, pour se redonner mutuellement du courage, il y a presque toujours une touchante invocation à la mère, un appel à ses consolations et à ses soins. Et la mort de la mère détermine pour leur sensibilité, à peine à l'état d'ébauche, la première blessure vraiment cruelle et durable.

—

SITUATION SOCIALE DE LA FEMME PRIMITIVE

Nous venons d'étudier la *valeur* de la femme primitive comparée à l'homme au point de vue de l'intelligence, du

caractère et des sentiments. Sa supériorité, à ce triple point de vue, est un fait dûment établi et démontré. Occupe-t-elle dans la hiérarchie sociale indigène une place privilégiée en rapport avec son excellence ? Non. Pas plus chez ces sauvages que chez les civilisés. Il a manqué jusqu'à présent aux unes et aux autres la force physique pour faire plier devant elles la lâcheté masculine. N'oublions pas, toutefois, que le rôle départi à la femme noire, son influence sur l'homme varient du tout au tout selon que l'on envisage la vie collective ou la vie privée des indigènes. La question se présente également sous un tout autre aspect, suivant qu'on l'étudie chez des peuplades encore sauvages ou chez des peuplades relativement civilisées.

§

Rappelons, en le complétant, ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire du sort réservé à la femme parmi les indigènes les plus inférieurs. Chez les Bondjos, les Sangos, les Yakomas, elle appartient en toute propriété à ses maris, ou, pour employer une expression plus exacte, à ses acquéreurs successifs qui se la repassent comme un vulgaire article d'échange avec perte ou bénéfice, suivant sa vigueur et sa fécondité. Ainsi exportée dans des régions de plus en plus lointaines, elle n'a que de faibles chances de revoir ses père et mère, qui, d'ailleurs, le prix convenu une fois payé, n'en ont plus aucun souci. J'ai dit les travaux écrasants auxquels elle est assujettie alors que l'homme passe ses jours dans la plus complète oisiveté. J'ai dit aussi que cette malheureuse ainsi surmenée, parcimonieusement alimentée, frappée de rigoureuses *interdictions*, ne goûtait jamais la chair d'aucun animal, pas même la chair humaine. C'est encore elle qui est mise régulièrement à contribution pour apaiser la colère des Génies ou des mânes des trépassés. Chaque fois qu'une catastrophe, une maladie tombe sur le village, le féticheur

a coutume de désigner comme victimes expiatoires une ou plusieurs femmes qui sont astreintes à des peines corporelles. Lors de l'épreuve du poison destinée à la recherche d'un criminel inconnu, c'est toujours à une femme ou à un captif qu'échoit la dose de poison mortelle, alors que les autres suspects sortent indemnes de l'aventure. Chez certaines peuplades, à la mort d'un grand chef, la plupart de ses femmes sont sacrifiées sur sa tombe ou enterrées vives. Peut-être plus cruel encore est le sort des mères qui se voient arracher leurs enfants pour être vendus comme esclaves à des tribus voisines. Très fréquemment, d'ailleurs, elles abandonnent le village et suivent leur enfant. Mais je n'en finirais pas si je voulais aller jusqu'au bout de ce lamentable martyrologe de la femme en pays sauvage .

C'est là le régime qui lui est imposé par la collectivité; c'est là son statut officiel, si je puis m'exprimer ainsi. Et, dans la vie ordinaire des villages indigènes, la collectivité étreint si étroitement les individus que la pauvre créature a bien peu d'occasions d'échapper à son triste sort. Ce n'est que dans les rares instants d'intimité conjugale, quand l'homme peut se soustraire au contrôle de ses semblables, que la femme indigène peut prendre quelque empire sur lui.

Mais voici que dans de nombreuses tribus, cette effroyable situation de la femme indigène, irrémédiable, en apparence, s'est pourtant considérablement améliorée, en même temps que les individus, s'éloignant de l'animalité, s'acheminaient vers un développement de plus en plus compliqué des caractères distinctifs de l'humanité. Dans toute la région relativement civilisée du Moyen Congo, la femme a su évaluer et monnayer l'importance de son rôle social. Elle a su conquérir le droit de posséder des biens et même, ce qui est bien la plus formidable ambition que puisse avoir une femme africaine, le droit de disposer d'elle-même.

L'homme qui épouse une femme apporte bien, en échange, à sa famille un certain nombre d'objets représentant une valeur déterminée. Mais cet acte n'a plus la valeur d'une opération commerciale définitive. Dans beaucoup de cas, le mariage peut être rompu. Le mari reprend la dot qu'il avait apportée; la femme redevient libre, tout en conservant la propriété de ses biens ainsi que des enfants nés du mariage. Car, si c'est à elle qu'incombent la mise en culture du sol et l'entretien des plantations, ces plantations ainsi que les récoltes constituent sa propriété personnelle. Le mari n'y peut rien prétendre : il n'a droit qu'à sa nourriture quotidienne. En ce qui concerne leur progéniture, le rôle du père commence et finit à la conception. Les enfants des deux sexes appartiennent à la mère et la suivent dans sa famille, en cas de divorce.

En dernière analyse, ces hardies pionnières du féminisme noir sont parvenues à faire de leur ancien tyran une sorte de roi fainéant sans grandes exigences, sans aucune dignité, prêt à tous les renoncements sous condition de trouver gratis et sans effort le souper, le gîte... et le reste. Et voilà, du même coup, comme conclusion à cette étude, un argument sans réplique qui nous fixe définitivement sur la *valeur* respective de l'un et l'autre sexe chez les noirs primitifs centre-africains.

DOCTEUR LOUIS HUOT.

AUTOMNE DOUX

—

I

Oh ! je sais qu'il est des heures étranges
Où le cœur le plus fermé
Aime à se délivrer d'un coup
De son tumulte et de son calme.
Je connais ces heures profondes
Qu'exalte le magique émoi
Des immobiles chevauchées
Où le cœur jette par jonchées
Au fond d'un autre cœur complice
Tout ce qu'il a pu entasser
De pauvretés et de richesses
A la faveur de son passé.
Et dans cette paix douce et nue
Conquise enfin à la tendresse
Les heures qui suivent sont calmes et si pures !
Belles et graves inconnues
Dont on ne saura jamais rien,
Ou peut-être, à peine,
La tiédeur d'un baiser posé
Sur la main qui se dérobe,
Ou moins encore ;
Le lent frémissement d'un corps
Evoqué, vierge, sous la robe...

Alors,
Un peu penché vers la croisée,
J'ai plus d'élan vers cette brume délicate
Qui traîne son charme infini

De pagne fané ou d'écharpe,
Déjà — regarde,
Au fond des chemins creux d'automne,
Au fond de celui-là surtout
Où, l'autre soir, j'ai rencontré
Une jeune fille en cheveux, comme hagarde,
Dont la solitude m'étonne
Et qui n'a pas voulu répondre à mon salut
Au fond du chemin creux d'automne.
Ne serait-ce pas, Bien-Aimée, l'image
De cette mélancolie passionnée
Qui fait en nous, parfois,
De si profondes et si délicieux ravages ?
Oh ! je crois plutôt que c'est notre joie,
Malicieuse et ingénue,
Qui, pour se mieux moquer de nos raisons,
S'est tout simplement revêtue
Des défroques de la saison.

II

Plus rare encore — et même —
Que cet environnement cher
De tous les êtres qui nous aiment
Est, autour de nous, la ronde
Des choses quotidiennes et banales
Que notre amour exalte et divinise.
O dans le soir léger qui tombe,
Cette poussière de bonheur et de lumière !
Pluie infinie dont le bruit se brise
Au merveilleux jardin qui nous accueille,
Douceur soudaine et profonde —
Et — comme un beau lac d'or — étale...

III

Je ne te dirai pas, ce soir,
Le regard qui s'allonge et rampe,

Couleuvre de désir,
Sur la pâleur fiévreuse et délicate
D'une main de femme où règnent
Des reflets de perle mate,
Ni sur la jambe découverte,
Ni sur le torse abandonné,
Dans la chambre intime et fermée
Au jour vulgaire de la rue ;
Je dirai seulement ton nom
Et, bulle de musique envolée,
Je le regarderai monter dans l'air tiède,
Et mourir, tout irisé de soleil.

IV

Laisse-moi dire et célébrer,
Dans le riche enchantement
De ce coin de la chambre
Où l'ombre fait son lit de nuit,
Cette tulipe jaune et bleue
Dont la longue tige grêle
Dessine dans l'espace,
Sur le fond bis du rideau de dentelle,
Une courbe de jet d'eau.

Cela me rappelle soudain
Quelque beau jardin ancien,
Le soir où je me suis penché vers toi,
Déjà dévastée par ma joie ardente,
Avec l'espoir secret de te voir me céder
Parmi ces jeunes fougères frémissantes,
Où la source chantait, chantait, sans lassitude...

V

Prélude merveilleux à la paix de toutes les choses
Avant que le rêve ne nous égare !
C'est que bientôt, tout à l'heure,
Rien n'égalera en délicate splendeur

Le dessin d'une branche aux feuilles menues
Que dessinera sur la pierre nue
Un rayon de lune.
Tandis que, je le sais,
Un fou inconnu et sans âge,
Eternel comme le désir,
Et pour nous demander asile jusqu'à l'aube,
S'en viendra vers nous doucement,
Par le gentil chemin aux haies sauvages,
Où veillent les peupliers en perpétuelle oraison,
Au delà des dernières maisons du village.

VI

Le silence est plus large et plus beau que jamais.
La dernière lampe veille un malade
Ou bien aide un avare à compter son trésor,
Ou bien encor,
Pour quelques minutes de rêve,
Eblouit le regard attentif et fervent
D'un poète penché sur de vieilles images.
Les étoiles clignent à peine...
Mais, lorsque la nuit lourde a tout unifié,
Plus rien n'égale, alors, en pureté, la plainte,
Là-bas, devinée, en la chambre éteinte,
De la femme en amour qui se donne
Et que féconde le plaisir.
Ainsi se prolonge, et survivra.
Le meilleur de cette journée ;
Et ainsi, le monde
Enrichit son éternité
Du bonheur de chaque seconde.

VII

Rien n'est sacré, ni pénétrant, comme, le soir,
Le chant, là-haut, de la vieille cloche
Derrière ses auvents d'ardoise.

Dans ses lourdes et fortes charpentes secouées
— Et c'est presque banal de le redire.
Mais les hommes disent les mêmes mots,
Toujours, et les plus beaux
Prennent à chacun de nous,
En mordant à même notre âme,
Une nouvelle et vive flamme.
La cloche ainsi guette déjà l'aube,
Et le chant proche d'un coq
Réveille en elle de troublantes résonances.
C'est qu'elle est impatiente
De célébrer la beauté neuve
Et la richesse vierge d'un jour
Qui ne fut jamais encore...
Et mon âme s'élance et répond
Et le vent et le vieux sonneur
N'ont jamais eu plus de force
Que ma joie ébranlée;
Et je suis, à mon tour,
Un vieux clocher tout secoué d'amour
Devant l'appel du jour qui monte.
Il faut attendre encore un peu.
L'aube ne s'est pas découverte.
Mais un autre matin viendra
Où les campagnes endormies
S'éveilleront, tout à coup, — et mieux,
A mon chant de tendresse
Etrangement silencieux.

VIII

Dans ce calme nocturne
Un abandon merveilleux
Fidèle et bon vers toi, Bien-Aimée,
Me délivre des servitudes et des tâches.
Pour un bonheur vaste et sacré,

Pour ce même bonheur unique,
Dont quelque jour,
Entre deux bornes de la route,
— Et d'amour,
Sans doute,
Je mourrai.

LÉON MOUSSINAC.

L'ASSIETTE DE FAIENCE

—

I

Lorsqu'on sut dans le village que le médecin collectionnait les « vieilleries », la plupart passèrent en revue leur mobilier pour s'assurer s'il ne s'y trouvait pas l'un ou l'autre objet qui pourrait lui convenir. Les découvertes furent, hélas ! peu nombreuses. Le médecin arrivait trop tard. Il aurait fallu s'y prendre il y a cinquante ou soixante ans, quand nos grands-parents vivaient encore et que nous avions toujours nôs vieilles maisons. Depuis lors, nos incommodes et pittoresques chaumières ont disparu et beaucoup de nos anciennes fermes hesbignonnes, avec leurs étables de guingois et leur corps de logis sans étage percés de petites fenêtres à croisillons de pierre bleue, ont été transformées. Cela s'est fait après la mort des vieux et quelquefois avant,quand les enfants, arrivés à l'âge d'homme, ont connu l'ambition, le grand vice du XIXe siècle. Les garçons, qui avaient troqué la blouse contre le veston, les filles, qui ne portaient plus la cornette, mais des chapeaux empanachés de plumes et de rubans, ne regardaient plus la grande cheminée à hotte sans rougir. Les premiers insinuaient qu'ils n'osaient pas inviter leurs camarades chez eux parce que la maison était trop laide; les autres disaient, en soupirant : « Nous n'aurons jamais de galants, notre baraque a l'air trop pauvre ! » Les vieux commençaient par faire les sourds, puis finissaient par céder : « Allons ! allons ! on changera encore cela pour vous satisfaire! » Souvent le bâtiment disparaissait tout entier et l'on reconstruisait, à front de route, une maison banale qui ressemblait à un gros pavé.

Bien entendu, on ne remettait plus en service les assiettes d'étain, ni les plats à fleurs dans lesquels on avait mangé en commun jusque là. Le dressoir de chêne, majestueux et plein de caractère, passait dans la grange, en attendant d'être dépecé pour faire des auges aux cochons. Et les bouilloires bosselées et les chenets de fonte et les crémaillères s'en allaient on ne savait où, vendus le plus souvent, avec les étains, comme vieilles ferrailles. Alors le règne des chromos commençait et le christ lui-même, le beau christ de cuivre jaune,cédait la place à un minable bon Dieu de plâtre, un bon Dieu moderne...

Oui, le médecin arrivait trop tard. Sans le menuisier, un bonhomme entre deux âges, tête ronde et crépue, figure mobile, œil vif, qui se passionnait facilement pour tout ce qui sortait de l'ordinaire, son butin se serait réduit à quelques vieilles chaises, à un bénitier et à deux ou trois plats fêlés. Ce fut le menuisier qui découvrit que le vieux Badoul reposait ses os disloqués dans un fauteuil Louis XV. Cette révélation amusa le vieillard,mais quand on lui parla d'acheter son siège,qui était rafistolé avec des cordes et branlait d'un pied, il se mit à gémir et se rencogna tout au fond comme un escargot menacé d'être extrait de sa coquille.— « Comment voulez-vous, disait-il, que je me passe de mon fauteuil, avec ma mauvaise jambe ! » Et il regardait sa jambe droite, toute tordue, avec une mine longue et une lèvre qui pendait. — « Mais on vous le remplacera, votre fauteuil ! » lui criait-on dans l'oreille. — « Oui, vous le dites... » — « Alors, vous n'avez pas confiance dans le médecin ? » — « Oh ! comme vous y allez ! Je ne dis pas cela. » — « Hé ! on vous comprend !... Vous voulez vous faire payer cher... flouer le monde... Vous ne changerez pas... vous mourrez dans la peau d'un filou ! » — « Mon Dieu ! peut-on dire ! Un filou ! Moi ! (Badoul levait les yeux et les mains pour attester le ciel.) De ma vie, je le jure, je n'ai volé personne... Et puisque le médecin le désire, tenez ! il aura mon fauteuil !» Mais cinq

minutes après, il se ravisait : « Ecoutez ! Je n'ai rien dit.., » Puis, comme le menuisier, écœuré, faisait mine de lui tourner le dos, il craignit de manquer une bonne affaire et le rappela : « Alors, vous me donnerez un autre fauteuil... vous le promettez... un fauteuil rembourré... et une pièce de cinq francs ?... Est-ce dit ? » — Ce fut dit, pour en finir.

Le menuisier passa ensuite chez la vieille Simonne. Il y alla par acquit de conscience n'espérant rien y trouver, car Simonne était très pauvre. Sa maison — une cabane à toit de chaume — était même vendue depuis longtemps sous réserve d'usufruit, avec son poulailler de torchis, son puits découvert, son jardin, ses trois arbres et son buisson de ronce, au propriétaire du terrain voisin. Lorsque le menuisier entra, Simonne le regarda longuement, de ses petits yeux immobiles, sans bouger de sa chaise. Elle vit qu'il inventoriait le mobilier d'un coup d'œil circulaire et se demanda : « Qu'est-ce que cet homme vient faire ici ? » Décidément, non, il n'y avait pas grand'chose chez Simonne, à part une archelle qui supportait trois assiettes. Le menuisier négligea l'archelle, faite de deux planches grossières, pour examiner les assiettes, qui étaient coloriées et paraissaient vieilles.

— Les avez-vous depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Ces assiettes...

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— C'est que le docteur pourrait vous les acheter... Les vendriez-vous ?

— Non !

— Pourquoi, non ?

— Parce que c'est non.

Simonne parlait d'une petite voix flûtée, les regards fixés sur ses genoux, sans que sa figure trahît un sentiment quelconque. « Elle est encore plus rouée que Badoul, pensa le menuisier ; elle nous manigance déjà un tour ;

soyons prudent et n'insistons pas pour le moment. » Et il s'en alla d'un pas indifférent, sans manifester ni joie, ni mécontentement,sans dire « adieu »,ni «Dieu vous garde». Mais il fit son rapport au docteur, qui vint lui-même voir les assiettes. L'une était illustrée d'un paysage oriental, avec des tours, des dômes, des minarets, des palmiers, des aloès, le tout servant de fond à une statue équestre dont le relief n'était pas suffisamment accusé pour qu'on pût décider, à l'œil nu, si elle représentait Godefroid de Bouillon ou Saladin.L'autre figurait une scène humoristique : un coin de plage, avec une cabine et deux bourgeois pansus, homme et femme, qui venaient, disait la légende, de piquer une tête, ce dont avait profité un affreux crabe pour s'accrocher au nez du bourgeois. C'étaient deux spécimens parfaits du mauvais goût qui a sévi dans les arts industriels pendant la première moitié du XIXe siècle. C'étaient deux horreurs qui arrachèrent une grimace au médecin. La troisième assiette,par contre, le réjouit. Il y reconnut un bel exemplaire de l'ancienne fabrication liégeoise, qu'il enleva aussitôt de l'archelle pour aller l'examiner au jour. Dans le fond de l'assiette, aux bords festonnés et coloriés en rose, se dressait un Chinois vêtu d'une robe sombre, avec une ceinture jaune et des manches bleues ; il fumait dans une longue pipe et sa tête moustachue, légèrement rejetée en arrière, était coiffée d'un chapeau conique de couleur verte, que terminait un gros bouton ; le bas de sa robe traînait dans l'herbe et, derrière lui, se dressait un grand bouquet de fleurs roses. «Une assiette dite«au mandarin »,murmurait le docteur entre ses dents,tandis qu'il la faisait tournoyer dans le rais de soleil qui tombait de l'étroite fenêtre :

— Vous avez là une belle assiette, vieille mère ; vous devriez me la vendre...

— Je ne la vends pas.

— Alors vous allez me la donner. Quand vous serez malade je vous soignerai gratuitement.

— N'est-ce pas vous qui êtes le médecin des pauvres ? Avez-vous le droit de leur prendre quelque chose ?

Le docteur sourit. La remarque est juste. Mais quel hérisson que Simonne !

Oui, quel hérisson ! Petite comme une poupée, sèche comme une racine de buis, elle vit en solitaire dans sa cabane avec ses deux poules. Contrairement aux autres vieilles, dont la bouche remue toute seule, elle n'adresse pas volontiers la parole aux gens. Elle ne fait non plus jamais de discours à son horloge, pas plus qu'à son poêle, à son moulin à café ou à ses poules. Elle tourne le dos au monde, comme si elle avait eu une querelle avec lui et qu'elle lui eût gardé une amère rancune. Deux fois par semaine seulement elle sort de chez elle, coiffée d'un bonnet noir, les mains fourrées dans ses manches, marchant à petits pas, la tête baissée. Elle fait son tour, c'est-à-dire qu'elle va mendier ici et là, chez les rentiers, dans les fermes, chez le curé. Il ne lui faut d'ailleurs pas grand' chose pour vivre. Elle mange peu. Par contre, elle a toujours sur son poêle une cafetière qui chauffe et dont elle se verse fréquemment une demi-tasse, qu'elle avale avec un minuscule morceau de sucre. Elle est propre jusqu'à la manie. Plusieurs fois par jour, elle promène une loque sur ses chaises, sur l'appui des fenêtres, sur la tablette de la cheminée et frotte son christ de cuivre, qui brille comme de l'or. Les uns disent qu'elle est « drôle» ; les autres assurent qu'elle n'est pas si bête qu'on le croit. Cette dernière opinion est celle du vieux Badoul, qui dit au menuisier : « Vous n'aurez pas si facilement son assiette que vous avez eu mon fauteuil » ; puis qui ajoute, d'une voix amère : « Vous l'avez eu à bon compte, mon fauteuil ! »

Lorsqu'on sut que Simonne avait une assiette ancienne, une assiette rare, qu'elle refusait de vendre et qui valait peut-être cher, Pierre et Paul voulurent la voir. Le garde, avec ses souliers crottés, le facteur avec sa fourche, l'agent d'assurances avec son parapluie mouillé,

les fermiers avec leurs chiens passèrent successivement chez elle. Tandis qu'ils contemplaient l'assiette en disant, les uns : « C'est une belle pièce ! », les autres : « Tiens ! tiens ! » ou : « Je ne m'y connais pas », elle bougonnait derrière leur dos, si l'on peut appeler bougonnement les réflexions désobligeantes que ses lèvres minces modulaient en sourdine et qui s'adressaient à la boue ou à la poussière dont ces gens maculaient sans façon le sol de sa demeure. Après leur départ, elle balayait, frottait, grattait, raclait, puis lasse, essoufflée, elle se laissait tomber sur sa chaise et murmurait : « Les diables !... Ils me feront mourir. »

Un jour, il lui vint une idée : elle enleva l'assiette. Quand Janvier, le cabaretier, se présenta à son tour, il ne la trouva plus.

— Qu'avez-vous fait de votre assiette ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

— Vous l'avez cachée ?...

— Je ne sais pas.

Janvier n'en tira rien de plus. Parlait-elle sincèrement? Se moquait-elle ? Déménageait-elle ? Il aurait fallu être beaucoup plus malin que le cabaretier pour lire dans le cerveau ombrageux qui se cachait sous le masque cuivré de Simonne. L'homme s'en alla tout déconfit, d'autant plus que sa démarche n'avait pas été dictée par un simple sentiment de curiosité. Il s'agissait pour lui d'une affaire dont il croyait devoir, en âme et conscience, toucher un mot à Colpin.

Le lecteur ne s'attendait sans doute pas à entendre prononcer le nom de notre ami à propos d'une assiette de faïence... Qu'il sache donc, le bon lecteur, que Simonne était la tante de Colpin, sa « droite tante ». Ils n'habitaient pas la même localité, mais se voyaient quatre fois l'an. C'était le neveu, cela va sans dire, qui se déplaçait. La première fois, à l'occasion de la petite fête de son village, qui tombait à la Pentecôte. Il portait alors à

Simonne une tarte au riz. La seconde fois, c'était à la grande fête, en septembre, dans les environs de la Saint-Lambert. Il se mettait alors en route avec une tarte aux prunes. La troisième fois, c'était en décembre, quand il avait tué son cochon. Il emportait alors,noués dans un mouchoir de poche, un morceau d'échine et deux côtelettes. Colpin se rendait enfin chez sa tante le dernier dimanche d'août. C'était maintenant la fête au village de Simonne et Colpin, ce jour-là, allait « remanger » ce qu'il avait porté à la vieille femme les trois autres fois.

Huit jours d'avance, il en parlait à Benoît : « Dimanche prochain, je vais à la fête ! » Et passant les pouces dans ses bretelles, il gonflait son jabot : « Dimanche prochain, je vais à la fête ! » Il gonflait son jabot et se pourléchait les lèvres. On allait boire, manger et rire toute une journée, toute une longue et sainte journée. « Ah ! Benoît, fera-t-il beau dimanche ? Le vent ne tourne-t-il pas ? » Le jour venu, on se levait au chant du coq. Colpin prenait avec lui trois de ses enfants.Christine, qui devait les habiller, s'agitait, courait, criait sur l'un, puis sur l'autre : « Peigne tes cheveux ! » — « Lave tes oreilles ! » — « Dépêche-toi, ton père a déjà sa canne ! »

C'était vrai : Colpin avait déjà sa canne. « Allons, mes amis ! Une... deux !... » Et levant son bâton de néflier, il ouvrait la marche, coiffé de sa casquette de drap qu'il portait comme on la porte les jours de fête, c'est-à-dire sur l'oreille. A ce moment, la cloche sonnait pour la première messe et les gens qui se rendaient à l'église disaient :

— Voilà Colpin qui va à la fête !

— Oui ça, mes amis !

— Vous aurez du beau temps...

— Du temps à l'idée.

Après s'être abrité un instant sous le dernier buisson du village, pour allumer sa pipe, il s'enfonce dans les champs. Le vent ballonne sa blouse, son bâton ponctue chacun de ses pas et une fine poussière monte en nuage

derrière son dos. « Quel temps ! » Cette exclamation résume toutes les impressions de Colpin : la joie de se sentir libre, le plaisir de fumer une bonne pipe, la satisfaction de voir autour de lui une campagne illuminée de soleil. A cette époque, la Hesbaye n'a plus son opulent manteau d'or. Elle porte maintenant une robe rapiécée, une robe d'Arlequin faite de pièces grises, brunes, noires et vertes que rehaussent par-ci par-là l'argent des éteules et le cuivre des avoines. Vieille défroque aux couleurs fanées, mais savoureuse encore et riche en nuances. La terre, fatiguée, a mis sa robe de chambre. La terre va s'endormir. Pour bercer son sommeil, voici que monte là-bas la chanson aigrelette d'une petite gardeuse de porcs. L'alouette ne l'accompagne pas. Les oiseaux ne chantent plus. Mais la perdrix caquette dans les sillons et quelquefois un lièvre, immobile entre deux plants de betteraves, dresse la tête, vous regarde, puis, épouvanté de reconnaître un vilain homme, rabat ses grandes oreilles,trousse sa queue, fait demi-tour et disparaît comme une balle.

Suivant Colpin, on met une heure et quart pour atteindre le village de Simonne. Par contre, Jacques, son fils, soutient qu'il faut une heure et demie. Nous n'entrerons pas dans leur dispute. Il nous suffit de savoir que la route est assez longue pour que Colpin eût le temps de mourir de soif, si la Providence, qui a ménagé des oasis dans le désert, n'avait placé, ici aussi, à mi-chemin, le cabaret de la « Croix de Mai », où le voyageur altéré peut se rafraîchir. Colpin entre, boit deux grandes gouttes, s'essuie le front au coin de sa blouse, rallume sa pipe et se remet en route. Vers neuf heures, il est à destination.

— Mes amis, dit-il alors à ses enfants, nous irons d'abord dire bonjour à Janvier.

En entrant chez le cabaretier,on s'aperçoit que c'est la fête. Une grosse torche de paille repose devant le seuil de pierre bleue, savonné à grands coups de brosse. Dans le vestibule une odeur de chaux vous prend au nez ; le ca-

baret a aussi été reblanchi. On a également renouvelé les affiches, ainsi que la rose de papier jaune qui pend sous la suspension. Les rideaux des fenêtres sont raides et blancs et Janvier a mis son veston d'alpaga.

— Qui voilà!

Janvier et Colpin se donnent une poignée de main qui les secoue comme s'ils voulaient se renverser. Leurs regards se pénètrent jusqu'à l'âme. Ils s'embrasseraient s'ils n'étaient pas des hommes. Janvier remplace l'accolade par de grosses tapes amicales sur l'épaule de Colpin.

— Qui voilà !... Il ne faut pas demander si la santé est toujours bonne et si la famille va bien !...

Janvier caresse le menton de Paul, de Jacques et de Lina :

— Quels beaux enfants ! Combien en avez-vous ?

— Six...

— Six !

— Et il en viendra encore !

— Heureux homme !

Janvier aime Colpin sincèrement, profondément, à grands gestes et à grand bruit, comme un commerçant qui entend ses intérêts doit aimer une bonne pratique. Colpin est un de ces clients dont les cabaretiers disent « qu'ils ne passent jamais outre ». Qu'il ait soif ou non, il s'arrête chez Janvier à l'aller et au retour et, comme à la « Croix de Mai », il boit ses deux grandes gouttes. Le cabaretier le sait :

— C'est une « grande » que vous prenez...

— Oui, et trois petits verres de bière pour la jeunesse.

Il avale la première goutte d'un trait et fait traîner la seconde. Il ne veut pas déranger Simonne qui, à cette heure, prépare le dîner. Tout en fumant sa pipe, il regarde le monde qui entre et qui sort. La plupart sont des jeunes gens qui se sont renippés des pieds à la tête à l'occasion de la fête et qui, tout fiers de leur beau plumage, viennent faire la roue devant la fille de Janvier, une grosse

brune, plantée derrière le comptoir, où elle exhibe d'appétissants bras rouges. Ils ont de l'argent dans leur poche, les farauds, et paient généreusement des tournées pour conquérir le cœur de la belle brune :

— Versez un verre à celui-ci... Versez un verre à celui-là... N'oubliez pas votre père... Et l'homme, là-bas, dans le coin, ne prend-il rien ?

L'homme, c'est Colpin. On ne le croira pas, mais il hésite. Il regarde son verre, où il reste un petit fond ; il fait remarquer que la journée est longue et qu'on n'est encore que le matin... Puis : « Allons! Il ne faut pas faire de tort au commerce ! » Il vide son petit fond et tend son verre à Janvier, qui le remplit en souriant.

Pour ne pas faire de tort au commerce, pour faire sourire Janvier, il boit tous les verres qu'on lui paie jusqu'à l'heure de midi. Aussi est-il un peu gai quand il arrive chez Simonne. Il sifflote entre ses dents et, avant d'entrer, frappe un coup de bâton à la fenêtre :

— Hé là ! Le dîner est-il prêt ?

Puis il se précipite vers la vieille femme :

— C'est donc aujourd'hui qu'on va danser !

Il fait mine de l'enlacer par la taille, mais Simonne se rebiffe :

— Ne viens pas si près de moi... Tu pues déjà le péquet !

Et elle lève sur lui l'écumoire avec laquelle elle vient d'écumer son bouillon.

— Tout est prêt, va, tout est prêt... Hé ! toi, crie-t-elle à Lina, aide-moi un peu !

Lina, qui a ôté son chapeau, prend la marmite de bouillon et la dépose sur une planchette, au milieu de la table recouverte d'une vieille nappe à carreaux. Chacun a deux assiettes, une à soupe et une plate, emboîtées l'une dans l'autre, ainsi qu'il sied les jours de fête. Chacun a également une cuillère et une fourchette de plomb. Le pain,

une grosse miche ronde,repose à côté d'un grand couteau. Et il y a même une cruche de bière.

Colpin renifle la fumée qui monte du bouillon :

— Sacré ! Voilà quelque chose qui sent bon !

— Ta femme, répond Simonne, n'en a sûrement jamais fait de pareil.

Elle s'assied à table et joint les mains pour le bénédicité. Sa figure transparente reluit sous les fins bandeaux de cheveux, qui grisonnent à peine. Aujourd'hui, elle a mis sa coiffe blanche ; elle porte un corsage,une jupe et un tablier noirs ; elle ressemble à une petite vieille pensionnaire d'hospice.

— Vous ne dites rien des enfants, fait Colpin, en avalant son bouillon.

Simonne cligne les yeux, avance la tête :

— Celle-là, dit-elle en montrant Lina, sera aussi laide que sa mère !

— Et Jacques ?

— Jacques... Jacques te ressemble...Ce sera un buveur et un vaurien.

— Et ce lapin-ci ? demanda Colpin, en tordant l'oreille de Paul.

Simonne examine attentivement Paul, petit moricaud à la mine chétive :

— Hi ! hi ! Tu as raison de dire que c'est un lapin... Celui-là n'est pas de la famille...

Du coup, Colpin recule sa chaise, secoue la tête, s'ébroue, rit, se donne de grosses tapes sur les genoux: « Y aurait-il un intrus dans sa famille ?... Comme ce serait drôle !... »

— Combien as-tu d'enfants ? demande ensuite Simonne.

— Mais vous le savez bien : six !... Et il en viendra encore!

La vieille lève les deux mains :

— Pauvre malheureux !

— Tiens ! s'exclame tout à coup Colpin, en jetant les yeux sur l'archelle,vous n'avez plus que deux assiettes!...

Lorsqu'il est sorti de chez Janvier, celui-ci l'a suivi dans le vestibule où, l'ayant pris par le bras, il lui a conté à l'oreille l'histoire de l'assiette que Simonne n'a pas voulu vendre :

— Il faut surveiller cette affaire-là...

Colpin, qui est plus fin qu'on ne le croit, n'en a pas parlé tout de suite pour ne pas éveiller de mauvais soupçons chez sa tante. Ce n'est qu'en plein dîner qu'il lance sa remarque, en essuyant les traînées de bouillon qui maculent sa barbe :

— Tiens ! vous n'avez plus que deux assiettes !

— Voyez le bel homme ! riposte Simonne. De quoi je m'occupe !

— Oh ! reprend Colpin, c'est affaire de parler...

Et après un instant :

— Avez-vous cassé la troisième ?

— Non.

— L'avez-vous vendue ?

— Non.

« Ni cassée, ni vendue », pense Colpin ;« elle doit l'avoir cachée. »

Le bouillon est avalé.On mange le bouilli et les choux verts. Puis l'on passe au rôti, un magnifique rôti croustillant et doré,constellé de clous de girofle, orné de trois feuilles de laurier et qui baigne dans une sauce parfumée. Pour le dessert, Simonne apporte,sur une claie,une grosse tarte, une de celles qu'elle a reçues au cours de sa dernière tournée, la moins fine, une tarte qui bourre. Elle bourre si fort que Colpin est à moitié étouffé quand il arrive à la croûte et les enfants — il faut bien que je le dise — les enfants rotent...

En quittant la table, Colpin emporta sa chaise, l'inclina dans un coin de la pièce, la cala, puis, le dos renversé, la casquette ramenée sur les yeux, commença sa sieste.

Simonne s'assit également au coin du feu, croisa ses mains l'une sur l'autre et voulut aussi dormir. Mais les enfants allaient et venaient, ouvraient la porte, la refermaient, criaient, se disputaient. « Mon Dieu ! quelle nation ! » pensait Simonne, qui ne parvenait pas à fermer l'œil, tandis que Colpin ronflait comme un bienheureux dans son coin. Il ronfla d'abord en sourdine, discrètement, comme il arrive de ronfler dans l'église au sermon de M. le curé ; mais bientôt le bruit se développa, monta, s'étendit ; du sourd roulement que fait une boule sur le sol d'un jeu de quilles il passa au cahotement tonitruant d'un chariot chargé de ferrailles et finit dans un coup de tonnerre qui effraya tout le monde et réveilla le dormeur lui-même en sursaut...

Il promena autour de lui des regards égarés, comprit que quelque chose d'anormal s'était passé et demanda :

— Ai-je ronflé?

— S'il a ronflé ! Il demande s'il a ronflé ! ricana Simonne, tandis qu'elle s'approchait de la cheminée et prenait, sous le pied de la lampe, trois pièces de deux sous qu'elle distribua aux enfants :

— Voilà pour aller aux chevaux de bois.

En réalité, c'est pour les pousser dehors, afin de pouvoir laver la vaisselle à son aise, puis essayer de faire enfin son petit somme sans être incommodée par les cris et les disputes de ces trois enfants mal élevés qu'elle nomme, elle, « trois petits pourceaux ».

Colpin alluma sa pipe et suivit ses enfants.

Restée seule, Simonne fait intérieurement ses réflexions: « Ce n'est pas un jour de fête pour elle... Elle travaille comme une esclave depuis le matin... Elle aurait vécu deux mois avec ce que sa fripouille de neveu et ses trois canailles d'enfants ont mangé... Quand elle aura lavé la vaisselle, il lui faudra recommencer... » En partant, Colpin lui a dit : « Préparez le café pour cinq heures ! » — Le gaillard ne se gêne pas... Il lui donne des ordres...

« Préparez le café ! » — « Ne dirait-on pas qu'il est chez lui ?... Ne dirait-on pas que c'est un seigneur ?... Allons, Simonne, préparez le café pour M. le baron !... » Elle ricane, elle bougonne, elle enrage, mais elle exécute l'ordre de Colpin et prépare le café. N'est-ce pas son « droit » neveu ?

Quand elle eut fini, elle se laissa tomber sur sa chaise en poussant un cri de lassitude.

Colpin la trouva endormie lorsqu'il rentra. Pour l'éveiller, il se mit à chanter :

Ah ! Ji v's ainme, lingage di m'patreie.
Vî wallon, hossîz mes oreie
Jusqu'à dièrain joû di m'veie (1).

— Oh ! vilain homme, que tu m'as fait peur ! s'écrie Simonne, en ouvrant les yeux. Mon cœur bat. Je n'en puis plus !...

Colpin s'était arrêté dans l'entrebâillement de la porte. Ses yeux luisaient, ses pommettes étaient enflammées ; il avait la casquette dans le cou et, de sa main gauche, brandissait un cigare. De l'autre il battait la mesure.

Ah ! ji v's ainme, lingage di m'patreie...

—... Le café est-il prêt ?

— Il est prêt... Je vais vous le donner... Vous partirez... Ah ! démons que vous êtes tous !... J'aime mieux voir vos talons que les pointes de vos souliers...

Elle se fâchait, Simonne. Mais réveille-t-on une vieille femme de cette façon ? Puis, qu'est-ce que ces impertinences ? Paul lui tire des coups de pistolet à l'oreille et, derrière son dos, Jacques beugle dans un mirliton...

Sa colère ne lui fait toutefois oublier aucun des rites familiaux. Avant le départ de ses convives, elle découpe quatre quartiers de tarte, que Colpin fourre dans les deux

(1) « Ah ! je vous aime, langage de ma patrie,
Vieux wallon, bercez mes oreilles
Jusqu'au dernier jour de ma vie. »

poches de sa blouse. C'est la part des quatre personnes qui ne sont pas venues à la fête.

— Allons ! qu'on se dépêche !

Colpin pousse les enfants devant lui. Il est pressé. Ne doit-il pas encore faire une halte chez Janvier ?

Quand il sort du cabaret, sa casquette lui descend un peu plus dans le cou, sa tête est aussi lourde qu'un boulet de plomb et, tandis que sa jambe droite le tire d'un côté, la gauche veut courir de l'autre. Mais Colpin est un homme énergique : chaque fois que sa tête s'incline et menace de lui faire perdre l'équilibre, il la relève d'un mouvement brusque comme un cheval qui s'ébroue et ses jambes auront beau faire, le bâton de néflier, manié d'une poigne solide, les maintiendra au milieu de la route :

Ah ! ji v's ainme, lingage di m'patreie,
Vî wallon, hossiz mes oreie...

Autour de lui, Paul gambade en tirant des coups de pistolet ; Jacques, son mirliton à la bouche, essaie d'attraper l'air du roi Dagobert ; et Lina dresse vers le ciel son petit nez fripon, tandis que ses doigts caressent au fond de sa poche une couque de Dinant, en forme de cœur, qu'elle a achetée pour Mac, le fils de Benoît.

Derrière eux, le village flambe comme une forge, dans le soir qui tombe. La grosse caisse du carrousel résonne ainsi qu'un chaudron fêlé et son orchestrion fait un bruit tumultueux de ferrailles entrechoquées. Les violons s'accordent pour la danse. Les flûtes piaulent. Les bugles lancent au ciel leurs notes aigres. Et un concert de voix humaines, un amalgame de cris, d'appels, de rires et de chants domine le tout. Le village flambe et rugit comme un volcan qui va cracher sa lave. Qui donc a prétendu que Pan était mort ? Quel imposteur que ce pilote égyptien, qui, du haut de sa carène, cria un soir cette grande nouvelle aux montagnards de l'Hellade ! Pan vit toujours, mes amis ! En été, il est notre hôte. A chacune de nos fêtes

hesbignonnes,il nous insuffle son âme joyeuse et libertine. Il s'empiffre de viandes rôties, de veau tendre, de côtelettes salées, de poulets, de lièvres et de perdreaux à la table des fermiers ; il s'y remplit le ventre de bière mousseuse, de bordeaux rafraîchissant, de bourgogne velouté, de champagne capiteux. Il a son couvert mis chez le pauvre,où on lui sert de belles tranches de jambon,de la salade aux œufs et de la moutarde à volonté. Puis il accorde les violons et s'installe dans tous les coins de nos salles de danse,avec un petit verre devant lui. Sa tête brille dans l'ombre. Sa chaude haleine trouble les jeunes filles ; le feu qui s'échappe de ses yeux de bouc enflamme le cœur des garçons. Voyez, comme ils font la roue ! Voyez, comme elles se trémoussent ! Voyez comme elles rayonnent, les trois petites filles du vieil échevin, qui s'avancent au bras de leurs galants, toutes roses sous leurs cheveux blonds, et suivies du grand-père qui, pour leur faire honneur, a accroché aujourd'hui à sa redingote verdie la croix civique de 1re classe !...

Ah ! ji v's ainme, lingage di m'patreie...

Colpin a raison. Il faut chanter. Pan le veut.Et ses enfants aussi ont raison. Paul qui tire toujours des coups de pistolet dans la nuit sombre ; Jacques qui, ayant enfin attrapé l'air du roi Dagobert, s'époumonne toujours sur son mirliton ; et Lina, Lina la fûtée, la petite Lina maigrichonne, dont les seins poussent à peine et qui continue à caresser, au fond de sa poche, le cœur de pain d'épices qu'elle offrira tantôt à son amoureux...

II

Assis à leurs places coutumières, à droite et à gauche du poêle, le corps éclairé par la lampe posée sur la table, la tête dans l'ombre, Colpin et Benoît conversent. Maintenant que les fumées de la fête sont sorties de son cer-

veau, Colpin se rappelle l'assiette, une assiette qu'il a certainement vue, mais dont il ne se remémore pas les détails, une assiette que Simonne a cachée et au sujet de laquelle Janvier, brave homme, lui a dit quelque chose d'important à l'oreille. Cette assiette vaudrait, paraît-il, de l'argent...

Benoît réfléchit. C'est encore là une affaire qui dépasse l'entendement de deux ignorants comme eux et qu'il faudrait, par conséquent, soumettre à un homme instruit. Il en touchera un mot à M. Gerbehaye.

Le fermier l'écoute en soufflant,après avoir retiré sa pipe de sa bouche. Puis, il hoche la tête. Jamais de sa vie il ne s'est occupé d'assiettes. C'est l'affaire de Mme Gerbehaye, cela. C'est elle qui achète les assiettes et qui les casse. Il ferait beau voir qu'il allât mettre le nez dans ses armoires !

— J'entends, répond Benoît en clignant de l'œil ; il en va chez le riche comme chez le pauvre : l'homme marié n'est pas maître chez soi...

Le fermier rit, remet sa pipe dans sa bouche, tire une bouffée et lui tape sur l'épaule :

— Ah ! Benoît !... Ah ! Benoît !... Ne nous tracassons pas, Benoît ! Laissons les assiettes aux femmes. Prenons les femmes telles que le bon Dieu les a faites et le temps comme il vient. Humons l'air et humons le pot. N'épuçons pas la vie. La vie est belle... La vie est bonne...

— Oui-da ! fait Benoît en clignant ses petits yeux ; quand on est un gros fermier...

— Va voir, dit enfin M. Gerbehaye, va voir Mlle Agnès ; elle vend de la vaisselle ; tu trouveras peut-être là à qui parler.

— Mauvais conseil, pense Benoît. Je m'adresserai plutôt au curé.

Celui-ci, arrêté le lendemain près de l'église, sur un « Permettez-vous, M. le Curé ? » écouta à son tour Benoît,

la tête penchée sur le côté, les mains croisées sur sa soutane, puis il parla :

— Il s'agit de savoir, primo, si, comme tout le fait supposer, cette assiette est une antiquité. Les antiquités valent cher. Ainsi le vieux saint Roch que nous avons relégué sur le confessionnal, où plus aucun paroissien ne daigne le regarder, le vieux saint Roch en bois, qui est tout vermoulu et qui ne ressemble plus à rien, vaut une petite maison !

— Sacré... (Vous avez failli me faire jurer !...) s'écria Benoît. Est-ce que vous ne riez pas ?

— Je ne ris pas... Mais pour revenir à ton assiette, il faudrait connaître, primo, son origine. Est-elle de Bruxelles, de Tournay, de Rouen, de Strasbourg, de Delft ? Puis, secundo, est-ce une assiette ou un plat ? Un ancien plat de Delft, par exemple, peut valoir mille francs.

Il aurait fallu à Benoît une tête de vingt ans pour retenir tout cela. Il n'en retint que l'essentiel, à savoir qu'un vieux plat peut valoir mille francs...

— C'est un plat, déclara Colpin, quand il lui rapporta cette parole du curé... Je tiens que c'est un plat...

Courbé devant le poêle, le coude appuyé sur son genou, le menton dans la main, le front découvert, toute sa barbe projetée en avant, il avait l'air d'un penseur infortuné en mal d'invention. Benoît devina le caractère de ses pensées :

— Qui sait si tu ne seras pas riche un jour !

Colpin se redressa lentement et un sourire ineffable — le sourire qui suit les beaux songes — brilla sur ses grosses lèvres et dans ses yeux noirs.

Jusqu'à présent, il avait aimé Simonne uniquement parce qu'elle était sa tante, sa « droite » tante. Encore était-ce moins chez lui une affection véritable qu'un attachement où la coutume avait plus de place que le cœur. Il ne se serait pas estimé un homme comme tout le monde, s'il n'avait pu annoncer de temps à autre à ses voisins,

comme ceux-ci ne manquaient pas eux-mêmes de le faire, « qu'il allait voir sa parente ». Ensuite, c'était une distraction dans sa vie de pauvre, ainsi qu'une occasion de boire sans que sa femme pût lui faire de reproches. En voyage, on entre — c'est forcé — ici et là dans un cabaret. On y rencontre l'un et l'autre et l'on a tant d'amis, Christine ! Celui-ci paie un verre, celui-là en paie un autre ; soi-même on offre une tournée — c'est forcé — et l'on est saoul qu'on n'en sait rien !... Puis, quand on n'a plus qu'une parente, on y tient. Simonne était la seule personne avec laquelle il pouvait encore parler des vieux, de son père et de sa mère — que Dieu ait leur âme ! — de son grand-père qui le faisait danser sur ses genoux lorsqu'il était petit. On a beau être un homme rude. Le vieux temps est plus fort que tout et l'on ne résiste pas au désir d'aller boire quelquefois une gorgée d'eau fraîche à sa source.

Colpin ne comptait pas que sa tante lui laisserait quelque chose. Il savait qu'elle avait vendu sa maison « de son vivant » et qu'elle mendiait. Maintenant qu'elle pouvait avoir mille francs, il ne l'en aimait pas davantage, mais elle lui devenait plus chère. Il n'était plus seulement son « droit » neveu, il était aussi son « droit » héritier. Quand la fête de septembre arriva, il dit à sa femme : « Fais une bonne tarte pour la tante ; mets-y beaucoup de sucre et beaucoup de cannelle : cela lui fera plaisir à la pauvre vieille. » En décembre, lorsqu'il eut tué son cochon, il plaça lui-même dans le petit paquet, auprès du morceau d'échine, trois côtelettes au lieu de deux. Et au cours de sa halte traditionnelle chez Janvier, il pria celui-ci de le prévenir s'il arrivait quelque chose à la vieille femme : « Vous me rendrez, n'est-ce pas, ce service d'amis ? »

Janvier promit et tint parole.

Un matin d'avril, le brasseur, qui va de village en village, avec son tablier blanc, sa charrette chargée de tonneaux et son cheval couvert de cuivre et de grelots, vint

annoncer à Colpin, de la part du cabaretier, que Simonne était au plus mal.

Colpin mit aussitôt ses bons souliers, endossa sa belle blouse, se coiffa de sa belle casquette et empoigna le bâton de néflier. Il arriva à temps.Simonne vivait encore. Elle reposait sur son lit, un vieux lit d'alcôve, qui faisait partie intégrante de sa petite chambre. A son chevet se trouvait une table minuscule qui portait une bouteille de médicaments, une cuillère à café, un verre d'eau, un sucrier et une tasse de lait. Trois femmes étaient penchées sur elle et le docteur, qui venait d'arriver, lui tâtait le pouls. Une quatrième femme — une grosse commère — était assise au fond de la pièce, sur un vieux coffre, recouvert d'une peau de vache,blanche et rousse,pelée parci, décollée par-là.Quand Colpin entra, on lui fit signe de marcher doucement. Il s'avança sur la pointe des pieds et attendit,pour parler,que le docteur eût achevé l'examen du pouls. Alors,il demanda : « Qu'est-il donc arrivé à ma vieille tante ? » Les trois femmes, qui se trouvaient près du lit, répondirent en même temps.C'étaient les poules qui avaient donné l'éveil. Il y avait trois jours, à midi, on les avait vues devant la porte fermée,qu'elles frappaient à coups de bec. — « Je suis entrée », dit l'une des femmes. — « Vous vous trompez, fit une autre, c'est moi qui suis entrée. » — « Pourquoi mentir ? s'écria la troisième. Vous savez bien que c'est moi qui suis entrée la première ! » — Enfin on était entré et l'on avait trouvé Simonne étendue par terre. Maintenant elle était arrivée à sa fin... — « Il n'y a plus rien à faire, n'est-ce pas,Monsieur le médecin ? »— Le docteur fit signe que non, puis Colpin,se penchant au-dessus de la malade, lui dit : « Bonjour, ma tante ! Me reconnaissez-vous? » Comme elle ne répondait pas, une des femmes intervint : « C'est Colpin, votre neveu; vous le reconnaissez, n'est-ce pas? » Simonne fit un petit geste qui signifiait peut-être oui, peut-être non, peut-être rien du tout. Il fut toutefois

traduit par oui et l'on conclut qu'elle avait encore toute sa tête. Mais quelle pauvre misérable petite chose était devenue la vieille Simonne ! Sa tête n'avait plus que la grosseur d'un poing, la grosseur d'une tête de poupée, verdâtre et lisse, avec deux grands trous à la place des yeux et des lèvres fripées qui étaient tombées au fond de sa bouche. Ses mains, étendues sur la couverture, ressemblaient à des pattes de dindon. Elle respirait lentement, faiblement, difficilement. « Ses lèvres deviennent sèches, dit l'une des femmes ; donnons-lui un peu de lait. » Elle lui en glissa une cuillerée dans la gorge. Quand Simonne l'eut avalée, elle ouvrit les yeux comme si les forces lui revenaient et regarda, l'une après l'autre, les personnes qui l'entouraient. Puis elle remua les lèvres : « Femme Doucet, dit-elle d'une voix à peine perceptible, vous aurez mon châle de cachemire... Femme Lismonde, vous aurez ma cotte de mérinos... Femme Mathy, vous aurez ma capote de drap... » Elle toussota quelques petits coups. Monsieur le médecin, continua-t-elle ensuite, vous pourrez... prendre... l'a... l'assiette... »

Colpin qui, jusque-là, avait observé l'attitude recueillie que la bienséance commande devant les mourants, changea de physionomie. Sa figure prit l'expression maussade d'un enfant qui voit distribuer des friandises autour de lui et qu'on paraît oublier. Voyant que Simonne allait refermer les yeux et retomber dans l'assoupissement, il écarta rudement les femmes : « Et moi, votre « droit » neveu, n'aurai-je rien ? » Simonne rouvrit les paupières. Ses prunelles devenaient ternes et vitreuses. Sa poitrine se souleva dans une sorte de grand effort : « E-e-e... » Elle voulait manifestement encore parler, mais la vie s'en allait. « Vous, dit-elle enfin...... vous trouverez... » elle essaya de lever la main, mais le geste ne s'acheva pas et elle commença à râler. « Vite, la chandelle bénite ! » Les trois femmes gesticulaient, couraient. Le docteur était parti. Colpin regardait par la fenêtre. Et la commère,

assise sur le coffre, pleurait à gros sanglots, la tête dans son tablier.

— Hé ! femme Prunau, dit une des autres, venez donc nous aider... Vous êtes là qui ne faites rien !

Mais la femme Prunau s'enfuit. Elle avait peur des morts.

Lorsque Simonne fut ensevelie et que les trois femmes eurent remplacé les objets qui se trouvaient sur la petite table par un christ, un verre d'eau bénite, une branche de buis et deux bougies, elles annoncèrent qu'elles devaient partir pour préparer leur souper, mais promirent que leurs maris viendraient faire la veillée. Colpin déclara sèchement qu'il n'avait besoin de personne. Il était devenu taciturne et sombre. Quand il fut seul, il alla s'asseoir dans la cuisine, s'appuya sur la table et médita. « A son idée », Simonne devait avoir caché de l'argent quelque part...

Au souper, la femme Prunau raconta ingénument à son mari que Simonne avait légué ses meilleurs vêtements à ses trois compagnes.

— Et à toi, elle n'a rien donné ?

— Rien.

Prunau se mit en colère et traita sa femme de propre à rien et de grande dinde. Pourquoi n'avait-elle pas demandé la bêche ? Une bêche légère et facile, avec un manche en frêne, poli comme un os, qu'il empruntait volontiers pour retourner son bout de champ. Il la demandait même si souvent qu'il avait fini par la considérer comme sienne. Quand il allait la prendre, il disait : « Je viens chercher *ma* bêche ! » Et lorsqu'il la restituait : « Je rapporte *ma* bêche ! » Quelle dinde ! Quelle paillasse ! Quel emplâtre ! Quelle grosse dondon que sa femme ! Elle ne pensait jamais à rien. Elle ne s'inquiétait jamais de rien. Elle ne tirait jamais parti de rien. Depuis trois jours, elle avait cependant passé tout son temps chez Simonne, négligeant son ménage et laissant brûler le dîner !

La « grosse dondon », qui était de tempérament flegmatique,accueillit l'orage sans beaucoup s'émouvoir.Elle ne dit pas qu'elle n'avait rien fait d'autre chez Simonne que de rester assise sur le coffre recouvert d'une peau de vache. Son calme acheva d'exaspérer Prunau qui lui mit son poing sous le menton et approcha de son nez sa tête jaune et sèche, sa tête en casse-noisette, que surmontaient deux mèches de cheveux grisonnants,relevées en houppes au-dessus des oreilles. Puis, regardant les pommes de terre qui fumaient devant lui, il cria d'une voix rageuse : « Je vais manger de mauvais cœur ! »

Après le souper, il dit:

— Donne-moi mon écharpe. Je vais veiller Simonne.

— La femme Doucet m'a dit, répondit son épouse, que Colpin ne veut personne.

— Décidément, pensa-t-il, la bêche m'échappera...

Et Prunau, attaqué par un accès de bile, se tordit sur sa chaise comme un sarment qui brûle.

Vers les dix heures, une ombre se glissa dans la cour de Simonne. La nuit était noire, le vent secouait les arbres, de gros nuages se bousculaient dans le ciel et de temps à autre on entendait tomber quelques gouttes de pluie. Comme d'usage, après un décès, les chiens hurlaient. L'ombre contourna sans bruit la maison et s'arrêta devant la petite fenêtre de la chambre. Il n'y avait plus qu'une bougie qui brûlait. Sa lueur dansait sur la morte, dont le corps était recouvert d'un drap blanc, qui s'était enfoncé dans les orbites et dans le creux des joues, s'était moulé sur l'arête tranchante du nez et faisait saillie sur l'os du menton. Par terre, occupant toute l'étendue de la pièce, Colpin dormait, la tête contre la peau blanche et fauve du vieux coffre. Pour respirer à l'aise, il avait déboutonné son col. Pour reposer ses pieds, il s'était déchaussé. Les crins de sa poitrine se mêlaient aux poils de sa barbe et ses ongles noirs sortaient par les trous de ses chaussettes. Il ressemblait à l'ogre à qui le petit Pou-

cet vient d'enlever ses bottes. Prunau — l'ombre c'était Prunau — n'avait jamais vu une veillée semblable. Ses deux houppes de cheveux frémirent sous sa casquette, il appuya les mains sur son cœur qui battait, refit à pas de loup le tour de la maison et regagna vivement son logis.

Le surlendemain, le curé vint chercher Simonne, avec la croix et les enfants de chœur. Le bedeau étendit sur son cercueil le drap noir à franges d'argent de la confrérie du saint Rosaire. On lui fit un petit service, on l'aspergea d'eau bénite, on la parfuma d'encens, puis on la porta au cimetière.

Pax tecum! pauvre âme. Repose en paix dans la terre maternelle, où les os de quelqu'un auront peut-être tressailli à ton arrivée. Car tu ne fus pas toujours insignifiante et vieille. Tu fus également jeune et folle comme Lina. A l'aurore de ta vie, quand l'amour t'embrasa de ses premiers feux, tu as sans doute offert aussi à quelque petit Mac, en rougissant, une couque de Dinant en forme de cœur. Maintenant le rideau est tiré. Ton idylle et tes peines sont finies. La semaine prochaine, on rasera ta maison, la dernière chaumière du village, Colpin emportera tes deux poules et ton chétif mobilier et l'humble nom de Simonne disparaîtra de la bouche des hommes...

Colpin emportera en outre deux cent vingt-cinq francs — dix napoléons et cinq pièces de cent sous — qu'il a dénichés au grenier, dans une crevasse du mur. Il emportera également — s'il plaît à Dieu ! — l'assiette de faïence, à laquelle le docteur a délicatement renoncé et qui doit être dans le vieux coffre qu'il n'a pu ouvrir encore faute d'en avoir trouvé la clef. C'est pour recommencer ses recherches qu'il retourne à grands pas après le service. Pour cela et parce qu'il a hâte aussi de passer chez son ami Janvier, où il se fera donner de l'eau-de-vie, une grande bouteille !

Il conversait dans la maison de sa tante avec cette bonne bouteille, dont il avait déjà bu tout un quart,

quand trois femmes entrèrent. L'une dit : « Je suis la femme Doucet. »— L'autre dit : « Je suis la femme Lismonde. » — Et la troisième dit : « Je suis la femme Mathy. » Ces trois personnes ne se ressemblaient pas : l'une avait la figure ovale, l'autre le visage pointu et la troisième une face camuse. Mais elles étaient maigres toutes les trois, édentées toutes les trois et toutes les trois brunes, sèches et plates de poitrine. Toutes les trois avaient aussi le même regard cupide. Ayant rappelé leurs noms, elles ajoutèrent en chœur :

— C'est nous qui avons soigné Simonne et qui l'avons ensevelie.

—Eh bien ! je vous remercie, mes bonnes femmes! répondit Colpin.

Elles se regardèrent et reprirent :

— Je viens chercher mon châle de cachemire...

— Et moi, ma cotte de mérinos...

— Et moi, ma capote de drap...

— Ah ! fit Colpin.

— C'est Simonne qui nous les a donnés !

— Ah ! répéta Colpin... Y a-t-il un écrit ?...

Les femmes, ahuries, s'agitèrent :

— Mais vous étiez présent... Vous avez entendu Simonne... Elle a dit...

— Mes braves femmes, poursuivit Colpin, en faisant un pas vers elles, vous n'aurez rien du tout...

— Comment !... Et la parole de votre tante ?... Vous reniez sa parole ?...

— Il n'y a rien ici pour vous, mes enfants... Allez-vous-en... Et que le Seigneur vous bénisse !

Il faisait de nouveau un pas, en écartant les bras pour les pousser dehors, lorsque la femme Prunau, se faufilant entre les trois autres, apparut devant lui. Elle avait vu entrer ses voisines et, se doutant qu'elles allaient réclamer leurs cadeaux, elle avait cru le moment favorable pour demander la bêche et réparer ainsi l'étourderie que

son mari lui avait si aigrement reprochée l'avant-veille.

— Encore une ! dit Colpin. Mon Dieu ! toutes les femmes !

— Mais toi, au moins, tu es belle, ajouta-t-il... Tu n'es pas comme celles-là... Ptûû !... — Et il fit le geste de cracher sur les trois autres, qui agitaient maintenant, comme des harpies, leurs têtes convulsées par la colère.

— Toi, tu es belle ! continua-t-il, tandis que ses petits yeux concupiscents dévoraient la grosse femme, un peu blette déjà, mais qui possédait encore de rondes joues avenantes et une gorge potelée.

— Ah ! canaille !... En même temps qu'il prononçait cette douce parole, il empoignait la femme Prunau par les épaules, collait ses grosses lèvres contre sa gorge potelée et sa longue barbe lui balayait le menton.

— Ah ! canaille !

— Tu me chatouilles, l'homme ! cria la femme, en poussant de petits cris de plaisir, tandis qu'elle se contorsionnait comme une chatte pour essayer de se dégager.

— Voyez-vous la salope ! dit une des harpies.

— Quel scandale !... Allons-nous-en ! s'écrièrent les autres.

La femme Prunau, qui avait le jugement épais et la réflexion lente, comprit alors qu'elle venait de s'exposer aux coups de langue. Elle emboîta le pas aux trois harpies et essaya de s'excuser :

— Je n'en puis rien !... C'est lui qui m'a empoignée !... Oh ! le sale homme !... Comme il pue le péquet !...

— Nous le dirons à Prunau...

— Dites un mot seulement !

La femme Prunau s'était campée au milieu de la route, un poing sur la hanche. Elle tendait l'autre vers ses trois voisines, secouait sa figure qui, de rose était devenue cramoisie, et agitait son chignon qui finit par se dérouler, laissant échapper un flot de cheveux que le vent fit tournoyer autour de sa tête :

— Dites un mot !... Ah ! vous voudriez me salir !... Vous voudriez salir une honnête femme !... Mais je vous ai vues, moi !... Je vous ai vues voler chez Simonne... Toi, femme Doucet, tu as volé du café ! Toi, femme Lismonde, tu as volé du sucre ! Toi, femme Mathy, tu as volé de la farine !... Voleuses ! Voleuses ! Voleuses !!

Sur le seuil, Colpin riait :

— Voyez-vous,les rusées !... Elles s'étaient déjà payées elles-mêmes... Et elles voulaient encore que je leur donne le châle de cachemire, la cotte de mérinos et la capote de drap...

Il rentra, but une gorgée à sa bouteille, puis se mit à la recherche de la clef du vieux coffre. Ne la découvrant pas, il fit sauter la serrure. Il trouva le châle de cachemire, la cotte de mérinos, la capote de drap et, en dessous, l'assiette de faïence, qu'il prit tout de suite pour aller la regarder au jour :

— Hé ! voilà quelque chose de beau !

Il considérait curieusement l'image qui en décorait le fond :

— C'est une femme, dit-il en voyant la robe... On dirait qu'elle est «en position»... Elle fume, nom de nom !... Bonjour, Madame !... Ho! Elle a des moustaches !... Ce n'est pas une femme... Bonjour, Monsieur !...

Puis,il se mit à rire à gorge déployée.Cette étrange personne était coiffée d'un entonnoir !

Il déposa précieusement l'assiette sur la cheminée. Il venait de sentir qu'il avait faim. Dans l'armoire, il trouva des œufs et un morceau de lard : il se fit une vaste omelette.

Puis, la barbe pleine de sauce et d'œuf, il reprit l'assiette. Qu'est-ce que cela pouvait bien valoir ? Si ç'avait été un plat, cela aurait pu valoir mille francs... Mais ce n'était pas un plat. Tandis qu'il tournait et retournait l'assiette dans ses grosses mains, il entendit la voix de Lerat, le chiffonnier, qui criait de maison en maison :

« N'avez-vous rien à vendre ? Des os, des vieux fers, des loques ?... »

— Hé ! Lerat ?

Colpin s'était précipité sur le seuil, avec l'assiette.

— Que donnerais-tu de ceci, camarade ?

Le chiffonnier prit l'assiette, la tourna dans tous les sens, examina l'image, donna une chiquenaude sur le fond et finit par déclarer heu ! heu ! qu'il la prendrait bien pour un franc...

— Ah ! voleur !

Colpin la lui arracha des mains et il l'arracha si brusquement qu'elle lui échappa, tomba à terre et se brisa.

— Voilà ! dit flegmatiquement Lerat. Qui veut trop avoir n'a rien... Voilà !

Colpin regardait stupidement l'assiette, qui gisait en morceaux à ses pieds. Puis, pris d'une de ces colères qui vous rendent fou, il se mit à en piétiner les fragments, à danser sur l'assiette, dont il ne resta bientôt plus qu'une poudre blanche.

Lerat s'était esquivé. Colpin rentra dans la maison tout en sueur, but de nouveau une gorgée d'eau-de-vie à sa bouteille — une grande gorgée cette fois — et frappa la table à coups de poing, en jurant.

Il alla ensuite voir ce qui restait dans le coffre. Il y trouva encore quelques vieux vêtements, plus une bourse de toile bleue qui contenait, en menue monnaie, quatorze francs soixante-sept centimes. Cette trouvaille l'apaisa un peu. Somme toute, il retirait de la mort de sa tante plus qu'il n'avait espéré. Pour achever de se consoler, il empoigna de nouveau la bouteille et en vida le fond.

III

Colpin dut — vous vous en doutez — raconter toute l'affaire à Benoît. Ce fut l'objet d'une conversation qui prit de nombreux soirs, sur le seuil de la porte, lorsque le temps était doux et que la lune luisait, auprès du poêle

quand l'air était froid ou que la pluie tombait. On buvait quelques verres de plus que de coutume et c'était Colpin seul qui payait. Il payait cela sur l'héritage. Petit à petit, Benoît sut comment Simonne était morte, l'effet que sa mort avait produit sur le voisinage, comment lui, Colpin, avait découvert les deux cent vingt-cinq francs, comment sa tante avait été volée par les trois femmes qui la soignaient et comment il avait déjoué la ruse de ces commères, qui voulaient encore avoir le châle de cachemire, la cotte de mérinos et la capote de drap. Il n'oublia pas de faire l'éloge de son ami Janvier, un brave homme, un honnête homme, un digne homme, un homme de bien, un cœur d'or. Mais il ne parla pas des quatorze francs soixante-sept centimes trouvés dans une bourse de toile bleue et qu'il avait fourrés, à son retour, dans une cachette où il espérait bien que personne n'irait jamais les découvrir. Il n'aurait pas soufflé mot non plus de l'assiette de faïence, si Benoît ne lui en avait demandé des nouvelles. A la vérité, il fit d'abord l'homme qui a l'oreille dure et voulut parler d'autre chose. Mais cette assiette paraissait intéresser particulièrement Benoît et celui-ci insista tant qu'il dut s'expliquer. En se grattant la tête, il avoua qu'il l'avait cassée et si bêtement, si sottement, qu'il ne comprenait pas comment cela s'était fait et en était encore tout chagrin. A la demande de son ami, il décrivit, comme il put, l'image qui en décorait le fond. C'était une « posture » plantée dans l'herbe, avec de grandes fleurs roses derrière le dos. Il l'avait d'abord prise pour une femme parce qu'elle avait une jupe et semblait être « en position ». Puis il avait vu qu'elle possédait une moustache. Donc ce devait être un homme. D'ailleurs, elle fumait. Mais ce qui était drôle, parfaitement drôle, c'était sa coiffure : un entonnoir...

Benoît l'écoutait avec une grande attention, plié en deux, les bras croisés sur ses genoux ; il avait ramené sa casquette très bas sur son front et son petit œil immobile

luisait sous la visière comme l'œil d'un rat en observation au bord d'un trou. Quand Colpin eut fini, il resta de longues minutes à réfléchir. Une assiette pareille, chez une vieille femme, hum !...

— Sais-tu que te voilà presque riche ! dit-il en se redressant. Que vas-tu faire avec ton magot ?

— Je lui ai conseillé, fit Christine, de mettre cet argent à la caisse d'épargne.

— Il est caché dans ma paillasse, dit Colpin tout bas. Puis, tout haut : « J'ai comme une demi-idée d'acheter une vache. Elle n'en veut pas (*elle*, c'était Christine) parce, que cela lui donnerait de la besogne et qu'elle est paresseuse... Je ferai, naturellement, ce qu'il me plaira.

— Oh ! nous le savons bien, Colpin, répliqua la femme, d'un ton pincé.

Colpin fit ce qu'il lui plut. Il acheta une vache, une petite vache ardennaise, toute noire, avec une étoile blanche au front.

Quand les voisins apprirent que Colpin avait une vache, ils vinrent la voir. Il la montrait du reste volontiers. Il avait maintenant conscience de ne plus être le premier venu. Un homme qui possède une vache n'est pas un mylord, sans doute, mais il jouit déjà d'une certaine considération. Si, à la maison communale, lorsqu'on passe un acte à son nom, on lui applique encore la formule « fait sur papier libre pour cause d'indigence dûment constatée », c'est uniquement pour flouer le fisc ; car, quand on lui délivre un certificat, on a soin de le qualifier de « bon travailleur qui jouit d'une certaine aisance ». Colpin devint même un homme presque respectable aux yeux de Mlle Agnès ; elle le félicita, ce qui lui fit plaisir, mais elle lui adressa en même temps un petit sermon pour l'engager à ne plus boire et ceci lui fit faire une grimace. Ne plus boire ! Alors à quoi, je vous demande, aurait-il employé les quatorze francs soixante-sept centimes, dont il n'avait soufflé mot à personne et qu'il avait si bien

cachés ? Puis qu'aurait dit Benoît, s'il avait renoncé à « se rafraîchir » de temps en temps ? Colpin continua donc à boire son verre — en tout bien tout honneur et sans faire de tort à personne—mais au lieu de le prendre comme autrefois au coin du feu ou sur le pas de la porte, il le prenait maintenant de préférence sur le seuil de l'étable, derrière la vache, qu'il pouvait ainsi admirer à loisir, tout en copinant avec son ami.

La bête était bien soignée et prospérait. Il croissait beaucoup d'orties dans le jardin de Colpin. Christine les coupait, les mêlait avec des betteraves et du son et les faisait cuire dans un grand chaudron. Lina la promenait aussi dans les chemins creux, où il pousse une bonne herbe parfumée qui appartient à tout le monde. Et, à l'heure de midi, quand les champs étaient déserts, elle l'entraînait à la campagne : la vache s'arrêtait près d'une pièce de trèfle, aux belles fleurs amarante, et, sans demander l'autorisation de personne, tondait du fourrage plus de la largeur de sa langue.

Colpin, tout occupé de sa vache, ne pensait plus guère à l'assiette. Il l'aurait oubliée tout à fait, si Benoît n'en avait reparlé de temps en temps. Celui-ci revenait volontiers sur ce sujet et se faisait réexpliquer le caractère de la « posture ». Colpin recommençait complaisamment la description, citant toujours l'herbe, les fleurs, la jupe, la pipe, la moustache et l'entonnoir. Un jour, Benoît demanda :

— N'avait-elle pas des cornes ?

— Je n'en ai pas vu... Elles étaient peut-être cachées par l'entonnoir...

— Et pas de queue ?... Tu n'as pas vu de queue non plus ?

— Possible qu'il y avait une queue... sous la jupe...

— As-tu bien regardé les pieds ?... N'étaient-ils pas fourchus ?

— Les pieds étaient dans l'herbe...

— Tu dis de l'herbe... Mais était-ce de l'herbe ?... N'étaient-ce pas des flammes ?...

— C'étaient peut-être des flammes...

Christine agitait doucement la main pour les faire taire. Elle pensait qu'il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. Quant à Colpin, il riait de la bêtise de son ami.

— C'est encore un homme simple que Benoît, disait-il.

Et il riait. Il riait parce qu'il était heureux. Il était heureux et le montrait trop. Il provoquait le sort.

Un matin, comme il apportait la chaudronnée à sa vache, il la trouva couchée sur le flanc, les pattes étendues et la tête allongée. Il eut beau l'appeler, la caresser, lui donner des coups de pied, elle ne bougea pas. Elle respirait péniblement, les artères de sa gorge battaient, son ventre montait et s'affaissait comme un soufflet de forge. Lina courut chercher le maréchal. Celui-ci promena sur le corps de la bête ses mains noires et velues, pareilles à deux grosses araignées, et lui fit avaler des pois à l'aide d'un tube de fer blanc qu'il lui passa entre les mâchoires. Un jour, deux jours s'écoulèrent. Le troisième, le maréchal confessa qu'il avait épuisé toute sa science et qu'il fallait faire venir le vétérinaire. Benoît conseilla plutôt de lui couper la gorge sans délai, afin de pouvoir encore tirer parti de la viande, comme cela se pratiquait chez Gerbehaye, où les moutons et les bœufs qui tombaient malades étaient assommés en temps utile, pour être ensuite expédiés sur Liége, à la brume, par des chemins de traverse. On ne l'écouta pas et tout fut perdu. Quand le vétérinaire arriva, la vache était morte.

Ah ! ce fut une scène à mettre dans un livre que celle où l'on tira la bête raidie hors de l'étable ! Colpin et Benoît avaient attaché avec une corde les deux pattes de devant et avec une autre corde celles de derrière. Tirant chacun de son côté, ils traînèrent dans la prairie pour l'écorcher. Une bande d'enfants les suivaient, groupés autour de Lina et de sa mère, qui portaient chacune un grand cou-

teau. Avant de fendre la peau, Colpin caressa une dernière fois la vache, au front, là où il y avait une étoile blanche : « Pauvre bête!... Te voilà partie!... Nous ne t'avons pas beaucoup gardée... Tu étais cependant déjà de la maison... Tu nous reconnaissais... Elle me reconnaissait, Benoît... Elle me léchait la main... »

— Tais-toi, dit Benoît ; tu me crèves le cœur !

Et il passa sur ses yeux son bras velu, dont la manche était troussée jusqu'à l'épaule.

Le soir, Colpin fut ivre-mort. Mais, les jours suivants, ah ! les jours suivants, Colpin ne fut plus Colpin. C'était un personnage de Lamartine, langoureux et mélancolique. Au crépuscule, on le voyait errer autour de la fosse où gisait le cadavre de la vache. La terre qui la recouvrait se crevassait ; pendant la nuit, les chiens venaient gratter le sol ; à tout moment, il fallait repousser tantôt une patte, tantôt une oreille qui avait été mise au jour. Des mouches bleues, des mouches vertes, des mouches qui brillaient comme des balles d'or voletaient, avec un sombre bourdonnement, autour de Colpin. Au cours des soirées qu'il passait tantôt chez lui, tantôt chez Benoît, celui-ci s'efforçait vainement de l'égayer. Quant à Christine, elle lui enfonçait à tout propos un poignard dans le cœur : « Pourquoi ne l'avait-il pas écoutée ?... Pourquoi n'avait-il pas placé les deux cent vingt-cinq francs à la caisse d'épargne ?... Mais il avait voulu avoir une vache... faire le grand ! »

Au fond, Christine est aussi affligée que son mari. Ils se lamentent tous deux devant Benoît sur la malchance qui les poursuit depuis quelques semaines. « Tiens ! hier encore Paul est tombé d'une échelle et s'est fendu le crâne. Et ce matin, voilà que Lina a reçu « son papier » ; elle devra comparaître au tribunal, le garde l'ayant surprise, il y a quinze jours, comme elle faisait pâturer la vache dans le trèfle en fleur de M. Gerbehaye. « Et ce n'est pas tout... Il y a autre chose encore... Quelque chose que Col-

pin ne confiera jamais à personne, quelque chose qui lui ronge le fiel et qui l'humilie. Quelqu'un a découvert sa cachette et a subtilisé les quatorze francs soixante-sept centimes !...

— C'est le guignon, dit-il...

— C'est l'assiette ! s'écrie Benoît, qui revient à son idée. Cette « posture » ... Cette femme qui n'était pas une femme... Cet homme qui n'était pas un homme...

Colpin hausse les épaules. Il ne croit pas à tout cela. Il y a pourtant quelque chose qui commence à le tracasser. Il n'a pas respecté les dernières volontés d'un mort. Il a mal fait. Intérieurement, il se reproche d'avoir emporté le châle de cachemire, la cotte de mérinos et la capote de drap.

HUBERT KRAINS.

LA TRANSMUTATION DE LA SOCIOLOGIE

—

Les sociétés étant des formations réelles, des systèmes naturels, les faits qu'elles présentent, et dont l'ensemble constitue la vie sociale, sont un complexus de phénomènes hétérogènes, que l'entendement classe dans des catégories différentes.

Un membre d'une société intervient dans la vie de la société dont il fait partie, non seulement par sa qualité de citoyen : électeur, contribuable, soldat, mais encore par ses propriétés professionnelles, par toute sa psychologie individuelle, par sa qualité d'être vivant consommant de la nourriture, respirant, se reproduisant (propriétés biologiques), et même par ses qualités physiques, mécaniques et géométriques.

Aussi, dans toute société, il y a des institutions dévolues à l'exercice ou à la manifestation de ces diverses propriétés.

Des ingénieurs des Ponts et Chaussées, subventionnés par l'Etat, sont uniquement chargés du rôle de pourvoir aux moyens facilitant ou permettant le mouvement des matériaux et des êtres vivants (hommes et animaux). Ils créent des routes, établissent des ponts. Quand l'ingénieur établit le devis d'un pont ou d'une passerelle, dans ses plans et calculs il fait intervenir ses concitoyens, non pas par leurs propriétés civiques ou nationales, mais par leur poids et leur nombre, d'où résulte la charge qu'ils imposeront au pont et que celui-ci devra soutenir. Les hommes interviennent ici par leurs propriétés mécaniques et arithmétiques.

Le boucher considère généralement ses concitoyens en tant que consommateurs de viande, c'est-à-dire par une de leurs propriétés physiologiques.

Quand nous marchons dans la rue, nous rendant à nos affaires, nous envisageons,la plupart du temps, les autres passants, seulement en tant qu'obstacles mobiles à éviter, c'est-à-dire dans leurs propriétés géométriques et cinématiques de corps doués d'étendue et de mouvement.

Dans une foule de phénomènes sociaux, ou de fonctions sociales, les éléments humains constitutifs figurent par une seule de leurs propriétés. Cette propriété peut n'avoir rien d'essentiellement social : ce peut être une propriété chimique ou biologique par exemple. Ces fonctions n'en sont pas moins des facteurs constitutifs essentiels de l'existence sociale.

Une compagnie d'assurances sur la vie considère uniquement les citoyens au point de vue biologique, et même au seul point de vue de la longévité probable.

En constituant la Sociologie,on va donc retrouver une foule de phénomènes déjà étudiés par d'autres sciences. S'ils existent chez l'homme vivant en société, ils ne sont pas spéciaux à lui, ni à cet état. Ils sont communs à un ensemble d'êtres plus ou moins étendu : par exemple à tous les corps animés ou inanimés *solides* ; ou, à tous les êtres vivants. Ces phénomènes, qui sont simplement de nature mécanique ou physique, ou biologique, se trouvent donc déjà étudiés dans des sciences actuellement constituées et parfois assez avancées : la Dynamique, la Chimie, la Physiologie, la Géométrie, etc. Il suffira de transporter en sociologie les résultats déjà acquis par ces sciences, et de mettre à profit les études déjà faites.

Ce ne seront pas des analogies auxquelles on aura à faire : les résultats de ces sciences déjà construites seront *rigoureusement* applicables, parce qu'il y aura *identité* réelle des propriétés dont elles traitent et de celles qui sont considérées. Par exemple,la loi de la chute des corps

dans l'air est rigoureusement applicable à un homme qui tombe par la fenêtre, fût-il roi ou ministre d'Etat. L'accélération de son mouvement, durant la chute, sera bien la même que s'il s'agissait d'un corps inanimé de mêmes volume et surface, offrant la même résistance à l'air.

Ce sera donc en toute rigueur que l'on pourra introduire, pour les propriétés générales communes aux hommes et à un groupe étendu d'êtres (vivants ou minéraux), les résultats de sciences antérieures traitant de ces propriétés.

Dans d'autres cas, les sciences déjà constituées en vue de l'étude de certaines propriétés n'ont envisagé celles-ci que d'une façon incomplète, sous un aspect restreint, adapté à un groupe particulier. Avant d'introduire dans l'analyse des faits sociaux les lois et les résultats dégagés par ces sciences particularistes, il faudra les généraliser suffisamment. Si l'on reconnaît qu'il existe, dans le fonctionnement de certains mécanismes des sociétés, des phénomènes similaires et connexes, mais portant sur des éléments qui n'impliquent pas les caractères spécifiques limitatifs, introduits, peut-être sans le savoir, dans les sciences correspondantes déjà élaborées, il faudra, pour obtenir la généralisation nécessaire, se rappeler toujours que les lois sont fondées sur les propriétés. C'est dans celles-ci, prises avec leur caractère le plus général, que doit être cherchée la raison nécessaire et suffisante de ces lois et de leur forme. Elles ne font que traduire et exprimer, en termes abstraits, ces propriétés générales ou leurs rapports mutuels.

Citons un exemple. On a souvent fait des transpositions de la Biologie à la Sociologie. Ces transpositions, plus tard, ont été critiquées et la méthode a été déclarée sans valeur. Qu'il y ait, entre certains phénomènes présentés par les êtres vivants et ceux que l'on observe dans les sociétés, des traits semblables et des mécanismes communs, c'est indéniable. On peut en trouver également

entre l'évolution, ou la formation constructive, ou la croissance, ou les altérations déformatrices des êtres vivants (animaux et végétaux), des religions, des institutions juridiques, des formes littéraires. Les lois des phénomènes communs aux animaux et aux végétaux constituent une science, la Biologie générale, et nul ne songe à en contester la validité. Elles ont leur source dans ces faits que les animaux et les végétaux sont pareillement formés de matières protoplasmiques et d'éléments cellulaires différenciés, groupés en organes, effectuant certaines fonctions se rapportant à l'assimilation, telles que digestion, respiration, circulation, excrétion, etc.

Mais quand on veut simplement transposer, sans précaution et généralisation préalable, les lois de la Biologie aux sociétés humaines, on tombe nécessairement dans des erreurs. C'est que, tandis que les êtres vivants sont constitués en individualités, composés de cellules accolées les unes aux autres, différenciées les unes des autres, groupées en tissus, systématisées en organes permanents, dévolues par leur structure anatomique fine elle-même à des fonctions spéciales, les éléments humains qui constituent une société sont des unités séparées, toutes semblables anatomiquement, n'ayant qu'une différenciation fonctionnelle acquise et peu profonde, modifiable. Ils forment des associations *temporaires*, ne mettant en jeu qu'une seule de leurs propriétés. Ils peuvent entrer ainsi dans des systèmes multiples. Un homme, par exemple, est à la fois banquier, vice-président du conseil d'administration d'une société industrielle, conseiller municipal, père de famille, lieutenant de réserve, membre d'une société scientifique, tuteur d'enfants mineurs... etc. Toutes ces propriétés sont précaires et ne sont pas l'expression *directe* de sa constitution physique.

Chaque fois que nous voudrons, pour une propriété appartenant à un groupe étendu de phénomènes semblables, ou différant les uns des autres par d'autres carac-

tères, adopter une loi déjà connue dans quelque science, nous commencerons par nous assurer qu'il y a bien *identité* de la propriété en question. Nous ne risquerons pas ainsi d'étendre, de façon illégitime, des lois qui ne leur conviennent pas à des faits qui, n'ayant entre eux qu'une analogie trompeuse, ne jouent pas d'après le même mécanisme.

Cette méthode aura un autre avantage : celui de nous forcer à reconnaître toujours la raison d'être profonde de chaque liaison ou loi.

On rencontre en chimie des états d'équilibre dynamique statistique. On rencontre des faits analogues en sociologie.La loi d'équilibre dynamique est valable en sociologie parce que, là aussi, il s'agit de deux phénomènes inverses se développant simultanément, et que l'état résultant dépend uniquement du rapport des vitesses de deux transformations antagonistes. L'état d'équilibre dynamique statistique,tenant seulement à ces causes qui sont identiquement les mêmes en Physique et en Sociologie, il y a une loi générale d'équilibre mobile à formuler, valable dans tous les cas où ces conditions existent, quelle que soit la science où on les rencontre et la nature des éléments en jeu.

Mais l'énoncé de la loi d'équilibre, tel que les chimistes le donnent généralement, comporte implicitement des caractères restrictifs spéciaux aux molécules chimiques. Il faudra donc généraliser cet énoncé de la loi.

Le principe de la conservation de l'énergie convient à tous les systèmes inorganisés.Les biologistes l'ont étendu aux êtres vivants et Atwater l'a vérifié pour eux de façon précise. Eh bien, toutes les fois que, dans les sociétés humaines, il y aura des phénomènes portant sur des mises en jeu d'énergie, nous serons sûrs d'avance que ce principe sera encore valable, car son application ne dépend que de la nature de l'énergie et non de la nature des systèmes dans lesquels elle entre en jeu.

Au contraire, quand on veut parler de la psychologie d'une nation, d'après le modèle de la psychologie d'un individu, on commet une erreur initiale, car une nation est formée d'éléments mentalement tous disparates, souvent profondément antagonistes, et qui ne se composent pas en une résultante unique.

Ce qui vient d'être dit nous amène à une conception nouvelle des sciences et à un programme de reconstruction de celles-ci sur un plan très différent. Les sciences jusqu'ici se sont constituées et divisées d'après quelque objet concret qu'elles se proposaient d'étudier : les animaux, les végétaux, les sociétés, l'électricité, les roches.

Or, chaque objet naturel est un mélange de phénomènes hétérogènes en nature. Ces phénomènes se rapportent, les uns à des faits d'ordre cinématique, d'autres à des faits d'ordre géométrique, d'autres à des faits d'ordre énergétique, et dans ceux-ci, on peut distinguer plusieurs modes : phénomènes de tension élastique, de mouvements vibratoires, de translations, de rotations, etc.

La division des sciences d'après leur objet physique d'étude est donc peu satisfaisante : c'est par *catégories de propriétés* que cette division doit être faite désormais. Il y aura par exemple, une science :

1° des relations numériques abstraites entre grandeurs scalaires ;

2° des relations de forme dans l'espace et de dimension (géométrie) ;

3° des relations de positions relatives, indépendamment des dimensions (géométrie de position, *analysis situs*) ;

4° des grandeurs ayant une orientation dans l'espace (grandeurs vectorielles : que ces grandeurs soient des vitesses, des accélérations, des forces, des champs magnétiques, des champs électriques, des axes de couple, ou des flux) ;

5° des propriétés cinématiques des systèmes discon-

tinus et des milieux continus, c'est-à-dire des changements de position réciproques des éléments constituants en fonction du temps.

La Physique, au lieu de comprendre, comme actuellement, les branches suivantes : mécanique et pesanteur, hydrostatique et hydrodynamique, thermologie, acoustique, optique, électricité, magnétisme, radiologie, sera divisée à peu près ainsi :

1° Une géométrie vectorielle ;

2° Une géométrie des champs de tension et des lignes de force ;

3° Une dynamique des translations ;

4° Une dynamique des rotations ;

5° Une cinématique des variations périodiques (mouvements vibratoires, variations périodiques de grandeurs électro-magnétiques, etc.) ;

6° Une dynamique des altérations périodiques de grandeurs vectorielles ;

7° Une théorie des changements d'état et des transformations de l'énergie, etc.

Ainsi se trouveraient réunies dans une même science la théorie des mouvements ondulatoires des liquides, celles des courants électriques alternatifs, des phénomènes de chaleur rayonnante, des phénomènes optiques et de certains phénomènes de radiologie (rayons X).

De même il y aurait une science des champs de tensions : étude des champs de force magnétiques, électriques, newtonien, et des notions auxquelles ils donnent lieu, comme le potentiel et l'énergie liée au déplacement dans ces champs.

La science appelée Calcul des Probabilités, et dont le vrai nom serait : Théorie des Ensembles collectifs, est indépendante des éléments auxquels elle est appliquée. Elle est valable, quelle qu'en soit la nature, pourvu qu'ils remplissent certaines conditions requises, formulées au début de cette science. Elle est donc applicable : aux jeux

dits de hasard (roulette, loteries), à la Théorie des Gaz, à celle des solutions, aux réactions chimiques, à la Théorie des erreurs d'observation, à la Biométrique, aux Assurances, et à mille phénomènes sociaux, principalement du domaine de l'Economique et de la Démographie (naissances masculines et féminines, mariages, statistiques nosologiques, mouvements des marchandises, du stock monétaire).

Aux sciences portant sur des objets concrets il sera donc substitué des sciences embrassant des *cycles de propriétés abstraites*. Ces cycles pourront être classés d'après leur aire d'étendue décroissante.

Appliquant ces conceptions à l'étude du système de faits concrets offerts par les sociétés humaines, nous dirons : il y a là, non pas *une* science unique, mais *un ensemble* de propriétés et de phénomènes hétérogènes, *appartenant à plusieurs cycles*. Ce sont : des propriétés géométriques, arithmétiques (surtout des propriétés d'ensembles collectifs), des phénomènes d'équilibre, de développement évolutif, d'assimilation. Il peut y avoir aussi des phénomènes de nature plus particulière, spéciaux à l'homme (anthropologiques) ; d'autres, propres aux sociétés (collections d'êtres vivants semblables : fourmis, abeilles, pingouins, castors, buffles, hommes) ; d'autres, aux sociétés humaines seules, d'autres enfin, à des groupes ethniques particuliers ou même à certaines nations. Peut-être y a-t-il des phénomènes uniques, c'est-à-dire, non pas seulement existant chez les individus, mais individuels.

Quand il s'agit de rechercher, d'analyser les phénomènes en jeu dans le fonctionnement des sociétés humaines, — phénomènes spécifiques ou appartenant au contraire à tout ce qui vit, —il faut se garder de fixer son attention sur les faits particuliers auxquels on donne d'ordinaire le nom d'Histoire : rivalités de princes, guerres,changements dynastiques, traités, mouvements politiques,que-

relles religieuses. Secouant cette poussière d'anecdotes, faisant effort pour affranchir notre esprit du point de vue spectaculaire qu'une obsédante sensibilité tend toujours à lui imposer, comme malignement obstinée à le distraire et à le détourner de la contemplation des choses essentielles, c'est aux fils invisibles qui relient les événements, aux courants qui les entraînent, aux forces qui mènent toute cette agitation, que nous appliquerons tout notre effort d'attention.

Derrière l'infinie variété des détails, quelques invariants demeurent, immuables. Toujours et partout, l'important, c'est ce qui ne se voit pas. La vague qui saute et déferle contre le rocher de la côte n'est rien qu'un incident pittoresque. Le fait important, c'est l'attraction newtonienne, invisible. Elle domine le premier de très haut. Elle l'engendre et le dirige. La lame n'est que le résultat insignifiant et précaire de la gravitation et des circonstances locales. De même, des événements qui nous apparaissent formidables — et qui le sont en effet pour l'individu leur contemporain (raz de marée ou guerre) — ne sont souvent que des incidents superficiels sans portée sur le cours de l'histoire générale, c'est-à-dire du développement de la civilisation d'un groupe ethnique.

Inversement, de petits faits silencieux, inaperçus même de presque tous les hommes de l'époque où ils sont produits — une découverte scientifique ou industrielle : l'expérience de Volta, la découverte de la puissance motrice de la chaleur, l'invention de l'imprimerie ; une doctrine religieuse ou sociale : la prédication de quelque pauvre doctrinaire galiléen, les rêves sociaux d'un Rousseau, d'un Fourier, d'un Saint-Simon, — peuvent mettre en fermentation toute la masse du genre humain.

Peut-être est-il bon de préciser cette pensée.

Les événements particuliers, qui forment comme les grains de l'histoire — grains infiniment variés de structure et de forme,— sont des combinaisons très complexes

d'un nombre immense d'éléments constituants, faits antécédents et faits contemporains, qui se rencontrent et s'associent. Chaque fait, en lui-même, est un événement fortuit, c'est-à-dire une *combinaison infiniment improbable.* Sa production, jugée *à priori*, était presque une miraculeuse coïncidence ; sa reproduction est pratiquement impossible. Aussi a-t-on pu dire qu'il n'y a pas de loi de l'histoire. Rien de plus vrai, si l'on entend par là que jamais fait historique ne se reproduit. Jamais les circonstances infiniment nombreuses qui l'ont formé ne se trouveront assemblées de nouveau.

Mais, dominant tous ces événements uniques, complexes, précaires dans leur existence, qui bouillonnent et tourbillonnnent, il y a de grands courants qui les entraînent d'un mouvement d'ensemble. Une pente générale oriente l'écoulement de certains ensembles. Il y a des lois de développement. Des théorèmes dynamiques dirigent la translation générale du système, déterminant les intégrales premières de son mouvement. Ces lois, applicables à l'ensemble, sont plus simples et moins nombreuses que celles auxquelles il faudrait faire appel pour rendre compte des événements particulaires. Elles se laissent reconnaître seulement sur des séries d'événements se développant sur d'immenses périodes de temps. Ce sont les lois de développement et de régression des sociétés, les actions et réactions de deux civilisations contiguës, ou de deux institutions l'une sur l'autre ; la diffusion des races, celle des idées ; les modifications des institutions et des mœurs en fonction de la masse sociale et de son degré de différenciation; la ségrégation ou la fusion des groupes, au sein du corps social.

Une des principales sources d'erreurs, en sociologie, consiste dans le transport pur et simple aux collectivités de notions applicables exclusivement aux individus. Beaucoup de personnes n'ont pas su faire la distinction capitale des notions et attributs qui conviennent à l'in-

4

dividu et lui appartiennent en propre et des notions qui conviennent aux ensembles collectifs. On a voulu parfois indiquer le « caractère » d'une nation,en faire la psychologie,comme s'il s'agissait d'un homme.Ces jugements sont sans valeur. Ils contiennent à la base un vice rédhibitoire.La cause de la grande différence entre un ensemble collectif et un individu consiste en ceci : *les liaisons ne sont pas les mêmes.*

L'individu est caractérisé par des liaisons fixes des parties, associant étroitement ces parties en un tout, constituant une unité supérieure à forme définie et à propriétés stables et uniques. Un individu peut être comparé à un corps solide en mécanique. Les forces qui agissent sur ce corps solide se *composent* toutes en une résultante unique et en un couple unique,qui entraînent toutes les molécules de ce corps dans un seul et même mouvement de rotation et de translation, à cause des liaisons invariables qui unissent entre eux tous les points de ce corps.

Dans les collectivités, au contraire, les liaisons qui existent entre les éléments constituants sont d'une tout autre nature. Elles sont beaucoup plus lâches. Pas de liens rigides entre les parties. Celles-ci se meuvent sans cesse les unes par rapport aux autres, rompant les liaisons précaires anciennes, en contractant de nouvelles avec les éléments qu'elles approchent. Pas de forme définie de l'ensemble. Les forces qui agissent sur lui ne se composent pas en une résultante unique et ses différentes parties, bien que s'influençant les unes les autres, ne sont pas entraînées, en général, par un mouvement concordant global.Aucune liaison rigide ne leur impose un rapport morphologique invariable. Seuls, quelques grands invariants, en rapport avec des propriétés abstraites de l'ensemble, restent constants. Une collectivité serait ainsi plutôt comparable à un liquide ou à un gaz qu'à un solide.

Quand on veut porter un jugement sur une collectivité,

telle qu'une nation, définir son caractère, tracer sa psychologie... etc., on commet une erreur de principe. On tente d'appliquer à un ensemble multiple une notion qui convient spécifiquement à l'individu. Transposition illégitime ! Dans une nation, les hommes offrent mille types de caractères, souvent très différents, parfois absolument opposés. Il y a des tempéraments antagonistes. Que d'êtres qui pensent, sentent, contradictoirement ! On les voit agir, tirer dans toutes les directions. Et tout ceci ne donne pas une résultante unique, mais des effets multiples et simultanés. Pour l'individu les contradictoires s'excluent. Ce principe logique n'est pas valable pour les ensembles collectifs. Pour eux, les contradictoires sont vraies à la fois. Ils les réalisent en des faits simultanés multiples.

De même il est impossible d'obtenir une représentation complète de l'état, ou même d'une propriété spéciale d'une collectivité d'êtres. Les représentations que donnent chaque investigation ne sont jamais superposables : autant de coups de sonde, autant de résultats divers. Qu'on essaye de se représenter ce que pense ou sent tel pays, dans telle circonstance donnée, quelle est son opinion sur tel ou tel fait politique. On n'y arrivera pas. Quand on fait l'expérience, on s'aperçoit que plus on presse la solution, plus elle s'échappe, ou plutôt elle s'évanouit, et l'on se rend compte que le problème, dans les termes où il est posé, est impossible. On recueille une série de résultats parmi lesquels il n'en est pas deux concordants.

On peut mesurer la taille d'un individu ou son poids, mais on ne peut mesurer la taille ou le poids d'une nation. Que signifierait ceci : les Français ont 1^{m},65 de taille ? Des millions de Français mesurent 1^{m},68, 1^{m},69, 1^{m}70, 1^{m},80 et plus ; des millions d'autres ont 1^{m},59, 1^{m},60 ... 1^{m},63. Le nombre 1^{m},65 est un résultat artificiel, obtenu en associant suivant certaines règles appelées opérations

de moyenne, un nombre immense de données réelles discordantes. On élimine ainsi l'immense majorité des valeurs vraies, qui seules comptent, pour construire un résultat second, fort éloigné des faits complexes réels, et noyant en une unité fictive sans valeur le caractère vrai de ceux-ci.

Encore, pour construire cette moyenne, a-t-il fallu mesurer réellement la taille de tous les individus constituant la société, puis, ensuite,se livrer à des calculs arithmétiques précis sur ces mesures. Mais, quand il s'agit de propriétés psychologiques, les mesures, non seulement ne sont pas praticables : elles ne sont même pas définies. Le jugement que l'on porte en parlant du caractère ou de l'opinion d'un peuple comme de celui d'un individu au lieu de le tenir pour une chose polymorphe, irréductible et fluctuante,n'a ainsi pas même la valeur de la moyenne dont nous parlions plus haut.

Les lois simples, relatives aux ensembles collectifs, sont de deux sortes :

1° Les unes tiennent à la constitution même de l'ensemble, *aux rapports numériques* des divers éléments composants : loi des grands nombres, et, d'une façon générale, loi des ensembles collectifs.

2° D'autres tiennent aux *actions dynamiques*, internes et externes,qui agissent sur les éléments, font évoluer le système suivant certaines lignes, et en règlent les déformations internes dans le temps.

GEORGES MATISSE.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE DISCIPLINE POÉTIQUE

—

Toute technique s'enseigne. La question est de savoir pourquoi la poésie a besoin d'une technique, à quelles conditions doit satisfaire une technique poétique moderne, et quelle est la meilleure façon de l'enseigner.

Un art, quel qu'il soit, ne peut vivre et s'enseigner que s'il s'appuie sur une technique assez solide et assez précise pour être formulable en lois. Par une étrange anomalie, la poésie est actuellement le seul de tous les arts et de tous les métiers (les deux mots n'en faisaient qu'un chez les anciens) qui ne comporte ni enseignement, ni apprentissage. On rirait d'un homme qui s'improviserait maçon ou charpentier, et se fierait uniquement à son inspiration pour construire un mur ou assembler les pièces d'une ferme. En revanche, le premier venu peut s'improviser poète : il suffit d'un crayon et d'une feuille de papier.

D'excellents esprits se sont élevés à bon droit contre la tyrannie de la tradition et de l'académisme. Mais, du fait que l'enseignement officiel est défectueux, et que toute tradition est exposée à se dessécher, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il faille désormais rejeter toute idée de discipline. Nous ne voyons pas, en particulier, que l'enseignement de la technique poétique insulte plus à la dignité du poète que celui du contrepoint et de l'harmonie à la dignité du musicien. Serait-il d'ailleurs bien sage de sacrifier la cause même d'un art à de menues considérations d'amour-propre ? Nous ne prétendons point, d'autre part, fixer des règles éternelles, car si nous avions pensé qu'il pût y en avoir, nous n'aurions pas eu à modifier celles qui

existaient déjà. Il arrive que la technique traditionnelle, épuisée par trois siècles d'exercice, ne répond plus aux besoins de la poésie, dont la matière s'est sensiblement enrichie depuis cent ans. Est-ce résoudre le problème que de le supprimer, sous prétexte que l'ancienne solution n'est plus satisfaisante? Il nous a paru plus honnête d'en chercher une qui fût conforme aux données actuelles.

§

Les autres arts, la musique, par exemple, donnent à la technique une importance si exagérée que la moindre innovation trouve aussitôt brevet, et que l'application de l'artiste, comme le jugement du critique, porte sur les procédés au détriment du fond. La poésie souffre de l'excès contraire, qui consiste à subordonner le poème à son contenu, en laissant de côté tout ce qui touche la structure. Je sais — et Jules Romains n'a pas manqué de le rappeler — que la partie « divine » l'emporte ici sur la partie « ouvrière » et que la technique a une place moins grande dans la poésie qu'ailleurs. Mais encore faut-il que cette place soit réservée. Or, on s'est si peu soucié de la réserver qu'on finit par n'en plus tenir compte.

Ne nous occupons pas des poètes qui ont cru devoir rester fidèles à la prosodie classique. Quelques-uns d'entre eux l'ont fait pour des raisons respectables. Comprenant, d'instinct, que la poésie ne peut se passer de technique, mais n'ayant pas le courage ou les moyens de se créer une technique nouvelle, ils ont mieux aimé conserver l'ancienne que de ne recourir à aucune. La plupart des poètes d'aujourd'hui voient dans la technique une affaire d'inspiration, un secret dont le lecteur est chargé de découvrir la clé ; s'ils ne vont point jusqu'à proclamer l'inutilité de la technique qu'ils n'observent point, c'est qu'ils entendent recueillir les profits de celle qu'on leur attribue. Dans cette voie, il est beaucoup plus logique de tout détruire et, comme certains l'ont fait, de ramener la poésie à une sorte de

nihilisme littéraire, où les mots eux-mêmes deviennent des contraintes superflues.

En réalité, cette indifférence apparente dissimule une réelle préoccupation. S'il est vrai qu'on ne parle guère, et pour cause, de la technique poétique, il est facile de constater qu'on y pense beaucoup. Lorsqu'un critique a épuisé toutes les louanges que lui inspire un livre de vers, il omet rarement d'ajouter que la technique de l'œuvre considérée exigerait une étude approfondie, mais qu'il est obligé, faute de temps ou de place, d'attendre une occasion meilleure. Autant renvoyer le lecteur aux calendes, car rien n'est plus malaisé que d'étudier ce qui n'existe pas ou dont l'existence est virtuelle. Je ne puis toutefois m'empêcher de voir dans ce détour un touchant hommage au dieu inconnu. Il ne nous reste qu'à percer le mystère sans rien perdre de notre foi.

§

On nous objectera qu'il y a plusieurs façons d'entendre la technique, et que le poète le plus « libre » obéit toujours plus ou moins consciemment à une discipline plus ou moins stricte. Mais il n'existe point de technique sans *contrat*, et la technique individuelle (autrement dit le savoir-faire d'un artiste) n'a d'effet que si elle s'autorise d'une technique *impersonnelle*. A toutes les époques de style, les génies les plus divers se sont accommodés, à leur façon, de règles générales. La marque de chacun d'eux ne se reconnaît qu'au prix du style qui leur est commun à tous, et dont ils sont, en quelque manière, convenus. Au point de vue particulier de la versification, on ne relèvera que des différences minimes entre les poètes qui se sont succédé en France depuis Malherbe jusqu'à Mallarmé. La technique personnelle de Racine, de La Fontaine ou de Hugo n'est discernable que si on la rapporte à la technique classique qu'ils traitent tous les trois avec plus ou moins de bonheur. C'est ainsi que le vers de Mallarmé ne peut se définir autre-

ment que celui de Boileau, si différent qu'en soit le contenu. Rien, dans l'agencement des rimes ni dans la numération des syllabes ne distingue *Hérodiade* du *Lutrin*, à part des coupes et des enjambements qui n'eussent pas été tolérés au XVIIe siècle, mais qui ne constituent que des licences au regard de la technique ancienne, et non point les conquêtes d'une nouvelle technique. Si nous pouvons en juger, c'est que nous disposons d'un *élément de mesure* certain. Mais sur quoi fonderons-nous notre jugement lorsque l'étalon fait défaut, en d'autres termes lorsque la technique du poète échappe à tout contrôle extérieur ? Il apparaît donc nécessaire que le poète, et plus généralement l'écrivain, ait un autre répondant que son propre génie. Si La Bruyère diffère de Bossuet par la façon d'agencer les phrases et d'en ordonner le mouvement, la prose de La Bruyère et celle de Bossuet n'en présentent pas moins des caractères essentiels qui les rattachent au style d'une époque. Il faut que l'individualisme ait fait bien des ravages dans les esprits et dans l'opinion pour qu'on en arrive à s'imaginer que le style est un produit spontané de l'individu, et que la valeur d'un écrivain se mesure à son indépendance. L'individu ne crée pas le style : il en est l'ennemi. Le problème de l'art repose presque entièrement sur cette hostilité. Quant à la véritable originalité, c'est celle qui s'affirme en fonction d'une discipline générale, et non pas celle qui se borne à nier ou à détruire pour sauver les droits d'une liberté purement théorique.

§

Qu'on ne nous reproche pas de sacrifier l'inspiration à la technique, le génie au métier, l'invention à la coutume. Il demeure entendu que le génie est indispensable et ne s'enseigne point. Nous n'estimons pas nécessaire de répéter, à ce propos, une vérité qui ne souffre aucune discussion. Nous ne nous occupons ici que de la partie de l'art qui est susceptible de s'enseigner, et s'il semble à certains que nous fai-

sons trop d'honneur à la technique, c'est simplement parce qu'on a pris l'habitude de la dédaigner. Formuler une technique n'équivaut pas à bannir l'inspiration. Ne donnons pas dans le travers de ces gens qui ont une telle peur de la servitude qu'ils la voient partout et s'asservissent à une fausse liberté. Il existe, en chirurgie, une technique opératoire ; cela n'empêche pas qu'il y ait de bons et de mauvais chirurgiens. En quoi la technique gênerait-elle donc l'inspiration du poète ? Cette aversion de la technique ne serait-elle pas le refuge commode de ceux qui, ne se sentant pas assez de génie pour vaincre les difficultés de leur art, décorent du nom d'inspiration ce qui n'est proprement que leur impuissance ?

Le génie ne peut prendre corps dans une œuvre qu'à la condition de recourir à une technique, si rudimentaire qu'elle soit. Loin que la technique contrarie le génie, elle le stimule par la perspective du résultat à obtenir ; elle lui permet de régler ses efforts au lieu de les dissiper, d'atteindre au maximum d'effet avec la plus grande économie de moyens, et d'exercer sur lui-même un contrôle rigoureux. A cette discipline l'écrivain gagne le goût de son métier, le respect de son art, et une salutaire probité qui l'ennoblit lui-même en le rendant plus sévère à l'égard de ses propres dons. Il y gagne enfin la sérénité qui fait le travail joyeux. Alors même que l'art ne serait qu'un jeu, il n'y a point de jeu sans règles, et ce ne sont pas les règles qui, dans le jeu, suppriment l'amusement.

Le génie est-il d'ailleurs si fréquent et si constant qu'il faille n'invoquer que lui pour résoudre les questions qui regardent l'art ? Je verrai plutôt dans le génie une force brute et intermittente qui a besoin d'être captée pour devenir utilisable ; un état exceptionnel et passager, dont les apparitions sont reliées entre elles par des états plus proprement rationnels et logiques. Prenez comme exemple les poètes les plus prodigieusement doués, et ouvrez au hasard une de leurs œuvres. Vous y trouverez une quantité plus ou

moins grande de vers dans lesquels l'image ou la pensée ont jailli directement de l'inspiration ; mais vous y découvrirez aussi un nombre assez respectable d'autres vers, qui sont de métier, et font office de raccord. Si le tout reste harmonieux, c'est que la technique s'en est mêlée. Un poète n'écrit pas, de suite, cent vers de génie, il les distribue dans une œuvre qui en comporte mille.

L'inspiration a toujours servi d'argument pour justifier les pires extravagances, et jusqu'aux fautes les plus grossières. Argument facile, puisqu'il fait dépendre ce qui se mesure, c'est-à-dire la technique, de ce qui demeure incommensurable, c'est-à-dire le génie. Vous me montrez des vers de mètres différents, où je ne distingue aucun rythme, puisque le rythme suppose, par définition, une répétition régulière, et une certaine symétrie des parties. Mais vous vous retranchez derrière une sorte de secret professionnel, et le peu que vous pouvez m'en dévoiler, c'est que le rythme répond chez vous à un rapport de convenance que vous établissez, pour chaque vers, entre l'idée et l'expression, en vertu d'une décision qui relève de votre bon plaisir. Je n'ai rien à dire, sinon que vous oubliez de me faire connaître l'essentiel, à savoir les lois mêmes qu'implique ce rapport. Et quel est de nous deux le plus arbitrairement autoritaire, de moi qui demande pour la poésie une technique impersonnelle, ou de vous qui prétendez soumettre poésie et technique à votre propre autorité ? Certes, voilà pour vous une bien précieuse ressource, puisqu'elle vous laisse plein pouvoir, vous délie de toute responsabilité à l'égard des autres comme de vous-mêmes, et vous dispense de tout travail. Que dis-je ? L'inspiration n'exige même pas de vous que vous lui soyez fidèle.

Pour nous, qui sommes plus modestes et moins favorisés des dieux, nous nous contenterons de formuler les règles auxquelles doit obéir le langage quand il passe de la prose au vers. La difficulté initiale vient de la confusion qu'on a soigneusement entretenue entre le vers proprement

dit et son contenu émotionnel, entre la poétique et le lyrisme. Il ne s'agit point, dans le cas qui nous occupe, de montrer en quoi Chateaubriand, prosateur, est plus poète que le poète Delille, mais à quels signes le langage de Delille se distingue de celui de Chateaubriand, indépendamment du fond. Nous ne forçons pas l'écrivain à ne s'exprimer qu'en vers ; nous lui demandons, quand il le fait, de s'y prendre de telle sorte qu'on ne puisse confondre ses vers avec sa prose. Nous ne préparons pas davantage la revanche de l'habileté sur le don. Les regratteurs de syllabes, qui réduisent la poésie à un exercice strictement formel, sont le plus souvent contemporains de novateurs qui font effort pour briser la technique, ou plus exactement pour refaire à la poésie un autre contenu. Mais lorsque la sensibilité poétique, suffisamment enrichie, parvient à son point de maturité, une nouvelle technique se forme qui, sans rompre absolument avec l'ancienne, n'en conserve que les éléments utilisables et y ajoute ceux que les poètes ont tirés de leur propre expérience. Nous en sommes précisément à ce point.

§

Nous avons vu que la technique doit être impersonnelle. Elle doit être, en outre, positive, je veux dire par là que lorsqu'on la renouvelle, il faut non seulement retrancher, mais encore remplacer ce qui est caduc, sous peine de la condamner à l'impuissance et de l'exposer aux interprétations les plus contradictoires. Elle doit être enfin organique, c'est-à-dire conforme aux nécessités internes et au développement naturel de la poésie.

Nous n'avons pas songé à édifier une technique sur la fantaisie ni sur la convention, et encore moins à généraliser des procédés personnels. Ce serait une entreprise aussi présomptueuse que vaine de vouloir plier la poétique à un code extérieur. En réalité, c'est la poésie elle-même qui se fait ses lois, à la façon d'un organisme vivant, ou plutôt

les lois se trouvent en elle à l'état virtuel. Tout le travail consiste à les dégager, à les définir et à leur conférer une autorité effective.

Mais si la technique est soumise à tant de sévères conditions, on nous demandera peut-être quelles garanties offre celle que nous nous proposons d'enseigner, et comment nous sommes parvenus, sans tomber dans les erreurs que je signalais plus haut, à constituer une technique qui soit à la fois impersonnelle, positive et organique. La méthode est simple, et très voisine de celle qu'on emploie dans les sciences. Elle repose, en premier, sur l'observation des faits. La lecture des poètes et notre propre expérience nous ont mis en mesure de relever dans le vers ancien comme dans le vers moderne, et dans le vers francais comme dans le vers allemand, des caractéristiques générales à l'aide desquelles il est possible de définir le vers. Toute poétique est subordonnée à cette définition essentielle. Comment pourrait-on, en effet, étudier l'art de faire des vers et formuler les lois de la versification, si l'on n'avait pas préalablement fixé les limites et les caractères du vers en général, et si les vers, considérés à la fois dans leurs parties et dans leur succession, ne se rattachaient pas à un type de langage rigoureusement déterminé ? La proposition que je viens d'écrire est en prose. Il serait pourtant aisé de la découper en plusieurs groupes de syllabes formant respectivement 8, 9, 14, 12, 9, 10, 11, 7, 13 et 9 pieds. Pourquoi ces groupes de syllabes (en dehors de toute considération touchant le contenu de la phrase) ne sauraient être appelés vers autrement que par métaphore, voilà ce qu'il importe tout abord d'expliquer. On arrivera ainsi, par éliminations successives, à une définition parfaitement exacte et précise du vers. C'est le point capital. Le reste est affaire de logique.

Abordant ensuite l'étude du vers moderne, nous examinerons et nous classerons les caractéristiques qui le distinguent du vers traditionnel, en ayant soin de vérifier si toutes les modifications qu'on a fait subir à celui-ci sont

légitimes par rapport à notre définition première. Le passage de l'empirisme à la théorie s'effectue alors d'une façon quasi-automatique, non point par décret de l'observateur, mais grâce à une suite d'inductions qui jaillissent naturellement des faits. En d'autres termes, la « légiíération » s'opère d'elle-même, et la technique poétique devient une sorte d'organisme dont nous n'avons plus qu'à enregistrer les fonctions et les lois avec la plus grande probité possible. Si je reste dans l'abstrait, c'est que je n'ai pas le droit d'empiéter à l'avance sur le cours que nous allons ouvrir, Jules Romains et moi, et que j'ai voulu seulement amorcer l'intérêt du lecteur par un ensemble de remarques qui lui fissent comprendre que notre tentative est honnête et qu'on aurait tort d'y voir une sorte de « coup d'état » poétique.

§

Ceux qui ont lu l'article de Jules Romains dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er juillet (1) savent que ce cours comprendra deux parties qui seront traitées parallèlement : la première sera consacrée à l'exposé théorique ; la seconde, à l'application pratique des règles énoncées. Ce dédoublement nous a paru nécessaire ; car tout enseignement, pour être complet, doit joindre l'exemple à la doctrine. Après une leçon théorique ayant trait, je suppose, à la définition du vers, nous ferons, dans la leçon pratique, l'étude, par les faits, des conditions dans lesquelles cette définition a pu s'établir, et à l'aide desquelles elle se justifie. Pour en revenir au détour que j'employais plus haut, il sera facile de montrer aux auditeurs tout ce qui distingue le vers de la prose, en mettant sous leurs yeux une phrase quelconque, une période rythmée, et des types de vers empruntés à la poésie française, étrangère ou ancienne. Comme je l'ai dit déjà, la définition naîtra d'elle-même, et les auditeurs seront convaincus qu'elle ne peut être autre chose que ce qu'elle est. Des explications de textes, où nous

(1) *Petite Introduction à un cours de Technique poétique.*

ne nous occuperons que de la structure et de la nature du vers, mettront en lumière les analogies et les différences que présentent la versification classique et la moderne. On pourra suivre ainsi l'évolution de chaque élément du vers. En particulier l'étude minutieuse de la poésie contemporaine provoquera plus d'une surprise et plus d'une remarque. Mais il faut avant tout qu'on soit convaincu de la nécessité de la technique. Aussi n'ai-je pas craint d'insister sur ce point.

Nous nous inspirerons de la même méthode, en ce qui concerne les travaux pratiques confiés aux jeunes élèves. Ces travaux seront avant tout des exercices d'assouplissement destinés à leur donner la maîtrise de la forme, en attendant qu'ils puissent prétendre à l'excellence du fond.

Notre cours s'adresse, comme on voit, à un public assez large. Il n'est guère de poète actuel qui n'ait instinctivement senti le besoin de soumettre la poésie à une discipline, et d'en finir avec l'anarchie. Nous eussions été nous-mêmes fort heureux, à nos débuts, qu'un de ceux que nous considérions comme nos maîtres nous enseignât les secrets de sa versification. L'enseignement de la technique poétique procurera aux poètes qui voudront bien s'y intéresser le sentiment d'une sécurité profitable, et les dispensera de faire par eux-mêmes le travail dont nous nous sommes chargés. Ce sera pour eux une économie de temps et d'efforts dont ils nous seront peut-être reconnaissants.

Nous ne pensons pas rendre un moindre service à la critique, en lui fournissant quelques-unes des données objectives sur lesquelles elle peut fonder son jugement. L'art et la critique se ressentent toujours d'un état d'esprit commun. A une époque d'individualisme correspond un genre de critique uniquement basé sur l'impression. Il y a, certes, dans l'œuvre d'art, des éléments qui relèvent du goût et de l'appréciation individuelle, et l'on ne saurait juger une œuvre aux seules particularités de la technique. Mais il n'en est pas moins vrai que l'étude de la technique cons-

titue un excellent moyen de triage. Si beaucoup d'écrivains repoussent obstinément toute idée de technique, c'est que la technique prête au jugement l'appui d'un témoignage indiscutable. La besogne du critique est singulièrement facilitée, lorsqu'il peut affirmer, à coup sûr, qu'une œuvre est bien ou mal faite, qu'un poème est plus ou moins réussi, que les vers en sont de telle ou telle nature. Si l'on appliquait la même rigueur objective à l'examen d'une pièce de théâtre ou d'un roman, que l'on tînt compte un peu moins de l'individu, et un peu plus du genre littéraire en jeu, il est probable qu'en dépit de certaines erreurs de détail on atteindrait à une plus large vérité d'ensemble.

Il n'est pas jusqu'aux comédiens qui ne puissent tirer parti de cet enseignement technique. Quand on leur reproche de jouer le classique comme le moderne, ou le moderne comme le classique, on oublie que l'enseignement qu'ils ont reçu au Conservatoire ou ailleurs n'a jamais porté que sur des points superficiels, et que personne n'a songé à leur expliquer ce que c'est proprement qu'une tragédie, ni en quoi le vers moderne diffère du vers de Racine. Il n'est pas étonnant qu'ils hésitent et fassent des fautes, lorsqu'on leur donne à interpréter une scène écrite en vers de onze ou de treize pieds, puisqu'on a omis de leur apprendre que ce vers n'est pas une licence, mais un mètre spécial, qui a des coupes particulières, et exige par suite un débit approprié.

Enfin la fixation d'une technique poétique me paraît éminemment favorable à l'éclosion d'un style. J'ai déjà eu l'occasion de dire, et je ne suis pas le seul à l'avoir dit, que le souci du style n'impliquait d'aucune manière la démission de la personnalité, mais qu'il favorisait, au contraire, la production des chefs-d'œuvre en dirigeant les efforts individuels vers un objet commun. Un style ne peut se former que si les écrivains d'une même époque s'entendent sur les principes de leur technique. L'école romantique, si féconde en génies de premier ordre, n'a pas créé de style durable,

parce que les poètes d'alors ne se sont mis d'accord que sur des négations, et qu'ils n'ont pas su ou pas voulu constituer une technique organiquement nouvelle. Il semble, au contraire, que l'époque moderne — si l'on en juge d'après les manifestations sérieuses de l'art et non d'après les ultimes excès d'une anarchie surannée — cède à un besoin unanime de construction, et qu'elle se soumette déjà en fait à une discipline qu'elle n'a pas encore théoriquement définie. Ce sont là les symptômes d'un classicisme moderne, qui ne se confondrait nullement avec l'imitation du passé, mais appliquerait à l'art actuel une méthode dont les grandes lignes ont beaucoup de chance de durer. L'établissement d'une technique poétique peut servir de point de départ au développement d'un organisme plus ample qui donnerait à l'époque une unité de style réelle.

Ce sont là des conséquences que je ne fais qu'envisager sans sortir des limites que nous avons assignées à notre entreprise. Je souhaite qu'on nous fasse crédit, en attendant qu'on ait l'occasion de nous voir à l'œuvre. Notre tentative ne s'adresse qu'à ceux qui ont encore quelque chose à apprendre. Quant aux autres — et ils sont nombreux — qui n'ont plus rien à apprendre du tout, et qui nous reprocheraient d'accaparer à notre profit l'enseignement de la poésie actuelle, que ne nous enseignent-ils, à leur tour, ce qu'ils savent de la question ?

GEORGES CHENNEVIÈRE.

FERDINAND HODLER

—

Une exposition rétrospective de ses œuvres a lieu actuellement à Berne. Elle restera ouverte jusqu'au 23 octobre. Bien qu'elle soit loin de représenter toute la production du maître, elle ne réunit pas moins de 643 peintures, 224 dessins et aquarelles. On y a joint quelques documents iconographiques.

Pour abriter ce vaste ensemble, la ville a dû vider entièrement de leur contenu les salles de son musée des Beaux-Arts, où seules les peintures de Hodler ont trouvé place ; pour les esquisses et dessins il a fallu réquisitionner la « Kunsthalle », bâtiment destiné aux expositions temporaires.

Jamais, sans doute, les travaux dispersés du grand artiste ne seront plus rassemblés en aussi grand nombre. L'occasion est donc unique d'étudier cet art robuste, trop peu connu encore en France, mais qui continue à déployer, en Suisse et ailleurs, sur des milliers de peintres, un incomparable prestige (1).

I

Ferdinand Hodler naquit à Berne, le 14 mars 1853, d'un pauvre menuisier et d'une humble servante, tous deux de souche bernoise et paysanne. Enfant, il connut la misère. Sa mère, restée veuve peu d'années après sa naissance, épousa en secondes noces un brave homme du nom de Schüpbach, peintre d'enseignes et de voitures.

Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire dans la bourgeoisie aisée, la vocation artistique de l'orphelin ne fut jamais contrariée par son entourage. Le bon Schüpbach apprit au petit de sa femme, bonnement, le métier qu'il savait : il excel-

(1) J'ai déjà parlé ici-même de F. Hodler, à l'époque de sa mort, dans une *Chronique de la Suisse romande* (Voir le *Mercure* du 16 octobre 1918, N° 488). — L'objet de la présente étude est d'ailleurs entièrement différent, bien que le sujet oblige à certaines répétitions dont je m'excuse.

lait surtout, paraît-il, à peindre pour les charcutiers d'appétissantes saucisses et de riches jambons que sa table ne devait pas connaître. Après avoir habité quelque temps Berne, il partit avec sa famille pour Thoune et Steffisburg. Sans doute s'aperçut-il assez vite que ses leçons ne suffisaient plus à Ferdinand. Il le mit en apprentissage, à Thoune, chez le peintre Sommer.

L'élève, dit-on, aidait le maître à exercer son industrie, laquelle consistait à fabriquer pour les touristes des paysages oberlandais.

A cette époque terne, la plupart des artistes suisses ne visaient guère plus haut qu'à vendre aux étrangers de passage quelques « souvenirs » des sites « romantiques » dont il était convenu que leur pays possédait le monopole. On peut se demander s'il n'existe pas, en France, dans un vieux salon provincial, ou en Angleterre, au fond de quelque cottage de brique rose, des tableaux anonymes — torrents écumeux, sapins échevelés ou bien chalets paisibles — sagement brossés par le petit paysan qui devait, plus tard, chambarder de son poing solide l'esthétique admise avant lui et imposer à la peinture des lois nouvelles.

Hodler ne savait pas encore ce qu'il voulait. Mais déjà il sentait qu'autre chose lui était nécessaire A dix-neuf ans, poussé peut-être par le besoin d'affiner dans une cité latine sa rudesse native, avide certainement d'apprendre et d'élargir son horizon, il se rend à Genève.

Dans la médiocrité avoisinante, Genève faisait figure de ville d'art. Ses paysagistes, Calame et Diday, dont les toiles trop « pittoresques » ne nous émeuvent plus guère, demeuraient des artistes sensibles.

Ce fut à Barthélemy Menn que s'adressa le jeune Bernois. Artisan probe, amoureux de son métier, Menn avait le culte du beau dessin, ce qui ne l'empêchait point de sentir la nature ni d'admirer avec ferveur et de comprendre ses illustres confrères français, Corot et toute l'école de Barbizon. Il discerna très vite les dons exceptionnels de son disciple et lui témoigna une sollicitude dont ce dernier se montra toute sa vie reconnaissant.

D'aucuns ont peut-être exagéré la part de Menn dans le développement de Hodler. C'est à lui cependant que le futur auteur de tant de chefs-d'œuvre doit d'avoir connu de bonne

heure les pleinairistes français qui marquèrent souvent ses travaux, jusque vers 1880, d'une indéniable empreinte.

C'est probablement à Genève que, pour la première fois, Hodler put contempler de la bonne peinture. Il y exécuta des copies, remporta le prix Calame, avec un sous-bois traité en teintes claires. Il fit mieux, puisque,dès 1873, parmi beaucoup d'essais encore gauches et de recherches indécises, il peignait de lui-même un portrait, d'une vigueur et d'une sûreté étonnantes, qui déjà révèle un maître et qui amène immanquablement sur les lèvres du spectateur le nom de Velasquez.

Il était pauvre. Pour atelier, il avait, dans le voisinage de Saint-Pierre, une sorte de grenier, vaste et nu, qui dominait toute la ville. Le soir venu, il enlevait la porte de son armoire, en faisait reposer les extrémités sur deux chaises et s'étalait dessus pour dormir.

Sa misère l'empêchait de se payer des modèles. Il en était donc réduit, bien souvent, à travailler devant son miroir. Les images qu'il nous a laissées de lui-même, durant cette période, ne sont pas d'un Narcisse. Elles nous le montrent efflanqué, mais robuste, la bouche sensuelle, les yeux rieurs ou graves. Il aime la vie, il veut vivre. C'est plus tard que s'allumera dans ses prunelles la flamme d'une ambition farouche. Pour l'instant, il rit comme un faune ou rêve comme un poète.

On l'imagine ainsi, partant pour l'Espagne en 1878. Maigre et sec, il marche à grandes enjambées, portant comme un havresac son attirail de peintre. Léger d'argent, il s'arrête en chemin pour noter un paysage ou portraiturer, dans une salle d'auberge, un amateur séduit par la modicité du prix. Ses œuvres restent à des acheteurs de hasard et les écus qu'il en retire le conduisent jusqu'à l'étape suivante. Il respire à pleins poumons la chaude atmosphère du Midi. Il s'enthousiasme pour Velasquez. A Madrid, un riche Espagnol lui commande les portraits de toute sa famille. Hodler s'y attelle. La série est presque achevée lorsque l'hidalgo formule des critiques, demande des retouches. A coups de canif, le Bernois lacère les toiles, puis s'en va : il a déjà conscience de sa valeur et n'admet pas qu'on la discute.

D'Espagne, Hodler rapporta quelques bons tableaux et une palette plus lumineuse. Il avait repris domicile à Genève,

mais il faisait de fréquents séjours dans son pays natal et singulièrement à Langenthal, lieu de naissance de sa mère, où sa parenté l'accueillait cordialement.

Un portrait de lui-même, qu'il fit en 1881 et qu'il intitula *Le Colérique*, nous présente de dos un homme barbu et chevelu, la tête brusquement retournée sur l'épaule droite, les sourcils froncés, les yeux durs, le poil hérissé, la bouche entr'ouverte comme pour un juron. De plus en plus, les obstacles qu'il rencontre l'irritent, sa volonté se tend, son poing se crispe.

Loin de se laisser abattre, il recherche la difficulté. Il s'attaque au problème ardu de la composition. Le format de ses toiles augmente : c'est, en 1877, *Le banquet des gymnastes* ; en 1881, *Le meunier, son fils et l'âne*, où La Fontaine est commenté avec un curieux mélange de réalisme et d'amère ironie. Ce sera, en 1887, *Le cortège des lutteurs*, dont le sujet est emprunté, comme celui du *Banquet*, aux fêtes populaires suisses. Mais, tandis que le *Banquet* demeure documentaire, le *Cortège* relève déjà de l'art monumental, des grandes conceptions décoratives et annonce le maître de *Marignan*.

Dès lors, les grandes œuvres se succèdent : en 1890, *La Nuit* ; en 1892, *Les âmes déçues* ; en 1895, *Eurythmie*.

En 1887, *Le cortège des lutteurs* lui avait valu, à Paris, une mention. En 1891, il exposait *La Nuit* à la Société Nationale et devenait membre de cette association.

Mais, en Suisse, les dithyrambes de ses rares partisans n'arrivaient pas à dominer les clameurs hostiles de la foule. L'exposition nationale de Genève, en 1896, où il était représenté par d'importants envois, suscita autour de son nom des controverses passionnées.

Les superbes guerriers que Hodler y avait montrés et qui évoquaient, avec une puissance jusqu'alors inconnue, le temps héroïque des guerres d'Italie, donnèrent à quelques bons esprits l'idée de lui confier, au nouveau musée historique de Zurich, la décoration de la salle des armures. Il n'emporta pas la commande sans de rudes combats. Durant les travaux, qui durèrent trois ans et ne se terminèrent qu'en 1900, il eut encore à subir, contre des adversaires tantôt sournois, tantôt violents, des luttes acharnées, dont il sortit vainqueur avec ce morceau épique : *La retraite de Marignan*.

Le xxe siècle lui apporte le succès, la fortune et la gloire.

Médaille d'or à l'exposition de Paris en 1900 ; triomphe, en 1904, à la « Sécession » de Vienne, où il avait envoyé cent trente et un tableaux. L'année suivante, au Salon de Berlin, une salle entière est réservée à Hodler.

Il est acclamé président de la Société suisse des peintres, sculpteurs et architectes. Ses jeunes confrères le regardent comme un demi-dieu.

Pressé de commandes, harcelé par les marchands et les collectionneurs, il se livre à une production intense, parfois un peu hâtive, à laquelle nous devons plus d'une œuvre contestable. Le maître, il faut l'avouer, aimait l'argent, qu'il avait eu tant de peine à conquérir. Cette passion lui fit commettre quelques erreurs, de fâcheuses redites. D'autres fautes lui furent inspirées par certains théoriciens trop zélés à lui dire, en allemand, qu'il avait le génie du symbole, qu'il était le « kolossal » interprète d'une philosophie nouvelle. Naïf ou roublard, il les crut ou fit semblant et entreprit de leur donner raison par quelques grandes « machines » aux intentions nébuleuses, aux titres ambitieusement métaphysiques.

Passagers errements qui n'entamèrent point son ferme bon sens, qui ne l'empêchèrent point de poursuivre, dans le domaine purement pictural, avec une prodigieuse force de renouvellement, ses recherches et son labeur : les dernières années de sa vie sont aussi riches en belles pages que celles de sa maturité.

L'ensemble, d'ailleurs inégal, que Hodler avait envoyé en 1913 au Salon d'Automne ne rencontra pas auprès du public parisien le succès qu'en attendait l'artiste. Peut-être s'en consola-t-il en songeant que, dans son pays, la lutte avait été longue et rude et en recevant la rosette d'officier de la Légion d Honneur. Il estimait, non sans quelque apparence de raison, être mieux compris en Autriche, en Allemagne, aux Pays-Bas qu'en France. La guerre survenue, il fut cependant des premiers à mettre sa signature au bas d'un manifeste d'artistes et d'écrivains suisses flétrissant la destruction de la cathédrale de Reims. Ce geste ne laissa point de modifier sensiblement l'opinion d'outre-Rhin sur la valeur de l'esthétique hodléarienne. La même aventure était arrivée, pour des raisons analogues, au poète Carl Spitteler : Hodler se trouvait en bonne compagnie.

Peu avant sa mort, en 1917, une vaste exposition de son œuvre eut lieu à Zurich. Elle lui donna la satisfaction de constater que la Suisse au moins lui était unanimement acquise. Quelques mois plus tard, à Genève, il était enlevé presque en plein travail, à l'âge de soixante-cinq ans.

II

On a prétendu discerner, dans l'œuvre de Hodler, plusieurs manières, différentes et successives.

Les classements ainsi obtenus sont toujours arbitraires. Sont-ils du moins utiles ? C'est fort douteux, car certains ouvrages y échapperont toujours et, quand on voudra définir chacun des cycles créés par leur application, les alternatives embarrassantes ne manqueront pas.

Je pense, pour ma part, qu'il y a, chez Hodler, un développement continu. Sans doute, comme tous les artistes, il a subi des influences, dont nous avons en passant signalé quelques-unes. Sans doute, il pouvait, au sortir de l'atelier de Menn, devenir un paysagiste égal à Corot ou à Claude Monet, un portraitiste de la famille de Velasquez.

D'aucuns regrettent qu'il ne s'en soit pas tenu là. C'est méconnaître son tempérament. Un invincible instinct le poussait à la décoration.

En suivant d'année en année son labeur, dont l'exposition de Berne représente à peu près un cinquième, on s'aperçoit qu'un travail progressif élimine peu à peu de ses toiles tout ce qui n'est pas décoratif.

Que faut-il entendre par là ? De tout temps, mais surtout depuis le perfectionnement de la photographie, qui a tué la peinture à intentions purement documentaires, le peintre réaliste s'est appliqué surtout à souligner la structure de l'objet, à traduire l'atmosphère du paysage, à suggérer le relief, à reproduire dans leurs rapports exacts la couleur et la forme, telles que ses yeux les voient. Le décorateur, au contraire, choisit à certaines fins seulement les éléments qu'il emprunte à la nature ; il se soucie beaucoup moins d'en être l'interprète soumis que d'établir, sur un thème fourni par elle, des harmonies de masses, de lignes et de tons propres à rendre émouvante la vue d'une surface plane judicieusement coloriée.

Les deux tendances ont toujours existé. Leurs combinaisons, leurs dosages demeurent innombrables. La plupart des peintres, cependant, sont dominés plus ou moins nettement par l'une ou par l'autre. Leur technique le révèle. Celle des décorateurs — des Egyptiens à Hodler, en passant par Michel-Ange et tous les grands fresquistes — est naturellement plus singulière, au sens propre du terme, que celle des réalistes. Dans les temps modernes, le triomphe de l'individualisme a conféré au style un caractère toujours plus personnel et, pour le maître bernois, l'effort et la réussite de sa vie ont consisté, partant du réalisme intégral, à élaborer lentement un style qui n'appartient qu'à lui.

Ce style, on a voulu le caractériser par le culte et l'expression de la force. Il y a, en effet, chez Hodler, un fond d'âpre violence. Mais sa vie presque entière s'est écoulée sur les rives heureuses du Léman. Des influences lénifiantes l'ont entourée. Il n'y est pas resté insensible ! Certes, il excelle à camper, sur un ciel d'or et de sang, de rudes lansquenets armés de hallebardes ou fauchant de leurs épées à deux mains les rangs de l'ennemi. Sans doute, il ne sait pas bien dire, à la française, la grâce de la femme et les joies de l'enfant. Pourtant, certaines de ses études féminines respirent une exquise douceur. Et combien de paysages infiniment délicats, depuis ceux du début, vaporeux et fins, jusqu'à ceux des dernières années, ces *Lacs* de Thoune et de Genève, ces *Mont-Blanc*, harmonies simplifiées, lumineuses, transparentes, apaisées !

Durant un quart de siècle, les détracteurs de Hodler l'ont accusé d'avoir le culte de la laideur, la passion de la vulgarité. Il paraît improbable que la critique ressorte jamais, sur ce chapitre, les inepties qu'elle proféra naguère : ceux qui usent de tels arguments contre un lutteur dont ils veulent empêcher la victoire s'inclinent d'ordinaire devant la consécration du succès.

Ce qu'il faut dire, pour expliquer la résistance du public aux premières grandes œuvres du maître, c'est qu'elles portent souvent l'empreinte d'un pessimisme farouche. Le bourgeois bien nourri, qui cherche dans un tableau le même plaisir que dans les entrechats d'une danseuse, n'est guère incliné à comprendre ce sentiment.

Le pessimisme de Hodler n'est probablement pas d'origine métaphysique. C'est bien plutôt l'expression d'une sensibilité durement frappée par l'injustice du sort ; c'est le cri d'orgueil d'un homme brûlé d'ambition, conscient de son génie, cruellement bafoué par la vie, par sa pauvreté, par la sottise et la petitesse des hommes. Ce pessimisme est réel : il suffit, pour s'en convaincre, de contempler quelques toiles dont les titres sont assez explicites, comme le *Juif errant*, *Les las de vivre*, *Les âmes déçues*, *La Vérité*, et de constater combien souvent l'artiste s'est complu à peindre des malades, des mourants et des morts, son ami le poète Louis Duchosal et jusqu'à la mère de son fils ! Mais ce n'est pas, heureusement, une attitude systématique et permanente. Si *La Nuit* évoque l'enfer de Dante, *Le Jour* est un hymne d'allégresse, un éblouissement voluptueux devant la splendeur du soleil (1).

Au surplus, le style de Hodler ne se peut définir ni par la violence ni par la tristesse. Ce sont là traits de caractère, manifestations de tempérament sujettes à de longues éclipses, signes qui renseignent sur l'homme, mais qui n'expriment point l'essence de son art.

Cependant le maître s'est flatté lui-même d'avoir introduit dans l'esthétique moderne une notion nouvelle : celle de *parallélisme*. Il a tenu à ce sujet des propos que ses amis eussent bien fait d'oublier. Etrange manie que celle de desservir, comme on le fit pour Rodin, la mémoire d'un grand artiste en montrant au public combien pauvre de pensée se révèle parfois, parlant de son métier, le créateur le plus puissant !

Assurément, Hodler se vante. S'il consiste, comme le mot l'indique, à user des ressources que procurent à la décoration d'une surface certains effets de symétrie, de similitude des lignes, d'équilibre des masses, le parallélisme est aussi vieux que la peinture.

L'auteur de *Marignan*, c'est incontestable, s'en est beaucoup servi, depuis cette toile de 1884, où, plaçant dans la cour du collège de Genève cinq réformateurs en robes noires, il met sur un même rang Calvin et ses quatre disciples et résume dans cinq silhouettes gourmées toute la rigueur huguenote, jusqu'à

(1) Surtout celui de la collection Russ-Young, qui ne comporte que trois figures, tandis que *Le Jour* du musée de Berne en a cinq.

ces batailles des dernières années, où les guerriers s'affrontent par couples, répétant, de l'épée ou de la hache d'armes, des gestes identiques.

Mais ce parallélisme n'est qu'un des nombreux procédés mis en œuvre par le peintre pour arriver aux fins monumentales qu'il se propose. Car, bien qu'il ait pratiqué toute sa vie, avec un rare bonheur, le tableau de chevalet, c'est toujours à la grande frise polychrome, ornement traditionnel des demeures dans certaines régions de la Suisse, qu'allèrent ses préférences. Les réalisations qu'il nous en laisse ne nous satisfont pas toutes également. Peut-être a-t-il devancé, en rénovant l'art de son choix, la révolution que certains signes annoncent dans l'art de bâtir. Ce qui est sûr, c'est que, là où elles s'inscrivent dans un ensemble architectural résolument moderne, les décorations du Bernois se parent d'une éloquence insoupçonnée. De même les reliefs de Bourdelle — qui, en sculpture, semble donner parfois la réplique à Hodler — sont fort bien à leur place au théâtre des Champs-Élysées et le seraient beaucoup moins sur les murailles de l'Institut.

La technique du peintre d'*Eurythmie* est à base de dessin. Un dessin ferme, appuyé, nerveux, moins impeccable pourtant qu'on ne l'a dit. Quelques-uns de ses imitateurs ont cru trouver un des secrets de sa manière dans une sorte de liseré cernant le contour des objets et qui, sauf erreur, apparaît pour la première fois dans un nu peint entre 1879 et 1886. La méprise est assez grossière : selon toute vraisemblance, Hodler n'usa le plus souvent de cet artifice que pour corriger, en cours d'exécution, des erreurs de dessin ou pour masquer des fautes de valeur.

Certaines de ses esquisses, au crayon ou au fusain, sont, par la seule vertu du trait, prestigieuses. Les qualités de son dessin se sont maintenues avec une remarquable constance d'un bout à l'autre de sa carrière.

Comme coloriste, par contre, il a sans cesse évolué. Il est d'abord timide. Au retour d'Espagne, sa palette s'éclaircit, surtout dans le paysage ; les tons sont finement rompus. Puis, à l'époque de *La Nuit*, la couleur devient terne : des gris, des verts malpropres. Les œuvres de cette période valent surtout par la construction. Plus tard encore, la couleur reprend de l'éclat, la

gamme des nuances s'enrichit ; le peintre en joue avec une virtuosité, une hardiesse toujours accrues. Vers la fin, il paraît quelquefois ne plus se soucier des valeurs ni des volumes, mais il se grise de rythmes, marqués à la fois par l'arabesque des lignes et par des orgies de tons purs.

Tous les genres, en séries successives ou simultanées, se retrouvent dans la production de Hodler. Essayons d'indiquer brièvement les principaux groupes que l'on en peut former.

Ses paysages sont tout d'abord des *impressions* subies en face d'une nature qui le domine. Ils finissent par devenir l'*expression* d'une sensibilité qui se projette sur les choses, les subjugue, les plie, pourrait-on dire, à la mesure de l'émotion intérieure.

Le portraitiste est doué, à un très haut degré, de pénétration psychologique. Don redoutable, qui, à de certains moments, fait apparaître sur une face humaine toutes les passions cachées, toutes les tares secrètes. Regard perçant, qui découvre, sur des traits d'apparence paisible, les traces de la souffrance et de la maladie. Divination, parfois, qui sait trouver, à travers un visage ingrat, la noblesse de l'âme. Sympathie, qui éclaire de candeur et de bonté des figures de braves gens ou des sourires de jeunes filles.

Le peintre de mœurs s'est penché sur le labeur des hommes. Il a peint des horlogers à l'établi, des vignerons dans leur vigne, des travailleurs de tous les métiers, des mendiants accroupis sur le pas des portes. Il a collectionné avec soin les types les plus marquants de diverses races humaines. Avec une verve comparable à celle de Daumier, il a écrit, comme en se jouant, quelques pages de savoureuse caricature, telle *Le brigadier d'artillerie*. Les fêtes populaires de son pays — concours de tir, de chant, de lutte ou de gymnastique — lui ont fourni des thèmes. Il songea parfois à être le consciencieux historien de ces foules helvétiques, dont la liesse est grave et l'enthousiasme lourd. Mais les spectacles qu'elles lui offrirent l'engagèrent, semble-t-il, à chercher plus loin. Et, sous les apparences fugitives, il retrouve le geste héréditaire, la substance immuable : le vieil esprit guerrier dans la joute pacifique, le hallebardier dans le tireur.

Cela le conduit à la peinture d'histoire. Dans aucun genre Hodler ne s'est montré plus révolutionnaire. Son *Tell*, par exemple, n'est ni celui dont rêvait Tartarin, ni celui de Schiller, encore moins celui de Rossini : un homme au mufle de taureau, qui fonce droit devant lui, comme une avalanche, l'arbalète dans la main gauche, le bras droit levé, la bouche ouverte et qui va crier : « La bête est morte ! » C'est la révolte, la haine sainte, le meurtre qui libère, la liberté qui tue, l'élan sauvage, irrésistible à la façon d'un cataclysme, dont est sortie la Suisse primitive.

Deux hommes suffisent à Hodler pour évoquer une bataille. Rien n'est plus synthétique, plus sobre de conception et plus éclatant de couleur que sa *Retraite de Marignan* ou sa *Bataille de Naefels*. C'est au tableau d'histoire, tel que le conçurent un Rochegrosse ou un Detaille, ce que serait une lumineuse algèbre — nette, décisive, implacable — aux discours d'un rhéteur ou aux bavardages séniles d'un colonel en retraite.

De l'histoire résumée en gestes héroïques au symbole qui prétend exprimer l'ineffable, du symbole au mystère et du mystère à la philosophie, les étapes sont brèves. Hodler, plus d'une fois, eut tort de les franchir. On a vu plus haut quelles influences l'y poussèrent. Un grand artiste n'est pas nécessairement un grand penseur. Cet homme, qui s'était fait lui-même si magnifiquement, demeurait à certains égards, par les lacunes de sa culture, un grand enfant désarmé. Une judiciaire assouplie par les disciplines classiques l'eût sans doute prévenu du danger. Il se fût rendu compte que la peinture ne peut pas tout dire, que ses moyens sont limités, que, malgré toutes ses conquêtes, certaines fins lui sont assignées. Il eût évité les erreurs qui déparent des œuvres comme *L'Heure sainte*, *L'émotion*, *Le regard sur l'infini*, tentatives utopiques, dans lesquelles, en dépit de tout son talent, il reste court. Il eût compris que, même en matière de composition, problème purement pictural, l'usage cherché, voulu, systématique d'une théorie ne conduit pas à la solution élégante : il n'eût pas étiré son *Unanimité* comme une paraphrase démesurée et monotone du mot parallélisme.

D'ailleurs, quand il se borne à reprendre, avec les seules ressources d'un métier hardi et d'une sensibilité toujours en éveil,

quelque lieu commun éternel, la mort ou l'amour, la joie ou la douleur, il est inégalable, il parle clair et dit ce qu'il veut dire.

Considéré en bloc, l'œuvre hodlérien est un et divers. Un par la franchise et la netteté de ses directions. Divers par l'abondance des procédés employés, des sujets abordés et des résultats obtenus. On ne le peut rattacher à aucun des grands mouvements d'art qui traversèrent les pays voisins de la Suisse. A chacun il emprunte des éléments, mais il les fond comme dans un creuset pour en former un alliage nouveau.

De cet alliage, à vrai dire, des parcelles avaient paru déjà, en des temps reculés, dans les maisons dont la nature alpestre a imposé la forme, dans les pierres taillées dont le sol du plateau a donné la matière, dans les décorations dont la flore et la faune des montagnes ont fourni les motifs, dans les travaux des artisans, dans les vitraux héraldiques du XVIe siècle, dans les tableaux d'église et dans les enseignes d'auberge.

Hodler, le premier, en a pu obtenir une masse imposante, qu'il a ciselée en forme de miroir. Un grand miroir, haut, large, lourd, étincelant ! Le peuple suisse l'a contemplé longtemps sans comprendre. Un jour pourtant, du Rhin barbare au Rhône latin, il s'y est reconnu.

RENÉ DE WECK.

LE
SOLITAIRE DU PACIFIQUE [1]

—

CHAPITRE XVIII

LA SOLITUDE DE YANNI

L'amour-propre, en toute ultime analyse, est la plus nette, la plus foncière affirmation de l'individu social. Il est le fondement de notre moi; il détermine nos rapports avec les autres. L'amour-propre ne manquait pas à Yanni. Il l'avait toujours soutenu dans la solitude. Il le soutint encore dans cette épreuve. Il est vrai que l'amour tout court s'en mêla.

On le chassait. Il se le tenait pour dit. Il ne tenterait pas un iota de rapprochement. L'heure, le jour, le mois pourraient sonner. On n'aurait qu'à le rappeler. Il ne bougerait point. Voilà !

Mais — car il y avait un *mais* sérieux — il ne pouvait guère non plus la laisser mourir de faim dans ce puits de falaise.

Alors, comment s'y prendre ?

Contourner la pointe, par le bas, déposer les provisions sur le sable et se retirer dignement ?

Oh ! que non ! Elle croirait à Dieu sait quel artifice de Yanni, désireux de signaler sa présence.

Elle ne voulait pas le voir ? A votre aise, Mademoiselle ! Vous ne me verrez pas. Un secret instinct, un instinct canaille, l'avertissait que cette tactique valait mieux. Montrons donc quelque humeur.

Il imagina, un moment, de faire une apparition hau-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 556, 557 et 558.

taine, chaque jour, sur l'arête marginale de la citerne, et, dominant ainsi la situation, de jeter sur la plagette les comestibles destinés à Madame la Reine.

Fi donc ! Un plan bébé ! Une demi-mesure ! Il fallait la prendre par la famine morale, par la solitude. Elle avait elle-même dressé son piège : l'interdiction des lieux. Donc, il ne se montrerait ni peu ni prou. Au surplus, la belle marmelade qu'auraient faite les provisions lancées de cet Himalaya !

Le plus simple, le plus digne, le plus pratique — à tous égards — était de s'avancer jusqu'à l'extrémité de la roche supérieure ; une fois là, de suspendre son paquet dûment noué et assujetti par des lianes de longueur calculée au bout d'une bonne branche; de fixer la branche au moyen d'une latte transversale retenue aux deux bouts par de grosses pierres. Le paquet, de la sorte, venait toucher le sol de la plagette.

Yanni avait soin d'arriver avant l'aube, quand la belle dormait. Il retirait la perche, changeait le paquet, remettait la perche en place. Myrielle n'avait plus qu'à cueillir la dînette toute posée sur le sable, toute servie.

Lui, le tour joué, s'éloignait fièrement.

Et, dans le fond, assez gaîment.

C'est que Yanni n'était plus seul ! On est de son temps, même lorsqu'on le repousse du pied, puisque pour le repousser, c'est encore sur lui qu'il faut prendre son point d'appui. De même, Yanni était constamment avec Myrielle, en raison justement de sa lutte avec elle — comme il le fut jadis avec le Capitaine, mais plus agréablement cette fois, surtout de plus près. Il était, en somme, délivré maintenant, dans son île, de la solitude matérielle autant que de la solitude morale.

Et notre jeune fille ? Que devenait-elle dans cet intervalle ?

Oh! les sensations les plus diverses se la partageaient.

Le matin où Yanni avait tourné la falaise pour dispa-

raître, elle, bravement, comme un officier de quart sur sa passerelle, faisait les cent pas, les mains croisées derrière le dos, les narines aspirant l'air du large. Un vrai capitaine, quoi !

La vue de la mer cependant ne pouvait manquer de lui rappeler son malheur.

Hélas ! Elle se voyait bien seule, toute seule, abandonnée, sans un ami auprès d'elle, sans un cœur auquel dire son cœur.

Dans ce cœur et dans cet ami, ainsi regrettés, il devait bien y avoir quelque petit quart de soupir pour notre homme.

La pauvre enfant — et c'est ce qui est touchant dans son aventure — se sentait envahie par quelque chose de mortel, par le sentiment de la solitude intérieure, nouveau pour elle.

Le premier jour passa séculairement. Elle crut, aux approches du soir, que Yanni lui désobéirait, qu'il allait apparaître. Sa soumission la déçut. Pas un bruit de pas et le grand silence ; pas un murmure, pas un souffle ni sur la mer ni dans le ciel. Eût-il médité de la punir — et il y avait bien un peu songé, le coquin, — Yanni n'aurait pas agi autrement. Myrielle comprit l'horreur de l'infini qui l'enveloppait, qui l'ensevelissait, de quelque côté qu'elle tournât les yeux. Ah ! quel fétu de paille devant la Création que l'homme ! Faut-il que la Création ait encore donné une âme à ce fétu, pour en faire un fétu qui souffre.

De ce contact direct avec l'Immensité, Myrielle éprouva deux impressions qui la surprirent toutes les deux ; la seconde même la bouleversa.

La première est que, au bout de deux à trois jours, ce geste de Yanni, dont elle avait été si violemment irritée, elle en arrivait à ne plus s'en souvenir, ou, quand elle se souvenait, à le juger insignifiant ! Dans la grandeur si formidablement sans limites de la nature, dans l'ininter-

rompue succession des espaces, dans la terreur de ces vastitudes, quelle minimité que celle de nos gestes de fourmis! Nous y attachons, sur la minute, des importances capitales. Ce n'est que néant devant l'Eternité.

Myrielle eût pu être plus juste encore : Yanni, dans cet accès de folie sur le sommet de la falaise, marquait, en réalité, un progrès. Il est des degrés dans la sauvagerie ; déjà il s'apprivoisait en dedans, si l'on compare cette algarade aux scènes du début. Il n'était plus dangereux qu'à distance.

En vérité, les comptes de la jeune fille avec Yanni ne seraient pas d'un règlement difficile. La solitude lui réservait de bien autres étonnements. Et ce fut la seconde de ses émotions, ce fut la plus forte.

Comment aurait-elle pu s'attendre à cela ? Ses ciels vénitiens, c'était pour elle un charme de les contempler, soit au-dessus d'une *calle* étroite, soit, reflétés au fond d'un canal. Maintenant, à Masatière, elle n'osait plus lever les yeux; ce bleu perpétuel lui faisait peur et, la nuit, c'était, au sens strict du mot, tout un firmament, oui, une voûte compacte, dure, implacable et qui, tout à coup, se faisait mouvante, se détachait, descendait sur elle d'une chute lente et continue, l'écrasait sur la plagette minuscule. Oh ! l'horreur ! Oh ! la grosse masse noire, colossale et muette !

Bref, les affreux songes, les cauchemars de Yanni recommençaient à nouveaux frais pour elle.

Myrielle ne respirait que quelques minutes avant l'aube, au bruit fait en tombant par le paquet de son agent des Postes. Yanni la croyait endormie. Elle se réveillait exprès pour entendre ce son humain, ce son ami.

Alors, le paquet recueilli, ne se sentant plus seule, elle osait se lever, elle comptait, sur une des parois de sa falaise, les incisions marquant les jours écoulés. Quand elle fut à dix, elle dut se refuser à croire qu'il n'y en eût pas davantage. Et elle avait chassé Yanni pour un mois !

Elle connut ce que pouvait être un siècle ! Elle en vivait un à chaque heure. L'ennui, l'angoisse, la continuité désespérante d'une seule et unique journée lui révélaient leur puissance de destruction.

La pauvre enfant ! Dans l'abîme où elle sombrait, elle avait besoin d'une main. Or, de main, dans toute Masatière, il n'y en avait pas d'autre que celle de Yanni.

Yanni, ce vilain Yanni, songeait-elle, que faisait-il donc ? N'y aurait-il pas, de ce côté, quelque petite tentative de rapprochement ?

Un matin, elle se tendit sur ses petons pour voir si le compagnon ne se trouvait point par là, quelque part.

Rien ! Personne !

Alors, Myrielle raisonna.

Si Yanni ne se montrait point, c'est qu'il avait honte. S'il avait honte, c'est qu'il se repentait. S'il se repentait, on pouvait lui pardonner — un peu !

Elle plaidait elle-même ainsi les circonstances atténuantes. Elle se remémorait, non sans complaisance, les soins, les attentions, les gâteries dont il l'entourait si constamment — si discrètement ! Il serait juste de lui marquer — sans déchoir ! — qu'on lui en gardait quelque reconnaissance.

Son aimable imagination lui inspira le moyen le plus ingénieux.

Elle confectionnait, nous le savons, les guirlandes à merveille. Elle en tresse une, tout exprès, et la suspend au bout de la perche à provisions.

Gentil, pas? C'était le jeu complet! Raisonnez, et vous allez voir.

Elle ne le rappelait point par un don si faible. Que Dieu garde ! Elle lui souhaitait un petit bonjour, seulement ! Elle l'engageait du même coup à se vêtir. Elle lui sacrifiait, d'autre part, l'objet de leurs querelles, elle lui offrait en holocauste un de ces ornements sous lesquels elle s'ensevelissait comme à plaisir.

Oh ! les femmes ! Oh ! les jeunes filles ! Que de choses dans une guirlande ! Et qui l'eût cru ?

Stratégies, d'ailleurs, absolument perdues ! Pas un signe de vie de la part de notre homme.

Le lendemain, au tout petit jour, elle tourna la pointe du rocher qui clôturait sa plagette et tira vers les hauteurs, juste à la seconde — quelle coïncidence ! — où le Courrier de la Falaise remontait sa branche pour la charger.

Il ne l'aperçut pas plus tôt qu'il s'éclipsa.

Myrielle put constater cependant que Yanni portait autour du cou la guirlande confectionnée par elle, que même il en avait rajouté de sa propre fabrique, afin de faire retomber le tout en chutes harmonieuses sur un petit veston, ma chère, qui ne le cédait en rien, pour l'élégance, à un haut-de-chausses taillé dans une des grosses voiles du navire.

Myrielle éclata de rire. Il est certain que la toilette lui seyait moins bien qu'à elle.

L'ingrate ! Elle ne savait pas que pour tromper sa solitude, le brave Yanni passait son temps, non point seulement à se vêtir comme elle, mais encore à causer avec elle, à préparer des phrases, à l'instar de l'écolier qui répète sa leçon et, même, à imiter les gestes, les attitudes, les manières de la jeune fille, dans la tendre pensée de lui ressembler davantage, de s'identifier avec elle et, par là, de se dessauvagir.

Le lendemain, Mademoiselle se mit en route de meilleure heure, s'approcha de plus près. Maître Yanni arrivait justement. A la seule vue de son Etoile des matins, il s'apprêtait à fuir.

— Zano !

Le nom en vénitien de Yanni. O la fûtée ! Et la musique de cette voix ! Zano fut bouleversé. Une mélodie lui coulait dans les oreilles.

— A tes ordres, Maîtresse !

— Tes fruits d'hier n'étaient pas bons !

C'était pour dire.

— Ça ne m'étonne pas. Bête je suis né, bête je mourrai.

— Fais attention une autre fois.

— Moi ? je m'en crève les yeux de faire attention !

Et il les baissa sur-le-champ.

Il vit alors les pieds mignons qui venaient de s'écorcher aux âpres roches.

— Du sang ! Ciel ! que t'est-il arrivé ? Laisse, je vais t'essuyer, te guérir.

Et le brave homme accourait vers Myrielle.

Elle tourna la tête tranquillement et lui dit d'un air... Ah ! ces diablesses de filles ! Où donc vont-elles le chercher, cet air qui caresse, alors qu'il repousse ?... Elle lui dit, — non pas ! elle ne lui dit pas, elle murmura, tendre et hautaine, un simple et gracieux :

— Non !

C'est qu'elle avait résolu de sauvegarder sa dignité ! Puis elle s'enfuit vers sa plagette.

Oh ! pour moi,elle avait dû faire exprès de s'écorcher !

Le lendemain, à l'heure du facteur rural, une voix, du haut de la Falaise, retentit vers la grève.

— Maîtresse !

Yanni parlait de loin, sans se montrer.

— Encore toi ! Ça commence à m'ennuyer !

Elle ne demandait qu'à tâter de cet ennui.

— S'il te plaît, il faut monter. Je t'apporte quelque chose.

— Laisse ça là-haut. J'irai le chercher tout à l'aise.

— Impossible ! Ça ne peut pas rester tout seul.

— Pourquoi ?

Elle prolongeait. Ça lui faisait un bien infini de causer.

— Pourquoi ? Tu le sauras, si tu viens voir.

— Je viens ! Mais gardons bien nos distances, s'il vous plaît.

Ça lui était bien égal, maintenant, les distances, à lui, puisqu'on se voyait.

Elle monta et, de nouveau, les pieds mignons saignèrent.

Yanni tenait par le cou sa chevrette favorite.

— Puisque tu veux toujours avoir peur de rester seule avec moi, je t'amène de la compagnie.

Myrielle fut attendrie.

— Eh bien ! non, vois-tu, Zano. Il me semble que je n'ai plus peur de toi, maintenant.

L'île entière eut un tressaillement : pour la première fois, des mots d'amour s'y faisaient ouïr. S'ils ne disaient pas encore l'amour entier, ils en soupiraient le prélude et ces soupirs frappaient doucement jusqu'aux rocs d'alentour.

Elle s'approcha de la chevrette et la caressa. La bête, habituée à ses petits, lécha les pieds de Myrielle et en essuya le sang.

— Elle me brûle ! cria la jeune fille.

En effet, l'âcre salive de ces animaux commence par irriter la plaie, avant de la charmer.

—Ce n'est rien, fit Yanni, qui n'avait amené sa chèvre qu'en prévision de ces gros malheurs. Applique ces plantes-ci sur ta blessure. Ça sera fini.

Ce disant, il lui tendit les simples et s'écarta, pour la laisser se soigner seule.

L'amour faisait à nouveau de Yanni le jeune homme timide et réservé qu'il avait toujours été.

Quant à la chevrette, pas moyen de la laisser là-haut.

— La pauvre petite! Elle ne peut plus se passer de moi.

— Tu reviendras. Elle te verra tous les jours. Je la soignerai dans l'intervalle. Elle me tiendra compagnie.

Quel aveu !

— C'est que, ma Princesse, elle ne sait plus vivre à la montagne, dit Yanni, la voix tremblante et rougissant

sous le cuivre de sa peau. Elle est faite à mes parages. Loin de moi, ça se croit seul.

— Drôle d'idée qu'elle a !

— Que veux-tu ? C'est une bête — tout comme moi ! Une bonne bête, je t'assure. Si je t'apportais un petit chien ?

Il le lui apporta. Myrielle en fut enchantée. De son côté, elle fit la conquête du toutou, qui ne cessait de sautiller autour d'elle, de se faire prendre dans les bras.

— Dis-moi, le toutou : c'est-il vrai que c'est une bête, ton maître ? Une bonne bête ? Comme sa chèvre ? Un peu bizarre, à travers tout.

Le chiennot se troublait, tressaillait au son de la voix humaine. Pour se rassurer, il lui faisait mille caresses.

Ça n'était quand même qu'un cabot.

Yanni parti, les heures ne passaient pas vite. Puis, Yanni affectait tout à coup de rester peu. Monsieur avait l'air important, affairé, grave. Il se taisait volontiers.

Elle l'aguichait, elle lui demandait quelques nouvelles de ses parages. Une question revenait toujours.

— Et ta chèvre ?

Il devait y avoir quelque ruse là-dessous.

Si, des fois, ça signifiait simplement :

— Ta chèvre ne se plaît guère ici. Moi, je ne m'y plais pas davantage ! Si je quittais ?

La bonne enfant ne cherchait qu'un prétexte. Puisque Yanni n'était plus à craindre, qu'avait-elle à se consumer dans le nord inhospitalier ?

Mais Yanni faisait la sourde oreille. Ou il couvait quelque projet mystérieux, ou il avait peur d'aller trop fort.

Peut-être qu'elle-même encore voulait sans vouloir. Se confierait-elle ainsi tout de go à son compagnon ?

Il existe à Masatière une plante ovale d'un vert éclatant. Ses feuilles, en tout une dizaine, s'élargissent, autour de son cœur, sur un sol plan. Soudées l'une à l'autre par la base, elles ressemblent à ces rayons d'astres tels

qu'on nous les figure parfois à l'école, sur nos livres d'astronomie. Elles possèdent une vertu particulière. Poussant au milieu d'herbes plus hautes, il n'est pas une d'elles que ces feuilles n'abattent. Elles viennent à bout même de tiges de roseaux qu'elles couchent à plat, tant l'Aster — c'est son nom — met d'âpreté dans son désir de vaincre et de vivre.

En passant dans la plaine, vous apercevez quelquefois des pousses si compactes, si drues que vous ne distinguez même plus les racines. Vous approchez ; vous découvrez, tout à coup, au centre, un trou, une cavité, comme un œil. Vous vous penchez. C'est notre Aster qui a tout abattu autour de lui, pour jouir librement du ciel.

Notre Aster me paraît quelque peu de la famille de l'Amour. Il n'est obstacle que l'Amour ne renverse, pour avoir son jour.

Les obstacles à surmonter entre Myrielle et Yanni n'étaient pas bien gros. Le cœur de l'Aster était formé ; les feuilles allaient se développer d'elles-mêmes...

Heures de bénédiction, jours de grâce, aventures d'amour exquises, au charme frais, chères tristesses délicieuses, baignées de la rosée des fleurs, parfumées comme elles, quel pinceau trouverai-je à présent pour vous décrire, après les tourments de la solitude, après les luttes brutales avec les bêtes de Masatière ?

Je ne vous peindrai pas ! Je laisserai les faits parler, tels qu'ils furent plus tard détaillés par Myrielle même dans un manuscrit des plus précieux, conservé aujourd'hui encore à la Bibliothèque de Saint-Marc, dans la chère Venise paternelle.

Elle avait renoncé à ramener la conversation sur la chevrette. Ça ne rendait pas. Elle en ignorait la raison, qui l'aurait émue. Yanni rougissait déjà de sa pauvre bête et de lui avoir donné la caresse première de son âme, maintenant qu'il vivait dans la lumière de Myrielle.

De son propre mouvement, au surplus, Yanni mettait

leurs entretiens sur une piste qui paraissait lui agréer, à lui, spécialement.

— Voilà ! disait-il, en laissant baller ses bras et en aiguisant son regard.

— Voilà quoi ?

— Eh bien ! il y a le navire !

— Le navire ?

— Oui, la poupe, tu sais bien. Ton navire à toi. C'est qu'il y a des choses là-dedans !

— Et de quel genre ?

— Oh ! ce n'est pas encore prêt. De tous les genres ! Je te dirai quand ce sera le moment.

Et il repartait comme une flèche.

— Si tu voyais seulement ces merveilles ! reprenait-il le lendemain.

— Dis vite les merveilles — ou je me fâche !

— Eh bien ! voilà. Il y a des choses... !

— Des choses ?

— Des choses ! Des planches, des poutres, une grille — une vraie grille, sur ma foi ! — et une serrure. Elle est énorme. Elle a sa clef. Oui, dame, sa propre clef, sa clef à elle. Et c'est en fer. Ça ne casse pas. Des merveilles, te dis-je.

Myrielle ne parvenait pas à saisir ce qu'il y avait de merveilleux dans une serrure. Elle n'avait pas étudié pour être serrurière.

— Et ces merveilles, que fais-tu avec ?

— Ce que j'en fais ? Eh bien ! voilà. J'en fais...

Puis, tout à coup, motus.

Il se rejetait alors sur la poupe du navire.

— Tu la vides, tu la tires tout le long du rivage, avec des tonneaux dessous, ça la fait rouler. L'île est grande ; tu l'amènes où tu veux.

— Qui ça, l'île ?

— Mais non ! La poupe !

— En voilà une idée de charrier des poupes !

— Une idée ? Dis qu'elle est magnifique. Tiens. Suis-moi bien : tu la renverses, la quille en l'air ; ça te fait tout de suite une maison splendide, avec portes et fenêtres, une porte en fer, s'il te plaît, munie de sa serrure, munie de sa clef... Quand je te dis que c'est une merveille !

Myrielle était ahurie.

— Alors tu te construis comme ça des palais, à cette heure ?

— Oh ! moi, tu sais, maîtresse ! Un trou me suffit. Une couchette dans une grotte, toute ouverte, sans la moindre défense contre le dehors. Sans serrure ! Je suis matelot. Mais voilà, j'ai imaginé une maison comme ça.

— Où ça ?

— Là-bas, donc, dans mes quartiers !

— Et qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Ah ! ma foi, tant pis ! Il faut que ça sorte. Après, si tu l'ordonnes, je me coudrai la bouche. Voilà ! Je n'y tiens vraiment plus. Tu ne peux pas durer ici, au milieu des cailloux. Si, un jour ou l'autre, tu changes d'avis et de domicile, le navire, ne t'occupe pas, nous pouvons le transporter ailleurs que là où il est. Où tu voudras — si mes quartiers à moi ne te conviennent point. Et puis, tu ne l'as donc pas compris que tu auras une grosse clef à toi ? Puisque tu n'as pas confiance...

Myrielle eut le cœur qui s'en allait d'attendrissement.

— Tu me mèneras le voir, ton navire !

— T'y mener ? Ah ! mais, c'est que ce n'est pas une mince affaire ! Quatre heures de marche, et, comme qui dirait pour toi, quatre semaines. Puis, du caillou, tout le temps. Du caillou !

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Moi aussi je suis marin !

— Alors il faudra que le marin marche toute la nuit.

Myrielle eut comme un soupçon.

— La nuit ? Pourquoi la nuit ?

Yanni se prit à rire :

— Tu ne sens donc pas la chaleur qu'il fait sur ces grands rocs ? C'est comme ça tout le long de la route.

— La bonne histoire ! Tu m'as toi-même fait remarquer l'autre jour que l'automne arrivait avec tous les fruits qu'il verse à l'orient de ton île.

— Dans cette île ici, Mademoiselle Myrielle, l'été ou l'hiver, la canicule ne change point. Pas moyen de marcher dans le brasier.

— Je me promène bien ici pourtant !

— Oui, parce que nous sommes au nord, avec la tramontane et ses petites brises. Et puis tu as les falaises qui t'abritent.

— Qui m'abritent ?... Dis plutôt que le soleil de ton île m'a roussie.

— Hélas ! je l'ai bien vu que la peau fine commence à rougir un peu.

Et, sur cette parole, il rougit tout le premier.

Myrielle examinait ses mains.

— C'est vrai ! J'ai l'air échaudée.

— Tu vois donc que le séjour ici t'est impossible. Il te faut des soins et de l'ombrage !

— Oui, mais, moi, la nuit, j'ai peur.

Elle avait peur, je crois, de l'obscurité plus que de Yanni.

— Tu ne vas pourtant pas croire que nous allons marcher comme des aveugles. La lune, chez nous, c'est un second soleil. Elle est justement pleine, ce soir. Mettons-nous tout de suite en route. Qu'en dis-tu, Mademoiselle ?

Mademoiselle n'en disait rien. Le projet avait l'air de lui agréer.

— Essayons ! hasarda-t-elle.

Yanni eut un sourire entendu. Mais sa barbe fut seule à le voir et elle était fort épaisse.

— Tiens, fit-il, pour t'aider, je t'ai apporté une paire de chaussures, oh ! pas jolies comme tes babouches de feuilles et de fleurs, mais plus solides. J'ai été jusque là-

haut, à la pointe occidentale, tuer deux chèvres sauvages pour le faire ce travail ; le cuir est triple. Ça résiste à tout.

Oui-da ! Rien qui résiste sur ces montagnes. Après quelques pas, exténuée, hors d'haleine, lasse, meurtrie, anéantie, les chausures trouées comme carton, grimpant toujours, Myrielle trébuchait, s'arrêtait, chavirait.

— Chemin caillouteux, pas vrai ? observa placidement Yanni.

— Je te crois ! Si on retournait ?

— Tout aussi caillouteux par là ! constata-t-il du même flegme.

— Alors, restons ici !

— Tout aussi caillouteux sur place ! édicta-t-il.

— Alors, que faire ?

— Quelque chose de simple. Tu vas t'étendre sur cette molle toison — c'est encore des peaux de chèvres. Tu t'y emmitoufles. Ainsi protégée, je te soulève dans mes bras, sans te toucher. A l'aube, nous sommes à destination.

Myrielle le regarda, honteuse de sa peur, gagnée par le grand cœur de son ami.

Elle se précautionnait encore cependant.

— Et tu sais, si quelque chose arrive de ce qui ne doit pas arriver, je tomberai volontairement, pour me tuer.

Les yeux de Yanni, avec une tendre douleur, considéraient les yeux de Myrielle.

— Ne crains rien ! De nous deux, c'est encore moi, s'il le fallait, qui me tuerais le premier.

Elle eut pitié. Elle s'allongea sur la couverture et il la souleva comme une mère fait de son enfant.

Dans les mains géantes qui la portaient Myrielle se sentait posée sur une couche plus sûre que le roc même. Elle n'avait jamais goûté sur sa plagette tranquillité pareille. La lune, toute pleine, baignait de ses clartés les monts, la mer et le ciel. A Masatière, comme à Sainte-Claire, quand il n'y a pas de lune, on ne voit, au firma-

ment, qu'une constellation, la Croix du Sud, avec, tout autour, le vide et le noir. C'est cet espace nocturne, sombre et profond qui effrayait tant Myrielle. A présent, de l'ambre liquide ruisselait à travers l'étendue lumineuse, le ciel s'emplissait d'or, l'or des rayons inondait les flots, les monts brillaient de mille diamants. Les crêtes étincelaient, l'ombre même, au bas des versants, au bas des pentes, comme à demi humectée, blondissait çà et là, tressaillait dans ses tréfonds sous les reflets de l'astre énorme. Et de toutes parts, du sein des plaines et des cieux, des téatines de la montagne, des fleurs, des herbes, des arbres, des forêts, du sel de l'océan, montait, jusqu'au sommet du Massif Central, un parfum de magie, un parfum unique fait de mille parfums et que la Création entière s'ingéniait, eût-on dit, à rendre plus idéal et plus amoureux.

Alanguie par l'odeur comme par un narcotique, Myrielle en oubliait presque les bras de Yanni. L'île au loin se taisait toute. Il y avait, dans le silence de la nuit, tant de torpeur qu'on percevait à peine le pas tapant, le pied frappant de Yanni, qui, adroit et sûr, se posait sur les rocs familiers. Le bruit doux berçait Myrielle comme une cantilène heureusement scandée. Par intervalles, ses yeux se levaient vers le ciel incommensurable et blondissant. Elle n'avait plus peur. Ses lèvres restaient closes, la force leur manquait pour s'ouvrir. Les paupières, béatement, se fermaient. La mignonne s'endormait.

Yanni marchait toujours par les monts. L'être bestial, redevenu homme, bénissait Myrielle du miracle. Par moments, il se penchait, contemplant, avec une tendresse ineffable, le sommeil de Myrielle, si doux. Elle le sentait peut-être. Une fois, elle rouvrit les yeux. Elle le vit. Elle sourit. Elle trouvait drôle ce géant si attentif, si délicat pour un bout de femme.

Elle étendit la main et sa main caressa la barbe et les cheveux du géant.

— Toi, tu es une bonne bête. Et les yeux chéris rentrèrent dans le repos.

Lune du ciel, tu fus seule témoin de la joie de Yanni. Tu ne pus voir cependant une joie plus grande encore du brave homme, car ils arrivèrent à l'aube et tu venais de te coucher.

Myrielle dormait toujours. Yanni, tout en marchant, la regardait dormir et se taisait. Depuis la caresse de tout à l'heure, il se retenait même de penser, de peur que sa pensée, par quelque mouvement inattendu, ne vînt à déranger le ravissement de son cœur.

Il fallut bien cependant la réveiller.

— Plus que quelques pas, Myrielle, et nous y sommes !

— Minute, s'il te plaît ! Minute ! Je n'ai jamais si bien dormi. Ça mérite récompense. Baisse-toi, ferme les yeux, tu vas recevoir une tape !

Yanni se pencha vers Myrielle.

Moitié rieuse, moitié tendre, elle mit un tout léger baiser sur les paupières du géant incliné.

Le géant crut qu'il allait s'évanouir à cette seconde.

CHAPITRE XIX

LA SOLITUDE DE L'AMOUR

Les cheveux blonds de l'Aurore doraient de leur lumière planée la côte orientale de l'île, quand Myrielle descendit dans les domaines de son compagnon.

Tout ici, même les objets déjà connus d'elle, dès la première minute, lui présentèrent des aspects nouveaux. La raison en était simple : chez Yanni, Myrielle se trouvait transportée dans un village. Il n'y manquait que des poules ! Mais le pittoresque ne manquait pas pour cela.

Des chèvres, éparpillées sur une colline tout aux pieds du Massif central, allaient et venaient, s'avançaient jusqu'au terre-plain surplombant une belle grotte — le châ-

teau du Maître, le point culminant du Village.Les chiens, plus paresseux, préféraient la plaine ou rôdaient autour de la grotte, mêlés à quelques chèvres.

Tout ce monde fit à Yanni l'accueil le plus cordial, à l'exception d'un chien minuscule et du plus jeune chevreau de la compagnie, qui n'accoururent ni l'un ni l'autre, fort occupés qu'ils étaient à lier connaissance. Le chien approchait, flairait pour voir, avec des yeux fûtés, se retirait vite, revenait en remuant la queue, pas bien fort, une patte en arrêt, une oreille au vent ; le chevreau guettait, fonçait sur le partenaire, la corne baissée, qu'il appuyait finalement sur le museau du caniche. Celui-ci n'attendait que ça pour fuir à toutes jambes — et rappliquer de même,à seules fins de mieux recommencer le jeu.

Yanni, digne, compassé presque, ne laissa point le temps à Myrielle de s'attarder à ces futiles spectacles. Il se préparait même à continuer, mais il fut obligé de s'arrêter un moment, pour sévir.

Lorsqu'ils virent le patron avec l'inconnue, tous les chiens s'approchèrent sans crainte. Un d'eux, seulement, plus méfiant ou plus farouche, restait à l'écart. Yanni s'en aperçut juste à la minute où, son idée en tête, il entraînait plus loin sa belle compagne. Il n'entendait point que l'on fît affront à la Reine.

Il avait l'habitude de commander à ses chiens par des cris rauques, par le regard ou par le geste. Il s'abstint, cette fois-ci, des cris gutturaux. Le regard seul parla, intelligible.

Le délinquant visé comprit si bien qu'au lieu d'avancer, il recula, prudent et un peu têtu.

Le maître alors fit un pas. Cette fois-ci, il n'y avait plus à barguigner. Le rebelle, aussitôt soumis, vint à Yanni, le pas lent, la queue basse. Il se mit, si j'ose dire, sur son séant et, en signe d'amitié ou de pardon, ou des deux ensemble, il leva la patte et la tendit à Yanni.

Les mœurs canines masatiéraines avaient décidément

changé depuis la scène sanglante du Plateau. Cet adoucissement provenait-il déjà de la présence de la femme ? Je l'ignore. Toujours est-il que notre caniche ne pouvait pas trouver un langage plus charmant, plus pathétique ni plus politique. Yanni en conçut un légitime orgueil. Il apprenait à Myrielle la considération, le respect et l'autorité dont il jouissait dans son royaume.

Il ne s'en gourma que davantage. Il marchait, maintenant, calme et grave, montrant à Myrielle le chemin. A peine daigna-t-il faire une halte rapide devant un bois proche, à droite de la Grotte en allant vers le rivage, et prononcer discrètement ces paroles :

— Mon palais d'été !

Ce palais n'était, en fin de compte, qu'une chambre verte à la voûte imperméable ; car, les branchages du haut, drus et enchevêtrés les uns dans les autres, formaient la toiture. L'architecte avait de ses propres mains tressé son plafond, en montant sur les arbres, pour entrelacer étroitement rameaux et menus rejetons.

Ces quelques mots, néanmoins, avaient un sens qui échappait à Myrielle. Ils disaient — intérieurement :

— Je donnais l'hospitalité dans la Grotte à la chevrette qui veut des soins spéciaux. Je les lui donne toujours. Mais je couche seul ici. Je ne couche plus avec les bêtes.

O l'ingrat, le vilain — et l'amoureux !

Il guidait Myrielle comme un homme qui compte sur des effets sûrs.

Devant eux, dans une magnificence royale, se développaient, en esplanade jusqu'à la mer, de vastes prairies, fleuries et verdoyantes, semées de mamelons, plantées, dans un endroit,de platanes millénaires qui s'interposaient entre la Grotte et l'horizon.

Ce n'était pourtant pas encore la surprise réservée aux admirations de Myrielle.

Elle croyait qu'ils allaient se promener du côté de la plage et déjà se dirigeait de ce côté.

Yanni, d'un mouvement majestueux, lui indiquait, vers le nord-est de la côte, une superbe rangée de collines arborescentes, riches d'ombre, chargées de fruits. Leur ligne remontait de l'orient vers le nord dans une courbe expirante.

Une colline isolée se détachait, en avant, de cet ensemble gracieux.

Yanni marqua la colline de l'index levé et prononça :

— C'est une colline soignée.

La bonne Myrielle ne comprenait pas grand'chose à ces mystères. Elle se laissait guider, confiante, lorsque, tout à coup, elle vit devant elle une belle et large rivière — la rivière qui coupait en deux la vaste esplanade orientale.

— C'est en deçà de cette rivière, émit-il.

Myrielle s'effara.

— Il y a ce qu'il faut ! devina Yanni et il lui révéla un pont splendide jeté d'une rive à l'autre : un tronc d'arbre raboté aux cailloux et même à l'écope de tortue. Le plus fin travail d'ébénisterie, quoi !

Myrielle y mit les pieds bravement. Une fois au milieu, elle retourna la tête, fière et gaie, lui signifiant par ce mouvement que, pour un début, elle s'en tirait encore assez bien.

Yanni, à cette minute, craignit un accident. Il entra dans l'eau — qu'avait-il besoin, lui, des ponts et chaussées ? — la rejoignit, pour la soutenir, en cas. Il marchait ainsi à côté d'elle, les pieds dans le lit de la Rivière. La Rivière lui allait bien. Seules émergeaient ses épaules de colosse. Ses cheveux noirs, qui lui flottaient sur les épaules, sa barbe longue, dont la pointe, légèrement trempée, jouait en courant sur la cime des flots, sa beauté mâle, en faisaient comme un dieu du Fleuve dans le désert.

Vite sorti de l'eau, le nouveau dieu mena Myrielle, enfin, vers les merveilles promises.

Yanni avait construit là, au flanc septentrional de la

colline avancée, pour plus de fraîcheur, une véritable forteresse avec la poupe du navire échoué.

Ce fut son tour de force, on peut le soutenir.

S'aidant de barriques vides trouvées à fond de cale, liées par lui solidement, disposées autour de la quille en ceinture, il chargea l'arrière avec des blocs, obligea de cette façon la partie antérieure, qui était brisée, à se redresser en guise de proue, cargua les voiles et, le gouvernail en mains, il doubla le cap nord pour aborder, en deux heures, à la côte orientale, donc, réussissait là où le père de Myrielle avait échoué.

Le plus dur fut de tirer l'embarcation jusqu'aux pieds de la colline. Il y attela ses chiens, ses chèvres, ses boucs, il s'y attela lui même. Cela ne suffisait encore pas. De ses barriques il se servit comme de roues, pour permettre au vaisseau de rouler aux endroits où la prairie présentait son tapis de velours. Avec quelques outils dénichés dans le vaisseau, il consolida, il accommoda, il arrangea cet élégant ensemble ; il en fit la demeure destinée à Myrielle.

— C'est le Palazzo de ta Seigneurie, lui signifia-t-il. Regarde : voici la porte, voici des barreaux par-dessus le marché. Voici la serrure ! Et ça ne m'a pas suffi ; tu vois : j'ai planté autour du Palazzo des pieux recouverts de leurs branches, des broussailles, des arbustes, de grosses pierres droites comme des sentinelles. Ça te fait une riche palissade.

Et, adoucissant la voix :

— Entre la palissade et les murs de ta maison — il entendait les flancs mêmes du navire sur lesquels il avait laissé les mousses, les algues marines aux larges feuilles vert-foncées — j'ai mis des fleurs, j'ai fait tout un jardin pour toi !

Puis, redevenant solennel :

— Voici maintenant ta clef. Tu es la maîtresse absolue dans ton Palazzo.

Elle était fort émue.

Elle lui éclata toutefois de rire au nez.

— Ah ! il est comique ton Palazzo fait d'un navire renversé.

Aussitôt, l'air malin et décidé :

— Ta clef, je n'en ai que faire. Je vais inaugurer un autre système avec toi. Garde-la. Garde-la, —comme tu sauras garder ma confiance. Si tu n'es pas sage, gare ! C'est toi que j'enfermerai dans le Palazzo.

Et, d'un regard farouche, elle lui montra les barreaux, comme si elle lui montrait les cachots de Venise.

La clef ! Sa confiance ! Ah ! dieu du ciel ! Le diable même ne pénétrerait pas maintenant dans la citadelle. En vérité, il n'y avait pas à Masatière d'autre diable qu'en lui-même. Celui-là il l'avait garrotté jusqu'à l'étouffer. Quel verrou plus sûr que l'amour du cœur ?

Yanni et Myrielle, sans poursuivre la conversation, plus recueillis maintenant et comme plus pieux, redescendirent silencieusement à la Rivière.

Le fameux pont n'avait pas changé de place, vous pensez bien.

Elle y avançait du même pas intrépide, quand, tout à coup, à mi-chemin, Yanni marchant toujours avec de l'eau jusqu'aux épaules, l'éclair d'une idée fusa dans l'esprit de la Vénitienne malicieuse.

— Halte ! cria-t-elle.

Et, non moins leste qu'une gazelle, la voici qui tombe sur l'épaule de Yanni, toute assise.

— Pour me rafraîchir un peu !

Elle se rafraîchit, en effet — tandis que, lui, ça le brûlait peut-être. Elle laissait, paisiblement, pendre dans l'eau ses pieds, ses jambes, ses genoux, se retenant, sans plus de vergogne, à la chevelure du passeur.

Quel geste énorme ! Et que significatif !

Elle qui, à la minute d'avant, le menaçait encore du cachot, comment en venait-elle à cet abandon ?

C'est qu'il y en avait, effectivement, de l'abandon dans un pareil geste.

Ce geste était plein de choses. Ce geste était toute une immensité féminine.

Il y avait, dans ce geste, plus qu'un mouvement d'amitié, il y avait un mouvement de tendresse pour l'homme à qui elle devait tant, en qui subsistait son refuge unique aujourd'hui. Il y avait chez elle le désir de lui marquer sa reconnaissance par une caresse aussi inattendue que ce saut familier.

Il y avait autre chose encore de plus profond et qu'elle ignorait !

Notre chair a sa pensée, notre chair a sa logique, notre chair a son âme à elle, distincte de l'autre âme. On n'a pas impunément traversé les monts dorés par la lune, aux bras d'un homme. Que dis-je ! On n'a pas impunément été la victime de la frénésie de cet homme. A l'insu de Myrielle, le désir de se rapprocher de lui, ses sens éveillés à son insu dans le sommeil même, travaillaient son être sourdement jusqu'en ses intimités les plus reculées. Et, maintenant, elle cherchait sans doute, d'instinct, à connaître, à goûter, d'une âme claire et libre, ce qu'avait subi l'âme obscure et repliée de sa chair. Sans ce labeur inconscient de la matière, rien n'eût jamais été peut-être possible entre eux. Il l'avait, au premier jour, possédée, sans que le sût l'âme de Myrielle ; sa chair s'en souvenait et le cherchait aujourd'hui.

Yanni, de son côté, éprouvait maintenant un amour où l'âme avait aussi mis sa rosée fraîche. Cœur humain, quel mystère n'es-tu pas ? Quel mystère n'es-tu pas, ô corps humain ! Un rut bestial avait d'abord précipité Yanni sur une femme. Et cette femme transformait, lente et douce, la ronce sauvage en fleur de sentiment.

Tandis que Myrielle abandonnait ainsi ses pieds à la poitrine de Yanni, dans la Rivière, lui, d'un mouvement de chair innocente, simple et naturel, tout en devisant,

prenait les pieds minuscules — promenait ses doigts sur leurs doigts plongés dans l'eau cristalline, et le cristal de l'eau mouillait jusqu'aux genoux, à mesure qu'ils avançaient, la jupe de lin, laissant transparaître au travers la peau fraîche et rose, nacrée par les diamants que semaient, à leur passage, les flots blancs le long de la chair liliale, dont la lumière contrastait plaisamment avec l'ébène de la barbe et le cuivre de la peau de Yanni.

C'est un fait des plus remarquables que, la rive à peine atteinte, Myrielle sauta vivement à terre, mettant un terme brusque à leurs familiarités fluviales. En effet, dans le quartier de Yanni, la solitude allait cesser ; ils allaient se retrouver au milieu du monde. Il y avait là leurs animaux !

Depuis ce moment, avertis par un secret pressentiment sans doute, dès qu'ils avaient quelque chose à se dire de particulier, dès qu'ils se laissaient couler à plus d'abandon, à plus d'intimité, comme dans la Rivière, ils marquaient une tendance à se cacher des vieux compagnons de Yanni.

Le premier geste, le geste primordial de l'amour, n'est-il point de se cacher, toujours ?

Il leur arriva même, à quelques jours de là, d'avoir à se cacher dans des conditions insolites.

Un soir, à l'heure où le soleil allait se coucher, Myrielle et Yanni, au cours d'une de leurs longues promenades, venaient de s'engager dans un ravin sauvage et beau, étranglé entre une colline et un des monts de la grande chaîne, à une distance d'ailleurs considérable du Village, si bien qu'il n'y avait pas de rencontre à redouter, les bêtes n'aimant pas, au crépuscule, à s'aventurer hors de leurs gîtes.

Le ravin affectait l'aspect d'une gorge, toute profonde, toute resserrée, éclairée faiblement à cette minute ; sur ses pentes, plus sombres que vertes, le soleil avait du mal à piquer un rayon. Le versant occidental allait

toujours brunissant, les verdures s'obscurcissaient d'ombres graduelles. Au fond du ravin, il ne faisait pas encore nuit ; mais, brin à brin, prenant les herbes une à une, l'ombre tressait son nid.

La lumière du ciel voulait oublier cette cavité, s'en retirait avec hâte, pour plus tôt l'abandonner à la paix nocturne. D'en bas, on devinait encore le jour, à je ne sais quels effets de blancheurs pâlissantes, troubles et presque ternes. Mais les yeux, levés vers les cimes, découvraient un spectacle tragique : gigantesques, effarants, pareils à de larges coutelas rubiconds, les rayons rouges, pourpres, écarlates, cramoisis, précipités du haut des crêtes occidentales, tailladaient branches et feuillage, fendaient les arbres, trouaient de blessures saignantes le flanc de la colline, çà et là, dans un ensanglantement.

Yanni, vaincu par l'heure douloureuse, bouleversé par la mort du soleil semeur de vie dans son agonie même, serra la main de Myrielle et, se penchant à son oreille, il lui chanta :

— Tu as baisé, sur la montagne, les paupières de mes yeux. Ne me laisseras-tu pas baiser les tiennes, que je veux depuis tant de jours ?

La voix était si douce, si soupirante, que Myrielle, silencieuse, inclina la tête sur la poitrine de Yanni, lentement, les yeux donnés à la bouche aimante, lorsque, dans ce mouvement, elle vit, face à face, sur la montagne, une tête inattendue :

— Non ! Non ! s'écria-t-elle. Pas ici ! Un peu plus loin !

Droite sur les premiers rocs du mont, au-dessus même du ravin, la chèvre de Yanni, la chevrette aimée, les regardait, immobile.

Pauvre petite ! Elle les avait apparemment suivis, malgré le soir. Que se passait-il donc dans l'animal obscur, depuis l'heure où, du haut de la colline aux flancs semés d'anémones argentées, avant l'arrivée de Myrielle,

Yanni lui montrait,lesmains perdues dans le poil soyeux, les yeux blancs de la Rivière ?

Dans le cœur de la bête un sentiment tendre était né, cela est certain.

Et maintenant, exactement comme Yanni, quand il ne pouvait point parler encore, elle juxtaposait les images et raisonnait à l'aide de ces simples juxtapositions. Son cerveau sans paroles se débrouillait toutefois nettement au milieu de ces pensées sans formules.

Elle avait ainsi des visions successives.

Elle voyait Yanni d'abord toujours avec elle.

Voici qu'ils vont un jour ensemble sur la Falaise, la chevrette et lui.

Ils redescendent dans une course folle. Puis, Yanni, le maître, l'abandonne et s'en va.

Pourquoi ? Elle l'ignore.

Un matin, il l'emmène avec lui là-haut.

Une nouvelle image se grave dans l'esprit de la bête : celle d'une créature qui se tient droite, comme Yanni, sur deux pattes.

Son maître et cette étrangère se promènent ensemble. Ils font également du bruit en ouvrant la bouche.

Cette nouvelle venue descend dans leurs parages et Yanni alors, qui, jusque-là, ne s'occupait que de la chevrette, prodigue ses soins à cette autre, est avec cette autre comme il était avec elle.

La chèvre est un animal jaloux. Elle a même des jalousies violentes.

Comment se fait-il cependant qu'elle se montrât si douce devant cette certitude de trahison ?

Nos énergies fondamentales, la haine et l'amour, se retrouvent blocales, monolithiques, sans cassures, sans atténuations, entières et primitives chez la bête qui, si nous l'étudiions davantage, nous donnerait, en un miroir ogygien, la préhistoire de l'âme humaine.

Mais la chèvre de Yanni n'avait plus une âme intacte ;

elle avait l'âme domestiquée ; l'homme avait brisé les forces primordiales de la bête. Sa jalousie ne poussait plus à la fureur. Peut-être, ô prodige ! — car tout, dans son attitude, tendait à le démontrer —la jalousie se tournait-elle en résignation.

L'image insoupçonnée chez elle jusque-là d'un second être semblable à Yanni, d'un être comme lui debout, lui inspirait l'idée, sans doute, que ceux-là étaient faits pour aller ensemble, comme les chèvres entre elles, comme, entre eux, les chiens.

Elle n'en était pas moins délaissée, et même déclassée ! D'où une grande détresse. La mélancolie de l'animal vient toujours de quelque abandon.

Sur cette tristesse se greffait la crainte.

Une ou deux fois, elle avait avec lui essayé de leurs jeux d'autrefois, elle lui présentait le front, pour attirer le poing ami et pour recommencer leurs simulacres de combats. Rien n'y faisait. Yanni préférait jouer avec l'autre bête.

Alors, elle avait peur de les gêner.

— Laisse-les donc, se disait-elle. Ils ne veulent pas de toi.

Elle les allait observer de loin, comme ce soir-là — qui n'était pas le seul ; car, l'homme avait appris à l'animal la tristesse, la crainte et même la solitude — peut-être en même temps que celle-ci je ne sais quel charme dolent qu'elle y goûtait maintenant, puisqu'elle recherchait la solitude avec plaisir.

La pauvre bête eut un mouvement sublime, en se voyant ainsi découverte. Elle fixa, une minute, sur le couple arrêté son œil jaune, coupé d'une ligne noire perpendiculaire, en son milieu, avec un regard humain, doux, puis elle s'en alla, comme obéissant à leurs ordres.

Eux aussi, ils s'éloignèrent ; la solitude où ce drame muet venait de se dérouler n'était plus la solitude rêvée ;

dans la solitude de Masatière, ils cherchaient une solitude qui ne fût qu'à eux.

Yanni, à quelques pas plus loin, baissa son visage sur le visage de Myrielle ; quand ses lèvres, cependant, touchèrent les paupières closes, une tristesse inexplicable flua dans leur cœur qui donna au baiser de Yanni plus de pitié, peut-être aussi plus de douceur.

Ils revinrent à la clarté lunaire, à pas lents. Il la reconduisit à la poupe renversée. Mais, cette nuit-là, il ne fit que semblant de se retirer. Il se coucha dans l'herbe voisine, derrière l'enclos, pour veiller sur Myrielle.

Y a-t-il donc un lieu au monde où l'homme soit libre ? L'homme n'a point d'existence, il n'a point d'activité qui lui soient propres. Etablissez-lui un séjour au milieu des nues. Une ambiance coercitive le suivra partout. Le hasard décidera de son sort. La rencontre d'une chèvre donne au baiser d'amour une saveur inconnue et la détresse d'un animal fait que l'homme, comme cette nuit-là, dans le silence de la Création, monte la garde autour de son semblable, l'enveloppant de piété et de mystère.

Je ne suis pas du tout sûr que Myrielle n'ait pas soupçonné, cette nuit-là, dans son voisinage, la présence de M. Yanni Pétroyanni. Celui-ci recommença, d'ailleurs, toujours sans en souffler mot, le lendemain et les jours suivants. Leurs promenades, pendant le jour, continuaient, leurs baisers aussi ; ils ne se privaient ni de caresses, ni de doux propos, tant et si bien qu'un matin, longtemps avant l'aube, sans attendre le réveil de la princesse et le bonjour coutumier, notre homme se sauva dans la direction du rivage. Il avait besoin d'être seul. Il était furieux contre Myrielle.

Oui, furieux. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Elle le tourmentait à plaisir. Cette intimité, cette amitié, à quoi donc aboutissaient-elles ? Absolument à rien ! La solitude est la grande allumeuse d'amour. Myrielle, ce-

pendant, se défendait et se garait, tout comme si on était sur la Place Saint-Marc.

Et puis, voilà ! Il y avait aussi cette histoire de la clef confiée. Yanni était lié par la confiance — sans compter la peur bleue de risquer un mot, un geste, aux mauvais moments. Mais alors, que diable ! cessons toutes familiarités. Ces baisers lui piquaient trop les moelles. Le désir, cette fois-ci, avait beau naître du cœur. Il le brûlait la même chose.

Ainsi donc, à l'instant où il la fuyait, il la possédait mieux, puisqu'il pouvait lui parler à son aise, ne rien lui taire, ne lui dissimuler aucun aveu. Il l'emportait avec lui,il la promenait dans les prairies intérieures, dans les songeries intimes de son âme.

Prairies et songeries le menèrent à la grève complètement déserte, grâce à la marée basse. Les jambes pendantes, les yeux vagues,il restait assis sur un roc dressé, solitaire et nu, au milieu des blondeurs d'un sable uni.La côte se trouvait loin,derrière; il n'avait que la mer devant les yeux.

La mer aux immensités pacifiques ! Yanni venait d'arriver, lorsque, du fond oriental, l'aube aux doigts d'argent striait déjà d'une raie blanche le ciel,juste à sa base. La blancheur, peu à peu, dans les lointains, s'élargissait. Puis, sur les eaux de nacre, de beaux manteaux d'opale s'étendirent, en larges pièces, d'abord détachées les unes des autres et qui, progressivement, se cherchaient, se fondaient ; dans cette fusion lente disparaissaient les rayures violettes ou foncées, les minces filets noirs qui séparaient encore en plusieurs champs distincts le plateau gigantesque de l'océan.

Des perles en flots étincelants se déversaient sur la rive, tandis que l'ivoire éclatant et poli du jour naissant lissait les surfaces aux bords de l'horizon. Le soleil allait se lever. Avant même que l'or du disque apparût, les premiers rayons rosissaient le large. Puis, un lac de sang,

tout rouge, se forma aux confins du ciel et de la mer. Il surgissait maintenant, dans sa splendeur, l'Astre impérieux. Le dieu de la vie lançait la lumière aux quatre coins du monde de ses mains de feu puissantes et magnifiques, de ses mains aux mille doigts rutilants, portant une flamme au bout de chaque ongle. Il brandissait de toutes parts son incendie, il tuait les ténèbres, il donnait aux choses leur couleur, il verdissait les forêts de Masatière, azurait les mers, bleuissait les cieux, baignait de diamants les royaumes aériens, l'espace et ses ouvertures, il recréait enfin l'Univers.

Il y a dans l'immensité un effroi. Yanni s'effrayait du ciel et de la mer mêlés en un ensemble gigantesque. Yanni, alors, se ramassant en lui-même, baissa les yeux. Son rocher lui parut subitement s'être avancé tout seul au milieu des eaux. C'était la marée qui venait l'assaillir, à l'endroit même où il se reposait.

Un flux de pensées l'envahit devant les splendeurs de la nature. Il comparait le lever rayonnant sur le Pacifique avec le sinistre coucher du soleil dans le ravin, l'autre soir. Auquel de ces deux tableaux allait ressembler son amour ? S'engloutirait-il dans les ténèbres ou se lèverait-il sur le rivage ébloui ?

Yanni se désespérait et s'irritait. Ah ! maintenant qu'il la connaissait, maintenant qu'il l'aimait, elle lui était plus inaccessible, en fin de compte, que sur la plagette septentrionale, au jour de leur rencontre ; on eût dit qu'il la regrettait presque, la bestialité de ce jour-là. Pourquoi pas ? Il n'était, après tout, qu'un marin grossier ; il fallait le subir tel quel, ou l'abandonner à son sort malheureux !

A mesure que le flot montait, Yanni éprouvait un plaisir âpre à s'y tremper. Tout à coup, dans un mouvement de violence, il se dépouilla de ce qu'il portait sur lui, comme s'il voulait se venger de Myrielle, qui le contraignait au supplice de ces toilettes ridicules. Ah ! pas de

danger, dans ces conditions, qu'elle se donne jamais à lui. Elle préférait le martyriser en faisant la mijaurée.

Ma foi! Elle n'aurait qu'à se présenter. Tant pis! Il fera comme sur la Plagette des Falaises. Il n'allait pas attendre peut-être qu'elle vînt lui dire : *S'il vous plaît, Monsieur* ! Advienne que pourra. Pour lui, ça vaudrait mieux toujours que de se consumer ainsi. Oh! l'étreindre! La saisir! L'avoir!

D'ici qu'elle arrive, aux orties la défroque! Laissons la mer librement rafraîchir un corps injustement enflammé.

Tandis que la mer montait ainsi dans sa force et dans sa liberté, Myrielle, ni moins forte, ni moins libre, descendait vers le rivage.

La jeune fille avait pris, chaque matin, l'habitude de sortir de sa conque pour un bonjour à son ami. Ce matin-là, ne le voyant point, elle se mit à la recherche.

Elle commença par traverser la Rivière, ne s'arrêta pas devant la Grotte ; la chevrette, seule, s'y tenait accroupie.

Elle s'en fut à la prairie, vers les chiens. Elle s'informa auprès d'eux. C'est à savoir : elle tenait à la main un chapeau de feuillage appartenant à Yanni. Elle le leur montrait.

Cela signifiait : « Où diable est-il passé ? »

Les chiens remuaient la queue. Leurs regards pas plus que leurs museaux n'indiquaient de direction.

Cela signifiait : « Nous ne savons pas! »

Yanni, en effet, était parti de trop loin ; l'odorat ne pouvait plus les guider.

Elle revint à son Palazzo, monta sur la colline, découvrit aussitôt le traître. Il avait peut-être prévu qu'elle monterait à cet observatoire.

— Voici l'heure de mon bain, s'avisa-t-elle.

Elle rentra dans son cabinet de toilette et revêtit, coquettement, un costume tout d'une pièce, en toile goudronnée, eut soin de le couper par la taille d'une jolie cein-

ture de lierre vert-vert et, par-dessus le marché, s'enveloppa jusqu'aux talons d'un peignoir en grosse toile grise qui ne laissait même pas transparaître ses astragales.

Elle aurait voulu le faire enrager, elle ne s'y serait pas prise autrement.

Yanni, le dos tourné, sur son roc, baignant jusqu'à la ceinture, ne la sentit point venir.

Elle rejeta prestement son peignoir sur le sable, entra dans l'eau à pas menus, curieuse, se trouva tout doucement derrière le sire et,une fois là, se tint coite. Elle hésitait encore. Ce n'est point qu'elle fût effrayée. Elle se promit seulement de le gronder — plus tard !

Pourquoi pas tout de suite ? Elle ne nous l'a pas confié sur son calepin.

A la fois curieuse et embarrassée, elle brusqua les événements.

Elle surgit à côté de lui et, la tête à peine tournée vers Yanni, les yeux sur la mer :

— Allons ! Vite ensemble un tour dans l'eau. En voilà des façons — et des habits !

Pas plus tôt dit, elle se mit à nager vivement.

Et les résolutions féroces de notre homme ?

Elles devaient être à l'eau avec Myrielle. La voix douce et rieuse les y avait emportées.

Cependant un fou désir d'amour l'entraînait, tandis que la peur le retenait encore. Jamais elle n'avait été si belle et voilà-t-il pas qu'ils nageaient côte à côte !

— Myrielle, osa-t-il seulement, un baiser dans l'eau, veux-tu ? Ce sera drôle !

Le coquin ! La drôlerie couvrait l'audace et détournait le soupçon. Seuls les amoureux concilient bravement la ruse et la sincérité.

— Pas possible, objecta-t-elle avec une candeur adorable. On boirait.

— Jamais de la vie ! Tiens ! Passe un peu ton bras gauche autour de mon cou. Comme ça ; je te soutiens les

épaules ...Avance donc ta petite tête... plus près !... Dieu ! que c'est bon !

Et le baiser qu'il lui prit n'en finissait plus.

Voilà tout l'aboutissement de ses fureurs sauvages : un baiser sur les lèvres. Je ne dis pas pour cela que le baiser ne valait rien.

— Assez ! Assez ! Laisse-moi ! Je sors la première.

Elle sortit, s'essuya, s'enveloppa. Yanni était allé mettre ses hardes restées sur son rocher.

— Sais-tu ? lui sourit-elle, quand il fut de retour. On reviendra se baigner encore.

Terre et ciel ! N'est-ce pas divin une promesse aussi gentille ? Cela n'est-il pas meilleur que toutes les brutalités complotées par lui tout à l'heure ? Et le goût que ce miel vous laisse dans le cœur !

Il y avait une condition, cependant.

— Pour que je me change, tu me feras une cabine.

— Ah ! gémit-il. Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il le faut. Voilà !

Du moment qu'il le fallait ! Il en construisit une rien qu'avec des branches d'arbres. Il en enfonça dans le sable, incurvant des rameaux en voûte pour la toiture. Le brave garçon ! Il eut la discrétion de ne pas éclaircir les feuilles. Il est vrai que, même sans cette peine, le feuillage a des yeux.

La belle n'en manquait pas. Elle s'amusait, en changeant, à dépister le bon Yanni dont les regards couraient de la plage à la cabine. Elle se baissait, se redressait, lui parlait, peignait la chevelure lumineuse, blonde à travers les verdures.

Puis, tout à coup, armée de pied en cap, elle sortait de la cabine, tandis que l'argent de son rire s'éparpillait, léger, sur le rivage sonore.

Les bains n'étaient pas leurs jeux uniques. Yanni l'entraînait souvent sur les hauteurs, lui apprenait à gravir les montagnes, à se durcir la plante des pieds mignons. Il

lui arrivait souvent, bien souvent, de trébucher. Yanni ne manquait pas l'occasion de la recueillir dans ses bras. Elle s'échappait vite, en riant, et de nouveau l'entraînait vers la plage. Là, Yanni l'exerçait à la course plus librement. Dans l'île cela pouvait servir, plus tard, à des excursions ou à la chasse.

— Dépêche-toi ! Ou je t'attrape, comme là-haut !

— Tu ne m'attraperas pas.

Et, leste, à la minute où il avançait la main, elle lui glissait entre les doigts, la chère anguille.

A marée haute, pourtant, un jour, elle fut prise; Yanni avait alors pour lui l'espace et il l'atteignit d'un de ces sauts prodigieux qu'elle admirait elle-même, au moment encore où elle en était victime.

Elle se cabra, se renversa dans les bras qui la tenaient. Ah ! voyez le malheur ! Dans cet effort, deux seins de marbre blanc jaillirent de la toile goudronnée.

— Pour leur apprendre, je vais, plaisanta Yanni, les punir d'un baiser.

— Je veux bien, taquina-t-elle. Mais très, très doucement.

L'ordre fut exécuté. A ce moment, une frégate aurait pu passer au large, le capitaine s'épuiser aux signaux ; Yanni aurait envoyé au diable capitaine et frégate.

Je crois même qu'il n'aurait aperçu ni l'un ni l'autre, le jour béni où ils furent surpris sur la plage par la pluie et par le vent.

Yanni savait, à un sûr indice, dès le matin, que le grain ne manquerait pas dans l'après-midi.

Nous avons marqué, dès le début, l'absence, dans notre archipel, de tout volatile. A Masatière, cependant, une fois l'an peut-être, à l'approche d'une rafale, trois quatre heures auparavant, des oiseaux s'abattent, qui volent à distance et qui parfois viennent jusqu'à la côte. En espagnol, on les nomme *Quebranta-huesos*, ce qui signifie *briseurs d'os*. Nul ne sait d'où ils viennent et nul ne sait où

ils vont. Le vent les apporte et c'est encore lui qui les remporte. Ils ont la grosseur d'un canard, ils sont beaucoup plus beaux toutefois, fiers d'allure, avec leur cou cambré et la grâce de leur vol.

Yanni et Myrielle nageaient, quand un de ces oiseaux se posa sur une vague, juste à côté de la jeune fille. D'une voix douce, l'oiseau modula comme une plainte et s'envola, le bel oiseau d'amour, venu du fond de plages ignorées, chantant à nos cœurs sa chanson secrète, nous demandant notre être et remontant aussitôt avec lui dans les hauteurs.

Myrielle eut un saisissement, malgré toutes les explications de Yanni. Elle n'avait pas plus tôt regagné ses quatre murs de feuillage, que la bourrasque s'éleva et même, avec une indiscrétion sans exemple, fit irruption dans la cabine, à la minute où Myrielle se changeait.

Le rivage eut un long éblouissement. Yanni ne fut pas moins galant que le rivage devant cette splendeur de nacre et d'or. Il ne cessa plus de harceler Myrielle de ses plaisanteries et aussi de ses prières. Ce qu'il lui murmurait aussi, c'étaient ces doux mots d'amour, ces mots frémissants, ces mots ailés que l'oreille perçoit sans les percevoir, que l'âme perçoit toujours.

— Que me veux-tu encore ?

— Ecoute donc !

— Non ! Ce n'est pas possible.

— Mais je te dis que ce n'est qu'un mot, ce n'est qu'un baiser !

— Finis donc !

Et Myrielle, peureuse, s'enfuyait comme s'enfuit, si l'on en croit Sophocle, l'œil volant de la colombe.

Ses fuites toutefois ne témoignaient point d'une précipitation exagérée. Elle avait même plutôt l'air de se résigner aux poursuites. C'est que, certainement, l'oiseau mystérieux de la mer avait dû murmurer les paroles défi-

nitives aux oreilles de Myrielle, l'oiseau qui s'envolait pour rejoindre son oiselle.

Peut-être aussi aurait-elle écouté le vent téméraire. Quelque jour, après le bain, la pauvre enfant aurait même laissé, je suppose, maître Yanni pénétrer chez elle à la suite de maître Borée.

Rien de tout cela n'arriva. Un destin supérieur veillait sur eux. Ils ne devaient pas finir leur belle aventure à la façon joyeuse et crue de Daphnis et de Chloé.

La fortune réservait à notre couple un autre asile qu'une cabine de rencontre, un abri plus calme où leurs cœurs se sentiraient fondre dans plus de tendresse et plus de sainteté, loin des gaietés, loin des jeux futiles, avec, au fond de leur poitrine, je ne sais quelle fleur de tristesse mystique, émue et recueillie.

Oui, la fortune fut bonne à nos amants. Mais elle éprouva cruellement une autre créature, la chevrette douloureuse, la bête presque humaine, la bête aux yeux tristes, à la toison molle qui avait appris les caresses humaines et dont le pauvre amour se voyait dédaigné. Que pouvait-elle bien devenir maintenant ? Une herbe qu'elle broutait, une odeur apportée par le vent de la montagne suffisaient à lui ressusciter dans le cerveau les habitudes anciennes, pas si anciennes, hélas ! puisque le maître la soignait il y avait peu de temps encore.

Les animaux sont bons et reconnaissants. Elle se souvenait et elle s'affligeait.

Etrangère aux siens, qu'elle considérait comme des étrangers, sans troupeau, sans plaisir, sans but, sans société, habituée à l'homme et privée de lui, semblable à la pauvre chienne désemparée qui avait crevé dans un coin, elle ne pouvait plus vivre sans un ami près d'elle. La solitude, ce fut son unique maladie. Il ne lui en fallait aucune autre. Un soir, la chevrette expira.

La rose du jour se fanait au ciel, le soleil las se courbait vers le couchant, lorsque Myrielle et Yanni, dans une pro-

menade, aperçurent tout à coup la malheureuse à jamais endormie sur le velours du gazon vert.

Qui jamais pourra nous dire pourquoi, loin de la Grotte de Yanni, elle s'en était venue choisir son lit suprême dans les profondeurs de la gorge étroite où elle les avait rencontrés ensemble, le grand soir, dans le drame du soleil agonisant ?

Des larmes leur déchirèrent le cœur. Ils échangèrent un regard chargé de choses. Myrielle, triste et tendre, appuya sa tête blonde sur l'épaule de son ami.

Elle est vraiment étrange, cette magie de la mort qui resserre les vivants par l'amour. Un désir criait en eux, passionnément :

— Nous nous aimerons, ô Thanatos, car nous voulons te dompter !

Il semblait que dans la chair de Myrielle, alors, toute volonté se fût dissoute, que toute énergie, dans son âme, se fût dénouée. Lorsque, quittant le ravin, ils arrivèrent devant le navire, elle dit à Yanni d'un accent doux et vaincu :

— Ne me laisse point ! Viens, entre avec moi !

Et, dans la solitude de la nuit — car la nuit aussi est une solitude — le corps énamouré de Myrielle, que l'amour à cette heure sacrait, connut, ainsi que son cœur, sans douleurs et sans larmes, la joie de vie, la joie d'éternité.

CHAPITRE XX

L'AMOUR DANS LA SOLITUDE

Les cheveux blonds de l'Aurore doraient de leur lumière planée la côte orientale de l'île de la Solitude. L'été donnait dans son plein, le grand été tropical. Il brûlait. On ouvrait la bouche pour respirer et les entrailles n'emmagasinaient que du feu. Comme un flot de chaleur, répandu à travers l'espace, l'air vous enveloppait de sa

caresse, vous étouffait. L'incendie du soleil pénétrait le sol, plongeait aux racines végétales, tandis qu'à la surface l'haleine estivale faisait le tour des choses, les baisait une à une, d'un baiser fin, subtil, à la flamme légère, baiser hypnotiseur, irrésistible, insinueux, rampeur, vaguant à travers les brins d'herbe dans les prés, entrant dans les corolles des fleurs, dans la chair des arbres, déchirant leurs fibres, leur brisant l'écorce.

On n'avait un peu d'ombre et d'oubli que sur le flanc septentrional de la colline, en face la poupe renversée qu'habitait Myrielle. Là, depuis le matin, dans la fraîcheur, étendue, avec nonchalance, sur le dos, elle reposait. Autour d'elle, au-dessus de sa tête, sous ses pieds, de toutes parts, des lis blancs, à feuilles panachées, au pistil rouge, comme il en pousse dans ces climats, d'une blancheur éclatante, exhalaient, parmi des parfums salins, leurs odeurs calmes, près de jonquilles dorées et près d'autres fleurs d'un jaune pâle, blondes comme sont blonds les blés.

La fleur la plus belle et la plus parfumée, c'était Myrielle. Myrielle dormait. Ses cheveux blonds, fraternellement, mêlaient leur couleur à celle des fleurs blondes du parterre, disséminées à profusion autour d'elle. Masatière, à cet endroit, avait pris soin de tisser avec ses fleurs un tapis gigantesque offert au repos de la Reine. La blancheur de la chair qui se mariait avec la blancheur des lis gardait néanmoins une nuance plus chaude, plus ambrée par le soleil. Les mains repliées soutenaient la nuque et le ciel pouvait contempler, entière, la beauté de Myrielle que rien ne recouvrait, ni tissu, ni bout de lin, ni feuillage.

Qui n'a pas le respect de la femme, qui n'a pas senti ce que la nudité primitive a de religieux, ce que le mystère féminin a de divinité, n'a pas besoin de venir contempler avec nous cette image de miracle. On eût dit que de ce corps paisible, des fils de soie légère, des trames d'or, de

fins rayons allaient aux blonds pétales des jonquilles, tant une lumière émanait d'elle, qui se jouait et qui se cachait parmi les blancheurs rondes et parmi les ombres de cette chair aromatique.

Quel spectacle peut valoir la piété de ce spectacle ? Deux créations sommeillaient en face l'une de l'autre, en face du Grand Tout la Femme, en face de l'Eternité un Enfant, en face de l'Infini un petit Rien — un Rien d'où nous viennent l'Infini et l'Éternité.

Yanni parut,tandis que Myrielle reposait toujours. Les paupières fermées, d'instinct, s'ouvrirent et l'aurore azurée de ses yeux se leva. Yanni descendait des monts de la chaîne occidentale où il avait passé la nuit à la chasse ; car lui-même éprouvait de la difficulté à grimper là-haut, de jour, avec la canicule.

Il avait, avec une pierre dans le flanc, abattu un chevreau sauvage, qu'il apportait à sa compagne, en gâterie. Il s'assit près d'elle et il lui raconta les menus détails de l'excursion ; Myrielleles connaissait, ausurplus, par cœur, après trois longues années aujourd'hui qu'ils étaient ensemble. Il y avait belle lurette que les comestibles trouvés dans le navire étaient épuisés. Myrielle, au surplus, avait vite fait d'apprendre à manger ce que mangeait son ami : fruits de mille sortes, maïs appétissants, pain de l'arbre de ce nom, herbes fortifiantes et savoureuses, écrevisses géantes qui, avalées crues, sont exquises, homards et poissons, crevettes qu'ils allaient pêcher à deux ; ils ajoutaient à leur menu, déjà panaché, les phoques ou chiens de mer, dont la capture s'opérait aisément ; les tortues avec leurs masses d'œufs leur offraient enfin une alimentation abondante.

Myrielle, à mesure que son séjour dans l'île se prolongeait, se découvrait pour la bonne table un goût nouveau. Le temps était loin de ses repas frugaux sur la Plagette septentrionale. Yanni, on s'en souvient, n'avait jamais renoncé à ses premières amours, aux chèvres sau-

vages ; il n'en avait peut-être laissé de libres, dans leurs pacages primitifs, qu'en guise de chasse réservée. Il y retournait toutes les fois que Myrielle demandait un peu de ce bon gibier.

Ils cuisaient leur viande comme ils pouvaient. Au reste, nous n'insistons pas. Les moyens de se procurer du feu au désert sont classiques. On a le silex. On a surtout le système cher aux peuplades encore privées du bienfait de nos allumettes chimiques ; on tourne rapidement deux morceaux de bois passés l'un dans l'autre à l'aide d'un trou. Ça flambe au bout de quelques minutes. Le moyen favori de Yanni, c'était la lentille de sa lunette inséparable. Il est vrai que, parfois, le feu s'éteignait. Ils avaient paresse à le rallumer et confiaient la cuisson au soleil ; c'était un peu plus long ; en revanche, cela exigeait moins de surveillance.

Maintenant encore, Myrielle s'apprêtait à rôtir le chevreau. Elle se leva donc, caressa Yanni d'un baiser sur la joue, et déjà descendait de la colline vers le fameux Palazzo. Yanni la retint.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. J'ai mis la pièce sur le feu. Tu la retireras tout à l'heure. Je suis un peu fatigué. Tu as fait ta sieste. Trouve bon que je fasse la mienne. Voici une branche toute feuillue. Tu m'éventeras pendant que je dormirai. Tu me réveilleras, quand tu voudras.

Myrielle, pour toute réponse, sourit tendrement. Ils ne se querellaient jamais. Il n'y avait jamais le moindre différend entre eux. Yanni s'étendit et, docile, Myrielle agita le feuillage au-dessus de la tête du dormeur.

Yanni était beau avec son mâle visage. Myrielle l'admirait, fière de son ami. Au surplus, nulle pensée étrangère à leurs occupations du moment, nul désir trouble ne les visitait, pas plus lui à son retour de la chasse qu'elle à son réveil ; elle se frottait même encore doucement les paupières. Ni l'un ni l'autre, on l'aura tout de suite re-

marqué, ne s'apercevaient de leur nudité. Après les comestibles, les toiles et les tissus du bord avaient fini par s'user à leur tour. Le reste se fit très simplement. La jeune femme ne tourmentait plus son ami sur le chapitre de la toilette. Elle-même se lassa de ses feuilles, de ses guirlandes, de ses lierres. A quoi cela pouvait-il servir au monde ? Ils s'habituèrent, en moins de temps que ne l'aurait cru la bonne Myrielle, à se passer d'uniformes ; ils ne faisaient plus aucune attention à ce changement dans leurs mœurs. Ils devenaient un peu, forcément, des sauvages. C'est le pays qui voulait ça, surtout avec les chaleurs.

La chaleur était si puissante aujourd'hui que la main de Myrielle, après avoir un moment éventé Yanni, devint gourde, eut des arrêts intermittents, des chutes, puis tomba définitivement, et les jolis yeux, de nouveau, se fermèrent.

C'était la règle de nos amis dans la solitude, leur règle inconsciente : ce que l'un faisait, l'autre le faisait instantanément. Quoi de plus normal ? L'amour, quand il n'est plus un désaccord armé — et alors est-il l'amour ? — l'amour est une imitation réciproque et perpétuelle.

Tous les deux, à l'ombre de la colline tutélaire, ils dormaient unis dans la paix du sommeil commun. Qu'il ne soit nullement insinué par ces mots que Myrielle et Yanni eussent oublié la douceur de leurs premiers baisers. Depuis la minute où ils entrèrent ensemble dans le Palazzo, en un soir mélancolique, ils goûtaient toujours les joies amoureuses avec tout le feu de leur jeunesse. La mer, lorsque la brise la caresse de son aile, n'a pas de murmures plus gracieux que la chanson de leurs cœurs, ouïe de leur carène seulement. Leur carène ! Et qu'est-ce donc, en effet, que l'amour pour l'homme, si ce n'est un navire cinglant au large, pour un jour amarré sur le rivage, mais dont le destin est de voguer toujours ?

Maintenant, dès le crépuscule, ils s'y réfugiaient, dans leur cher abri, avec plus d'ardeur, avec, même, je ne sais

quelle hâte de désespoir. Ils resserraient plus fortement leurs étreintes, comme sous le coup d'une menace de mystère, obsédés par une angoisse qu'ils ne s'expliquaient pas et qui cessait avec le jour.

Le jour venu, un nonchaloir singulier s'emparait d'eux. Ils ne jouaient plus, ils ne se poursuivaient plus sur la plage, ils ne sautaient plus du matin au soir, comme aux temps encore où ils n'avaient point cueilli les tendresses suprêmes. Ils étaient comme nous les voyons maintenant.

C'est que la solitude est la grande dissolutrice de toutes les énergies humaines. Elle a beau être la solitude à deux. Lorsque les deux ne font qu'un, l'effet est le même. Une ressource unique reste alors. C'est la guerre violente entre deux êtres abandonnés dans un désert. On en connaît des cas et la haine est, dans tous ces cas, inspirée par le pur instinct de conservation. On se bat, pour ne pas être abattu soi-même On démolit son compagnon, pour ne point être démoli par lui.

Yanni et Myrielle ignoraient ces luttes intestines. Eux, ils avaient choisi d'aimer. Voilà comment et voilà pourquoi Myrielle, dans cette paix d'amour, commençait à subir l'influence du désastre, visible seulement à quelques détails qui ne prirent leur signification, aux yeux de Yanni, que quand éclata le drame.

Déjà, les attitudes, les gestes de Myrielle étaient autres qu'auparavant. Ce qui aurait effrayé un spectateur averti, c'était sa placidité extrême, une placidité de statue en devenir, une placidité répandue sur tout son être et qui ensomnolait chacun de ses mouvements.

Placidement, Myrielle s'était réveillée avec Yanni. Placidement, l'un et l'autre descendirent vers le ravin et se nourrirent placidement de l'animal tué, Myrielle même avec une placide gloutonnerie.

La vierge farouche était loin, la vierge d'énergie qui, jadis, fuyait Yanni même repentant. Elle conta plus tard

son étonnement de l'étrange psychie où elle se trouvait. Elle ne se rappelait presque pas sa famille perdue, son père naufragé, la tempête qui l'avait jetée dans le désert de Masatière. Chose plus curieuse encore ! Ce navire qu'elle habitait, elle ne pensait plus que ce fût son navire. C'était pour elle, quand son esprit s'y arrêtait, une fantaisie, un don, une gracieuseté de son Zano. Dans cette solitude leur mariage maintenant leur paraissait la chose du monde la plus naturelle.

L'allure alanguie, plutôt molle, la physionomie comme taciturne, elle avait par minutes sur le visage, jadis si vif, une immobilité d'engourdissement. L'air hautain de la démarche, la fierté de son maintien, de son regard, le port altier de sa tête, sa gravité naturelle,se changeaient en une sorte de majesté paisible et morne. La taille même par instants fléchissait ; le front s'inclinait vers la terre. A quoi l'orgueil lui aurait-il pu servir ? La nature n'en comporte pas, qui se révélait à elle dans tout son grandiose écrasement.

La gaieté enjouée de Myrielle, la hardiesse de ses façons s'étaient comme éteintes dans son sourire, un sourire pâle, un rayon furtif, qui allait se blottir aussitôt au coin des lèvres, qui se perdait dans l'eau immobile des yeux d'azur. Elle ne riait plus. Ce qui est plus terrible encore — et on l'a pu constater à l'arrivée de Yanni : elle ne le salua pas d'un seul mot. Myrielle ne parlait presque pas.

Ils ne se parlaient plus guère, en effet, sans que ni l'un l'autre s'aperçussent de leurs silences. Deux solitaires n'ont pas besoin de mots pour s'entendre, puisque toujours ils voient, ils font les mêmes choses. Ces entretiens muets suffisaient à créer entre eux des liens étroits et qui leur paraissaient charmants, des fils ténus qui allaient de l'un à l'autre, quand leurs bouches restaient closes.

Yanni devait apprendre bientôt à quoi s'en tenir sur ce point — et sur beaucoup d'autres.

Myrielle n'aimait pas rester seule. C'était chose promise depuis longtemps que Yanni l'emmènerait dans ses chasses. Ce même jour, après leur déjeuner, elle le lui rappela, en lui montrant, d'un doigt levé, sans même ajouter une seule syllabe, les hauteurs de l'île. Il sourit à son tour, lui expliqua que la montagne était dure, que sa petite amie lui paraissait quelque peu paresseuse. Lui, cela va de soi, ne demandait pas mieux que de ne jamais se séparer d'elle. Mais, pour cela, il faudrait que Madame y mît du sien, qu'elle recommençât les exercices d'antan ; les courses sur la plage, principalement, les ascensions ailleurs que sur la chère colline s'imposaient.

A ces mots d'ascensions, de courses, d'exercices, elle fit une moue des plus gracieuses et des plus désapprobatives ; elle se renversa sur le dos, prit la main de Yanni et la plaça gentiment sous ses cheveux, comme pour lui dire :

— Si c'est ça, je t'avoue que je préfère dormir.

Yanni eut comme un soupçon que quelque chose se passait qui n'était pas rassurant ; ce fut même chez lui plus qu'un soupçon, une crainte, crainte despotique, informulée et tenace.

Il lui fit honte, avec douceur, il évoqua les souvenirs du passé, il lui prodigua des caresses, s'adressant au cœur plus, je crois, qu'à la raison de la femme. Il eut vite gain de cause. Deux solitaires ont difficilement des occupations différentes, surtout lorsqu'ils s'aiment comme ceux-là, parce qu'ils ont peur de différer d'avis et de troubler par là un accord indispensable à l'existence commune.

Sans doute, Yanni eut des ménagements à prendre ; les leçons de gymnastique préparatoire à la cynégétique future durèrent quelque temps. Il fallut laisser passer les mois trop chauds, faire de l'entraînement. Grâce à la souplesse de son corps jeune et frais, grâce à la force acquise autrefois et grâce à l'amour, elle fut encore assez tôt en état d'accompagner Yanni sur la montagne.

Fut-ce un bien ou fut-ce un mal ? Ce fut un bien, parce que le mal, aux racines profondes, qui la minait, apparut à la surface, au cours de leur expédition même.

Yanni emmena Myrielle vers le Massif Central, pour, de là, gagner la côte occidentale, refuge ultime des chèvres sauvages. Il refaisait ce même chemin où, quelque trois ans et demi auparavant, il portait dans ses bras Myrielle, sans vouloir que sa chère endolorie touchât le sol.

Aujourd'hui, elle marchait à côté de lui, librement, sauf que, par moments, elle s'asseyait dans quelque beau site ou se suspendait au bras de son compagnon, par mollesse plutôt que par impuissance.

Ils étaient arrivés cependant au but. Ils chassaient l'un à côté de l'autre. Ils venaient de capturer un jeune chevreau. La vérité est que Myrielle s'en était la première emparée. Mais l'animal échappait ; Myrielle ne le retenait plus que par quelques poils fuyants de la toison, lorsque Yanni le saisit d'une main volontaire.

Stimulée par l'ardeur de son compagnon, elle était, à ce moment, comme lui, toute au feu de la chasse. Yanni abattit l'animal et se mit en devoir de le dépouiller. Il taquinait doucement Myrielle, lui démontrant qu'en somme c'était lui qui avait pris la bête, puisque sans lui...

— Non ! fit-elle paisiblement, le chevreau m'appartient !

— Peut-on dire ? Il est à moi.

— Point — et en voici la preuve, riposta-t-elle avec cette même placidité que nous lui avions vue sur la colline. A l'instant, elle détacha un lambeau de la bête, qu'elle introduisit tout cru dans sa bouche, d'où le sang coula.

Yanni frémit à cette vue. Il se souvint. Il se revit en elle comme en un miroir implacable. Oui, avant l'apparition de Myrielle dans le désert de Masatière, il en était là ; il mangeait comme les bêtes ! Et voici que son aimée tombait tout à coup dans un état de bestialité semblable,

non pas même semblable, mais pire, puisque Yanni, dans cette chasse de jadis, avait mordu le morceau de ses dents sanglantes, rageusement, pour s'affirmer le maître, tandis qu'elle, c'était en jouant, sans combat, sans colère, avec sérénité, qu'elle mâchait la chair pantelante.

Les menus faits qui avaient, sans qu'il en sût la raison, inquiété Yanni jusque-là, le mutisme, la langueur, les longues siestes, les dépressions fréquentes, se rattachaient maintenant à la chaîne qui apparaissait entière, la chaîne d'esclavage forgée par la solitude autour de Myrielle. Ce geste brutal constituait comme un chaînon révélateur. Symptôme sinistre : la solitude, en lui, avait jadis développé un vice, la gourmandise. Ce vice d'abêtissement naissait aujourd'hui chez Myrielle, de lui-même.

Ainsi donc, sa libératrice était destinée à tomber dans cette hébétude à laquelle il n'avait échappé que par elle ! Le ciel verrait-il cette catastrophe affreuse ? Il tremblait pour Myrielle plus que pour lui.

Il comprit qu'il fallait tout tenter pour conjurer le désastre et, donc, commencer par avertir la malheureuse.

Il lui retira tendrement de la bouche le morceau cru, la prit dans ses bras, la descendit jusqu'au navire, amoureusement. Alors, avec mille précautions, avec les câlineries d'une mère pour un enfant malade, il lui communiqua ses craintes, lui fit entrevoir la vérité.

— Sauve-moi ! Sauve-moi, mon Yanni ! s'écria-t-elle, d'un accent que, vécût-il des siècles, ne saurait oublier l'homme qui l'a recueilli des lèvres d'une femme.

Ainsi la femme implorait l'homme sauvé par elle et devenu le plus fort des deux. Oh ! il était bien résolu à lutter. Mais, si sa compagne naufrageait, ne finirait-il point par naufrager avec elle ?

Depuis ce jour, il s'obstina contre le sort. L'activité physique lui parut le remède le plus sûr. Myrielle ne résistait pas ; au contraire. Elle prenait sur elle, elle surmontait son penchant au laisser aller et, dans la minute

même de cet effort, elle montrait, hélas! à quel point elle subissait l'influence des génies malfaisants du désert, de l'ennui, de la détresse et du pire de tous, de celui qui sans cesse conseille à l'âme le relâchement.

En effet, les fatigues corporelles qui, au premier abord, témoignent d'une grande activité intérieure, décèlent chez le solitaire une énergie agonisante,puisque un secret instinct l'avertit qu'il doit faire de son corps un morceau de fer, ou risquer, à défaut, de tomber terrassé dans l'abrutissement final.

Notre Yanni se dit tout à coup que les gymnastiques musculaires n'avaient pas suffi à le préserver. Il se prit à songer avec attendrissement aux chers animaux dont la société fut pendant quinze ans son salut et son réconfort. L'ingrat! Depuis son bonheur, il les avait abandonnés dans son ancien domaine, au Village, où il allait les inspecter chaque jour, il est vrai, mais rapidement.

Vite, il en ramena un bon nombre à leur Colline. Leur vue seule fit à Myrielle beaucoup de bien. Il ne suffit pas à l'amour d'être aimant ; il veut encore être aimé. S'il cherche à être seul, c'est souvent, peut-être, pour que les autres voient de loin, quelquefois même envient sa solitude.

Leurs spectateurs, c'étaient leurs bêtes aujourd'hui. Myrielle avait pour elles des soins dont la délicatesse surpassait de beaucoup la façon toujours un peu rude de l'homme. Elle prenait plaisir à traire les chèvres, à préparer aux chiens leur pâtée. Parfois, ils mangeaient en un tas, avec eux. Myrielle, quand Yanni ne l'entraînait pas aux exercices de la montagne ou de la plage, Myrielle, lasse, affalée, se laissait choir près de ses bêtes, de préférence près des chiens endormis au soleil, s'oubliait auprès d'eux des heures, toute flapie.

Le remède semblait maintenant pire que le mal! Yanni, une fois sur le qui-vive, ne perdait plus aucun des signes possibles de la déchéance de sa compagne. Il lui fallait

pourtant du temps à lui-même pour apercevoir le plus significatif — le plus alarmant.

Nous savons comment, à Sainte-Claire, Yanni avait cherché vainement à célébrer ses Pâques. Bon chrétien, dévot, minutieux dans l'accomplissement de ses devoirs, il ne négligeait jamais ni le signe de croix ni une prière.

A Masatière, il continua. Tout à coup, sans le moindrement s'en apercevoir, il ne pria plus — pour une raison des plus simples, c'est qu'il avait perdu l'usage de la parole, par conséquent les mots nécessaires aux oraisons.

Myrielle, Vénitienne de vieille roche, catholique ardente, constata vite à quel degré l'oubli de soi-même était chez Yanni. Elle lui rapprit le *Pater* et le *Credo*. C'est — chose touchante — un *Pater* et un *Credo* récités en commun, qui furent leur messe de mariage. Voici maintenant ce que Yanni lui-même raconta plus tard et ce que Myrielle consigna par écrit. Lui continuait à réciter ses prières mentalement, matin et soir; mais, un beau jour, il s'aperçut que c'est Myrielle, maintenant, qui ne les disait plus, parce que Myrielle, graduellement, perdait la parole; son cerveau devenait muet comme sa langue !

Alors, ils désespérèrent. Pour qu'elle en vînt là, elle, la croyante, la pratiquante, quel travail insinueux, latent et perfide n'avait donc pas dû faire la solitude dans les fibres les plus secrètes de la femme ! Et quel sujet affolant d'inquiétude ! Comment se garer cont e un ennemi dont la présence même vous échappe ? Aujourd'hui, un hasard vous met sur la piste du danger. Mais demain ? Il vous est impossible de saisir dans l'ensemble l'œuvre progressive de la destruction ; car cette destruction est certaine. Que peut-il, en effet, sortir du plant humain dans la solitude, si ce n'est une floraison, si ce n'est une végétation de solitude ? L'homme, pour s'épanouir humainement, a besoin de la cohumanité.

Cela leur mâchait les entrailles de douleur de se sentir

ainsi incarcérés dans l'Ile pacifique, en faisant de vains efforts pour retirer le cou hors du carcan. Ce que Yanni était autrefois devenu, Myrielle le deviendrait à son tour, le devenait quotidiennement. La femme a des soubresauts de salut. A la longue, elle s'abandonne. Elle se déséquilibre. Déjà il fallait à Yanni des efforts surhumains pour parler à sa compagne, qui ne parvenait pas toujours à lui répondre. L'enlisement final approchait.

Le sort eut pitié d'eux.

Ils montaient maintenant plus souvent sur les hauteurs, chacun posté sur un sommet, échangeant à distance des mélopées plaintives, des duos douloureux qui consistaient en soupirs, en exclamations, en gémissements. Ils appelaient à eux l'humanité, pour rendre la vie à leurs âmes mourantes. Mais ils avaient beau s'incruster aux rochers. La délivrance n'apparaissait toujours pas sur la mer. Elle leur vint par une voie détournée.

La piété de l'amour les ramena, un soir, au crépuscule, à la Plagette, où Yanni avait trouvé Myrielle. Peut-être se libellaient-ils intérieurement que, dans ce lieu sacré, le destin déciderait d'eux, le destin dirait s'ils sombreraient dans l'animalité et le chaos, ou si, de nouveau, ils aborderaient aux rivages du divin jour.

La nuit était venue. Ils ne s'en allaient toujours pas. Tout à coup, une lueur pourpre ensanglante l'horizon. Yanni est frappé de stupeur: cette lueur rouge, il la connaît. Il s'élance sur la falaise, Sainte-Claire est en feu ; c'est le même incendie géant que l'incendie allumé jadis par lui-même !

Voici ce qui était arrivé.

Un des hommes du navire échoué de Myrielle avait, comme nous l'avions fait pressentir pu échapper au désastre. Le courant l'avait porté jusqu'à Sainte-Claire. Il avait eu plus de force de caractère que Yanni. Il avait pu y rester près de quatre ans. Au bout de ces quatre années, la folie et la mort lui montèrent au cerveau. Il anéantit

ce qui subsistait encore de la solitude, cette ennemie de l'homme, dans des flammes vengeresses.

Comme Yanni, du pied du Mont Mafflu, avait vu les chèvres de Masatière, ce nouveau solitaire voyait maintenant Yanni se détachant sur les sommets de la Pointe occidentale. Il fut lui-même aperçu par un navire qui cinglait au large. Le navire aborda successivement aux deux îles. Quelle ne fut pas la stupeur, quel ne fut pas le délire de Myrielle! L'homme réchappé n'était autre que son propre père.

Etourdis tous les trois, éblouis de se retrouver parmi les hommes, ils avaient du mal à s'habituer. L'accoutumance se fit tout doucement. Myrielle, cependant, n'eut pas de peine à rapprendre ses prières d'autrefois. Elle en fit même un prompt usage, puisque l'aumônier du bord bénit l'union de nos chers enfants. Par une coïncidence frappante et qui sembla heureuse à Yanni, ils s'embarquèrent pour l'Europe, qui était la destination du navire, le 5 octobre 1760; or, le 5 octobre, cette année-là, tombait un dimanche, et c'est un dimanche, on s'en souvient peut-être, qu'on l'avait débarqué à Sainte-Claire. Il s'était passé depuis exactement vingt ans et un jour.

Nous dirons dans un nouvel ouvrage comment leur navire — *L'Espérance* — au lieu de ramener ses passagers en Europe, vint s'échouer à Masafuère, la troisième île de notre archipel, qui se nomme ainsi, parce qu'elle est la plus au large, la plus éloignée du continent.

Nous rapporterons ce qu'y devinrent Yanni et Myrielle jusqu'à leur retour parmi nous, qui s'effectua le 5 mai 1789.

L'égoïsme et l'altruisme ont, de tout temps, présenté la plate-forme la plus propice aux sottises philosophiques.

La question, en réalité, n'existe pas; il n'y a pas plus d'égoïsme que d'altruisme, puisque nulle part on n'a jusqu'ici rencontré un moi isolé, un individu seul.

Il n'y a, en fait d'individu, que l'individu social. Pas

d'individu à l'état de monade. Seuls, les faibles d'esprit se refusent à comprendre cette vérité rudimentaire. Or, s'il en est ainsi, ce que je fais *pour* moi je le fais du même coup *pour* autrui, et ce que je fais *pour* autrui je le fais du même coup *pour* moi.

En revanche, ce que je fais *contre* autrui, je le fais *contre* moi-même. Je ne suis que par autrui, autrui n'est que par moi.

Les passagers de l'*Espérance* arrivaient à Masafuère, sur les débris d'une société qui avait cru pouvoir méconnaître ce principe, la société des Masuaférains primitifs.

Des corporations se formaient qui agissaient, toutes, à leur fantaisie, faisaient et défaisaient, au gré du vent, leurs lois.

Là-dessus, les autres citoyens refusèrent de s'acquitter de tout impôt et de toutes autres charges civiques.

Les Masafuérains périrent misérablement du premier jusqu'au dernier.

Nous verrons donc, à travers une foule d'accidents — plus mouvementés encore que ceux de ce livre,— nous verrons de quelle façon se comporte l'individu social dans la synanthropie, après avoir vu ce qu'il devenait hors de toute zone humaine, comme nous fûmes conduits par les faits eux-mêmes à nous demander ce que dans la solitude pouvait bien devenir l'amour.

L'amour n'y fleurit pas plus librement que l'individu isolé. Il est de grands malheurs. Celui de la solitude absolue en est un, plus terrible peut-être que les plus fiers dangers affrontés en commun. Yanni nous donne, en somme, une leçon d'énergie, consolante et réconfortante, parce qu'il a vaincu, après avoir souffert.

En fin de compte, c'est un bien de vivre, de lutter, d'aimer et de souffrir au milieu des hommes.

Myrielle et Yanni, quelques mois après être débarqués à Masafuère, eurent leur premier enfant. Ils jouèrent, dans cette société en formation , le rôle principal. Leur

activité les charmait, leur être s'épanouissait normalement et superbement.

Cela n'empêcha pas que, souvent, le soir, à l'heure où le soleil se couche dans les roses de son palais occidental, ils ne se sentissent le cœur triste. Ils regardaient du côté de Masatière et, en somme, malgré leurs tribulations sans nombre, maintenant, en pleine synanthropie, ils regrettaient l'un et l'autre l'Ile étrange, le Paradis de solitude où leur âme respira, joyeuse, le parfum vierge de la fleur d'amour.

JEAN PSICHARI.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Francis de Miomandre : *Le Pavillon du Mandarin*, Emile-Paul. — *XXIV Sonnets de don Luis de Gongora* (*1561-1627*), traduits par Francis de Miomandre, La Belle Edition. — Duranty : *La Cause du Beau Guillaume, avec un portrait de Duranty par E. Degas*, La Sirène. — André d'Arnaud : *Croquis de Provence*, Brun, Aix-en-Provence. — André d'Arnaud : *La Fille de Phocée*, Aix-en-Provence. — René Alexandre : *Harmonie Lointaine*, Maison Française d'Art et d'Edition. — Memento.

Le **Pavillon du Mandarin** de Francis de Miomandre est un livre de critique, particulièrement attrayant parce que l'auteur n'a écrit cet ouvage que pour nous faire comprendre et aimer les écrivains qu'il aime le plus. Critique très juste de ton, où pourtant il entre de la passion : on dirait une déclaration d'amour raisonnée. C'est à lui-même que Miomandre expose les raisons qu'il a d'aimer Stendhal, Rousseau, Remy de Gourmont, Verhaeren, Victor Segalen, etc. C'est vraiment avec colère qu'il reproche aux Stendhaliens d'aujourd'hui d'aimer en Stendhal non pas l'homme véritable, « cette précieuse et riche substance de sensibilité qui se cachait si pudiquement sous des dehors brusques et bourrus de fonctionnaire napoléonien, de jacobin épicurien (si, dit-il, je puis risquer cette expression bizarre). Non, mais ils aiment ces dehors. Et c'est en tirant une règle de conduite de l'ensemble des précautions prises par Stendhal pour se défendre contre son propre cœur qu'ils ont inventé le Beylisme, une des pires modes littéraires que je connaisse ». Qu'importe, écrit-il, que Stendhal ait aimé avec de navrants insuccès une femme qui de son vrai nom s'appelait Angela Pietagrua. Cette petite aventure personnelle « subie avec le génie, transformée avec le génie, est devenue la *Chartreuse de Parme*, un des livres les plus douloureux et les plus profonds de la littérature française ». Et, conclut-il, bien loin d'éclairer pour nous les œuvres de sa volonté, la révélation des papiers de Stendhal s'éclaire par elles.

Voici sur Remy de Gourmont une étude d'une merveilleuse intuition où vraiment toute son œuvre est évoquée sans pourtant que l'auteur ait tenté de la classer et de la définir. De quel nom l'appeler ? se demande-t-il. Penseur ? Philosophe ? Poète ? Romancier ? Humaniste ou essayiste, « à condition d'évoquer tout de suite, comme terme de comparaison, les plus grands, Erasme par exemple, auquel il fait souvent penser par la qualité de son humour et l'indépendance de son esprit ». Au fond, ajoute Miomandre : « Ce fut un homme prodigieusement doué de la faculté du style et qui a aimé et senti la vie d'une manière profonde et totale. »

Mais la curiosité de Miomandre s'étend sur le « vaste monde ». Lisons ses études sur la poésie mystique persane, sur Cervantès, Edgar Poe critique, Enrique Rodo, et les *Reliquias* de Jose Garcia Calderon, ce jeune et noble Péruvien, qui a donné sa vie pour la France, sa patrie adoptive. Miomandre nous cite de ce jeune artiste cette pensée : « Il y a des chagrins si beaux qu'on souffre à les détruire », pensée qui a, dit-il, le ton de celles mêmes des grands psychologues : des Amiel, des Joubert, des Stendhal. Elle a été écrite par un adolescent de vingt-trois ans.

Mais parmi ces pages voici une étude qui sera pour tous les lettrés une révélation: celle-ci sur Gongora que F. de Miomandre ne craint pas de comparer à notre grand Mallarmé:

Chez les deux poètes on perçoit l'intention bien nette de tirer des mots leur maximum d'évocation, au point de vue descriptif, comme au point de vue de l'harmonie. Et c'est sans doute de leur profonde connaissance de la valeur des mots que leur est venu ce respect qu'ils en ont, cette minutie dans le choix qu'il en font, la place où il les mettent, ce resserrement toujours plus sévère.

Parallèlement à cette étude révélatrice de Gongora, M. Francis de Miomandre nous donne en un petit livre de luxe, illustré d'un très beau portrait du maître poète, **XXIV sonnets de don Luis de Gongora** dont voici :

LE PIÈGE

Cette bouche tentante qui distille entre ses perles un suc si doux qu'il en paraît oublier le nectar que Ganymède verse à Jupiter,

Amants, n'y touchez point, si vous aimez la vie; car, entre ses lèvres rouges, caché comme un serpent sous des fleurs et armé de son dard venimeux, veille l'Amour.

Ne vous laissez point tromper par ces roses, si vives que, couvertes de rosée et parfumées, vous diriez à l'Aurore qu'elles sont tombées de son sein de pourpre.

Ce sont des pommes de Tantale et non des roses, car elles fuient celui qu'elles ont attiré, et de l'Amour alors il ne reste que le poison.

N'eût-il écrit que ces quelques vers, conclut F. de Miomandre, le jugement inique porté sur Gongora par les pédants serait à reviser. Non seulement il n'est pas ce qu'ils ont dit. Il est un grand, un pur poète. Ne leur en déplaise, c'est Lope de Vega qui a raison contre eux. *Erudición y dulzura* (érudition et douceur), dit-il, pour caractériser cet art, qu'il admirait.

Parmi les commentaires « à mi-voix » sur les œuvres récentes, je signalerai ceux sur Paul Valery, dont Miomandre sait tous les poèmes par cœur et les récite avec amour, Jean Giraudoux, d'une imagination subtile, sensible et mystique, qui s'apparente à celle de l'auteur du *Pavillon du Mandarin*. *Le Simon le Pathétique* de Jean Giraudoux me paraît bien être le chef-d'œuvre de ce genre de roman où le réalisme s'exalte en un pur lyrisme. Voici encore l'œuvre romanesque d'Ed. Jaloux, que Miomandre compare non sans raison à celle de Thomas Hardy.

Mais l'étude dans laquelle Miomandre a mis toute sa complaisance est cet *Essai sur un grand poète français* (par ailleurs lithuanien), O.-W. Milosz, l'auteur encore trop méconnu des *Sept solitudes*, de l'*Amoureuse Initiation*, de *Miguel Manara* et de *Mephiboseth*. Pour moi, écrit Miomandre, je ne crois pas que jamais personne ait jamais fait servir un art si patient, si volontaire et si raffiné à l'expression de sentiments venus de profondeurs aussi déchirées. Et il y a aussi, je pense, dans l'angoisse hallucinée de ce poète un peu de l'angoisse, si lourde de sagesse, du grand poète américain E. Poe. Mais il faut, pour comprendre cela, lire l'œuvre elle-même de M. O.-W. Milosz, que les critiques officiels ont toujours oublié de nous signaler.

Dans ce livre de critique encore, une autre découverte : le théâtre des marionnettes de Duranty, où il y a, écrit Miomandre, plus de vérité humaine et d'art dramatique dans ces saynètes pimpantes et vertigineuses que dans toute la production de nos tréteaux boulevardiers. De nombreuses citations de ce théâtre de Marionnettes nous font comprendre la justesse du titre de ce chapitre : Un Molière en miniature.

Duranty, ce grand oublié du naturalisme, fut toute sa vie un pas de « chance». Il fut naturaliste, « comme Seurat était pointilliste, c'est-à-dire avec une vigueur de logique absolue, au prix de la plus déconcertante sécheresse, jusqu'à l'absurde ». Ses romans, d'ailleurs curieux, solidement charpentés et d'une très subtile connaissance du cœur, écrit finement Miomandre, sont à ce point décharnés, dépouillés de tout ornement (description aussi bien que style), qu'on est en droit de se demander s'il n'y a pas là une sorte de gageure, et « si Duranty ne réservait point, pour en faire Dieu sait quoi, cette part, que le plus pauvre d'entre nous possède, d'imagination, de lyrisme, de gaîté, de fantaisie ». Il la réservait sans doute pour son *Théâtre des Marionnettes*.

La Cause du Beau Guillaume, que l'on vient de rééditer, avec un portrait de l'auteur par Edgar Degas, nous permet de juger de la nudité déconcertante, en effet, de son style et de son imagination réaliste. Voici la définition qu'il nous donne lui-même du réalisme : « Le réalisme conclut à la reproduction exacte, complète, sincère, du milieu social de l'époque où l'on vit, parce qu'une telle direction d'études est justifiée par la raison, les besoins de l'intelligence et l'intérêt du public, et qu'elle est exempte de tout mensonge, de toute tricherie. Cette reproduction doit être aussi simple que possible pour être compréhensible à tout le monde. »

Son roman, transition entre le roman d'analyse et le roman naturaliste, déconcerta la critique de l'époque. Mais il eut le suffrage de Baudelaire et, plus tard, celui de Zola, qui recrutait alors pour le naturalisme une galerie d'ancêtres où Duranty fut installé à côté de Stendhal.

Duranty, de son vivant, ne connut que les insuccès, mais il ne doutait pas de son œuvre : « Je suis, a-t-il écrit, de ceux que l'avenir n'effraie pas. »

§

M. André d'Arnaud, qui nous a déjà donné des **Croquis de Provence**, d'une rare qualité de vision, nous offre aujourd'hui sous ce titre : **La Fille de Phocée**, un petit livre que tous les Phocéens devraient posséder dans leurs bibliothèques et faire lire à leurs enfants. C'est, en petits tableaux d'histoire synthétique, qui sont aussi des poèmes, une vision panoramique dans le temps

de la vie de la cité phocéenne. Un petit panthéon, de style grec, comme il convient, y dresse la statue des grands hommes de Massalie. Pythéas, qui vivait au temps d'Aristote et qui découvrit une partie du monde et avait vu Thulé et peut-être son roi fabuleux. Dans les temps modernes : Pierre Puget, le grand sculpteur, qui tailla d'abord la poupe des galères. Sait-on qu'il voulait faire de Marseille une cité grandiose, mais que son projet, soumis à Colbert, qui détestait l'ancien protégé de Fouquet, fut réduit : « Les voies centrales, longues et spacieuses, la Cannebière, le cours Belzunce, le cours Saint-Louis, qui ont été tracées par lui, en donnent une idée. » Et l'hôtel de ville, qui est aussi de Puget, est le monument le plus pur de la cité. Ceci nous fait comprendre un peu plus lucidement qu'on ne devrait laisser travailler les architectes que sous la direction d'un grand artiste. C'est à un Rodin que nous aurions dû demander le plan, le dessin des palais et de la perspective des Invalides. Je le lui dis un jour, devant la mélancolie du musée-cimetière de l'hôtel Biron, où le maître avait accumulé les beaux fragments d'une œuvre inaccomplie.

§

Harmonie Lointaine, par René Alexandre. Livre étrange, de style incorrect, quelquefois jusqu'à la puérilité, mais attachant parce qu'on y sent plus que de la sincérité : une rare curiosité introspective qui ferait songer à Stendhal que M. R. Alexandre n'a jamais lu. Si l'auteur s'analyse, c'est pour se connaître et se reconnaître dans le dédale des aventures — pourtant sans autre originalité — d'une vie sensuelle assez intense. Ce livre nous fait comprendre que la vie de tous les hommes est dominée par l'inquiétude sexuelle, la recherche incessante de l'harmonie sexuelle. Cet état d'harmonie, cette plénitude que donne l'amour, est rarement continue : elle a souvent besoin, pour être perpétuée, d'être renouvelée. C'est cette harmonie impossible que l'auteur appelle Harmonie lointaine. Les chapitres de son livre, étapes successives de sa vie, portent chacun le nom d'une femme qui la domina.

Memento. — *La Connaissance*, qui vient de nous donner une édition de luxe des *Oraisons Mauvaises* de Remy de Gourmont, ornée de bois de Chapront d'une belle sensualité mystique, nous offre aujourd'hui une édition critique de *La Bohême Galante* de Gérard de Nerval, avec des dessins de l'auteur, des notes explicatives mises en appendice

et des variantes. Dans le désir louable de servir la mémoire de G. de Nerval, les éditeurs précédents avaient réuni sans choix critique les articles innombrables qu'il semait dans les journaux, revues, recueils divers, « comme l'oiseau sème les plumes ». La plupart de ces articles, improvisés sur commande, étaient dans la pensée de l'auteur des matériaux de production courante, qu'il ne trouvait pas dignes d'être conservés, au moins dans leur forme première, et il les signait de pseudonymes variés, réservant la signature Gérard de Nerval aux œuvres qu'il tenait pour parvenues à leur forme définitive. La première édition de la *Bohême galante* ayant paru après la mort de Gérard sous une forme qui, pour les amis de l'auteur, prêtait à la critique, *la Connaissance* a voulu établir dans ce volume une édition de la *Bohême Galante*, telle que Gérard l'aurait composée lui-même.

A la même librairie *La Lanterne Magique* de Théodore de Banville, avec un Médaillon et un Frontispice de Georges Rochegrosse.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

André Spire : *Samaël*, G. Crès. — Paul Fort : *Au Pays des Moulins (le Voyage de Hollande)*, suivi de *Comme une Solennelle Musique*, Fasquelle. — Paul Fort : *Hélène en fleur et Charlemagne*, « Mercure de France ». — Tristan Derème : *Le Poème des Chimères Etranglées*, Emile-Paul frères. — Georges Aimel : *Poèmes du bord de la Mer* (1907-1913), Lons-le-Saunier, impr. L. Declume. — Robert Boudry : *Prédilections*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». — Chrysis et Fontelroye : *Les Merveilleuses Confidences*, Albert Lambert. — Henri Petiot : *Quelques poèmes des Beaux soirs d'été*, « Revue des Indépendants ». — Paul Verdier : *Myrtes et Asphodèles*, Sansot. — René d'Avenay : *La Flûte Evocatrice*, préface de Henri Barbusse, Messein. — Edmond Rocher : *Le Prestige du Soir*, « édition de Belles-Lettres ». — Alfred Dubois : *Cristaux*, Ch. Bosse. — Georges Piguet : *Dilections*, images de Pierre Hessat, Picart. — Georges Brissinizakis : *Les Quatrains de la Haine*, Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). — Georges Brissimizakis : *Restauratio omnium*, Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). — Alberto Ramos : *Le Chant de Bienvenue pour le Roi*, Rio de Janeiro. — Emile Moussat : *Sous le Ciel d'Allemagne*, « les Gémeaux ». — G.-B. Juéry : *Epaves de Jeunesse*, S. n. d'éditeur. —

Depuis les *Versets*, qu'a édités le *Mercure de France*, le renom d'André Spire s'est de livre en livre confirmé, et cette fois il peut toucher à son apogée. Ce qui, dans ses œuvres premières, sonnait d'un peu rude dans le désordre même d'une véhémence farouche malaisément contenue, s'est à présent discipliné, asservi aux desseins essentiels du poète, sans rien perdre ni de son élan, ni de sa force.

Samaël est, je crois, la première œuvre qu'André Spire ait construite, non selon l'inspiration de l'heure, mais sur un

plan déterminé, et dont toutes les parties s'enchaînent et se subordonnent, non plus seulement parce qu'elles dépendent d'un sentiment unanime, mais parce que, par la réflexion, elles s'établissent dans l'étroite dépendance l'une de l'autre par l'unité du sujet et par les nécessités du développement d'une idée unique.

Samaël, en effet, a été conçu sous la forme d'un poème dramatique, d'une action lyrique, d'une sorte d'épopée à la fois légendaire, héroïque et intime. C'est l'histoire de la chute de l'homme, le Paradis perdu, le travail imposé, le terme fatal de la mort, les vaines aspirations de l'âme.

« Eve, entourée des animaux et caressant le tigre qui s'étire et qui bâille », est assise au centre du jardin des délices, non loin de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Dans l'air tiède et immobile, elle s'ennuie, tous les êtres créés s'ennuient. Ils veulent voir au delà du mur qui les enserre; l'aigle monte au plus haut de son essor, il voit courir les animaux, il en est qui tombent, il en est qui brament ou qui hurlent, des mouches tourbillonnent, des chevelures volent et s'emmêlent, tout tressaille, la lumière n'est ni partout ni toujours la même. Et le prince des Ténèbres se glisse, non point, comme dans les élucubrations rabbiniques, monté sur un serpent aussi gros qu'un chameau, mais sorte étrange de serpent à apparence humaine, et il insinue à Eve le désir de pénétrer dans ce monde qui vit, où les enfants se nourrissent aux mamelles de leurs mères et, peu à peu, de faire le geste qui la libèrera. Elle cueille et mord le fruit ; Adam s'étonne, il se persuade et mord aussi. Le mur s'est écroulé, un grand vent s'est produit, un bruit épouvantable. Ils s'enivrent de leur joie, et aussi des premières douleurs...

Des jours et des années plus tard, quand depuis longtemps les petits-fils de leurs fils ne sont plus, dans la maison qu'ils se sont bâtie, ils attendent, Adam et Eve, la venue de leurs derniers descendants, les nomades, s pasteurs du désert. Adam, soumis à la nécessité du travail, défend qu'on fasse même mention du Paradis, Eve ne peut sans tristesse se voir vieillir, affaiblir, décourager, mais Samaël n'obtient pas d'elle les paroles de regret qu'il a soif d'entendre. Il faut que, pour satisfaire la curiosité du plus tendre, du plus jeune de ses arrière-petits-fils, Asser, bien qu'elle se dérobe et proteste, Samaël, qui ne la quitte point et qui la

guette, l'amène, en dépit de la défense, à lui conter ce qu'était le Paradis, la paix de tous les êtres, la vie éternelle et heureuse. Asser, éperdu d'enthousiasme, entrevoit la fin possible des longues souffrances. Où est le Paradis ? demande-t-il. Partout, répond Samaël, où les hommes sont bons.

Et le voilà, Asser, qui court les villes et les champs, prêchant la bonne nouvelle : dressez la tête, levez les yeux ; il y a quelque chose au Ciel, et les temps souverains sont proches, où l'Arbre de Vie fleurira, où les hommes s'aimeront. Partout on le raille, on le persifle, on le chasse. Cependant une femme s'attache à lui, quitte pour le suivre sa maison et sa famille. Il est une ville où on les accueille, où l'on croit en leurs paroles, où l'on rejette les armes, où l'on renonce aux vains jeux des voluptés, mais il faut entourer de murs la ville pour s'isoler, les jardins envahissent et étouffent les demeures, l'arbre meurt sous l'invasion qui l'enserre. Les hommes, las et furieux, se lèvent, la menace aux lèvres, poursuivent le mauvais prophète, le vouent à la mort. Avec sa femme, avec son petit enfant, il cherche le refuge dans la demeure d'Eve et d'Adam. L'accueil est simple, grave et tendre. Mais la horde exige qu'il se livre, il refuse de se défendre, de se servir contre eux de l'arme qu'il leur a fait jeter. Adam organise la résistance, mais le nombre l'accable, il va succomber. Asser ne résiste plus, il se saisit de l'épée, court — sa femme l'a aussitôt compris — non à la vengeance, mais à la mort. On le ramène ensanglanté, il meurt sans soins, tandis que le tout petit se fait raconter encore et encore, avidement, ne comprenant rien aux choses qui se passent, l'histoire du Paradis, où

...l'on n'entendra plus le bruit des pleurs,
L'arc des méchants sera brisé,
Et les faibles auront la force pour ceinture,
Le loup habitera avec l'agneau,
Et la panthère se couchera à côté de la chèvre,
La vache et l'ours auront le même pâturage,
Le lion comme le bœuf mangera de la paille,
Et un petit enfant les conduira...

Adam a beau se révolter contre Samaël, l'ingrat, qui a poussé Eve à parler du Paradis à Asser, à Peninna, au petit Elam ; il lui tranche, furieux, les mains, les bras, la tête, le corps en milliers de tronçons ; ils se changent en autant de serpents qui entourent

Adam et Eve du buisson ardent de leurs langues de feu, tandis que l'enfantelet répète là-bas :

Et un petit enfant...
Encore, mère,
Encore !..

La ferveur convaincue de M. André Spire enflamme et soutient les « versets » de son poème, c'est par la hauteur sûre et véhémente du ton que l'effet de lyrisme est obtenu, et aussi parce que passe en eux la moelle, non plus par imitation mais par une authentique imbibition des textes et du style bibliques. M. Spire, si radicalement français par le goût, la mesure, le tact et le choix de la diction, n'en est pas moins le descendant légitime des prophètes d'Israël, dont le souffle passe dans tout ce qu'il chante.

Paul Fort a enrichi de deux nouveaux recueils la suite magnifique et variée de ses *Ballades Françaises*. **Au pays des Moulins**, qui conte dans un esprit d'humour, de bonhomie pittoresque et sensible «le voyage de Hollande», il a joint d'autres séries : la « Symphonie » *Comme une solennelle musique* où il rêve au rêve marin de Colomb, et des *Airs de flûtes, de violon, de musette et de cornet à bouquin* qui me sont chers très particulièrement. Il y célébra, au printemps de 1920, le Dunois, y soupire ses complaintes au Pays de Retz, et y poursuit de fantastiques ou de familières fantaisies au gré de l'heure et de son caprice.

Les sept livres d'**Hélène en fleur et Charlemagne,** *ou le Rêveur et l'Innocent*, surtout *Hélène en fleur*, en s'inspirant non moins d'actualités vives et vraies, sont plus composés et menés selon les décisions d'une volonté enthousiaste bien arrêtée. C'est que le poète a été ému au fond de son cœur par les inquiétudes, les anxiétés, les espérances et les joies intimes ; son double amour et pour la femme et pour l'enfant a subi des crises d'épouvante et de délices renaissantes. Il salue la lumière et fête le bienfait du renouveau.

Est-ce une note nouvelle? Non, toutes elles préexistent et se fondent dans l'œuvre universelle du prodigieux poète. Ici simplement elle ressort avec plus de tendresse et de pénétrante sensibilité.

De toute la fantaisie ingénieuse ou spirituelle de son talent,

de toute l'émotion latente de ses espoirs amoureux et de ses chagrins intimes qu'il cache, M. Tristan Derême compose savamment **le Poème des Chimères étranglées**. Il déroute la sympathie et la charme tout aussitôt. Il rit, il sourit, il fanfaronne et se guinde à plaisanter pour dissimuler mieux qu'il n'ose ou ne veut pleurer, mais parfois une larme pointe aux cils des yeux qui rient. On feint par bienséance de ne s'en être pas avisé, et le poète va, ironise et retrouve sa verve qui étincelle un instant et se voile une fois encore.

A mille petits détails il s'attache, il muse, il voudrait détourner et capter par des illusions le regard, puis il ne peut se contraindre, ce dont son cœur déborde, se fait jour, il a beau se railler, railler les autres, prendre à témoin ses amis. Et c'est travail d'artiste avisé, sensible et conscient, car il est si discret dans cet agencement d'humour et de grave tendresse, et on le sent si bien qui aime, en fumant sa pipe ou en guettant sur le gros arbre l'escargot qui y grimpe, d'un amour averti et pur non seulement la femme, mais la fleur, la brise, l'eau, l'air qui étincelle et chante, ou la pluie et le brouillard, tout ce qui l'environne, l'attire, le distrait, les merveilles éparses et innombrables de la nature et de la Vie. Et ses moyens de vrai et consommé artisan, il ne les aime pas moins, le rythme, la musique de son vers, la fraîche simplicité, le naturel de ses métaphores presque populaires, l'agrément brisé de ses rimes et de ses assonances, le jeu amusant de ses rejets.

Mon Dieu, peut-être M. Derême ne cultive-t-il pas l'ambition de mener à sa fin quelque éclatant poème épique. On peut être à moins de frais un poète excellent. Il s'en contente et il a raison.

M. Georges Aimel, avec une magnifique aisance, démontre dans ses *Trois Sonnets pour la Princesse Salomé* que les arcanes subtils du métier lui sont familiers; on n'en est point surpris après avoir lu les pièces colorées et mouvantes qu'il intitule les **Poèmes du Bord de la mer**, où alternent les rythmes réguliers avec de longues laisses en vers libres à la façon, un peu, de Verhaeren ou de M. Henri de Régnier. Cependant elles sont moins chantantes souvent et l'harmonie s'en brise sur quelque vers qui la prolonge avec lourdeur ou sans nécessité. Parmi les *Poèmes d'amour* il convient de remarquer le beau poème, un peu amer, *la Méprise*, qui contredit par sa noble tenue à cette appréciation.

Tous les poèmes réguliers sont nettement et sûrement conduits, d'une main experte et élégante.

Non point par des qualités intrinsèques, mais par l'affinité des âmes également éprises de justice, la Muse de M. Robert Boudry rejoint la muse de M. André Spire, mais tandis que M. Spire démontre, dans *Samaël*, que le tort de l'humanité est de rêver un retour au Paradis, M. Boudry ne se déprend pas de l'espoir, ni d'ouvrir au bonheur universel la claire beauté des Cités prospères, pacifiques et pour tous également bonnes. Sa volonté, au surplus, dépasse en cela ses sensations et sa réflexion. Il s'est créé, on peut dire, du spectacle quotidien de la Ville, des **Prédilections**, pour avoir, en vain, tenté de ramener les pas des artisans et leur amour, des faubourgs où ils croupissent, des usines où ils se vouent à une mort lente et affreuse, vers la paix des champs, des labours dans l'air sain et léger. Alors il est monté sur la colline d'où l'on contemple les fumées, les brouillards, d'où l'on entend les rumeurs, et, en dépit qu'il en eût, il admire, il aime. Cependant il sait compâtir encore, ou bien il se souvient et la dolente espérance berce son cœur. Il faut tirer hors de pair des poèmes tels que *Versailles*, *les Corbillards*, *la Maison Neuve* où la pitié du poète rehausse et anime la pure verve descriptive qui lui est habituelle, et *le Pain de Sucre* encore qui signifie et résume sa tristesse restée fervente. Quelques habiles poèmes en prose au milieu de ces vers pleins et vigoureux, de curieuses gravures sur bois.

Les Merveilleuses Confidences qu'échangent les deux amants, la Sulamite, peut-être, et le Bien-Aimé qui vient à travers la rosée, ou, d'une sensualité plus moderne et nerveuse, Chrysis et Fontelroye, constituent de tendres, d'ardents, de nostalgiques et parfois de plus âpres poèmes de bel et vrai amour. Le Désir règne sur eux, les étreint, les satisfait ou les navre dans un décor d'objets curieux et familiers, dans une atmosphère de parfums charnels, ou parfois cède à l'élan de quelque aspiration plus pure, intellectuelle et commune, puis rôde encore et les reprend. Les courts poèmes forment un dialogue dont le lyrisme discret ne se dilue jamais en précisions équivoques ou triviales. Le chant est harmonieux et souple.

M. Henry Petiot offre, dans « la faiblesse de son format, mais de son format seul », à M. Henri de Régnier, respectueuse-

ment, le recueil de **quelques poèmes des beaux soirs d'été**. Ce sont d'agréables petits poèmes soigneusement élaborés, chantant et fleurant doux, et d'un artiste très averti.

Non moins habile et épris des poèmes fervents et éternels, M. Paul Verdier se complaît aux **Myrtes et Asphodèles** chers aux poètes de tous les temps. Il est nourri des belles-lettres antiques et son sentiment est moderne, lettré délicat et diligent.

Sous les auspices de M. Henri Barbusse, M. René d'Avenay fait chanter à **la Flûte Evocatrice** des poèmes de haine et de dégoût pendant la guerre et d'autres qui sont familiers, amoureux ou grandiloquents selon que sa pensée s'arrête aux atrocités de la guerre, aux tristesses du devoir militaire, aux amis, à la femme, aux disparus qui furent grands et que l'on admire.

Avec une ardente et juvénile conviction M. Edmond Rocher célèbre en vers hautainement significatifs **le Prestige du soir**. Il s'amollit parfois à se souvenir de Samain, mais il a le culte de la beauté, de la nature, du silence et de l'amour.

Les *Dessins et Fantaisies*, les *Dits, jeux et tristesses* du poète Alfred Dubois se clarifient en purs **Cristaux**, dont les girandes et girandoles dispersent allègrement à l'esprit d'agréables lumières.

Suivant les nuances de l'arc-en-ciel, M. Georges Piguet définit par les vers de sonnets soigneux et religieux ses très louables et enthousiastes **Dilections** envers l'œuvre diversement admirable de Baudelaire, Verlaine, Samain, Nerval, Mallarmé, Villon et Rimbaud. Ses hommages ne sont pas indignes des maîtres auxquels M. Piguet les consacre.

Que ce soit en **les Quatrains de la Haine** écrits en 1913, ou en ceux de **Restauratio Omnium**, M. Georges Brissimisakis, qui est un poète grec vivant à Alexandrie d'Egypte, maintient dans ces contrées d'élection le prestige des lettres françaises. On ne l'en saurait trop louer ni remercier.

De même, M. Alberto Ramos, poète excellent dont s'honore le Brésil, entonne à Rio de Janeiro, en un français sûr de soi et sonore, **le Chant de Bienvenue pour le Roi**, composé à l'occasion de la visite des souverains belges. A *l'homme qui fut saint Georges*, comme l'appela le grand Verhaeren, il chante l'écho des chants fraternels du poète de Flandre et il prédit, avec lui, l'ascension de la Cité future de justice, de bonté, de beauté manifeste et absolue.

M. Emile Moussat a obtenu, en 1920, le Prix Sully-Prudhomme pour ses « sonnets d'un prisonnier de guerre, Darmstadt, Metzenburg, Limburg, Giessen », **Sous le Ciel d'Allemagne**. Rarement, je crois, prix a été mieux attribué. M. Moussat sait construire et mener jusqu'au bout un sonnet, avec force ou délicatesse, et, sans un cri ni une plainte, aucune attitude étudiée ou forcée, il y émeut par la latente présence de ses souffrances, de ses maux et de ses doutes, de sa confiance, de son espoir et de sa grave joie finale. C'est un beau livre de poète et d'homme sincère vis-à-vis de soi-même.

Epaves de Jeunesse, singulières à retrouver dans l'âge mûr. Lorsque, dans le silence, recueillement des séjours, des voyages au loin, l'homme vrai s'est trouvé aux confins du désert, quelles petites choses ces élans contraints dans le respect de la forme et des traditions. Et c'est de ces efforts pour s'adapter à un moule convenu que l'intérêt de ces petits poèmes rudes et mal à l'aise est tiré. Ne désespérons pas que M. Juéry, un jour prochain, consente à faire retentir les chants âpres de sa voix virile, presque sauvage, mais nostalgique et puissante.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Antoine. — Depuis quelques mois on parle fort, et non point diversement, de M. André Antoine. Il a, parmi les gens de théâtre, des amis, des adversaires, des obligés, des successeurs ; il n'a pas d'indifférents. En bien comme en mal, c'est toujours avec passion que l'on parle de cet homme. Voilà le signe de sa force, que dis-je ? voilà ce qui prolonge son admirable énergie. Il dure parce qu'il sème la fièvre autour de lui. Lui-même ignora toujours la sérénité. Ce n'est point par hasard qu'il bâtit à Camaret la maison où il se repose ; s'il s'éloigne un moment de la bousculade parisienne, c'est pour s'aller percher sur une âpre falaise, que tourmente jour et nuit l'océan. Une fois là, il fait venir ses amis. La bataille ou l'affection, pas de milieu ! Si j'étais peintre futuriste et que je voulusse traduire le « dynamisme » d'Antoine, je peindrais un cœur et deux poings.

Je n'ai de ma vie parlé à M. Antoine ; mais je sais qu'il lui faut des amis ; et je sais, pour l'avoir attentivement regardé vivre,

qu'il ne peut se passer de la malveillance. Comme il a raison ! Balzac disait de la calomnie : « Elle n'atteint jamais les médiocrités, qui enragent de vivre en paix. » Paris est plein de ces enragés-là, dont plus d'un donnerait sa béatitude contre la glorieuse infortune de M. Antoine. Mais c'est lui qui ne veut pas changer : « Je n'ai pas le sou, moi, — disait-il récemment à M. René Benjamin — pas un liard ! Peux pas m'habiller comme M. de Fouquières ! A mon âge, je me couche à une heure du matin et me lève à sept, pour gagner de quoi bouffer (1). » Ces paroles, je les trouve, quant à moi, aussi belles que le monologue d'Œdipe sur les marches du palais thébain. Ce sont les paròles d'un mâle ; on n'a pas l'occasion d'en entendre tous les jours : *Rusticanus vir, sed plane vir...*

Nous (je veux dire ceux de ma génération), nous combattons l'œuvre d'Antoine. Nous avons le devoir de la combattre. Nous ne la nions certes point comme le pouvait croire Jean Jullien (2). Mais nous proposons des formules, à notre tour. Nos raisons sont, à trente-quatre ans de distance, les raisons d'Antoine. Et d'autres viendront, qui livreront au vieux Copeau, et à d'autres, une juste guerre. Le jour où l'on ne combattra plus les aînés sera celui où M. Quinson aura fait vraiment le *trust* des théâtres de France, pour y lâcher une multitude de de Mirande, de Gandera et de Mouezy-Eon, tout roses et tout enrubannés...

Nous combattons Antoine. Mais qui de nous peut se défendre de l'aimer ? Mon pauvre et cher Gasquet lui-même se sentait de la tendresse pour le rude ouvrier du Théâtre Libre. Il savait bien et nous savons ce qu'il fallut à ce solitaire, de labeur, d'opiniâtreté, de résolution, de droiture, de scrupule et de rigueur pour vaincre, sans argent, cet inépuisable Crésus de la niaiserie qui s'appelait Francisque Sarcey. Sans argent !... la jeunesse d'après la guerre ne peut savoir ce que cela signifie... Les très jeunes auteurs, les très jeunes comédiens qui trouvent aisément dans leur carrière une rémunération immédiate et d'ailleurs légitime, ne se doutent point de ce que furent les vingt ans de leurs aînés. Il faut avoir connu les vieux de cette époque pour se faire une juste idée de ce que peut être l'égoïsme des gens en place. Nous étions

(1) R. Benjamin : *Antoine Déchaîné*, les « Œuvres Libres » du 1er septembre 1921.

(2) Préface du *Théâtre Libre* de A. Thalasso (*Mercure de France*, 1909).

naturellement ambitieux et très aptes à casser les cordons de sonnettes. Mais l'accueil que l'on nous faisait, mais les portes qu'on nous flanquait sur le nez nous eurent bientôt déconseillé toute insistance. Ah ! nous n'avions, ni les uns ni les autres, cette incomparable hardiesse de la jeune France, qui nous devait, quinze ans plus tard, attendre à notre retour de la guerre ! Nous nous réunissions, le soir, pour bafouer certains repus de l'art et des lettres, qui gagnaient jusqu'à cent sous par jour. Et, dans les gargotes à vingt-trois sous, les garçons pâlissants nous entendaient chaque jour souhaiter à grands cris l'enterrement des Parisiens les plus notoires de l'époque.

Cela, je le dis simplement, nous permet de mesurer, mieux que ne le font nos cadets, l'effort de l'admirable bonhomme de vingt-six ans qui courait le Paris de 1887, à la recherche de quelques écus, passait ses nuits à écrire des milliers de lettres d'invitation, persuadait à Banville de lui remettre le manuscrit du *Baiser*, tout cela sans quitter son humble emploi à la Compagnie du Gaz, tout cela par pur amour du théâtre, et sans se demander jamais ce que, gloire ou argent, cela lui rapporterait. Il tenait un journal de sa vie. Et il écrivait, le 20 juin 1887 : « En courant à perdre haleine, vers mon bureau, rue de Dunkerque, où il faut que je sois rentré à une heure, je ne regrette vraiment pas mon déjeuner manqué. » Puis ceci, le 1er septembre même année : « Je n'ai plus le sou et plus de domicile ; je coucherai, en attendant, sur un petit lit-cage qui, replié dans la journée, a l'air d'un accessoire. »

L'homme qui a écrit cela ne s'est pas enrichi, et cela n'étonnera guère M. Loucheur. Antoine connut, en sa carrière, une heure cruelle. Là encore, il força l'admiration. Il fut, dans le malheur, stoïque, simple et laborieux, toujours laborieux ! Il se fit journaliste ; il « courut les routes dans sa vieillesse pour gagner sa vie en tournant des films (1) » et il donna, et il donne encore, ainsi qu'il le dit avec une juste fierté, « l'exemple du travail et de la bonne humeur dans l'adversité (2) ». Il ne dit point : l'exemple du scrupule et de la probité. Nous le disons parce qu'il faut que cela soit dit. Antoine, nous vous saluons très bas.

(1) *L'Information*, feuilleton dramatique du 27 juin 1921.
(2) *Ibidem*.

§

Sarcey écrivait, en 1894, dans la préface au volume d'un autre imbécile : « Le Théâtre Libre mériterait une histoire à part, et je crois qu'Antoine a l'intention de l'écrire un jour. » Nous savons que c'est chose faite. La première partie des mémoires d'Antoine nous instruit de ses luttes ; et, d'ailleurs, l'ouvrage de Thalasso ne nous en laissait rien ignorer. Nous savons comment, par quelles voies, Antoine a triomphé de Scribe et de son école. Mais le bilan de cette victoire fut-il une fois établi ? Oui. M. Lucien Dubech écrivit le 9 juillet dernier : « Impossible de négliger M. Antoine : sa carrière est un fait historique. » Le propos est à retenir. Fait historique, parfaitement ! Et je suppose que mon confrère l'entend en ce sens que ce fait présente un caractère de transition, qu'il remplit l'intervalle d'un régime dramatique à un autre régime dramatique, qu'il transporta le goût français de la crinoline de Marguerite Gautier à la gaze de Chypre qui recouvre le cœur de la comtesse Olivia. En ce sens, l'apport d'Antoine a pris sa place dans l'histoire du Théâtre. On commence à se rendre compte qu'il ne fut ni un successeur ni un précurseur. Il fut une solide maille de la chaîne éternelle. Un fait historique, c'est bien cela seul qui compte. Ou l'on noue la tradition, ou l'on n'est rien. Or, ceux qui combattent l'œuvre d'Antoine ne nient point que, sans lui, leur propre carrière n'aurait pu s'attacher au passé. Tandis que M. Antoine put écrire du Vieux-Colombier : « J'ai senti vraiment l'autre soir que l'avenir est là » (1), on admet volontiers, chez M. Copeau, et même ailleurs, que la réaction contre les tendances antonines s'accomplit sous la propre influence d'Antoine. Il a préparé à tout le théâtre moderne ses voies présentes. Un fat comme Gordon Craig peut, en bon Anglais qu'il est, renier ses dettes ; l'ombre d'Antoine n'en couvre pas moins les trois ou quatre bonnes pages de son fameux *Art du Théâtre*. Moins ingrats, les Moscovites, Stanislawsky, Balief, Katchalow, le Suisse Adolphe Appia, l'Allemand Reinhardt, ont confessé leur gratitude. On ne peut nier qu'Antoine libéra des pires servitudes le théâtre européen. L'accord est fait là-dessus. Il y fallait un homme musclé ; il fut cet homme.

Ses premières recherches, ses premières « tentatives », comme il dit avec une modestie somptueuse, sont toutes orientées vers le

(1) Compte rendu du *Paquebot Tenacity* dans *l'Information*.

naturel et le vrai ; il s'attaquait à l'emphase, à la convention, à l'artifice. Je crois qu'il avait médité la leçon d'Hamlet aux comédiens : *Rendez ce discours, je vous prie, d'un ton facile et naturel ; mais si vous le déclamez avec pompe, comme font la plupart de nos acteurs, j'aimerais autant avoir mis mes vers dans la bouche du crieur de la ville. Oh ! rien ne blesse l'âme comme d'entendre un Stentor en perruque, aux robustes poumons, déchirer une passion en éclats qu'il vomit aux oreilles d'un parterre ignare et grondant...* (1)

Antoine rêvait de vrais paysans, de vrais employés, de vrais marlous, et même de vrais pères nobles. Sans bien savoir (il l'avoue) où il allait, il devinait, à l'instant où il livrait, sur le plateau, la bataille du théâtre naturaliste, que le « groupe de Médan » se trompait, que la vérité n'est pas le procès-verbal, que la perfection est au contraire de la minutie et que le geste *vrai* d'un acteur n'est pas nécessairement la répétition d'un geste fait hors de l'optique du théâtre. Il cherchait à tâtons l'union étroite de la personnalité et des larges vérités humaines.

Quelles colères durent le suffoquer, dans les arrière-salles de cabarets où il mettait en scène *Mlle Pomme, Un sous-préfet, La Cocarde* et *Jacques Damour !* Il nous semble entendre, dans ce passé quasi-légendaire, sa voix de tambour voilé, interrompant les mugissements de quelque sous-Fenoux, les cris du ventre de quelque futur Silvain ! Tout de suite, il forma son école de comédiens.

Dès 1887, on trouve sur ses programmes les noms de Mévisto, de Burguet, puis ceux d'Arquillère, de Janvier, de Grand. Le 2 février 1893, on voit, pour la première fois, sur la liste glorieuse, le nom de Gémier ; il joue le rôle de Bonenfant dans *Blanchette.* Je renvoie ceux qu'intéresse cette sorte de documents à l'excellent ouvrage de Thalasso. Il faut dire cependant que, boulevard de Strasbourg et à l'Odéon, Antoine forma sans cesse de nouveaux comédiens ; la jeunesse allait à lui, instinctivement, de génération en génération. Je me rappelle cette troisième galerie du Théâtre-Antoine peuplée de jeunes acteurs et de poètes sans le sou. Nous nous privions de dîner, afin d'entendre, pour la troisième ou la quatrième fois, le *Roi Lear* ; l'idée qu'Antoine eût pu nous tendre la main nous eût fait défaillir de bonheur...

(1) Et dire que les tragédiens des Français savent tous par cœur cette tirade.

Et tout ce qu'il y avait de bon, là-haut, « passa par ses mains », Signoret, Bernard, Severin, Mars, Dullin, etc. Tous, les jeunes comme les aînés, transmirent au monde la leçon de leur maître. C'est le labeur d'Antoine qui les forma ; et ils furent un instant du théâtre européen, libéré.

§

Que fit-il, pour sa part, de la liberté ainsi conquise ? Voilà ce qui devra être un jour étudié. Il ne peut être question de l'entreprendre ici ; les trois périodes de la vie d'Antoine : Théâtre Libre, Théâtre Antoine, Odéon, sont marquées par des recherches trop diverses — encore que dirigées dans un sens unique et selon une courbe constante — pour que leurs études puissent trouver place dans un court feuilleton dramatique. Peut-être aussi le temps n'est-il pas venu d'écrire ce gros ouvrage. Ou, peut-être, ce temps est-il passé. Qu'importe ! L'homme a survécu à son œuvre ; cela ne prouve pas que l'œuvre fut de courte influence. Le propre des grands travailleurs est justement de hâter l'évolution des arts et des sociétés. Sans Antoine, M. Bataille écrirait probablement des tirades dans le ton des fameuses « pêches à quinze sous » et M. Poizat serait encore plus Népomucène Lemercier que nature

§

Ses mérites sont grands ; ses erreurs furent lourdes. Son culte de la vérité porte une date... comme toutes les religions. Ce culte le détourna malheureusement des sympathies nécessaires. Il obligea ses acteurs à s'introduire dans leurs personnages, comme ils eussent enfilé des vestons. Cela surprit en ce temps où, sous la férule en somme indulgente du Connétable, florissaient les harmonieux crétins idoines à expectorer l'à-propos en vers et à chanter dans les bigophones du Parnasse. Scandaliser, c'était le destin d'Antoine. On le vit bien lorsqu'il porta sur les planches la meule de paille et les poulets vivants dont furent effarés et tout ébouriffés M. Jules Lemaître et plusieurs autres normaliens, lesquels n'avaient jamais vu de vraies gerbes ni de vrais chapons sur leurs pattes.

Hélas ! le scandale a de funestes attraits. La colère des sots, qui effraie les femelles de l'art, a parfois de fâcheux effets sur les hommes cuirassés qui la bravent. Antoine, comme bien d'autres, tint les résistances du public pour autant de preuves qu'il était

dans la bonne voie, dans la *seule* bonne voie. Il le croit encore. Jamais, au fond, Antoine ne se défit complètement de la maussade chimère réaliste. Léon Bloy disait de Flaubert : « Il inventa de tenter saint Antoine avec des dictionnaires. » C'est par du bric-à-brac que notre saint Antoine-du-Théâtre fut tenté. Non plus, certes, par les antiquailles romantiques : dagues, rapières, feutres, bahuts, vitraux ; mais par la triste et confuse brocante de la rue Drouot. Le Théâtre Libre, contemporain des éditions Kistemaeckers, se présentait comme elles, bordé de noir. Le décor lugubre suscita le public aigre ; le public aigre exigea la pièce mufle. Voilà comment Antoine, comédien, fut spécialisé malgré lui. Il jouait les *Got modernes embourgeoisés* ; et l'on taillait, à sa mesure, des pièces qui étaient de l'Augier retourné, tout comme Augier était du Molière à rebours. Voilà longtemps que l'on retourne ainsi la vieille étoffe dramatique ; le malheur est qu'à la longue l'envers et l'endroit sont également usés. Chacun, à tour de rôle, y fait sa petite reprise. Le tort d'Antoine fut d'employer de trop gros fil. En tous cas, je le répète, c'est grâce à lui que l'on peut maintenant tirer sur le vieux coupon... Quoi, dira-t-on, trente ans de travail pour cela ? Oui, ma foi. Et ces trente dures années ont laissé à M. Antoine sa pauvreté, sa jeunesse, son enthousiasme. Dans le très beau récit de M. René Benjamin, que je signale plus haut, nous le voyons animer une foule de cabots, de cabotes, de cochers, de régisseurs et d'opérateurs de cinéma. La vie furieuse, l'éternel printemps d'Antoine dansent sur ces pages et les éclairent. On le voit dans son effort ; puis dans sa lassitude.

Je vais y rester, dit-il, je vais m'effondrer tout d'un coup. Ça peut d'ailleurs être épatant. Si l'opérateur n'est pas une huître, il tournera ça : Antoine râlant sur les routes... Ça peut faire de l'argent. Tous ceux qui n'ont jamais pu me sentir en vie viendraient me voir crever...

Ce serait une bien mauvaise entreprise. Il n'y aurait personne. Antoine ne sera jamais un commerçant.

§

On lui prête un désir. Il voudrait, dit-on, finir sa carrière aux Français, en qualité d'administrateur. On dit cela en clignant de l'œil et l'on montre, pour preuve, quelques lignes de son feuilleton du 11 septembre, qui peuvent, en effet, laisser prévoir sa

candidature. Et après ? Pourquoi pas ? Seul un homme de théâtre qui a des épaules peut tirer la Comédie-Française de son incroyable situation.

Un homme de théâtre qui ait des épaules, je n'en sais qu'un. Nous tous n'en connaissons qu'un. Et ces épaules qui, depuis tant d'années, lui servent à enfoncer des portes, elles emploieraient leurs dernières forces à tenir fermée la grille d'entrée du Théâtre-Français contre la poussée des médiocres, des filles publiques et des politiciens.

HENRI BÉRAUD.

PHILOSOPHIE

A. van Gennep : *L'Etat actuel du Problème totémique*, Ernest Leroux. — Raoul Fauconnet : *La Responsabilité*, Alcan. — Dr Ph. Hauser : *Evolution intellectuelle et religieuse de l'Humanité*, Alcan.

Les croyances et coutumes des primitifs ne sont pas moins déconcertantes pour notre actuelle logique sociale que leurs raisonnements ne le sont pour la logique tout court. Plus d'un de ceux qui s'intéressent à ce passé lointain partagera l'impression de désarroi traduite en termes un peu vifs par un critique anglais, M. Vernon Lee : « Il faut avoir l'estomac fortifié par beaucoup de science pour n'avoir pas le cœur soulevé par les produits qu'arrache la drague des anthropologistes à cette fertile vase primitive, faite d'insanités qui furent jadis la sagesse, et d'obscénités qui furent la morale (1). » Mais cette impression ne doit pas nous arrêter. On doit la surmonter en se rappelant que c'est de cette mentalité chaotique, de cette obsédante religiosité, matrice difforme de tant de monstres éthiques, que selon des modalités encore obscures et sous l'action de facteurs sur la nature desquels discutent les sociologues, se sont dégagés à la longue notre science, notre éthique, notre esthétique, les produits les plus raffinés de notre culture. — Sans compter que chez beaucoup de gens et chez nous-mêmes, à l'occasion, il n'est pas impossible de surprendre certains modes étranges de penser, certaines associations saugrenues par où se décèle cette lointaine et peu reluisante filiation.

Un des plus importants échantillons ramenés par la susdite drague, une des maîtresses pièces du musée des antiquités anthropo-

(1) Vernon Lee : *Les mensonges vitaux* (F. Alcan), p. 206.

logiques est sans contredit le Totem, dont la découverte remonte à cent trente ans environ, et qui a exercé depuis plus de cinquante ans la sagacité et l'ingéniosité non seulement des anthropologues et ethnologues, mais des sociologues, psychologues, psychiatres, philosophes, etc. Le Totem fait partie de cette série de symboles plus énigmatiques les uns que les autres et qui tantôt s'opposent et s'excluent, tantôt se recouvrent en partie, se chevauchent ou s'enchevêtrent : totem, tabou, mana, churinga, etc., avec tout le système de cérémonies, d'interdictions, de rites sacrificiels, expiatoires ou propitiatoires qui s'y rattachent. Pour les profanes, rappelons la définition du totem d'après Frazer ; définition qui doit d'ailleurs être contestée, car il y a peu de choses qui ne le soient pas dans ce domaine. « Un totem est communément une classe d'objets naturels, le plus souvent une espèce animale ou végétale, à laquelle le sauvage s'identifie d'une curieuse manière en s'imaginant que lui-même et tous les membres de son clan sont, pour des buts pratiques, des kangourous ou des émous, des rats, etc. ». Quant au totémisme, il se définira : un système d'organisation à la fois religieuse et sociale. Définition formelle et nominale qu'il s'agirait de transformer en définition réelle et adéquate. C'est à quoi doit nous aider le magistral travail de M. van Gennep : **L'Etat actuel du Problème totémique**. Ce problème se décompose en plusieurs autres : 1° détermination des éléments et des complexes totémiques. Parmi ces éléments, lesquels sont essentiels et permanents, lesquels accidentels et variables, susceptibles de donner lieu à des pseudo-totémismes, des paratotémismes ? Ici prendraient place les théories proposées (au nombre de 41), réunies en un tableau synoptique qui en mentionne l'auteur, la date et la formule abrégée (p. 341). — L'élément essentiel du totémisme ? Pour les uns (Frazer), le totémisme est une forme du culte des ancêtres ; pour d'autres, le totem exprime le lien parental ; pour M. Durkheim, il incarne la puissance du clan ; pour M. Marcel Hébert, le totem est un réservoir de forces, un accumulateur d'énergie ; pour d'autres, il exprime la *mana* ou force magico-religieuse diffuse, etc. ; 2° problème des aires totémiques ; 3° problème de l'identité totémique (identité des totémismes nord-américain et australien) ; 4° rapports du totémisme avec l'exogamie, etc. Après une savante mise au point des diverses solutions, M. van Gennep propose sa

propre théorie qu'il intitule « parentale et territoriale ». Elle comporte ce double élément : 1° la notion, le sentiment et l'institution de la parenté entre un groupe et une espèce ; 2° la localisation sur un territoire délimité du groupe humain et d'une partie de l'espèce avec laquelle il se juge en lien de parenté. — Par ce double caractère le totémisme apparaît à M. van Gennep comme un procédé plus ou moins conscient de cohésion et de continuité des groupes humains, un des stratagèmes possibles où se satisfait le pouvoir imaginatif et le besoin social de classement des hommes. Car, d'après l'auteur, les besoins psychologiques fondamentaux sont les mêmes dans l'humanité primitive et dans une humanité plus évoluée. Définissant son attitude dans le conflit méthodologique entre sociologisme et individualisme, il se déclare décidé, même en ce qui concerne l'étude des sociétés primitives, à ne pas faire abstraction des initiatives individuelles au profit des tendances collectives. « Si l'on analyse l'évolution des institutions modernes en remontant à leur origine, par exemple de notre droit privé, de notre système de mariage, du christianisme, on discerne comme point de départ réel non pas des tendances collectives et inconscientes, mais un petit noyau de concepts et d'actes le plus souvent incarnés en un homme ou tout au plus en une petite minorité... Il n'y a aucune raison de penser que les hommes dits primitifs, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois, aient acquis leurs institutions d'une autre manière que les Blancs de l'Europe. »

On va entendre un autre son de cloche avec M. P. Fauconnet, auteur d'un savant traité sur **La Responsabilité,** construit selon les purs schèmes durkheimistes. Ici il n'est fait appel qu'à « des représentations et des forces collectives » posées par hypothèse comme le seul contenu et le seul ressort des règles de droit. L'idée ou plutôt le fait de la responsabilité prend place au terme d'une dialectique qui dispose les faits dans l'ordre suivant : la responsabilité ou choix d'un patient dépend de la notion de *sanction* ou de peine et une théorie objective des règles de responsabilité supposerait une théorie des sanctions qui n'est pas encore établie ; la notion de sanction se réfère elle-même à la notion du *crime* ou fait *irritant ou effrayant* aux yeux de la conscience du groupe. Pour rendre compte du crime lui-même, on doit remonter jusqu'au fait primaire : l'existence d'un réservoir

de forces qui n'est autre que la représentation des choses saintes, des valeurs morales. « Quand ces forces se déchaînent, la responsabilité est créée sans qu'il y ait encore de responsable. Elle plane sur tous » (p. 244). Mais le cycle va s'achever. La responsabilité est constituée dans son essence par un fait de transfert des émotions, par la symbolisation du crime dans un patient ou sujet de la responsabilité. C'est sur lui que s'écoulera, comme suivant le trajet de moindre résistance, le courant créé par le déchaînement des forces funestes incluses dans la chose interdite. De là le caractère contagieux de la responsabilité qui englobe tout ce qui soutient un rapport quelconque avec le crime ; rapport de contiguïté ou de ressemblance et non pas seulement de causalité, comme l'admet la notion commune de responsabilité. De là l'extension de la responsabilité du patient à la famille, au clan, aux animaux, aux cadavres, aux choses inanimées, aux instruments, à l'habitation, etc. — L'auteur nous explique ensuite la dialectique régressive qui, par le moyen de représentations collectives, relatives au patient, tend à refouler la responsabilité, à la limiter, à l'individualiser et à la spiritualiser. L'essentiel du fait de la responsabilité réside dans le fait de transfert et de symbolisation. La responsabilité individuelle n'est pas d'un autre ordre que la responsabilité collective ; elle n'en est qu'une espèce ou plutôt un moment ; c'est une atténuation et comme une exténuation de la responsabilité tendant vers sa propre abolition, vers l'irresponsabilité, sous l'influence de sentiments collectifs de solidarité et de pitié. Mais, à y regarder de plus près, il y a là plutôt un déplacement qu'une abolition de la responsabilité. « La société en vient à se juger elle-même responsable du fait criminel. » — « La responsabilité solidaire de la société dans le crime est sentie vivement par nos contemporains. Mais cette responsabilité est celle d'une collectivité et procède d'un phénomène de communication, de propagation. La responsabilité ne se rajeunit et ne se maintient qu'en se retrempant dans sa source » (p. 344). D'un bout à l'autre du processus, la responsabilité ne change pas de nature. Aussi M. Fauconnet se refuse-t il à voir dans les formes primitives de la responsabilité des « bizarreries archéologiques » ; encore moins des « faits aberrants ». Il n'y a pas de faits aberrants ; un fait ne peut être déclaré aberrant que par rapport à un idéal artificiel. Aussi l'auteur écarte-t-il les doctrines phi-

losophiques de la responsabilité, qu'elles soient du type spiritualiste ou du type déterministe. La responsabilité est, selon lui, un fait moral qui se pose indépendamment de toute théorie philosophique.

Ici se pose une question : quelle valeur morale, quel titre au respect conserve l'idée de responsabilité ainsi entendue ?

La responsabilité est un fait ; soit ; mais de quel droit le qualifier de moral ? C'est ce qui n'apparaît pas bien. A moins de jouer sur les mots et de convenir une fois pour toutes que moral est synonyme de social. Mais c'est là une tautologie, un tour de passe-passe et non une justification. Les explications de M. Fauconnet sur ce point paraissent insuffisantes en dépit d'un appel à l'autorité de Kant (p. 300), et nous ne laissons pas de faire des réserves sur le respect qu'on réclame de nous pour une société qui nous est représentée dans l'attitude grotesque des apothicaires de Pourceaugnac, à qui il faut absolument un patient.

Un individualiste ferait aussi des réserves concernant la partie de la doctrine où l'individualisation de la responsabilité est présentée comme l'effet d'une simple condescendance et concession de la société aux individus. Peut-être faut-il tenir compte aussi des résistances, révoltes et protestations des individus qui se jugeaient lésés par un système de responsabilité inique et abusif. De tout temps des protestations de ce genre se sont fait jour et ont dû contribuer à la dissolution de la vieille justice religieuse.

Au demeurant, il serait vain de s'hypnotiser sur cette antithèse du sociologisme et de l'individualisme méthodologique. C'est là une simple question de présentation des faits. La narration des phénomènes sociaux peut se faire dans ces deux langues. Toutes deux ont leurs avantages. Mais le langage individualiste paraît moins exclusif que l'autre. La partie solide réside en fin de compte dans les faits et leur histoire. Quant aux théories, leur fonction est moins d'exprimer la vérité que de satisfaire certains besoins affectifs de leurs inventeurs ou de leurs adeptes. La préférence donnée au langage sociologiste paraît l'indication d'un tempérament autoritaire ; celle donnée au langage individualiste dénoncerait par contre une nature ombrageuse, rétive, encline à l'indépendance et à la révolte.

Tout cela comporte une forte dose d'a-priori et d'arbitraire. Cette sociologie, qui se veut positive, n'est au fond qu'une méta-

physique : le monisme ou monothéisme sociologique. La société n'est qu'une transposition de l'Yaveh hébraïque : fulminante et furibarde comme lui. Et on peut se demander aussi si cette sociologie qui se prétend objective ne serait pas une simple variété de pragmatisme ; destiné à promouvoir le mensonge sociocratique, sorte de sociologie d'Etat, comme le pragmatisme cousinien était une philosophie d'Etat. Avec cette différence que le cousinisme était un pragmatisme oratoire, tandis que le durkheimisme est un pragmatisme à allures scientifiques.

Avec M. Ph. Hauser nous quittons les monographies laborieuses pour une philosophie de l'histoire facile et peu exigeante. Son livre : **Evolution intellectuelle et religieuse de l'humanité** apparaît comme une sorte de film historique qui fait défiler sous nos yeux les grandes scènes du passé de l'humanité avec accompagnement d'une musique anticléricale, béatement démocratique et optimiste.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Magnus Hirschfeld : *Sexualpathologie* ; ein Lehrbuch für Aerzte und Studierende, 3 volumes, A. Marcus et E. Weber, Bonn. — Emile Devaux : *Infantilisme de l'homme par rapport aux anthropoïdes*, Revue générale des sciences, 15 mai. — Maurice Phusis : *La chute de l'humanité*, J. Terrier.

La **Sexualpathologie** du Dr Magnus Hirschfeld est le premier ouvrage allemand qui me parvient au *Mercure* depuis la guerre. Je le dois sans doute à ma qualité d'ancien collaborateur de la *Revue des Idées*, où, je me rappelle, M. Magnus Hirschfeld a publié jadis une longue étude sur le sujet dont il a fait sa spécialité. Sa *Sexualpathologie* est un ouvrage d'importance, 3 volumes in-8, avec de nombreuses courbes, planches et photographies. Celles-ci sont bien pénibles à voir, car tous ces pervertis, invertis, masochistes, fétichistes, etc., etc., dont parle M. Hirschfeld, sont bel et bien des malades et irresponsables des excès auxquels ils se livrent. Et que d'histoires navrantes : des gens par ailleurs très distingués, bons, cultivés, occupant des situations en vue, et qui souffrent cruellement de leur infériorité « morale » !

La première *Psychopathia sexualis*, d'un médecin ruthène, Henri Kaan, parut en 1844, en latin, à Leipzig. Le célèbre ou-

vrage de Krafft-Ebing, publié en 1886, et qui en est aujourd'hui à sa 14e édition, porte également ce titre : *Psychopathia sexualis*. Malgré son intérêt, il n'est plus à la hauteur des recherches modernes. En particulier, la question si importante aujourd'hui des sécrétions internes n'y est guère envisagée. Et cependant, comme le rappelle M. Hirschfeld, Krafft-Ebing a su reconnaître aussitôt la valeur de la découverte de Brown-Séquard et l'a proclamée à un moment où la plupart de ses collègues se moquaient encore des idées « séniles » du savant français.

Dans l'ouvrage de Magnus Hirschfeld, qui est en fait un *Traité* de pathologie sexuelle à l'usage des médecins et des étudiants, la question des sécrétions internes occupe le tout premier plan, et c'est à sa lumière surtout, c'est-à-dire du point de vue du *chimisme interne*, que sont envisagées les diverses observations sexuelles. En tenant compte des sécrétions internes, on parvient à rattacher le côté « psychique » de tous ces troubles à un substratum matériel. M. Magnus Hirschfeld est très impressionné par les expériences de Steinach, qu'il qualifie de « géniales », et qui montrent précisément l'importance de la sécrétion interne des glandes sexuelles. J'ai eu déjà l'occasion de parler ici de ces expériences, dont on trouvera le compte rendu dans le livre que j'ai écrit récemment avec ma femme, *la Chimie et la Vie*. De jeunes cobayes mâles castrés auxquels on greffe des ovaires empruntés à une femelle de la même espèce acquièrent, au bout d'un certain temps, des caractères physiques et psychiques de femelle. On peut de même « masculiniser » des cobayes femelles, ou bien encore rendre hermaphrodites des sujets normaux. J'ai vu, en 1913, à la station biologique de Vienne, les cobayes féminisés de Steinach ; c'était en effet frappant. Il paraît qu'il a obtenu depuis des résultats merveilleux en expérimentant sur des humains, et qu'en particulier il arrive à rendre la vigueur aux vieillards. Mais je me suis laissé dire aussi que cette vigueur est bien chèrement acquise, et que la mort s'en suit. De toute façon, il y a là un vaste champ d'expériences encore peu exploré, et dont l'intérêt pourrait être capital.

§

M. Emile Devaux, médecin principal des troupes coloniales en retraite, vient de publier, dans la *Revue générale des Sciences*,

un curieux article sur **l'Infantilisme de l'homme par rapport aux anthropoïdes**.

Vis-à-vis du Gorille, de l'Orang-outang, du Chimpanzé, l'Homme présente de véritables stigmates de dégénérescence génitale.

1° L'Homme est dépourvu de poils. Or, il y a une relation manifeste entre la misère en poils et le défaut de développement génital. Les infantiles et les eunuques n'acquièrent jamais de barbe, et les régions naturellement velues après la puberté restent glabres chez eux. D'autre part le Chapon n'acquiert jamais le beau plumage du Coq.

2° L'Homme est doublé d'un manteau adipeux sous-cutané. L'accumulation de graisse est toujours connexe de la dégénérescence du pelage, et par suite de la dégénérescence génitale. C'est précisément sur une telle relation qu'est basée l'industrie si répandue de l'élevage des animaux castrés : le Bœuf, le Mouton, le Cochon. Si celui-ci, remarquable par sa prédisposition à l'obésité, est à peu près nu, n'est-ce pas parce que la richesse en graisse de son manteau adipeux sous-cutané a raréfié sa toison naturelle ?

3° Un autre caractère infantile est le développement exagéré des membres postérieurs. Lortet nous a appris que les eunuques, castrés dans le jeune âge acquièrent tous, à partir de l'époque de la puberté, une taille élevée, qui atteint et dépasse deux mètres et que cette haute stature est due à un développement exagéré des membres inférieurs ; ils deviennent des haut perchés, et, au Caire, on les reconnaît à distance à leur allure de géants grêles. Le même fait se remarque chez les animaux : le Chapon est plus haut sur pattes que le Coq, et chez le Bœuf on peut voir que l'arrière-train est plus relevé que chez le Taureau. Or, les Singes anthropoïdes comparés à l'Homme ont les pattes courtes.

4° L'Homme est doué d'un larynx réduit. Or, chez les animaux châtrés dans leur enfance le larynx ne se développe pas proportionnellement au reste du corps, de sorte que la voix, chez eux, n'évolue pas normalement. Le hennissement du Cheval hongre n'est point semblable à celui du Cheval entier ; le beuglement du Bœuf ne ressemble pas au mugissement du Taureau. Les fameux chanteurs de la chapelle Sixtine, à Rome, étaient des eunuques, et leur voix si appréciée pour le chant tenait précisément à un défaut du développement de leur larynx. L'Homme

normal a un petit larynx, alors que les Anthropoïdes sont pourvus de larynx énormes ; l'Orang, en particulier, est orné de sacs laryngiens qui s'étalent de chaque côté du cou, envahissent la poitrine jusqu'aux aisselles, et se gonflent d'air quand l'animal fait entendre ses hurlements.

5o Toujours par rapport aux grands Anthropoïdes, l'Homme est un diminué osseux et musculaire, et il n'a plus d'os pénien !

L'Homme ne doit pas être regardé pour cela comme un estropié, un mutilé ; « il n'est qu'un grand retardé génital » ; il demeure enfant pendant de longues années : pendant 12 à 15 ans, il mène une vie d'*asexuel* ; il est absolument incapable de reproduction à un âge où tous les autres Mammifères se sont déjà multipliés et remultipliés.

Mais « l'hypotrophie sexuelle a permis l'hypertrophie cérébrale ». Le Dr Devaux a des idées discutables sur le déterminisme du développement du cerveau. L'attitude verticale favoriserait la nutrition de cet organe ; grâce à la pesanteur, le sang veineux reste peu de temps dans le cerveau, et revient rapidement au poumon et au cœur !

Enfance prolongée, il faut le dire et le redire, enfance prolongée, cela signifie une durée beaucoup plus longue des apprentissages cérébraux, des dressages mentaux et des approvisionnements de faits et d'idées. N'est-ce pas l'enfance, en effet, qui est l'âge par excellence où nous apprenons le mieux, où notre cerveau s'enrichit et se meuble ?

Le professeur Claparède avait déjà exprimé une opinion analogue.

§

Maurice Phusis, « biologiste », adresse un « appel sincère à ceux qui recherchent la Vérité et la Justice ». **La chute de l'Humanité** témoigne d'un pessimisme extrême. L'auteur s'efforce de trouver les causes de la déchéance de la vitalité de l'homme, de sa vieillesse prématurée, de sa laideur et de la viciation de sa mentalité, et les raisons de la faillite probable de notre organisation sociale moderne dite « Civilisation ». Avec le Dr aliéniste F. Winslow, il croit que « le monde entier est irrémédiablement appelé à devenir fou, à moins qu'un changement radical ne se produise dans notre vie actuelle ». Phusis a écrit son livre après avoir, pendant la guerre, passé deux années aux armées, et reçu à Verdun une grave blessure abdominale ; hospitalisé 18 mois,

il est maintenant pensionné au taux de 65 o/o, et, en outre d'un lupus de la face, il souffrait de troubles pulmonaires, digestifs et lymphatiques des plus sérieux. On conçoit son pessimisme. Mais Phusis a retrouvé la santé et la jeunesse, et il propose son remède à l'Humanité. Il conseille aux hommes de revenir au régime des ancêtres, le régime frugivore. Les fruits utilisés doivent toujours être crus, parfaitement mûrs, tendres et sucrés ; les meilleurs seraient : raisins, poires fondantes, mirabelles, melons, figues fraîches, mandarines, myrtilles, bananes, grenades, pommes très douces. Il faut bien se pénétrer de cette idée que l'organisme, surtout l'organisme malade, nécessite une quantité extrêmement minime d'aliments, et que « le jeûne absolu et prolongé constitue à lui seul un facteur actif de régénération ».

Allons, mangeons des fruits, entre deux périodes de jeûne, et combattons ainsi la déchéance humaine ! Mais, sans doute, faut-il encore la foi...

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Charles Lalo : *L'Art et la Vie sociale*, Octave Doin. —M. Maignan : *Régionalisme d'esthétique sociale*, E. de Boccard. — Charles Deloncle : *Capital et travail. Vers les temps nouveaux*, Alcan.— Gilles Normand : *La Conscience professionnelle*, Rivière. — Memento.

En écrivant un gros et très sérieux livre sur **L'Art et la Vie sociale**, M. Charles Lalo a voulu préciser les bases de l'Esthétique sociologique ; il étudie surtout ce qu'il appelle les conditions sociales « anesthétiques » de l'art, c'est-à-dire ces institutions de la famille, de la religion, des métiers, des classes, des groupements politiques qui sont en elles-mêmes indifférentes à l'art, mais qui n'en exercent pas moins une influence considérable sur l'art tout en subissant à leur tour son influence à lui. Il reconnaît d'ailleurs qu'à cette étude devrait en succéder une autre, réservée sans doute pour un prochain volume, sur les conditions sociales « esthétiques » où il devra se rapprocher du point de vue individualiste de Guyau, Tarde et Wundt qu'il trouve insatisfaisant dans ce premier volume Sans aller jusqu'à dire que l'art, psychologique par essence, n'est sociologique que par accident, il faut admettre que l'art, comme la religion, a un fondement individuel et n'emprunte au milieu social que ses conditions extérieures, qu'il ne peut pas, il est vrai, ne pas lui emprunter. M. Lalo le re-

connaît d'ailleurs implicitement, puisqu'il déclare que l'homme possède une véritable conscience esthétique à côté de la conscience morale ; l'observation est exacte, mais il en ressort justement que l'esthétique est avant tout individuelle et psychologique, et que l'esthétique sociologique ne sera que l'étude des conditions superficielles et artificielles que le milieu imposera à l'individu. Cette étude, au surplus, pourra être très intéressante et très utile, et les savants chapitres que notre auteur a écrits sur l'art et le métier, l'art et le luxe, l'art et la famille, l'art et la guerre, l'art et la religion, abondent en vues fines ou profondes ; bien qu'écrit avec un sérieux un peu germanique, son livre intéressera au plus haut point le lecteur soucieux de ces problèmes et prendra place à côté, malgré tout, de ceux de Wundt, de Guyau et de Tarde.

A la même préoccupation appartient le livre de M. Maignan, **Régionalisme d'esthétique sociale**, reproduction d'un rapport de mission que le Sous-Secrétariat d'Etat des Beaux-Arts avait confiée à l'auteur avant la guerre. M. Maignan a déjà donné un livre d'*Economie esthétique* dont le sous-titre dit bien l'idée : « La question sociale sera résolue par l'esthétique » ; et son nouvel ouvrage développe un mode d'application pratique de ce programme. Il s'agit, d'abord, de constituer un Album de régionalisme français donnant des plans d'exploitations, d'outillages, de constructions, d'extensions de villes, de mobiliers, de tissus, etc. et ensuite de créer des Manufactures de constructions régionales par l'intermédiaire de coopératives de production, qui exécuteraient les données de l'Album en permettant à l'activité ouvrière d'atteindre toute son ampleur ; et ainsi, ajoute l'auteur, disparaîtrait le double marasme dont nous souffrons, marasme politico-économique dû à la centralisation et marasme des métiers dû à une production de plus en plus étrangère à l'art.

Dans tout ceci il y a beaucoup de vrai, et on ne peut que louer M. Maignan de sa double ambition de rénover la vie provinciale et de ressusciter les métiers locaux. Mais des ambitions trop vastes ou trop tenaces ont leur danger et il faudrait y regarder à deux fois avant de remplacer nos institutions politiques et économiques par celles que propose notre auteur. Comment se recruterait cette Commission de l'Album qui serait le grand moteur de l'organisation nouvelle et remplacerait, en fait, conseils généraux et parlements régionaux possibles ? M. Maignan se borne à dire

qu'elle se dotera des plus vigoureuses compétences. C'est vague. Qui découvrira ces compétences ? Qui les nommera ? Qui les contrôlera ? Qui les révoquera et remplacera ? Le groupement du premier noyau, paraît-il, se fera d'enthousiasme ; c'est de plus en plus vague ! Et les appuis financiers viendront des ministères qui seront alors les maîtres et non les Commissions des Albums. Même observation pour ces « Gouvernements de production » que l'auteur voit « s'ériger au sommet des centres attractifs marqués sur l'atlas régionaliste » et qui constitueront les Manufactures de constructions régionales. Qui nommera ces Gouvernements ? Dire qu'ils seront composés non plus d'avocats, de médecins et de journalistes, mais de sociologues, d'artistes et d'ingénieurs, n'est nullement rassurant ; outre que tout le monde peut se dire sociologue et même artiste et ingénieur, il faudrait savoir si ces nouvelles équipes, même techniquement compétentes, auront la conscience voulue pour gouverner des manufactures qui ne pourront marcher qu'avec l'argent du contribuable ; les « parlements économiques », dont certains s'engouent tant, auraient certainement plus d'inconvénients que nos parlements politiques actuels...

Toutes ces objections ne sont pas d'ailleurs pour repousser en bloc les projets de M. Maignan. Ses Commissions d'Albums et ses Manufactures régionalistes peuvent être très précieuses, mais à condition qu'elles se meuvent dans le domaine privé, qu'elles ne visent pas à organiser des gouvernements de production et qu'elles nous épargnent de nouvelles expériences d'étatisme ou de syndicalisme industriels ; celles que nous avons faites pendant la guerre et celles dont nous voyons les catastrophiques effets en Europe orientale nous suffisent amplement !

Le livre de M. Charles Deloncle, **Capital et Travail, Vers les temps nouveaux**, rendra les plus grands services à ceux qui veulent se faire une idée des multiples, subtils et loyaux efforts que nous avons faits pour réconcilier ces forces du travail et du capital qui se croient hostiles, et qui ne devraient être qu'alliées. D'abord, M. Charles Deloncle, sénateur familiarisé avec toutes ces questions (il est notamment président du Groupe de la coopération de production, ce qui est une grande preuve de bonne volonté, les coopératives de production n'ayant jamais rien donné de sérieux), était tout à fait autorisé pour nous fournir un aperçu d'ensemble de ces efforts, et le fait est que, depuis le beau livre déjà ancien,

puisqu'il remonte à l'Exposition universelle, de M. Charles Gide, *Economie sociale*, je n'avais pas lu de tableau aussi complet de nos œuvres législatives de pacification sociale. En outre, M. Deloncle traite ces diverses questions non seulement avec compétence, mais encore avec sagesse (hélas, ce n'est pas un pléonasme) et tout ce qu'il dit contre les sots furieux du communisme et du syndicalisme révolutionnaire est à approuver sans réserves, mais, ceci posé, il semble que sa sagesse pourrait être supérieure encore. Dire que le salariat engendre la lutte des classes, c'est manquer de justesse et de justice ; d'abord il n'y a pas de classes, il n'y a que des pauvres et des riches, et le problème social consiste à diminuer le nombre des pauvres et le degré relatif de leur pauvreté, et pour cela le meilleur moyen, le seul moyen, c'est encore le travail individuel aidé par ses bons sergents d'armes, l'invention, la coopération, l'ordre et l'épargne. Non, certes, que je nie les bons effets sociaux et moraux de la participation aux bénéfices et de l'actionnariat ouvrier, mais tout cela ne détruira pas heureusement le salariat, c'est-à-dire la rémunération du travail payé d'avance. Les ouvriers s'en rendent si bien compte qu'aucun d'entre eux n'accepterait d'être payé autrement. Voit-on un maçon consentant à ne toucher son salaire que quand la maison sera finie et que les locataires auront payé leur premier terme ? et voit-on un typographe acceptant que son salaire futur varie suivant le plus ou moins de vente du livre qu'il vient d'imprimer ? Les gens compétents et consciencieux comme M. Deloncle feraient bien mieux de ne pas se gargariser ainsi de niaiseries, d'éviter ces rodomontades ridicules : « Que la Bourgeoisie prenne garde ! » bonnes tout au plus pour les réunions électorales et de se mettre avec calme et bon sens en face du problème. Qu'à sa solution puissent contribuer les institutions dont parle l'auteur, coopératives, primes de gestion, parts de bénéfices, ententes entre patrons et artisans, présence des ouvriers dans les conseils d'administration et de direction, etc., loin de moi l'idée de le nier, mais tout cela n'est pas le principal; le principal, c'est le génie d'invention chez les savants, le génie de direction et d'administration chez les patrons, le goût du travail et le respect du travail chez les ouvriers, et, chez tous, savants, patrons, capitalistes et ouvriers, le bon sens et le bon esprit de concorde synergique. Quand tout cela sera réalisé, les sénateurs et députés n'auront plus besoin de flat-

ter les illusions ou les exaspérations de leurs concitoyens, et même dans les réunions électorales on s'abstiendra de parler de lutte de classes, d'ignominie bourgeoise, de tyrannie capitaliste, etc.

A ce propos de reconstitution sociale, M. Gilles Normand pourrait bien avoir mis le doigt sur la plaie dans son livre **La conscience professionnelle**. La mettre à la base de notre ordre économique, c'est dire, encore une fois, que la morale domine tout, car toute l'éthique, depuis le vulgaire article de Code pénal jusqu'au plus sublime accès de mysticisme, tient dans ce simple mot conscience. Tout serait sauvé si chacun avait le respect sincère de son travail, de son rôle humain, même l'oisif, car l'oisif lui aussi a son rôle humain à jouer, et il devrait donner au moins l'exemple de la bienveillance souriante et de la serviabilité indéfectible. A plus forte raison y a-t-il une conscience professionnelle pour le capitaliste, pour le « sociologiste », pour le journaliste. Et de toute évidence, enfin, il y en a une pour le patron et l'ouvrier; le patron qui ne penserait qu'à accroître son bénéfice au détriment de ses collaborateurs ou de ses acheteurs manquerait de conscience, comme en manquerait l'ouvrier qui toucherait son salaire sans accomplir le travail correspondant ou en l'accomplissant mal. Mais comment faire naître cette conscience ou l'empêcher de se flétrir? M. Gilles Normand indique un moyen sûr, mais lent, l'éducation. Lent, oui ! Sûr? hélas! N'importe, reconnaissons-le, c'est le seul, puisque qui dit conscience dit bonne volonté. L'éducation suffira-t-elle à provoquer ce mouvement spontané de l'âme ? Espérons-le, encore que l'impératif catégorique aujourd'hui soit bien peu impérieux, qu'il soit laïque ou mystique. L'auteur nous propose, d'ailleurs, d'autres remèdes d'estime immédiate, la discipline de l'instinct sexuel, le travail obligatoire, l'incorporation du prolétariat dans la Cité par une sorte de socialisme terrien, mais tout ceci devient un peu délicat. La chasteté est une excellente chose et l'effort spontané pour l'observer prouve une grande énergie morale, mais elle n'a qu'un lointain rapport avec la conscience professionnelle ; quant au travail obligatoire et au communisme rural, ce sont là de bien grosses machines et d'un rendement problématique. En vérité, M. Gilles Normand aurait pu se contenter de sa plaidoirie originaire en faveur de la conscience professionnelle, et alors il aurait pu la faire plus courte, plus précise, sans ces amplifications oratoires qui fatiguent et ces exagérations qui impatientent. Je

n'en cite qu'une : l'auteur prétend que c'est par milliers que, pendant la guerre, on a fusillé des innocents. Comment un homme de sang-froid ou seulement de bon sens peut-il écrire de pareilles inexactitudes, dont ne manqueront pas de tirer profit nos ennemis tant du dehors que du dedans ?

Memento. — André de Maday : *La Charte internationale du Travail*, Rieder. Le substantiel travail du professeur à l'Université de Neuchâtel donne *in extenso* les articles des derniers traités de Versailles, Saint-Germain, etc., qui se rapportent au régime international des ouvriers avec d'intéressants détails sur l'organisation permanente du travail de la Société des Nations et sur les Conférences de Washington, de Gênes. — Charles Rappoport : *La Révolution mondiale*, Editions de la Revue communiste. Recueil d'articles *ad majorem Lenini gloriam*. Les bolchevistes doivent avoir le plus profond mépris pour l'œuvre de la Société des Nations, n'essayons pas de les convertir ; on ne discute pas avec les dévots, disait Taine. — Monatte : *Réflexions sur l'Avenir Syndical*. Bibliothèque du Travail. Encore du bolchevisme, mais syndicalisme et bolchevisme font deux. — *Kropotkine*, tome II, Bibliothèque du Groupe de propagande par l'écrit. Ici, c'est le clan anarchiste dont le clan bolcheviste est le pire ennemi, et qui le lui rend bien. — Camille Le Mercier d'Erm : *La Bretagne libertaire*, édition de la Revue « Les Humbles ». Ceux qui pourraient croire que tous les Bretons sont attachés aux idées de l'ancien régime se détromperont en lisant cette anthologie. Il y a les Rouges de Bretagne, comme il y avait déjà les Bleus de Bretagne. — C. Bouglé : *L'éducation laïque*, Rieder. Enfin nous sortons un peu de la Truculence ! Le docte professeur en Sorbonne reproduit ici trois anciennes conférences très sages : L'attitude de l'éducateur laïque en matière de religion ; L'éducation morale et les tendances socialistes ; et l'enseignement du patriotisme. — Georges De la Hache : *Les Débuts de l'Administration française en Alsace et en Lorraine*, Hachette. Ce gros et sérieux travail étudie l'œuvre de réadaptation des provinces séparées à la mère patrie ; on a été sévère sur cette œuvre, et je ne veux pas dire que tout a été parfait et qu'aucune bévue n'a été commise, mais, dans l'ensemble, il ressort de ce livre que la réadaptation s'est faite avec beaucoup de bonne volonté, de sérieux, de loyauté et qu'en somme l'Alsace et la Lorraine doivent se réjouir, même au point de vue technico-administratif et industrio-commercial, d'avoir réintégré leur place dans l'ancienne France. — Roger Lambelin : *Le Règne d'Israël chez les Anglo-Saxons*, Bernard Grasset. L'auteur insiste surtout sur le sionisme, et il est certain que nous autres, Français, pouvons être un peu ahuris de voir la Palestine de nos croisés devenir un beylicat judéo-britannique. Mais aller jusqu'à voir une machine talmudique dans

la Société des Nations est tout de même excessif! — Jean Desthieux : *Eloge de la Danse*, Editions Sansot. Nous allons du sévère au plaisant; la brochure est finement écrite et très joliment imprimée. — Berthe Dangennes : *Les étapes de l'amour. Le cœur s'inquiète. Cœur contre cœur. Pourquoi ils varient, pourquoi elles varient.* 3 vol. Nilsson. Tout cela est charmant, mais n'a que de lointains rapports avec la science sociale. Je me contente donc de signaler ces aimables circumbilivaginations. Le moraliste y apprendra avec une joie attendrie que *ils* et *elles* varient absolument pour les mêmes motifs, par surprise, dépit, persuasion, pitié, vanité et nostalgie d'amour, six motifs, pas un de plus ni un de moins, et il en conclura, plein d'orgueil, que jamais la femme ne varie par cocotterie, et jamais l'homme par paillardise. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas tous avoir à Mme Dangennes pour cette réconfortante découverte !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Les aspects de la crise actuelle. — S'il y a, comme l'enseignent la plupart des philosophies de l'histoire, dans la vie des sociétés, des périodes critiques et des périodes organiques, on peut reconnaître à bien des signes que, depuis plusieurs années, le monde traverse une période critique, dont la fin de la guerre n'a pas marqué le terme.

La crise économique est, assurément, de tous les aspects du malaise général celui qui frappe ou qui préoccupe le plus grand nombre d'individus, car, si l'on peut s'abstenir de tout acte politique, éviter de réfléchir sur les problèmes moraux, le plus humble des hommes se mêle à la vie économique de son temps et se trouve emporté dans tous ses remous.

Quand s'aperçoit-on qu'il y a crise économique ? Pour la plupart d'entre nous, crise économique signifie hauts prix, déséquilibre entre les moyens d'existence et le coût de cette existence. Pour l'économiste, une crise se caractérise essentiellement par un arrêt dans la hausse des prix, déterminant une paralysie du marché des produits. Cela étant, il faudrait conclure qu'il y a presque toujours crise économique pour quelqu'un et que la crise des uns ne saurait coïncider avec la crise des autres.

Cependant, une telle conclusion manquerait d'exactitude. Il est des périodes de bonne santé, sinon d'équilibre parfait, dans la vie économique : on voit alors les capitaux s'offrir à un taux

modéré et se répartir judicieusement entre les diverses branches de la production ; on assiste à des mouvements synchroniques des prix et des revenus, qui maintiennent entre eux un rapport harmonieux ; l'esprit d'entreprise se développe avec prudence ; il y a de l'occupation pour chacun et le parasitisme ne prend pas des proportions excessives.

Mais ces périodes sont rares et, le plus souvent, la vie économique subit un malaise qui tend à une allure plus ou moins rapide vers l'état aigu. On voit alors la surabondance de monnaie engendrer les hauts prix des choses ; cette hausse surexcite l'esprit d'entreprise en même temps qu'elle augmente les prétentions des détenteurs de capitaux ; l'argent, quoique abondant, devient cher, mais on en fait un emploi désordonné, soit en le consacrant à des consommations socialement coûteuses et improductives, soit en l'investissant dans des industries déjà saturées. Ces dernières ne trouvent plus à écouler leur production, qui encombre le marché, la cherté persistante effarouche le consommateur qui s'abstient et, les stocks constitués dans l'espoir d'une hausse ne se vendant plus, leurs détenteurs se voient forcés de faire appel aux banques pour maintenir leur « position ». — Les banques, au bout de peu de temps, refusent de renouveler ou d'augmenter les avances garanties par des marchandises dont les prix baissent, et, à l'arrêt des fabriques engorgées de produits, s'ajoute la faillite des stockeurs à court de ressources liquides.

La panique s'est emparée du marché ; les stocks, même offerts à bas prix, ne trouvent pas de preneurs ; l'industrie ne reçoit plus de commandes, car ses clients, incapables de juger des causes de la baisse, la croient indéfinie et spéculent à la baisse comme leurs vendeurs, naguère, spéculaient à la hausse. On stocke le numéraire, les capitaux espèces, comme on a stocké les marchandises ; on n'achète plus de produits, on n'investit plus son argent dans les entreprises nouvelles. Les stockeurs de capitaux ne se rendent pas compte que leur spéculation risque de se voir sanctionnée aussi durement que celle des stockeurs de produits. Ceux-ci ont été surpris et ruinés par la baisse imprévue des prix ; ceux-là seront surpris et frappés par la reprise de la hausse des marchandises, d'une part, et par la baisse de l'intérêt, d'autre part.

§

Tous ces phénomènes, dont nous décrivons sommairement le mécanisme, ont été constatés ou vont l'être sans doute, dans la crise économique que traverse le monde depuis quelques années.

Au cours de la guerre, le fait économique le plus général fut celui de la hausse des prix de tous les produits, sans exception. Les causes de ce fait, que nous avons examinées ici même (*Mercure*, 15, III-1919), étaient, les unes, profondes et durables, les autres superficielles et passagères. La destruction de millions d'hommes en âge de produire, de capitaux fixes, de produits de consommation, la désorganisation des transports, l'émission déréglée de papier-monnaie, l'aggravation des impôts, les achats à tout prix faits par les administrations publiques et l'insouciance des consommateurs, telles étaient à divers degrés les causes de la hausse des prix. Il convient d'y ajouter l'appétit de lucre manifesté par tous ceux qui avaient quelque chose à vendre et le pullulement des intermédiaires dont l'intérêt était de voir la hausse s'accroître indéfiniment, puisque leurs commissions s'évaluent, le plus souvent, par un pourcentage du prix de vente.

Le public consommateur, et bon nombre de chefs d'entreprise, ont agi comme s'ils croyaient à la persistance et à la progression indéfinies de la hausse. On achetait à tout prix et par toutes quantités, de peur de manquer le lendemain de matières premières et d'objets de consommation, ou de se voir contraint de les payer plus cher. Des entreprises nouvelles se créaient chaque jour, sans aucun souci, chez leurs fondateurs, de savoir si elles répondaient à des besoins réels; appelant de gros capitaux, ces entreprises se voyaient obligées de maintenir de hauts prix, afin de pouvoir rémunérer leurs actionnaires. Les banques, pratiquant fréquemment le système de la participation aux bénéfices de leurs clients, se laissaient aller à soutenir, par leurs avances, des opérations de stockage ou d'accaparement, des émissions de valeurs peu sûres, mais qu'elles étaient certaines d'écouler dans un public dont l'inflation monétaire gonflait le portefeuille.

Et pourtant, un beau jour, qui se situe selon les pays, entre mars et juillet 1920, cette fièvre déraisonnable d'affaires s'arrêtait et une nouvelle crise, dirigée en sens inverse de la précédente, commençait. Le mouvement de réaction partit du Japon : les exportations

de soieries ayant fléchi, les banques nippones refusèrent de renouveler les crédits faits aux fabricants et aux négociants de cette industrie ; les uns firent faillite, les autres arrêtèrent leurs usines et congédièrent leurs ouvriers. Des centaines de milliers de chômeurs vinrent tout à coup encombrer le marché du travail, obérant les finances publiques par les secours qu'il fallait leur consentir et aggravant la mévente généralisée de tous les produits par les restrictions de dépenses que leur imposait la perte de leurs salaires.

Des faits analogues se produisirent aux Etats-Unis ; le mouvement gagna l'Angleterre, puis l'Europe continentale, et aujourd'hui le monde entier a vu sa température économique baisser étrangement, son activité se ralentir partout et ses difficultés croître pour des raisons inverses, mais pourtant dérivées de celles qui les avaient fait naître.

§

Au début de 1920, la grande masse du public jugeait et avec raison que le monde se trouvait en état de crise économique, entendant par là que les revenus de la plupart des individus ne leur permettaient pas de maintenir leur niveau de vie habituel, en raison de la hausse des prix. Aujourd'hui, ce même grand public maintient son opinion et pourtant la crise dont se plaignent les producteurs se caractérise par une baisse générale — (plus ou moins profonde selon les pays) — de tous les prix.

Ces opinions et ces constatations ne sont nullement contradictoires. C'est que le producteur, agriculteur ou industriel, ne connaît que les prix de gros, tandis que le consommateur ne connaît que les prix de détail, et que ces deux catégories de prix ne suivent pas des courbes d'un parallélisme rigoureux.

De 1914 à 1920 les prix de gros ont quintuplé, les prix de détail ont quadruplé. Depuis un an, les prix de gros ont diminué d'environ moitié, alors que les prix de détail, ou bien se sont maintenus, ou bien n'ont baissé (en France notamment) que dans une proportion médiocre.

C'est cette discordance même qui a causé la crise actuelle. Le consommateur, las d'attendre la baisse que les journaux lui promettaient ou réclamaient pour lui, fatigué de ne pouvoir équilibrer son budget, s'est tout d'un coup mis à réduire ses achats dans une très large mesure. Cette abstention systématique, cette

grève facilement concertée, a déclenché toutes les conséquences de la mévente. Les commandes en fabrique ont cessé, malgré les offres de tarifs réduits ; de nombreux ordres ont été annulés, arrêtant la production de prévision ; les stockeurs, effarés, ont jeté leurs stocks sur le marché sans pouvoir toujours les vendre, mais précipitant ainsi la débâcle des cours. Les banques, alarmées et comprenant l'imprudence d'avoir détourné le crédit de sa véritable fonction, qui est d'aider la circulation et non le stockage des biens, suspendirent leurs avances et nombre de maisons durent, soit arrêter complétement, soit réduire leurs opérations. Un vaste mouvement de chômage fut la conséquence immédiate de cette crise, avec, comme résultat, la diminution sensible du pouvoir de consommation de la classe ouvrière.

Réduire la production et faire chômer les ouvriers, tels sont les seuls remèdes auxquels on semble avoir pensé pour résoudre la crise. A notre avis, ils ne peuvent que l'aggraver.

Pour remettre en marché le mécanisme économique momentanément enrayé, il faut, avant tout, rendre confiance au consommateur, d'une part en le faisant bénéficier de la baisse tant attendue et, d'autre part, en l'instruisant sur les véritables causes de cette baisse, afin de lui ôter l'illusion qu'elle va s'accroître encore et qu'il est sage de suspendre ses achats.

Cette deuxième condition est affaire de propagande par la presse surtout, et nous ne l'entreprendrons pas ici. Quant à la baisse des prix de détail, elle s'imposera tôt ou tard au petit commerce, quand il verra s'épuiser ses réserves et sentira la nécessité de renoncer aux marges exagérées de bénéfice auxquelles il s'était très facilement habitué pendant la guerre.

La baisse des prix de détail est indispensable pour déterminer la reprise des achats ; elle ne s'obtiendra que par la compression des bénéfices. Cette compression des bénéfices du producteur, à tous les degrés, doit s'accompagner de la réduction du nombre des intermédiaires et du taux de leurs commissions. L'une et l'autre doivent être durables, si l'on ne veut pas provoquer un retour de la crise par hausse trop rapide des prix.

Parmi les causes de hausse, il en est qui peuvent disparaître ou s'atténuer; la diminution prudente mais continue de la circulation monétaire, l'augmentation des moyens de transport et la réduction des tarifs (comme conséquence de la baisse du charbon),

le remaniement de certains impôts, le rétablissement de la paix internationale et la reprise des libres échanges entre les peuples, voilà autant d'événements que l'on peut escompter et qui agiront d'une manière durable, dans le sens de la baisse des prix.

Quant à la baisse des salaires, à laquelle on s'est hâté de recourir, elle est, en même temps qu'une injustice sociale, un contresens économique. Elle est injuste, parce que les salaires ayant haussé moins vite que les prix, les ouvriers n'ont pu réaliser d'économies, et parce que les prix de détail actuels ne justifient pas encore la régression des salaires. Elle est absurde économiquement, parce que le monde souffre, non pas d'une surproduction, mais d'une sous-consommation ; or, réduire le salaire, c'est décourager l'effort productif et c'est diminuer le pouvoir d'achat de la partie la plus nombreuse de la population.

Pour sortir de la crise, il faut regagner la confiance des consommateurs et donner de l'élan à la production, afin d'obtenir l'abondance des produits, qui seule constitue la prospérité économique. Hauts prix et bas prix, abondance ou rareté d'argent, ne sont que des événements indifférents en eux-mêmes. Ce qui importe, c'est que les hommes aient beaucoup de produits à se partager et que leurs revenus soient équilibrés de telle sorte qu'ils puissent se procurer tous les biens nécessaires à une vie aisée.

Toutes les crises économiques se ramènent, en somme, à une mauvaise répartition des produits et à la désharmonie entre les revenus et les prix. Pour les éviter, il faudrait ne pas livrer l'activité économique au hasard, bannir l'amour immodéré du lucre, résister à la fièvre des affaires, introduire un peu de justice dans les rapports de producteurs à producteurs, et de producteurs à consommateurs.... Il faudrait être sages, prévoyants, pondérés.... mais c'est là demander beaucoup aux hommes d'aujourd'hui, de tous temps peut-être, aussi continuera-t-on à considérer comme inéluctables des crises qui, bien souvent, sont l'œuvre de ceux-là mêmes qui ont le plus à en souffrir.

ROGER PICARD.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

En marge de la deuxième Assemblée. — Voici quelques remarques au jour le jour, en attendant les vues d'ensemble et conclusions. Une fois par an on danse au village. Toutes

proportions gardées, la veille et le début de l'Assemblée peuvent s'intituler la fête au village : drapeaux et feux d'artifice. Mais à Genève aussi il y a la cathédrale de Saint-Pierre. On sait que, traditionnellement, dans les grandes circonstances, Genève monte à Saint-Pierre. La fête a un premier acte religieux. Au commencement il y a un culte. Cette année, le culte fut franco-anglais. A vrai dire il y avait peu ou point de représentations des diverses religions de la terre à ce culte bilingue. Quant aux drapeaux, la vérité oblige à dire qu'ils fleurissaient exclusivement à la façade des hôtels. Encore deux observations de surface, mais significatives : le peuple ne s'est pas dérangé. Il était absent, sauf à l'illumination de la rade, et son absence dure. De leur côté, grands et petits bourgeois, qui l'an passé s'arrachaient les cartes d'entrée, marquent cette année moins d'empressement : la foi s'est-elle refroidie ou la curiosité calmée ?

Première séance (5 septembre). — Les discours d'ouverture peuvent n'être écoutés que d'une oreille. Depuis un an ils n'ont pas eu le temps de changer de métaphores ni de péroraison. Ni les délégués de visage : ils sont trop attachés à leur fonction. De retrouver des visages connus, cela produit une impression de stabilité et, malgré les hiérarchies, de familiarité. On se surprend à traiter des chefs d'Etat et ambassadeurs en vieilles connaissances.

Dans un siècle policé, telle est la puissance du gendarme, ils faut que les papiers soient en règle. L'Assemblée commence par nommer une commission de vérification des pouvoirs. Une liste des noms à la main, M. da Cunha se lève. Pourquoi lui ? On le saura dans un moment.

L'élection du président est renvoyée à l'après-midi. Est-ce qu'il y aurait du tirage ?

2e séance (5 septembre). — Il y a du tirage. Les conciliabules n'ont servi de rien. Il faut rentrer en séance avant qu'un accord ait pu se faire sur un nom. Dupe ou complice, le président chinois invite les membres de l'Assemblée à faire des propositions de candidature. Une seconde de silence, six cents personnes qui se taisent et tout de suite M. Balfour prend l'offensive. Au nom des Britanniques, il lance le nom du Jonkheer van Karnebeek. La réplique est instantanée. M. Jonesco lance le nom de M. da Cunha. La bataille est engagée. Alors, tardivement, de la lointaine

Colombie arrive une protestation : les décisions concernant les personnes doivent être prises au scrutin secret. Nul n'avait pensé au règlement. L'Assemblée décide d'appliquer le règlement. Rien ne s'y oppose plus maintenant que par une manœuvre d'apparence ingénue, les deux noms lâchés publiquement permettent de voter au scrutin secret. Au premier tour M. da Cunha obtient 12 voix et 15 au second, cependant que le Jonkheer passe de 19 à 21 voix. Ces quatre chiffres examinés de près donneraient lieu à quelques considérations sur l'équilibre des forces (et des sympathies) en Amérique du Sud et dans le monde en général. Au total, maigre victoire pour la Hollande, maigre victoire pour la Grande-Bretagne, mais victoire quand même. Dans les cas douteux, l'appoint des Dominions fait pencher la balance.

La Hollande après la Belgique arrive à la présidence. L'honneur revenait à la Suisse, si elle eût voulu. Elle aurait accepté la présidence pour M. Motta, chef de la délégation ; s'agissant de M. Ador, elle l'a refusée. Mais la question de personnes qui a joué son rôle se complique d'une question de principe : offre-t-on la présidence à un homme ou à un pays ? Les gouvernants, toujours susceptibles, ont de la peine à admettre qu'un homme sorte de la hiérarchie officielle pour s'imposer par ses mérites seuls : c'est de la concurrence déloyale.

Cet épisode présidentiel a d'autres aspects encore. Il apporte une confirmation de plus aux conclusions de M. Louis Dumur sur les *deux Suisse*. M. Motta est à la tête d'un gouvernement qui a fait de grands efforts pour entraîner la Société des Nations, mais qui s'aperçoit que le vent a tourné. Bon politicien et pauvre homme d'Etat, il a consolidé sa situation intérieure et compromis son prestige à l'extérieur, en refusant le passage aux troupes de police internationale. Il représente ce qui reste du principe de neutralité (1). Comme les débats de la Commission du blocus viennent de le montrer, ce principe entrera souvent en conflit avec le droit nouveau que définit le Pacte et dont l'abstention américaine rend l'application difficile en général et, sur certains points, impossible.

Un Hollandais succède à un Belge à la présidence de l'Assemblée des nations. Les petits Etats ne peuvent pas se plaindre.

(1) Voir dans la *Revue militaire Suisse* de mars et avril 1921 les articles de M. Feyler sur la Suisse stratégique et la Société des Nations.

Encore faut-il voir de quels prix sont payés les honneurs et à quoi ils engagent. En fait de politique étrangère, la Suisse persiste à avoir une politique toute négative et d'abstention. Mais on est obligé de reconnaître qu'elle est d'une indépendance qui peut faire envie à beaucoup de petits Etats : il resterait à expliquer à quoi elle la doit.

En offrant la présidence à un Hollandais, est-ce que l'Angleterre a posé la candidature de la Hollande au Conseil de la Société dont les quatre Membres non permanents vont être changés ? La Hollande fait contrepoids à la Belgique sur le continent ; elle a des colonies entre l'Inde et le Pacifique.

3e *séance* (6 septembre). — Deux heures de piétinement sur place. Le président ne sait pas encore présider. Il ressasse les articles du règlement et s'empêtre dans les questions entrecroisées. Il tatillonne avec componction. Cela donne le temps d'observer l'Assemblée. C'est presque la même qu'il y a un an. Mais l'atmosphère est autre. L'An passé les Alliés s'opposaient aux non belligérants. L'admission éventuelle de l'Allemagne donna lieu à un combat d'avant-garde. Cependant une bonne volonté animait les délégués des cinq continents. Tous sentaient la solennité de l'heure et la nécessité d'aboutir. A défaut d'enthousiasme, il y avait de la bonne volonté et une attente confiante.

En une année la Société a suffisamment consolidé sa base européenne pour que l'Allemagne passe momentanément à l'arrière-plan de ses préoccupations. L'Autriche et la Bulgarie siègent parmi les autres nations. Rien ne les fait remarquer ou ressortir. On s'éloigne de la grande guerre. De Versailles et des traités de paix venait un danger de discorde. De Washington, aujourd'hui, vient une menace d'impuissance et de dislocation. Ainsi l'Assemblée est détournée de l'œuvre accomplie qui pourrait lui inspirer confiance. Son horizon s'est élargi. Les deux grands partis suscités par la guerre se disloquent. De nouveaux courants apparaissent. Il y a de l'incertitude dans l'Assemblée, des suspicions, des rivalités et de l'appréhension.

Le président n'a pas fait avancer les débats d'un pas. A ses scrupules de juriste méticuleux s'ajoute la crainte de s'imposer à une Assemblée où il devine des résistances et il la laisse sans suite.

4e *séance* (6 septembre). — L'Assemblée, qui parfois s'est mon-

trée jalouse de ses droits, affirmant qu'elle était l'organe essentiel de la Société, choisit pour vice-présidents : cinq membres du Conseil. Simple geste de courtoisie ou hommage de gratitude ?

5e séance (7 septembre). — Le Chili proteste contre l'inscription à l'ordre du jour de l'Assemblée de son différend avec la Bolivie. Il déclare la Société incompétente. Aucun fait nouveau n'a été apporté au débat(1). Il est remarquable que le Chili n'invoque pas la doctrine de Monroe, qui a de violents adversaires en Amérique latine, mais invoque adroitement l'intangibilité des traités de paix. Comme l'a fait observer le représentant de la Bolivie, dans une réponse pleine de modération et de dignité, la question dépasse les limites d'un différend local : il s'agit de déterminer le domaine d'action de la Société. De l'exposé des faits, il semble résulter que la province contestée appartient en droit à la Bolivie, mais qu'en fait le Chili, depuis qu'il s'en est emparé, lui a assuré une grande prospérité. L'Assemblée s'est tirée d'affaire provisoirement par une décision ingénieuse : la question reste à l'ordre du jour (ce qui donne satisfaction à la Bolivie), mais à titre de question « réservée » (ce qui donne satisfaction au Chili). C'est un succès pour la Bolivie. La délégation chilienne a dû accepter le renvoi à une Commission dont les débats permettront aux délégations de se faire une opinion.

Depuis un an, le Conseil et les commissions tendent à donner du Pacte une interprétation qui, dans tout conflit, donne toutes garanties aux Etats directements intéressés. Le Chili peut être invité à collaborer à la recherche d'une solution. Si le Chili refuse, comme il en a fait l'insinuation, le départ d'une délégation causera moins de tort à la Société qu'une fin de non recevoir opposée à la requête d'un peuple confiant en elle. Il ne faut pas confondre une politique prudente avec une politique timorée.

Le Pérou semble se désintéresser de la question. Son représentant n'est pas encore arrivé. Le retard est peut-être intentionnel.

6e séance (8 septembre). — M. Branting ouvre la série des discours sur l'œuvre du Conseil. Désormais les discours sont obligatoirement en deux points : le passé et l'avenir, car la Société a maintenant un passé. Le double thème des réalités et des principes se complique chez les orateurs successifs d'un savant do-

(1) *Mercure*, 15-11-1921.

sage de critiques et d'éloges. M. Branting charge le Conseil, qui a bien des choses à se reprocher. Mais l'attaque du grand tribun tourne à la jérémiade. Le dépit ne parle pas autrement. M. Branting bougonne.

Lord Robert Cecil est un des animateurs de l'Assemblée. Il lui manque pourtant certaines qualités qui font un chef. Il est élancé et voûté. Sa voix de tête tout à coup se casse et devient grave. Elancement, retombement. Il y a en lui de l'hésitation. Il est à l'avant-garde, une motion à la main, mais ne perd pas contact avec le gros de l'armée. Il intervient au point critique du débat, demande des précisions, met au point ou en lumière, exhorte — et tout à coup transige. Gentilhomme et parlementaire, il entre dans les vues de l'adversaire par courtoisie naturelle et par manœuvre. Sa modération inopinée décourage les espoirs nés en lui et ne lui vaut que de bonnes paroles des Gouvernants qui craignent ses incartades. Son influence grandira au fur et à mesure que les délégués à l'Assemblée seront moins exclusivement les représentants des Gouvernements qui les chargent d'un mandat impératif.

Un discours où il ne serait pas question de publicité et d'opinion publique ne serait pas de lord Robert. Il a eu sur les Américains ce petit mot (à peu près) qui fait plaisir à tout le monde. « Ils vont tout de même un peu fort dans cette affaire des mandats; ils se plaignent à tue-tête des retards — dont ils sont cause. Jusques à quand... ? » Cela ne casse rien, encore n'y a-t-il pas beaucoup de gouvernants qui osent en dire autant en Europe à la tribune. Avec le même sans-gêne, lord Robert Cecil a fait le raisonnement suivant : la Commission des armements ne sert à rien, je propose donc qu'on la supprime. — Il semble que l'audace et le génie consistent quelquefois à révéler du haut des rostres le secret de polichinelle.

La séance s'est achevée par le poème français d'un prince persan. D'une voix basse et chantante le prince Arfa-ed-Dowled a scandé les strophes d'un discours mêlé de prose et de vers où il contait l'adhésion confiante du schah à la Société des Nations, la cour permanente de Justice internationale et la Perse démocratique. Pour la première fois depuis le début de la session on vit les journalistes se dérider et sourire : comment peut-on être Persan ?

PRICE HUBERT.

GÉOGRAPHIE

Les grandes percées des Alpes. — A l'heure où l'on vient de commémorer en France et en Italie le percement du Mont-Cenis accompli en 1871 et qui rattache les régions de Lyon et de Turin, il n'est pas dénué d'intérêt de jeter un regard sur ce qui s'est accompli en ce genre depuis cet événement célébré par nos pères et nos grands-pères comme une des merveilles du Monde.

La ligne du Mont-Cenis ne marquait cependant pas le premier rang chronologique dans la traversée des Alpes. Les Alpes orientales avaient pris les devants, mais surtout parce qu'elles n'exigeaient pas de percements profonds. Ainsi le Semmering entre la Styrie et la Basse-Autriche est franchi par un tunnel qui le cède à beaucoup de percées de plaine (1.431 m) et qui ne représente pas le tiers de la longueur de celui de la Nerthe près de Marseille. Quant au Brenner, devenu aujourd'hui passage international entre le Tyrol italien et la région d'Innsbruck, il n'a pas de tunnel notable parce que la ligne franchit le point culminant du col. La percée destinée à rapprocher la vallée de la Maurienne ou de l'Arc de celle du Pô était donc bien une réalisation des plus puissantes auxquelles se fût essayé jusqu'alors le génie humain. De plus cet événement économique correspondait, lors des débuts de son exécution, à un grand événement politique. La France venait de combattre pour l'Italie à Solférino et de s'enrichir de la Savoie. L'illusion pouvait se donner cours qu'il n'y avait pas plus d'Alpes qu'autrefois de Pyrénées. Mais les relations entre peuples sont fluctuantes et il n'était pas moins difficile en ces temps de prévoir les développements rapides du trafic international que la prochaine entrée de l'Italie dans la Triple Alliance.

A peine la pioche avait-elle effleuré les rochers du Mont-Cenis, en 1860, que déjà une compagnie française s'appliquait à créer une voie ferrée le long de la vallée supérieure du Rhône et la baptisait du nom prometteur de ligne d'Italie. Il s'agissait de s'attaquer au massif du Simplon, que déjà Bonaparte avait vaincu en 1806 par l'établissement de la merveilleuse route qui remonte le lac Léman et le fleuve et qui, de Brigue, s'élève majestueuse à travers une des vallées les plus brèves, mais les plus curieuses

des Alpes. Hélas, la compagnie sombra pour avoir cherché à précipiter les choses, pour avoir vu trop grand et pour n'avoir pas tenu compte des vœux des populations et des bourgades traversées. Cependant deux compagnies dites du Simplon reprirent les projets à l'étude en construisant divers tronçons de la ligne d'accès du côté suisse. Ainsi la voie s'avançait par étapes: à Sierre en 1865, à Loèche en 1877, à Brigue au pied du colosse en 1878.

Cependant cette crise favorisait la priorité des partisans du Gothard. Et comme en ces temps la Suisse ne pouvait compter sur ses propres moyens, les événements politiques allaient servir ce dernier en même temps que sinon détourner la France du Simplon, du moins la rendre inquiète et prudente. Les deux projets concurrents devaient d'ailleurs diviser longtemps la Suisse et séparer presque diamétralement ses deux principaux éléments ethniques. Aux conventions signées en 1866 par la Confédération et les Etats Wurtembergeois, Badois et Prussien, succédait celle du 28 octobre 1871 avec le nouvel Empire. Ce fut la base officielle de l'entreprise qui, dès ce moment, entrait en activité. Son exécution ouvrait à l'accès des touristes deux des régions les plus romantiques des Alpes, soit les cantons de la Suisse primitive avec les paysages historiques ou légendaires qui illustrent les lacs de Sempach, de Zoug, des Quatre Cantons, avec leurs sites évocateurs des actes héroïques de Guillaume Tell et de ceux du général Lecourbe acculant Souvaroff à une retraite qui fait pâlir celle de Xénophon. Puis, sur le versant opposé, les bords plus gracieux, sinon aussi imposants, des lacs Majeur, de Lugano et de Côme. Sans doute, la traversée du cœur des Alpes offre çà et là quelque aridité sous ses horizons raccourcis, mais cette monotonie relative se compense par le spectacle bizarre du tracé de la ligne, où la locomotive semble jouer à cache-cache avec elle-même en s'élevant par des spirales souterraines qui déconcertent l'imagination. Le percement du tunnel principal, commencé le 4 juin 1872, était réalisé le 29 février 1880. A lui seul il absorba 57 millions; mais, outre cette percée diamétrale, la plus longue du globe à l'époque (14.900 mètres), la ligne compte encore 55 tunnels plus ou moins importants, d'une longueur totale de 40 kilomètres. L'inauguration eut lieu en grande pompe le 23 mai 1882 et, dès le 1er juin, la ligne était ouverte à l'exploitation.

Cependant la Suisse devait constater plus tard en quel traquenard l'avaient induite les « Etats protecteurs ». On sait quel *tolle* s'éleva peu de temps avant la grande guerre autour du renouvellement de la Convention du Gothard, laquelle, en compensation du rachat de la ligne par la Confédération, conférait aux puissances intéressées des avantages exorbitants.

Durant tout le temps des travaux du Gothard on n'avait cessé de parler du Simplon. En ces temps on se complaisait, en Suisse, à considérer cet autre percement des Alpes comme l'affaire de la France au même titre que l'autre de l'Allemagne. Nous avons dit que la création du chemin de fer de la haute vallée du Rhône était due à une Société française. A part les projets des Valaisans Clo, Venetz et Stockalper, puis du Genevois Louis Favre, entrepreneur des travaux du Gothard, on vit surgir toute une série de projets dus à des Français, Flachat, Vauthier, colonel de Bange, inventeur du fameux canon, Jacquemin, Thouvenot, Lehaître, Lourmel. Le champion parlementaire était Léon Renault, député puis sénateur des Alpes-Maritimes, mais on fondait plus d'espérances sur Gambetta, alors la première personnalité politique de France, qui, au surplus, venait villégiaturer au Château des Crêtes à Clarens, et qui cultivait l'amitié de Paul Ceresole, ancien président de la Confédération. En quittant le gouvernement fédéral, Ceresole avait pris la direction de la compagnie du Simplon au lendemain de la liquidation de la Ligue d'Italie. Malheureusement, plus le tribun français s'élevait à l'horizon de la politique, plus les nécessités de l'heure tendaient à éclipser l'intérêt d'une affaire qui, pour importante qu'elle eût été, ne rentrait pas dans le cadre de la haute politique. La question fut, cependant, présentée devant le Parlement, de l'opportunité de la création d'une voie ferrée à travers les Alpes ; mais on était quasi à la veille du renouvellement de la Chambre de 1881 et Gambetta, violemment combattu dans son fief électoral de Belleville, négligea de l'appuyer de sa puissante voix. Au reste, les préoccupations d'intérêt régional gâtèrent tout. Les partisans du Mont-Blanc et même du Petit-Saint-Bernard divisèrent les représentants des régions avoisinant la Suisse. De ce moment, la France ayant marqué son désir de garder son quant-à-soi, les cantons de langue française, réduits à ne plus espérer en elle, durent tourner leurs regards vers Berne, dont l'influence intellectuelle, jusque-là, avait été minime sur les

esprits de la Suisse occidentale. Il est certain que cette indifférence de la France à l'égard de populations parlant sa langue et participant de sa culture fut, du point de vue moral, une de ces fautes dont les conséquenses se réparent malaisément. Jamais autant que depuis on ne s'était épris de considération pour ce qui était de source germanique, et le prestige de Paris en fut atteint indirectement, ainsi qu'en pourrait témoigner la diminution du nombre de jeunes gens allant faire leurs études à Paris. La capitale française se vit de plus en plus préférer l'Allemagne, où l'on parfaisait l'étude d'une langue devenue indispensable, en Suisse, à tout homme politique, à tout savant, à tout technicien.

Il n'allait pas falloir moins de trente-trois ans pour détourner le peuple suisse romand de cette civilisation du Nord par laquelle il se laissait éblouir. La conscience de sa méprise devait éclater cependant à la vue des régiments du Kaiser se ruant à l'anéantissement de l'étincelant foyer de gloire qu'était Paris. Tout à coup, il sentit vibrer les fibres les plus secrètes des lointaines parentés de race et d'idées.

Pourtant, après une longue période de désunion entre simploniens et gothardistes, la cause du Simplon était gagnée. Ces deux groupes antagoniques, dont la limite séparative correspondait, à peu de chose près, à celle des langues, comprirent la nécessité d'un accord. Soutenu par Lausanne, par Fribourg, voire un peu par Berne, qui avait désormais son idée de derrière la tête, puis par Genève, en dépit qu'elle fût plutôt attachée au projet concurrent du Mont-Blanc, et du côté italien par les opulentes cités de Gênes et de Milan, il touchait à sa réalisation en 1898. En août le massif était à la fois attaqué par le nord et par le sud. Les travaux furent retardés à plus d'une reprise, soit par des grèves, soit par des accidents, tels que les voies d'eaux souterraines. La rencontre des deux galeries eut lieu le 24 février 1905 et celle des galeries II le 7 juillet. Car, au lieu de disposer la double voie dans une seule galerie, on avait ici préféré faire deux tunnels parallèles rattachés de distance en distance par des ouvertures. Ainsi la seconde galerie devait, avant l'achèvement de la première, servir de dépôt d'outils et de matériaux. Avec son seuil de plain-pied à la berge du Rhône, le Simplon est du côté nord une véritable ligne de plaine, quoique, pour l'évacuation éventuelle des eaux, on ait dû établir à l'intérieur une double pente

qui porte le niveau de 632 mètres d'altitude à l'entrée jusqu'à 703 mètres à son point culminant. Voici d'ailleurs l'altitude de son palier, comparativement à celle des galeries concurrentes ou auxiliaires :

Simplon	703 m.
Gothard	1.152 —
Lœtschberg	1.200 —
Arlberg	1.310 —
Mont-Cenis	1.295 —

Et voici les longueurs :

Arlberg	10.250 m.
Mont-Cenis	12.840 —
Lœtschberg	14.605 —
Gothard	15.984 —
Simplon	19.803 —

Ce dernier était ainsi, à l'heure de son achèvement, le plus long tunnel du monde. Il se pourrait que ce record lui ait été ravi depuis par suite du percement de la Cordillière des Andes entre l'Argentine et le Chili.

Du côté nord on accède au tunnel du Simplon, à 2 kilom. à peine de la gare de Brigue, là où Musset venait autrefois promener son ennui :

A Brigue dans les vieux chalets,
Au sein des Alpes désolées....

On y arrive, en venant de Genève, par le lac de ce nom ou par ses deux rives; mais la plus fréquentée est évidemment celle du nord, avec ses noms de lieux immortalisés par tant de personnalités illustres : Versoix par Voltaire, Coppet par M[mes] de Staël et Récamier, Nyon par Lazare Carnot, Lamartine et de nouveau Voltaire, Prangins par les Bonaparte et ce nouveau détrôné de Charles de Habsbourg, Aubonne et Morges par l'amiral Duquesne. A Lausanne, cette ligne est rejointe par celle de Paris-Dijon-Vallorbe. Puis la course se poursuit à travers d'autres cités universellement connues et plus modernes encore : Vevey, Montreux, Chillon, Villeneuve, où l'on quitte le grand lac pour s'enfoncer dans la profonde vallée du Rhône, dont le moindre des embranchements aboutit à quelqu'une des plus illustres sommités de l'Europe : Aigle et Bex aux Diablerets, Monthey et Saint-Maurice à la Dent-du-Midi, Martigny, au Grand-Combin,

au Grand Saint-Bernard et au Mont-Blanc, Sion et Sierre à la Dent-Blanche, Loèche au Wildstrubel, Viège au Mont-Rose et au Cervin, Brigue au Monte Leone et à l'Aletsch. Sur le versant sud, on débouche dans une vallée encore fermée, mais c'est pour virer bientôt par une galerie hélicoïdale dans la plaine de Domo-d'Ossola et gagner en peu de temps les rives enchantées des lacs Majeur et d'Orta.

Cependant, la France, qui, comme nous l'avons vu, s'était abstenue de toute participation à l'œuvre du Simplon, devait sentir peu à peu que le Mont-Cenis exigeait un trop long détour du trafic et du transit qui s'opèrent par sa capitale et ses actives contrées du Nord, voire du centre. La route plus septentrionale du Simplon, l'importance prééminente de Milan dans l'activité commerciale de l'Italie, devaient l'engager à entrer en négociations avec la Suisse pour un meilleur outillage des voies qui traversent le Jura, principalement dans la direction de Lausanne et de Berne, clés directes du fameux tunnel. Nous venons de faire entendre que les Bernois, lesquels de tous temps furent de grands stratégistes, allaient s'intéresser au Simplon après avoir quelque peu laissé aux cantons français le soin de leur tirer les marrons du feu. Aussi, le Simplon pas plutôt ouvert, les vit-on s'attaquer sans le moindre retard au massif alpestre qui sépare leur vallée de l'Aar et ses ramifications de la section supérieure de la vallée du Rhône. Cette politique entraînait la création d'un tunnel particulier à la Suisse, dont la longueur le cède de fort peu à celle du Gothard, le Lœtschberg, une ligne hardie et téméraire appelée à rapprocher les sites les plus gracieux de la contrée bernoise des sites les plus grandioses en leur horreur sauvage du haut Valais.

Du moins, le voyageur engagé dans ces antres infernaux a-t-il la ressource de porter le regard sur la chaîne alpestre du sud que Maupassant a décrite d'un site tout proche, « les Mischabel avec leurs deux cornes, le puissant massif du Weisshorn, le lourd Bru-negghorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette ».

Cette œuvre achevée — du reste par une entreprise française — tout comme celle de la Furka, Berne trouvait bientôt le moyen de mettre la France dans son jeu afin qu'elle l'aidât à régulariser et améliorer le débouché de la ligne Paris-Belfort-Delle sur la

vallée de l'Aar, tout comme on avait fait de la ligne Paris-Dijon-Vallorbe sur le bassin du Léman. Ceci, en attendant le tour du chemin de fer de la Faucille destiné à servir plus particulièrement les intérêts de Genève.

Mais il s'agit là de l'avenir et l'avenir est actuellement bien douteux. Il est au surplus question de la percée du Mont-Blanc, du Grand Saint-Bernard et même d'autres points. D'ici là le trafic automobile aura décuplé et, au lieu de se concurrencer, les chemins de fer devront peut-être s'unir contre cet intrus qui a remis les routes carrossables à la mode et qui induit à voyager les plus récalcitrants.

LOUIS COURTHION.

VOYAGES

André Chevrillon : *Marrakech dans les palmes*, Calmann. — Guillaume Fatio : *Genève*, édit. Boissonnas, à Genève. — André Maurel : *Le tour de l'Angleterre*, Crès. — F. et Ed. Boissonnas : *Athènes moderne*; F. Boissonnas : *La Macédoine orientale*, édit. Boissonnas, à Genève. — André Maurel : *Un mois en Italie* ; Henriette Celarié : *Un mois en Corse*, Hachette. — H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser : *La France d'aujourd'hui et ses Colonies*, Alcan — Memento.

Peut-être le nouvel ouvrage de M. André Chevrillon sur le Maroc : **Marrakech dans les palmes**, ne nous fera-t-il pas oublier, malgré sa valeur, celui qu'il écrivit autrefois sur la Thébaïde et la Judée : *Terres Mortes*, qui reste, pour certains, son livre le plus remarquable. Il avait voyagé déjà ; il a traversé plus tard bien des pays et bien des sites ; il sait voir et comprendre et ses relations dénotent un esprit sagace, susceptible de replacer dans le temps et l'histoire des peuples comme ceux du Maroc qui se survivent, conservent avec les décors du passé, des coutumes, des usages, des mœurs dont on peut dire que ce sont des survivances, — la mentalité des siècles morts, qui ont passé sur eux, les effleurant à peine, tant qu'ils pourraient se réveiller demain à l'âge des Croisades, des guerriers de Saladin, ou des hordes de Mahomet II jetées à l'assaut de Constantinople. — M. André Chevrillon donne du Maroc, resté jusqu'à ces derniers temps un des rares pays que n'avait pas contaminés la civilisation utilitaire de l'Europe, — une intéressante et curieuse physionomie. Il a surtout séjourné à Marrakech, au pied du grand Atlas couvert de neige, en mai 1913, et il s'y retrouve à l'automne de

1917, durant une des périodes les plus pénibles de la campagne contre l'Allemagne. Il en note l'aspect, l'atmosphère, nous montre ses populations bariolées, ses paysages souvent arides, cuits et recuits par le soleil implacable d'Afrique, mais d'où émergent de délicieuses palmeraies; ailleurs, dans Marrakech ceinturée de murs fauves, hérissée de mosquées, de tours, de portes, parmi de délicieux jardins, et qui garde sa physionomie pittoresque, c'est la Koutoubia, tour almohade contemporaine de la Giralda de Séville, et les frondaisons de la Moumanya où roucoulent des légions de tourterelles. Lorsqu'il y revient après quatre ans, M. André Chevrillon trouve d'ailleurs Marrakech assiégée par la populace des mercantis, des petits trafiquants, des bistros qui installent leurs baraques au dehors ; c'est « la civilisation » qui arrive, mais reste encore consignée aux portes. — Les très belles pages, d'ailleurs, sont nombreuses dans son volume et nous évoquent la perfection des décors mauresques, les prestigieuses symétries de leurs lignes et de leurs couleurs. Il rend visite à de grands personnages qui habitent des palais de féerie, décrit les tombeaux merveilleux des sultans Saadiens ou les fêtes de l'Achoura, avec des notations délicieuses évoquant le passé dont l'image persiste. C'est l'Orient, — à nos portes, — l'Orient prestigieux et qui n'a jamais changé, dont le passé remonte aux âges lointains de Cyrus et de Rhamsès, — où chaque génération nouvelle répète les mêmes types, les mêmes gestes, où les costumes demeurent comme la physionomie, — mais que l'Europe va gâter avec ses mécaniques, ses chemins de fer, ses automobiles, — et les tuyaux d'usines dont elle viendra orner le paysage.

§

Après avoir étudié le développement architectural de Genève à travers les siècles, — travail qui nous aurait sans doute intéressé davantage, M. Guillaume Fatio publia un volume sur la ville moderne : **Genève,** *siège de la Société des Nations*. Ce qu'il montre, cette fois, c'est le « Carrefour des grandes artères de l'époque romaine, le séjour de sainte Clotilde, le rendez-vous des marchands aux grandes foires internationales, capitale de la Réforme, cité du Refuge, patrie de Rousseau, centre du mouvement philhellène, berceau de la Croix-Rouge, siège enfin de la Société des Nations ». L'ouvrage sur lequel je ne puis malheu-

reusement m'étendre comme il le mérite donne la physionomie de la ville, ses paysages et monuments, son site historique, — la rive ancienne avec les rues basses et les vieux ports, les îles, le Rhône et les bords de l'Arve, la promenade des Bastions, la place Neuve et la Corraterie, les vieux immeubles, etc. Le volume est illustré avec tout le soin de la librairie Boissonnas de nombreuses planches en photogravure, donnant les coins les plus remarquables d'une ville qui a été sans doute trop modernisée, mais possède des coins, des édifices, des ensembles remarquables. Il suffit de citer : *la rue Saint-Léger, le palais Eynard, les tours de Saint-Pierre, l'Arve à Carouge*, etc...

§

M. André Maurel, dont on se rappelle les études nombreuses sur l'Italie, l'a délaissée momentanément. Dans l'introduction de son nouveau volume : **le Tour de l'Angleterre**, il nous donne ses raisons, — et d'abord qu'il s'est fondé chez nos voisins une *fédération* dont le but est de faire connaître les beautés agrestes de l'Angleterre aux populations du continent. L'auteur fut invité comme écrivain français à un premier voyage, ayant été jugé susceptible d'apprécier les charmes de l'île et de les célébrer comme il convient. Mais il y a autre chose. M. André Maurel, après ses dix volumes de voyages italiens, a jugé utile et même nécessaire, au moment d'entreprendre d'autres courses latines et grecques, de mettre, comme il le dit, dans son esprit un intervalle non de repos, mais d'activité différente. C'est une bonne idée, car à force de reprendre les mêmes choses, on les voit moins bien, et l'occasion qu'offrait la *fédération* a engagé M. André Maurel à visiter les parties sud de l'Angleterre : Norwich, York, — puis l'Ecosse, la fameuse région des lacs, Manchester, les Galles et une quantité d'autres pays dont il a donné des descriptions intéressantes et des aperçus personnels. Comme ce voyage s'est accompli en moins d'un mois et en utilisant tous les moyens rapides de transport, c'est parfois un peu de l'impressionnisme : mais il était difficile de faire autrement, et du reste l'auteur donne à entendre qu'il a l'intention de revenir dans le pays, — mais de le traverser moins rapidement. — Tel qu'il est, le livre de M. André Maurel est une lecture agréable et pourra intéresser ceux des nôtres qui se disposent à aller rendre visite à nos voisins d'outre-Manche.

§

Après *Athènes ancienne*, dont nous parlions récemment, la librairie Boissonnas a publié encore un intéressant recueil de planches sur **Athènes moderne**, volume dont la notice d'introduction a été écrite par MM. F. et Ed. Boissonnas. Il n'y a, du reste, que l'embarras du choix parmi les planches du recueil qui sont toutes remarquables ; mais, au moins, peut-on indiquer celles qui montrent : l'Ile d'Egine, le Pirée (Porto-Leone), Phalère, — qui fut le port d'Athènes jusqu'à Thémistocle, le panorama de la capitale vue du Lycabette, le boulevard d'Amélie avec la curieuse statue du fendeur de bois, le jardin des Musées, — avec la reproduction de quelques œuvres curieuses, un coin de Plaka au pied de l'Acropole, l'église Saint-Nicolas dans le quartier Anaphiotica, l'Hymette, etc. Mais est-ce l'influence allemande en Grèce ? — certains monuments d'Athènes, comme la Bibliothèque, l'Académie, la Chambre des députés, le Zappeion, etc., semblent venir plutôt directement de Münich !...

La Macédoine orientale, dans la même série d'ouvrages, et dont l'introduction est due cette fois à M. Baud-Bovy, est encore un très beau recueil de planches avec le golfe de Salonique, la tour Blanche, l'intérieur de Saint-Paraskevi, — les restes de Saint-Dimitri, que dévasta l'incendie de 1917, le lac Doiran, la plaine du Vardar, Kara-Senanci (l'Observatoire de la Scie), les sites d'Edesse, Gornicevo, le lac d'Ostrovo et le lac Kaïmakchalan avec d'admirables coins de forêts, la plaine de Florina, les ruines de la forteresse byzantine de Servia, etc. Le recueil sur la *Macédoine orientale* est un des meilleurs de la série.

§

De M. André Maurel, à côté de son ouvrage sur l'Angleterre, on peut indiquer encore une sorte de guide: **Un mois en Italie**, qui servira surtout à ceux qui désirent, ou se voient obligés de faire une promenade rapide, — car l'Italie vaudra toujours qu'on s'y arrête, qu'on s'y attarde. L'auteur passe à Turin dont il donne un aperçu historique, ainsi que l'inventaire de ses plus remarquables vestiges ; à Milan, qui apparaît avec son dôme célèbre, ses églises et musées ; à Vicence, Padoue, Venise, qui se trouve naturellement fournir un long chapitre ; à Ravenne, — tombeau de l'art byzantin, — Bologne, Parme, Modène ; à Florence et Pise ; à Pérouse, Assise, Sienne ; à Rome, sujet encore

d'un long chapitre ; à Naples, d'où l'on gagne Cumes, Pompeï, Herculanum ; enfin en Sicile, — à Syracuse, Palerme, Segeste, Sélinonte, Girgenti, Taormine, etc... Le programme, on le voit, est substantiel ; en un mois on peut mettre l'Italie dans sa poche, — mais il en resterait à voir, et beaucoup.

Un mois en Corse, de Mme Henriette Celarié, est de même un programme d'excursions, — plus réduit sans doute, — à qui intéresse Calvi, la Balagne, Corte, Ajaccio et les environs, le golfe de Porto, la région de Niola, Porto-Vecchio, Bonifacio, Sartène, le cap Corse avec Bastia, la tour de Senhique et le col de Teglime, l'île Rousse. L'auteur a en outre recueilli des légendes, des récits d'exorcisme, de vendetta, noté des coutumes et de vieux usages. C'est que la Corse restée assez loin de nous continue son existence particulière. — Comme le précédent, ce volume contient de nombreuses illustrations et des cartes.

La France d'aujourd'hui et ses colonies, de MM. Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser, est un volume abondant, avec vignettes, cartes, tableaux, qui décrit les régions naturelles du pays, le climat et le sol, la population avec ses ressources en agriculture, industrie, commerce, etc., ensuite les colonies d'Afrique (Maroc, Algérie, Tunisie, l'Ouest africain : Sahara, Soudan, Guinée, Congo) ; l'Indo-Chine, Madagascar, les Comores, la Réunion, la Somalie, Pondichéry et les bribes de nos colonies des Indes ; la Nouvelle-Calédonie, l'archipel polynésien, la Guyane, les Antilles, Saint Pierre et Miquelon, etc. C'est une étude complète et un abondant répertoire qu'il sera souvent utile de consulter.

Memento. — Par erreur notre compte rendu du Salon d'Architecture portait sous le nom de M. Charles Bouvy l'envoi d'une « ferme dans l'Aisne ». C'est une « maison dans la montagne » qui se trouvait exposée, rectification que nous sommes heureux de faire selon le désir de l'auteur.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Revue de France : une lettre de Jésus, recueillie par M. A. t' Serstevens, à Amalfi. — *Revue des Deux Mondes* : une scène aux Tuileries, entre Napoléon III et l'impératrice. — *La Renaissance* : enquête sur le cinéma, provoquée par M. Lucien Wahl : quelques réponses. — *La Revue Universelle* : M. Francis Jammes, à la chasse. — *La Criée* : épitaphe du Soldat inconnu, par M. Jean Catel. — Memento.

M. A. t' Serstevens décrit dans une langue belle, musicale et

colorée, « la fête à Amalfii (**La Revue de France**, 1er septembre). Il y donne le texte d'une lettre de Jésus, dont trafiquent, là-bas, les moines. Voici le portrait de celui qui fait commerce de la lettre et les termes de celle-ci :

Avec son nez courbé, son menton pointu dans sa face d'argile, il semble un Dante rustique vaguant par les routes comme un gueux. Sa calotte de bure colle à son crâne primitif; son froc, raide de sueur et de crasse, pend autour de lui comme une robe de cuir et se crénelle par le bas... Dans le poing droit, il brandit un bâton courbé comme un arc; il en frappe le sol en marchant à grands pas.

Quand on lui donne quelques sous, il écarte son froc et tire d'un sein velu et grouillant de vermine un rouleau de papiers, dont il détache, en soufflant sur les tranches, un feuillet imprimé.

C'est la lettre que Jésus écrivit de sa propre main à sainte Élisabeth, reine de Hongrie, à sainte Mathilde et à sainte Brigite, sur les particularités de sa Passion :

« Sachez que les soldats armés furent 150, ceux qui me conduisirent dans les liens furent 23, les exécuteurs de la justice 83. Les coups de poing que je reçus sur la tête furent 150, et dans la poitrine, 108; les gifles sur les épaules, 80. Et je fus traîné avec des cordes et par les cheveux 23 fois. Chiquenaudes et crachats sur la face, 80; coups de fouet sur le torse, 6.666; sur le chef, 110. Je reçus, notez-le bien, un grand coup au cœur. Je fus élevé dans les airs par les cheveux à 21 heures. Je poussai 120 soupirs. Je fus tiré par la barbe 23 fois. Quand j'eus été vêtu en roi burlesque, je reçus : plaies à la tête, 20; épines joncs marins, 72; piqûres d'épines à la tête, 100; épines mortelles au front 3; plaies au corps, 1.000. Les gouttes de sang que j'ai versées furent 5.475; et qui chaque jour récite 7 *Pater*, *Ave* et *Gloria*, pendant l'espace de quinze ans, de manière à atteindre le nombre de gouttes de sang que j'ai versées, je descendrai du Ciel pour prendre son âme et celles de ses parents jusqu'au quatrième degré. »

A cette mathématique sacrée est joint un exposé des miracles accomplis par la Lettre, tel celui du capitaine de Barcelone, dont la tête, tranchée du corps par des bandits, rencontra un prêtre et, s'étant confessée, trouva l'absolution pour elle et pour le tronc.

§

Mme Marie-Louise Paillerou donne à la **Revue des Deux Mondes** (1er septembre) une nouvelle série de ses intéressants mémoires, d'après des papiers de famille, sur « François Buloz et ses amis ». Cette fois, elle emprunte à la correspondance d'Henri Blaze de Bury, le traducteur de Gœthe, qui tenait sa femme toujours en voyage au fait des incidents de Paris et de la

cour impériale. Voici un tableau assez vif d'une scène de famille aux Tuileries que l'on placerait entre 1860 et 1865 :

L'adresse du Sénat s'est terminée, mais non sans avoir provoqué dans l'intérieur de la famille impériale des irritations plus graves peut-être que celles du dehors. Ainsi à l'un de ces petits dîners des Tuileries, auxquels n'assistent que la famille et le service, comme le prince Napoléon tardait à venir, l'Impératrice, se levant tout à coup, dit tout haut : « Eh bien ! on dînera sans lui ; d'ailleurs, il fera tout aussi bien de ne pas venir, car je lui réservais un compliment qui ne lui aurait pas été agréable. » On dîna donc, le Prince ne vint pas. Après le dîner, comme on était tout à fait entre soi, Galliffet dit au Prince Murat : « Ah ! ça, mais il se passe ici d'étranges choses, vous avez entendu tout à l'heure la sortie de Sa Majesté, et voici maintenant ce dont j'ai été témoin aujourd'hui :

« Le colonel Franconnière, aide de camp du Prince, était venu nous voir dans notre salle ; je lui ai dit, à propos du dernier discours du prince Napoléon : « Savez-vous qu'il est singulier, notre Prince, et qu'il apporte à la tribune du Sénat de drôles d'idées à propos de l'hérédité ? » (Ceci est une allusion à un passage du discours, dans lequel le Prince avait soutenu que l'Empereur ne régnait que par le suffrage universel, et que désormais il n'y aurait en France d'autres droits dynastiques que ceux-là.) « Mais, répondit Franconnière, ce sont là les idées du Prince, et, je crois aussi, de l'Empereur. » Et Murat, qui avait écouté Galliffet, alla droit à l'Impératrice et lui raconta l'histoire. L'Impératrice, alors, de prendre l'Empereur à partie dans une croisée, et de lui débiter son chapelet ; vainement l'Empereur essayait de la calmer, car tout d'un coup, perdant son sang-froid, elle s'écria : « Oui, Sire ! cet homme est le fléau de votre race, il vous perdra ; mais je vous déclare que si vous mourez avant moi, on me trouvera entre lui et votre fils ! » Et à ces mots, elle quitta la place ; on la chercha dans ses appartements, elle n'y était pas, chez l'Empereur non plus : elle s'était réfugiée chez le Prince Impérial, qu'elle tenait embrassé quand on la retrouva.

L'Empereur, qui était sorti du salon, s'approcha de Galliffet et, sans s'émouvoir autrement : « Monsieur de Galliffet, lui dit-il, quand vous aurez quelque chose d'important à dire ici, adressez-vous à moi, et non à l'Impératrice, dont le bon cœur se laisse trop facilement entraîner. »

§

M. Lucien Wahl, qui est un excellent lettré, a ouvert une enquête sur « L'Avenir du Cinéma français » (**La Renaissance**, 27 août et 3 septembre). Il constate :

Le cinéma français subit une crise grave, qui menace — à l'heure où s'écrivent ces lignes — de devenir meurtrière. Des taxes l'écrasent,

d'un poids irrésistible. Un art destiné aux plus belles réalisations va peut-être disparaître en France, avec tout ce qu'il comporte de bénéfices moraux et matériels, alors qu'il pourrait faire vivre et prospérer des milliers de gens, en vivant et prospérant lui-même.

Le cinéma, répétons-le après d'autres, est une invention aussi importante que l'imprimerie. Il est et sera de l'enseignement, de la distraction, un spectacle comique, dramatique, féerique, éducatif, un journal, une revue, un théâtre complété, en des occurrences, par de la parole et presque toujours par de la musique.

Il est l'ennemi du plaisir de mauvais aloi, si on sait l'utiliser. Il est comme la langue d'Esope, et peut s'affirmer meilleur.

Allons-nous le laisser sombrer ?

« Une invention aussi importante que l'imprimerie »,cela n'est pas trop dire du cinéma. Il a déjà sensiblement modifié les foules.Elles ont désormais *besoin* de l'écran. Leurs éléments s'y instruisent des moyens du voleur pour percer un coffre-fort ou dévaliser un train. Nous devons encore beaucoup aux Etats-Unis à ce propos. Une belle histoire d'amour est tenue pour immorale, si elle n'est qu'une belle histoire d'amour, et on ne la « tourne » pas. Un vol savamment pratiqué, un assassinat au browning, dans de sauvages montagnes qui permettent l'embuscade, voilà le fond des meilleurs films américains dont notre pays est saturé et que nos fabricants nationaux préfèrent à des conceptions originales.

M. Paul Barlatier écrit, entres autres choses, à M. Lucien Wahl :

La supériorité artistique ? Mais nous devrions l'avoir presque automatiquement. Quand un peuple a derrière lui les siècles de haute culture littéraire et artistique qui est la nôtre, il ne devrait produire que des œuvres parfaites à ce point de vue.

Les fabricants de films français demandent des scénarios aux fournisseurs habituels des gros romans ou des gros mélodrames qui concourent à l'abrutissement des masses. Notre « haute culture littéraire et artistique » n'a jamais eu aucune influence sur les gens invraisemblablement incultes, comédiens ratés, ex-tenanciers de tripots, courtiers véreux, etc., qui ont mis la main, dès l'origine, sur le cinéma et l'ont industrialisé avec une imprévoyante gloutonnerie.

Une heureuse exception à ce recrutement malheureux, M. J. de

Baroncelli, qui a conçu de très beaux films et a mis en scène des œuvres choisies parmi les plus hautes de notre littérature, répond à l'enquête :

Si nous voulons propager le cinéma français à l'étranger, n'imitons donc pas les films des pays où nous voulons pénétrer... *Vouloir* faire du film international est une erreur : un beau film, humain, direct, sincère sera toujours international : on s'en apercevra quelque jour.

Au point de vue scolaire, je crois que le cinéma renversera un de ces quatre matins toutes les méthodes établies jusqu'à ce jour.

M. Boisyvon avoue gentiment :

Je n'écoute la musique que lorsque la projection est sans intérêt. Je ne puis pas admirer deux choses en même temps. Toutefois, la musique ne fait aucun mal à l'art de l'écran.

La musique, au contraire, peut faire beaucoup de bien à l'art de l'écran. Il me souvient d'un film assez sot, mais accompagné de fragments de la 9e Symphonie que le public écoutait avec un plaisir évident. Beethoven enrichissait de beauté cette assistance, il n'y a là aucun doute. C'était toujours « ça de gagné » !

Et voici l'opinion de l'ardent poète Canudo qui ne fait rien à demi et préside un « Club des amis du septième art » (celui de l'écran) :

Le monde intellectuel, aujourd'hui si dédaigneusement éloigné du Cinéma, sera son sauveur. Car le monde intellectuel n'est pas seulement composé d'artistes et de savants, mais aussi des innombrables êtres humains qui gravitent autour des sciences et des arts ; ainsi que les gens de goût, ou sans goût, qui pensent ou prétendent penser, et il s'agit là d'une phalange inappréciable d'amis, d'ennemis ou d'indifférents.

Le Cinéma doit être digne de devenir une des plus hautes fonctions sociales, des plus représentatives d'une race au même titre que les autres arts. Son spectacle, varié d'esprit, de formes, de rythme, le destine plus que tout à colporter, d'un peuple à l'autre, les événements du jour, la vie de chaque agglomération humaine, le rappel des grands moments de l'histoire, la figuration, en somme, de la vie totale du monde. Et tout spectacle doit accroître sa puissance de suggestion en se déroulant dans une atmosphère musicale adéquate, créée expressément, avec les lois harmonieuses et sonores nouvelles exigées par l'art neuf de l'Ecran.

« Le cinéma est un spectacle, non pas un forum ! » s'exclame M. Cornaglia. Le nieriez vous, par hasard ?

« Que ceux qui aiment assez le cinéma pour agir fassent des

films ou les provoquent », déclare M. Louis Delluc, « auteur, metteur en scène, critique ».

M. Lucien Doublon, « critique » également et « directeur de cinéma », déclare :

Que voyons-nous, en effet, dans les programmes hebdomadaires de tous les cinémas, qu'ils soient luxueux ou modestes ? Éternellement y figurent les pires imbécillités étrangères, admises, acceptées, forcément — il n'y a pas autre chose — par tous les directeurs de salles et servies au public qui, à la fin s'en lasse, et il y a de quoi ! Car si le public va de plus en plus chercher ailleurs ses amusements, s'il commence à déserter le cinéma, c'est parce que, pour un bon film qu'on lui présente, il est forcé de digérer — mal — les âneries américaines ou italiennes qui composent les programmes de présentation hebdomadaire des maisons de location.

M. Henri Etiévant, « metteur en scène », dit : « J'aimerais bien souvent que la musique ne nous empêche pas d' « écouter » un film ».

Le poète Gustave Fréjaville, qui est un critique littéraire et dramatique de grande valeur, propose :

1° Que chaque salle importante soit spécialisée, au lieu de donner, comme les cinémas de quartier, une sorte de pot-pourri où personne ne trouve son compte. Dans une salle, on irait faire de beaux voyages immobiles ; dans l'autre, on verrait les actualités de la semaine, ou de la veille ; dans une autre, des comédies, des aventures burlesques, des dessins animés dilateraient la rate des spectateurs ; enfin quelques salles seraient réservées aux manifestations superieures de l'art du cinéma, aux grands films où se révèle une conscience véritable des destinées de l'art muet Et voici mon deuxième vœu :

2° Que, dans ces salles, les grands films soient passés jusqu'à épuisement de leur succès et non pas, comme cela se pratique actuellement, changés toutes les semaines. Ainsi la publicité parlée aurait le temps de produire ses effets et une salutaire émulation s'établirait entre les auteurs de films, qui travailleraient alors *pour le public* et non plus *pour les exploitants*. Différence capitale !..

Oui, capitale, cette différence, encore qu'un auteur, qui est un artiste, travaille *pour soi*, pour sa propre satisfaction d'artiste, avant toute autre considération.

M. Holmberg, « directeur pour la France des sociétés suédoises de films », écrit :

Quand la France ne produira plus que des films comme *Le Rêve*,

J'accuse, *Travail* et quelques autres, son industrie cinématographique sera sauvée.

Enfin, M. Marcel L'Herbier, « auteur et metteur en scène », a des subtilités dont veuillez être les juges :

1° Je ne vois pas de crise du cinématographe : j'entends, par-ci, par là, des gens qui crient : c'est qu'on ne les étrangle pas assez vite...

2° Les possibilités du cinéma — évidemment — sont infinies, étant celles de mille visualisateurs français, suédois, américains, patagons, allemands, russes, connus ou inconnus, et surtout de toute cette phalange de jeunes hommes que nous voyons, autour de nous, si sincèrement épris de la sincérité des images qu'ils semblent l'image de l'avenir du film ;

3° La musique sert de béquilles au « Cinéma », de toile de fond au « Cinématographe ». Elle est indispensable à l'un, elle n'est pas nécessaire à l'autre, c'est pour cela que l'on distingue le « cinéma » du « cinématographe » ;

Sur le reste, vous me permettrez de me taire : Le Silence aussi, je veux dire le « moving », a ses orfèvres.

« Visualisateurs » ! Il faut-être visualisateur pour le moins, sinon quelle différence voir entre le *cinéma* et le *cinématographe ?* Ce qui doit nous rassurer, c'est que « le *moving* a ses orfèvres. »

§

M. Marcel Provence a rendu visite au poète Francis Jammes, à Orthez, et il conte sa journée aux lecteurs de **la Revue Universelle** (15 août). On y apprend que le poète vient de recevoir en héritage, d' « une âme sensible et chrétienne », un « grand domaine au pays d'Hasparren ». Cela est tout à fait heureux pour le poète et s'en réjouiront avec lui ses vieux admirateurs comme les nouveaux. Le voici donc avec M. Marcel Provence et ce dernier nous rapporte :

Son livre de prières, « c'est mon meilleur ami », me confie-t-il. Et, tout d'un coup, il me prend le bras : « Si vous avez besoin, un jour, de faire prier, dites-le-moi ; il y a, au couvent d'Orthez, une sainte femme qui, plusieurs fois, a vu Dieu. Tout ce que j'ai fait demander par elle, je l'ai obtenu. Hier encore, pour une intention de Claudel, elle a prié. »

Elle a vu Dieu. Francis Jammes nomme le Père avec la plus grande simplicité ; jamais dans ses livres il ne l'appelle Seigneur, et se moque de ces poètes chrétiens qui, à chaque vers, s'écrient : *Seigneur, Sei-*

gneur ! Jammes dit Dieu, tout bonnement. A la manière dont Jammes parle de Dieu, se découvre à tous les calvaires du chemin, pénètre dans les églises de la route, s'y prosterne, j'ai bien compris que Dieu n'était point pour lui le justicier farouche, mais un bon père protecteur, mêlé à ses courses, à ses rêves, à ses travaux, à son foyer, à sa vie quotidienne.

— Je m'en remets à Dieu de mon existence, m'avoue Jammes. Et regardez comme il ordonne bien les choses ; quand j'étais jeune et fol, quand je me levais le matin très tard, allumant ma pipe de tabac avec la seule pensée d'aller faire une escapade avec ma Mamore, aux Espagnes, j'étais dans la gêne; depuis que je suis père, que chaque année augmente la nichée, Dieu m'envoie de l'argent. Mes livres se vendent, Arthur Meyer, les frères Simond veulent de mes articles. Rue de l'Odéon, on me paie très cher une heure de lecture. Croyez-moi, Dieu fait très bien les choses.

Sans doute. Mais Dieu les fait-il aussi bien pour les cailles et les lièvres ? Car M. Provence nous montre M. Francis Jammes à la chasse :

Pan ! pan ! Coup double : deux cailles tombent. La journée n'aura pas été perdue. « Dieu est bon », murmure le poète. Parbleu ! une bonne chasse ne mérite-t-elle pas une action de grâce ?

Le carnier maintenant a bonne contenance. Jammes voudrait bien tirer un lièvre au pied d'un coteau vert qui dévale roide sur une terre. « Je les tue, mais je les aime bien », me confie-t-il. D'un doigt il me montre le ciel : « Là-haut, nous en retrouverons beaucoup ». Il m'explique : « Il ne faut pas croire que le Ciel soit un endroit ennuyeux où nous ne rencontrerons que des dévotes et des anges musiciens ; nous reverrons tout ce que nous aurons aimé sur terre ; je devine les belles chasses que l'on fera sans fusil, avec le Poverello ! Sarvat, le cygne d'Orthez, se mêlera à son troupeau ; il y aura Lièvre avec qui je parlerai de Balansun et de Costetis ; il y aura tous les ânes que j'ai aimés et qui me porteront quand je serai fatigué de mes très longues promenades à travers les bois de Dieu. Aux clairières du ciel seront *le Courte-queue, le Loup, la Brebis, l'Agnelle, les Labrits, l'Espagneule*, qui constateront que le ciel est *aussi beau que la terre*. »

Francis Jammes insiste : « Le ciel sera la terre que nous aurons aimée ; j'irai vous visiter sur une colline bleue de Provence, où Mistral aura autour de lui un troupeau de la Crau ; Cézanne y peindra toute la journée ; Henri Fabre étudiera le monde religieux, qui déjà sur la terre priait Dieu ; la mère de saint François d'Assise, qui était Tarasconnaise, y devisera en langue provençale avec ma mère, qui est Sisteronnaise. Au vallon du Béarn, qui s'unira sur la frange blanche

des Pyrénées, je chasserai la bécasse après avoir marché des journées entières, d'un angélus à l'autre, d'un pas de chasseur, dans des vallées heureuses ; le soir nous porterons notre gibier de pensées à Dieu. »

Dans le train qui, ces jours derniers, me ramenait de Lourdes, de vieilles personnes parlaient assez comme M. Francis Jammes. « Je les tue, mais je les aime bien », dit-il des lièvres. Ces vieilles personnes n'en disaient ni plus ni moins à propos d'une malade qui avait pris froid dans la piscine de Lourdes et venait d'en mourir. Elles remerciaient Dieu qui pouvait guérir la malade et, pour elle, avait préféré le ciel des êtres que M. Francis Jammes a chantés dans ses livres agréables.

§

Dans **la Criée** (août), M. Jean Catel publie, sans titre : « Ci-gît », des épitaphes d'une inspiration généreuse et d'une forme impressionnante. Nous en retenons ce poème :

LE SOLDAT INCONNU

M'arracher à mon champ des Albères
Pour des mots que je ne comprends pas,
Me jeter à la mort
Dans des creux de boue,
Pour une gloire étrangère,
M'arracher au tiède baiser du sol
Où j'avais espéré m'enrouler
Du linceul retrouvé du silence
Pour des prosopopées que je ne comprends pas,
Avoir, pour bercement,
Au lieu du chant
Des bois de chênes, qui commence
Où l'hymne de la mer finit,
Le grondement des métros,
Des autobus, et des touristes Cook,
C'est trop d'ingratitude, c'est trop
De mort,
C'est trop d'oubli.

§

MEMENTO. — *La Revue de la Semaine* (2 septembre) : M. Louis Bertrand : « Les grands aspects du paysage français ». — La suite du beau roman de M. Henri Bachelin : « Le Chant du Coq ».

La Revue hebdomadaire (27 août) : La fin des « Souvenirs sur le Théâtre-Libre », d'André Antoine, qui publiera ensuite son journal des années de sa direction, boulevard de Strasbourg et à l'Odéon. — Sir

Philip Gibbs : « Un plaidoyer anglais pour l'Irlande ». — (3 septembre) : Dr A. Hamvas : « La question dynastique en Hongrie : Qui sera roi ? » — M. Emile Henriot : « La Promenade », poésie.

Le Feu (15 juillet) : numéro consacré au regretté musicien Déodat de Séverac. — (10 août) : numéro consacré à La Ciotat.

Le Monde nouveau (août 1921) : « Souvenir du désert », par André Chevrillon. — La suite du « Victor Hugo en exil et Jules Janin », par M. Clément-Janin.

Les Marges (15 août) : « Thomas Hardy, poète lyrique », par M. J. Bithell. — M. de Faramond : « La loge de Sarah-Bernhardt ». — Lettre inédite, très belle de John-Antoine Nau. — « Le musicien de province », par M. René Martineau.

Revue des Deux Mondes (1er et 15 août) : De M. Victor Giraud, un panégyrique du général de Castelnau où l'auteur impute au général Foch la responsabilité de la bataille de Morhange. — (1er septembre) : Lettre de M. le maréchal Foch qui se disculpe complètement et prouve qu'il n'a fait, commandant le 20e corps, que d'exécuter les ordres de son commandant d'armée, Castelnau.

La Revue de France (15 août) : 3e partie du Journal de Marie Lenéru. — « La Léda sans Cygne », de M. G. d'Annunzio. — (1er septembre) : « Flaubert et Alphonse Daudet », par M. Robert Chauvelot, qui est un auteur très gai. Ah ! comme il juge du style de Balzac et qu'il aligne pour son compte de jolies phrases, cet amusant M. Chauvelot :

Pour Alphonse Daudet (de même que pour Hugo), Balzac restait le plus grand écrivain du siècle, l'inventeur du roman moderne, le maître fécond dont l'observation implacable, protéiforme, avait disséqué, fibre par fibre, toutes les âmes de son époque et même de l'humanité. J'ajoute que ce balzacisme intégral, sans restrictions, a toujours été partagé par ma belle-mère, mes beaux-frères et même ma femme, nonobstant les railleries souriantes de notre cher et regretté Jules Lemaître, comme moi balzacien peu fervent.

La Revue de Paris (1er septembre) : Victor Hugo : « Opinions sur la Littérature. » — « Les conseils d'usine », par M. E. Mireaux. — « Le roman vécu de Dostoïewsky », par M. Maurice Muret.

Pour le Plaisir (15 août) : « Les deux Colombes », par M. Louis Thomas. — « Remarques », par M. Maxime Brienne. — « De petits poèmes », de M. Henri Dutheil, dont voici un exemple avec la préface indispensable :

SIMPLE CONSTATATION

A ma cousine Yvonne Jacquemin, avocat à la Cour, qui est presque aussi grande que moi et a autant de peine à passer inaperçue. (Aussi, quand nous sortons ensemble !...)

A la Cour de Cassation,
Nous avons fait sensation.

Revue bleue (3 septembre) : M. John Charpentier : « Napoléon et les hommes de lettres ».

Feuilles au vent (juillet-août) : « Hommage à François Lafon ».

La Nouvelle Revue française (1er septembre) : Poèmes de Kabir, traduits en anglais par Rabindranath Tagore, puis en français par Mme Mirabaud-Thorens. — « Intime », de fins poèmes de M. René Kerdyk. — « Inauguration », par M. Paul Morand.

Belles-Lettres (septembre) : M. Fagus : « Un plagiat éhonté ». C'est de « La Danse macabre » qu'entend parler M. Fagus : « Je n'ai cessé, pour sa confection, de piller, consciemment, consciencieusement, effrontément », déclare le poète, et la critique ne s'est pas aperçue des emprunts. M. Fagus paraît fort heureux d'avoir joué ce bon tour. Mais, à qui, en vérité ?

La Revue Universelle (1er septembre) : « La fête du blé », de grands, de beaux poèmes de M. Louis Mercier.

La Revue Mondiale (1er septembre) : « Nos finances et l'avenir de la nation », par M. Jean Finot. — « La VIIIe Olympiade à Paris », par le comte J. Clary.

L'Opinion (3 septembre) : Sic : « Erzberger ». — « Sur une fête bretonne qui faillit avoir lieu », par M. Legrand-Chabrier.

Le Progrès civique : (27 août) : M. Pierre Bertrand : « C'est ainsi que ce résident d'Indo-Chine comprit sa mission civilisatrice ». — (3 septembre). « L'ambassadeur, le général et le mercanti », par M. F. Delaisi. — « Les bains de soleil », par M. le Dr Héricourt. — Un communiqué du Bureau de presse de Damas concernant des destructions exécutées en Syrie sur l'ordre du général haut-Commissaire Gouraud. Il venait d'être victime d'un attentat, c'est vrai. Mais, détruire 17 hameaux ! et en Syrie !!! Est-ce par de tels moyens qu'on y fera aimer la France ?

Le Crapouillot (16 août) : numéro très réussi, consacré à la saison de Deauville et à ses ridicules.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

Le principe de la relativité d'Einstein. — On nous écrit :

L'intéressant article de M. Georges Matisse sur « l'interprétation philosophique du principe de la relativité d'Einstein », que le *Mercure* a récemment publié (numéro du 1er août), me paraît pouvoir être complété.

M. Matisse cherche à dégager la philosophie des théories d'Einstein. Il note avec justesse l'appoint que ces conceptions apportent aux anciennes philosophies idéalistes. Mais il semble qu'aux yeux de M. Matisse le schéma qui caractérise le mieux le principe de la relativité soit le suivant : homogénéisation du temps et de l'espace, d'où la possibi-

lité de « changer de point de vue » dans l'examen de l'univers, de choisir des plans de projection tournés juste en face des phénomènes « mal tournés ».

Cette interprétation s'applique, si l'on veut, assez heureusement au principe de la relativité restreinte, dont M. Matisse s'est d'ailleurs exclusivement occupé. Mais il ne faut pas oublier que ce premier principe n'est exact que pour des espaces « galiléens », des espaces dans lesquels il n'existe pas de champs de gravitation, des espaces dans lesquels les solides de références sont animés les uns par rapport aux autres de mouvements rectilignes et uniformes. Sa portée est en fait extrêmement limitée, et son principal mérite est d'avoir préparé l'éclosion du second principe d'Einstein, ou de la relativité généralisée.

Or, dans ce cas, l'interprétation de M. Matisse ne me paraît pas rendre assez complètement l'esprit du système.

C'est un bouleversement plus profond de nos habitudes de pensée scientifique qu'apporte Einstein.

Notre représentation classique des phénomènes est liée à l'emploi de trièdres de coordonnées, de solides de référence, situés dans un espace à trois dimensions jouissant des propriétés de la géométrie euclidienne et à la notion d'un temps absolu, universel (le temps « impérial » de M. Langevin).

Si l'on s'en tient au principe de la relativité restreinte, il peut paraître suffisant de modifier cette vieille conception en disant, comme le fait en somme M. Matisse, que notre représentation des phénomènes doit se lier désormais à l'emploi de solides de référence situés dans un espace euclidien à quatre dimensions, cette conception sous-entendant la disparition du temps absolu.

Mais la signification du principe de la relativité généralisée — le seul réellement utilisable — est plus révolutionnaire. Du fait de la gravitation, les propriétés de la géométrie d'Euclide ne sont pas applicables à notre espace. Du fait de la gravitation, la conception physique du temps, même modifiée par le principe de la relativité restreinte, n'est plus valable. Il ne peut plus être question d'un *solide* de référence même dans un espace à quatre dimensions, notre conception du solide étant intimement liée à la géométrie d'Euclide. Il faut avoir recours à ce qu'Einstein appelle le *mollusque* de référence, traduction imagée de la notion mathématique d'un système de coordonnées de Gauss à quatre dimensions.

On touche ici à un domaine qui n'est pas immédiatement accessible au non-mathématicien. Mais ces tentatives d'éclaircissement, quoique trop brèves, suffiront peut être à faire entrevoir qu'Einstein a apporté plus encore que la possibilité de changer de point de vue dans le mode classique de représentation de l'univers.

Après des affirmations aussi étranges, il est peut-être bon de dire que les théories d'Einstein ont surtout un intérêt spéculatif et que leur portée pratique est, à l'heure actuelle, assez limitée. Comme Einstein l'a noté lui-même, la mécanique rationnelle et la théorie de la relativité qui s'appliquent, comme doctrines explicatives, au même domaine, sont, certes, très différentes ; et pourtant leur concordance dans les *conséquences accessibles à l'expérience* est actuellement presque complète. Il est encore difficile de trouver des conséquences accessibles à l'expérience et pour lesquelles les deux théories donnent des résultats différents ; en fait, il n'y en a guère que trois jusqu'à maintenant :

L'explication de l'anomalie séculaire du périhélie de Mercure ;

La déviation de la lumière par un champ de gravitation ;

Le déplacement des raies du spectre suivant la valeur du potentiel de gravitation au point où se trouve l'atome qui émet le mouvement vibratoire lumineux examiné.

Donc, vraisemblablement, la mécanique rationnelle continuera longtemps encore à régir le monde. Mais qui ne se réjouira pourtant du nouveau pas en avant fait vers la vérité, et tel qu'il n'y en a sans doute pas eu de plus considérable depuis Newton ?

J'espère que les considérations précédentes auront pu intéresser les lecteurs de M. Matisse.

MARCEL CAZANAVE.

LETTRES NÉERLANDAISES

Hélène Swarth : *Late Rozen* ; Amsterdam, J. M. Meulenhoff, 1920. — C. G. Adama van Scheltema : *De Keerende Kudde* ; Rotterdam, W. L. et J. Brussn Uitgeversmaatschappy, 1920. — A. Roland Holst : *Voorby de Wegen* ; Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1920.

Je n'ai que rarement fait mention ici de la poésie néerlandaise ; cette chronique me donne l'occasion de réparer la lacune et voici réunis trois noms : Hélène Swarth, Adama van Scheltema et Roland Holst, dont des œuvres marquantes parurent récemment et qui représentent trois périodes successives, et je pourrais aussi bien dire trois aspects de la poésie néerlandaise actuelle.

Madame Hélène Swarth est une poétesse, Belge de naissance, qui écrivit ses premiers vers en langue française, et qui faisait partie du groupe qui fonda à Bruxelles la *Jeune Belgique* aux environs de 1880. Les années de début de cette revue contiennent de ses poèmes. Mais bientôt Hélène Swarth se voua tout entière aux lettres néerlandaises. Récemment fut fêté son soixantième anniversaire, et, durant sa longue carrière de près de quarante

ans, elle n'a cessé, sauf quelques nouvelles en prose d'assez faible valeur, de publier des œuvres poétiques célébrant l'amour, ses remembrances, pleines d'un sentiment très vif de la nature et de la beauté. Ses derniers poèmes dégagent parfois une impression, si je puis dire, supraterrestre. Et dans ces poèmes qui, avec les années, témoignent d'une plus grande perfection technique, il n'y en a pas un seul qui dégénère en simple virtuosité.

Ils sont toujours des épanchements d'un lyrisme à la fois délicat et magnifique et toujours profondément ressenti. Aussi fut-elle une des rares poétesses qui trouva grâce devant les iconoclastes du *Nieuwe Gids*. Ces jeunes non seulement la respectèrent mais l'admirèrent, et Willem Kloos l'appela : le cœur chantant de la Hollande. Telle elle est restée et telle encore elle nous apparaît dans ce dernier recueil : **Late Rozen** (*Les Roses tardives*). Naturellement, cette production ininterrompue n'a pas échappé à la critique. On lui a reproché la monotonie. Elle pourrait répondre qu'ayant recherché et exprimé dans ses vers la forme la plus belle et la plus haute du sentiment, elle s'y tient. Son dernier volume n'appelle point de remarques particulières. Que le Christ qu'elle invoque ait un fort caractère païen et que parfois la rime finale de ses sonnets ait quelque chose de recherché, nous le savions déjà, mais cela s'efface dans le flot harmonieux de son inspiration qui nous apporte sans cesse de nouveaux ravissements.

§

Carel Steven Adama van Scheltema est d'une génération plus récente. Il est né en 1878. Il fut l'enfant terrible de l'école du « *Nieuwe Gids* ». Par son grand talent il s'affirma d'emblée auprès du public qu'avait offusqué « la traduction hyperindividuelle d'émotions hyperindividuelles », pour emprunter les termes de Willem Kloos. Adama van Scheltema proclamait qu'il fallait revenir à la simplicité, être compréhensible à tous et que le poète devait s'appliquer à communiquer ses sentiments dans une langue accessible à la généralité des lecteurs. Il n'était pas nécessaire de sacrifier pour cela la délicatesse des nuances, elles pouvaient se rendre suffisamment par le choix des mots et surtout par le rythme.

Cette théorie, il l'a exprimée dans un gros volume après avoir donné une excellente application esthétique de ses opinions démocratiques et plus spécialement social-démocratiques, opinions

dont sont imbus ses sentiments et sa pensée. Il considérait en conséquence la fonction de poète comme une fonction sociale. Le public hollandais a été captivé par les vers d'Adama de Scheltema et a pris acte de sa théorie sans plus. Ses poèmes sont des petites chansons délicieuses et délicieusement simples souvent munies de refrains, car Adama van Scheltema a aussi renoué cette particularité de la poésie populaire : le refrain. C'étaient des chansons célébrant la nature, des souvenirs d'enfance, des chansons de combat pleines d'une fringante et joyeuse bravoure et d'un tel charme qu'elles subjuguèrent maint lecteur par ailleurs hostile aux théories professées par le poète.

Et maintenant...

Le nouveau recueil **De Keerende Kudde** (*Le Troupeau qui rentre*) avec, pour épigraphe : « Venit Hesperus, ite capellæ » est plein d'un esprit découragé et les poèmes, qui çà et là rappellent parfois les qualités des œuvres anciennes, trahissent un fléchissement évident. Le poète reste fidèle à son ancienne manière, mais la verve n'y est plus. Le poème d'inspiration populaire autrefois si plein de charme et de délicatesse manque à tout bout son effet et le chant de combat a dégénéré en rhétorique. Qu'un poète aussi extraordinairement doué que l'est Adama van Scheltema se laisse aller à publier un recueil inférieur aux devanciers, le fait en lui-même ne serait pas grave, et l'on ferait confiance à l'avenir si l'on ne sentait que le fond même d'où le poète tirait son inspiration a cédé et s'est dérobé.

§

La réaction qui partout s'est faite contre le naturalisme dans le cours des vingt dernières années et qui s'est manifestée dans tous les domaines de l'art et de la pensée trouve une de ses plus délicates et plus puissantes expressions dans l'œuvre à tendances religieuses et symbolistes de A. Roland Holst, un neveu de l'écrivain communiste, Mme Henriette Roland Holst, dont je me suis occupé dans ma précédente chronique. Le recueil de M. A. Roland Holst s'intitule **Voorby de Wegen** (*Au delà des Chemins*).

Il y a chez ce vraiment grand poète quelque chose du « vates », du poète qui est en même temps un voyant. Il éprouve dans son cœur le sentiment du divin et ce sentiment palpite dans ses vers, en fait un chant plein d'ampleur et des plus délicates et tendres

harmonies, c'est comme un matin aux ombres défaillantes où meurent les étoiles et où la lumière du jour grandit et s'épanouit.

Cette poésie a pour caractère la grandeur et la pureté.

L'emploi répété des mêmes vocables donne parfois une impression de monotonie : la mer, un des mots qui revient sans cesse dans ses vers, aussi est monotone,mais c'est une monotonie éternellement changeante. A qui pourrait objecter un manque de fantaisie, il n'y aurait qu'à signaler le poème Wedergeboorte (*Renaissance*) où une magnifique originalité se joint au rendu et à la traduction imaginée d'aperceptions qui rappellent les visions des extatiques.

J.-L. WALCH.

LETTRES YIDISCH

H. Leivick : *Lieder ; Der Goïlom,* farlag « America ». — I.Opatoschou: *Ounterveli, A Ferd Ganev,* literarischer farlag, New-York. — Memento.

M. Leivick est un poète de la nouvelle génération, et les deux volumes qu'il a bien voulu nous adresser sont ses œuvres de début.

Son volume de *Lieder*, édité en 1919, contient les poèmes que le jeune lyrique a d'abord publiés dans les revues et journaux new-yorkais.

L'auteur de ce premier recueil de vers est un doux poète qui chante, au centre de cette métropole fiévreuse et turbulente, le recueillement, la nostalgie, les ciels brouillés et la mélancolie d'un cœur langoureux.

Doué d'une vie intérieure intense, Leivick chante et pleure les après-midis mélancoliques où le cœur défaille de regrets et de désirs. Pour lui, l'univers est limité à ses propres sensations, et le monde est par lui décrit comme « volonté et représentation ». On ne veut pas insinuer que le jeune poète soit le moins du monde schopenhauérien ! Mais il rétrécit bénévolement son horizon et se complaît dans l'autoanalyse, éperdument.

Cependant, l'artiste est subtil, son instrument est doté des meilleures qualités expressives, et la musique de son vers capte, séduit et enchante le lecteur.

En somme, un beau, un excellent recueil de courts poèmes réguliers, évocateurs, certes, mais nullement susceptibles de prélu-

der à l'œuvre dramatique d'une conception si vaste que Leivick a publiée en janvier 1921, sous le titre : *Der Goïlom !*

§

Le Mannequin est un thème du folklore juif et dont les péripéties demeurent familières à tous les enfants issus du ghetto. Au héder, l'école juive, le rabbi nous contait, entre autres historiettes, la merveilleuse légende du pieux Zadik praguais.

Ce fut au XVIIe siècle qu'à Prague, ghetto réputé, le rabbin Aryah Lévi conçut le projet de créer un homme robuste, puissant, gigantesque, capable de défendre la Juiverie en danger...

Il le pétrit dans un bloc d'argile, lui insuffla une âme, et, le septuagénaire rabbin n'ayant pu réaliser selon ses vœux son homoncule, celui-ci aurait été relégué aux combles de l'antique synagogue de Prague.

Il y a, comme l'on voit de cet embryon de légende, matière à dramatiser. Et le doux chantre des Lieder a su, non seulement insuffler de la vie à cette historiette, mais encore a-t-il trouvé des accents dramatiques d'une réelle puissance, et il a créé sur cette donnée élémentaire une œuvre classique digne de figurer aux côtés des chefs-d'œuvre justement vénérés.

Nous sommes avec le poète dans l'atmosphère du ghetto praguais ; il possède ce don merveilleux d'éveiller au fond de nous les souvenirs et les impressions enfouis depuis longtemps, et chaque vers suggère et recrée l'ambiance voulue par l'auteur. A lire ce poème dramatique en huit tableaux, l'on songe involontairement, spontanément, sans faire le moindre effort comparatif — à Gœthe. Il y a, certes, analogie, dans certaine situation, entre le *Faust* et le *Mannequin* ; mais on ne songe pas moins à *Torquato Tasso*. Ce n'est guère la similitude des sujets qui fait penser à l'homme de Weimar, mais bien ce fait que le jeune auteur s'est du coup élevé à la hauteur olympienne de l'auteur allemand.

Le sujet ici traité n'est pas universel ; il ne touche point à des problèmes qui intéressent l'humanité. Bien au contraire, c'est une œuvre exclusivement juive et par son affabulation et encore plus par ses personnages. Néanmoins, la *forme* de cette réalisation de l'art dramatique appartient à l'univers. Et voilà pourquoi ce livre mériterait d'être traduit en français, et connu en dehors des lecteurs yidisch.

Il faut aussi dire, à l'honneur de M. Leivick, que le poète, tout en traitant un sujet folkloriste, c'est bien gardé de tomber dans le cloaque nationaliste et étroitement juif. Ecueil difficile à éviter en l'occurrence, et qui prouve chez le jeune dramaturge une maîtrise de soi prodigieuse.

La Juiverie du xviie siècle eut maille à partir avec des ennemis impitoyables et puissamment armés qui rêvèrent de subjuguer Israël. Tadeus, notamment, que le vigoureux *Mannequin* devait terrasser, donnait du fil à retordre au vieux Saint Aryah Lévi. Mais le poète a reçu en partage le don de la mesure, et il ne s'érige point en apologiste échevelé ; son œuvre n'est point le romantique dithyrambe à la gloire des Juifs.

Nous voyons ici Israël vivant au milieu du christianisme hostile, représenté en la personne du prêtre Tadeus. Israël est menacé d'extermination, non point comme l'on assassine un ennemi exécré. Mais le Juif inspire la terreur : sa résistance passive effraye le monde chrétien.

Et ce grand homme de Iaveh, lui qui toujours ne savait opposer aux ennemis d'Israël que la prière et l'humiliante patience, lui qui toujours attendait le Messie pour faire rayonner le soleil de la liberté au sein de la juiverie, voila qu'il trépigne : il se révolte ! L'esprit messianique fut soudain chassé de l'esprit de cet homme de Dieu ! La vie privée est représentée par une foule grouillante égaillée en haut de la cinquième tour. Là végètent de pauvres hères, infirmes, miséreux, dépouillés de tout, mais que la cruauté de l'ennemi exaspère. Une lueur dans l'esprit de cette patience aveugle, un brusque réveil dans l'âme du peuple crédule jusqu'aux extrêmes limites.

Quoi ! D'un côté se dresse un ennemi féroce, bardé de fer et prêt à l'assaut, et de l'autre, une misérable poignée de Juifs lymphatiques, affamés, loqueteux et incapables de lever les bras, inaptes à brandir les poings !

C'est, vraiment, plus qu'étroitement juif, cette idée de l'homme en révolte contre Dieu. Le tragique grec nous a donné Prométhée. Il y a un moment dans la vie humaine où la constance dans un sentiment éclate, comme crève un abcès.

La juiverie messianique se doit de rester impassible, inactive, dans les bons comme dans les mauvais moments. Mais le Zadik veut agir, et il crée un homme d'action ; le Surhomme de la

Force. Le jour est venu où il fait appliquer la loi biblique : œil pour œil, dent pour dent.

Et l'Etre créé pour mater les ennemis apparaît, hélas! tel que nous le sommes tous. De l'avoir voulu exempt de toutes faiblesses, incapable de désirs terrestres et étranger aux passions qui nous ravalent et subjuguent notre volonté, le Mannequin ne succombera pas moins la toute première fois. A peine a-t-il aperçu la très pure Deborah, petite fille du Saint homme, que déjà le désir ronge l'homoncule gigantesque...

Donc le rabbin souffre de l'imperfection de son œuvre. Et les vers sont par moments sublimes qui expriment le désarroi, la déchirante douleur de son cœur, de son âme tourmentée.

Le dramaturge mérite les plus grands éloges d'avoir abandonné les péripéties infimes dans la vie du Mannequin. L'auteur, au lieu de décrire toutes les actions commises par cet être, selon la légende, les côtés anecdotiques de dixième plan, nous montre la lutte héroïque livrée entre l'esprit du Saint et sa religiosité.

Le dialogue est d'un bout à l'autre puissant et vivant, l'idée maîtresse de l'œuvre est soutenue sans jamais défaillir.

Disons, enfin, que ce noble poème dramatique est conçu par un pessimiste, schopenhauérien à son insu, une fois de plus.

Lorsque l'auteur nous fait entendre qu'il est vain de vouloir « sauver » ou racheter qui que ce soit, cette note désespérée apparaît avec plus de relief qu'à aucun autre moment.

La parole de l'*Ecclésiaste*, tel un fil imperceptible mais présent, traverse cette œuvre admirable.

La force physique que l'homme de Dieu, par un mouvement d'aberration mentale, voulait mettre bien au-dessus de la pensée, lui apparaît comme un leurre. En lutte avec sa poigne herculéenne, l'esprit, en fin de compte, sortira vainqueur.

Et le Rabbin se décide à ôter la vie à la force sans pensée, à ce grand corps où ne se pouvait loger la pensée. Et, derechef, le Saint de Prague, comme cela se fait depuis la Diaspora, attendra patiemment le rédempteur, le Messie.

Tous les autres personnages du Poème sont tracés avec habileté et la vie anime leurs moindres actions.

M. H. Leivick apporte à la littérature Yidisch le plus beau poème dramatique versifié que le folklore juif ait produit jusque-là, et ce n'est pas peu dire.

§

Monde Sublunaire, de M. J. Opatoschou, est un recueil de nouvelles toutes plus étonnantes les unes que les autres.

M. Opatoschou est aussi un jeune, mais déjà célèbre dans les Deux Mondes pour ses innombrables nouvelles et romans. Originaire de Pologne, il tient de sa terre natale un penchant indéfectible pour le romantisme. Il doit, d'autre part, à sa Patrie son goût de la nature, et ses paysages nous prouvent heureusement que cet auteur n'ignore point le monde extérieur. Il se meut, d'ailleurs, dans la réalité la plus aiguë, à tel point que ses descriptions de la vie new-yorkaise peuvent être considérées comme les documents les plus authentiques de la littérature yidisch. C'est un observateur aussi, fin, tout en nuances et un tantinet narquois.

Cultivé, raffiné et même doué d'une légère prédisposition à l'originalité à la Poe, M. Opatoschou excelle à nous présenter les types divers de « l'excentricité » juive de New-York.

Au demeurant, nous sommes en présence d'un grand talent littéraire. Chacun des douzes Contes de ce recueil l'atteste surabondamment.

L'auteur semble avoir fréquenté le morbide et pitoyable Dostoïevsky, et ses récits s'en ressentent, avantageusement.

Le monde hétéroclite et interlope, la pègre, le marlou et la belle de nuit, tous les personnages dont le trafic est exercé la nuit, M. Opatoschou sait nous y introduire et, mieux qu'aucun autre conteur yidisch, il en connaît le langage salace et les mœurs étranges. Il promène un regard d'expert et, de même que pas une porte ne lui reste fermée, personne non plus ne lui échappe. Esprit paradoxal, compassé et prolixe tour à tour, il conçoit ses récits avec ordre et régularité, et, comme Poe, il semble savoir commencer son histoire par la fin...

Il tient à la fois de Reizin et d'Asch, dans ses contes. Du premier, il a la précision et le ton aigu, et il fait songer au second par ce je ne sais quoi de spontané, de lyrique échevelé qui confère une ampleur, une envergure et de la générosité au récit.

Le *Monde Sublunaire* comprend des nouvelles écrites entre 1914 et 1917.

Le *Roman d'un voleur de chevaux* est d'une tout autre veine.

Ce livre fut une révélation et fit la réputation de M.Opatoschou. Il remonte à 1912, ce petit roman de 125 pages.

Le jeune auteur publia son roman dans un important périodique new-yorkais, et du coup le nom d'Opatoschou devint célèbre.

La vogue de l'œuvre en question, certes, n'est pas due uniquement à sa valeur intrinsèque. Il y a d'autres facteurs qui entrent en jeu. Tout d'abord, il faut dire que la littérature yidisch n'avait, avant Opatoschou, aucune nouvelle conçue dans cet esprit. Les milieux où grouillent les voleurs et joueurs de bonneteau demeuraient jusqu'à la venue de cet auteur totalement inconnus des écrivains yidisch. Mais le génial Peretz lui a conféré l'immortalité en traitant ce roman de chef-d'œuvre.

Et voilà qu'on publie une histoire vivante, d'un réalisme aigu, anecdotique, humaine et d'une valeur littéraire indiscutable ! N'est-ce pas que la fortune d'Opatoschou était faite? Les péripéties de ce long récit sont pleines d'imprévu, des épisodes mouvementés, dramatiques et pittoresques s'y déroulent à foison. Rien, d'ailleurs, n'y manque : amourettes volages ou éternelles, tantôt à la tzigane, tantôt exprimées avec ce pathos oriental qui confère à la narration une saveur d'exotisme. La couleur locale d'une ville polonaise, un mélange de mœurs désuètes et l'étalage de procédés cyniques et crapuleux.

Nous sommes cependant émus devant tous les êtres humains, peints d'après nature, qui vivotent et souffrent au fond d'un misérable ghetto, où la plus étonnante croyance voisine avec les éléments de rapine et de crime les plus ostensibles.

En artiste, maître de sa langue et sachant animer les figures qu'il nous présente, M. Opatoschou a dépeint ces bas-fonds juifs d'un pinceau sûr, ayant eu le sens des proportions et de l'équilibre.

Ce volume comprend, hormis le *Voleur de chevaux*, six autres nouvelles alertes, curieuses, vivantes et originales.

Le récit intitulé : *Au delà du Pont* décrit brièvement, mais avec beaucoup de relief, la vie de romanichels juifs. Datée 1910, ce serait là l'œuvre de début de ce brillant et remarquable conteur. *Les Tziganes*, longue nouvelle curieuse de la vie des nomades ; les mœurs de ce peuple vagabond, leurs amours, beuveries, rêveries, rapts, vols, viols, passions ; leurs travaux et les tracas que leur infligent les autorités, etc. Que de vigueur et de

couleur dans la description ! Et combien vivants sont tous ces personnages ! On dirait du Gorki d'antan, ou bien un de ces conteurs magyars aptes à dépeindre les coutumes de la brune peuplade vagabonde.

Il faut dire qu'à aucun moment le récit ne languit, et que le lecteur est constamment tenu en éveil par l'action dramatique soutenue avec vigueur.

Memento. — Reçu le premier numéro de la revue *Der Hotdesch* (Le Mois), périodique mensuel paraissant à Varsovie sous la direction de M. Rosenfeld, publiciste qui se dévoue aux Lettres.

Souhaitons longue vie à cette intéressante publication littéraire dont nous parlerons plus longuement lorsque nous seront parvenus plusieurs fascicules. Notons, pour le moment, le commencement d'une étude bien documentée sur l'Art théâtral chez les Juifs, par le député à la Diète polonaise, M. Schiper. Des poèmes de MM. Ribalhof et Stern, chantres nostalgiques et idylliques tour à tour. Un article sur l'écrivain récemment disparu, An-Sky, par L. Jacoubovitch, la traduction de *Jean Christophe*, par le même, etc.

Bref, une Revue littéraire de grand format et bien volumineuse qui mérite hautement d'être signalée et de prospérer. Les directeurs de revues yidisch de Varsovie ne sauraient, certes, se mesurer avec leurs confrères des Etats-Unis, mais, tudieu, une seule publication périodique doit, coûte que coûte, subsister !

Reçus de M. J. Opatoschou : *Alein*, roman, Edition *Neie Zeit*, New-York, 1919 : *Hibrou*, roman, édition yidische literatour oun Vissenchaft, New-York, 1920. Nous y reviendrons.

L. BLUMENFELD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J. von Szilassy : *Der Untergang der Donau-Monarchie*, Berlin, E. Berger. —Poultney Bigelow : *Prussianism and Pacifism*, New-York, Putnam.— Elisha M. Friedman : *International Commerce and Reconstruction*, New-York, Dutton.— Stanley Frost : *Germany's New War Against America*, New-York, Dutton. — Sir Thomas Barclay : *Collapse and Reconstruction*, Boston, Little Brown. — K.-K. Kawakami : *Japan and World Peace*, New-York, Macmillan.— Arthur Twining Hadley : *The Moral Basis of Democracy*, New Haven, Yale University Press.

Les *Souvenirs diplomatiques du baron hongrois* de Szilassy sur **La Fin de la Monarchie danubienne** apportent sur les origines de la guerre de 1914 des révélations sensationnelles.

Szilassy débuta dans la diplomatie comme attaché à la légation austro hongroise de Bucarest. Ærenthal en était le minis-

tre. Il apprécia la capacité de Silassy et, en 1909, le transféra à Saint-Pétersbourg, où il fit fonction de chargé d'affaires, pendant les absences de l'ambassadeur Berchthold. L'annexion de la Bosnie venait d'avoir lieu. Szilassy « put vite se convaincre qu'elle n'avait pas de résultats pratiques » ; il en vint à la considérer « comme une grande faute politique » ; Æhrenthal « lui avoua plus tard qu'il s'était complètement trompé ». Szilassy put constater que l'amertume des Russes contre Æhrenthal était grande : ils l'avaient considéré comme « un des leurs », et il les avait trompés. Les relations furent d'abord difficiles à cause de la rancune du ministre Izwolsky contre Æhrenthal, mais après le remplacement d'Izwolsky par Sazonov en 1910, elles redevinrent bonnes.

A l'automne 1911, Szilassy alla voir Æhrenthal déjà malade. « Il n'était pas facile de causer avec lui de l'Allemagne. Il trouvait la politique marocaine de l'Allemagne très maladroite, mais ne voulait pas mettre en doute que la Russie ne s'en mêlerait pas. » La guerre italo-turque suivit. Un jour, Kokovtsov, le président du Conseil, fit appeler Szilassy et lui demanda s'il pouvait l'assurer que l'Autriche ne se mêlerait pas à cet « acte de brigandage », même si la guerre s'étendait aux Balkans. Szilassy répondit que oui et demanda la même assurance de la part de la Russie. « Je prends sur moi de vous la donner, répondit Kokovtsov, quoique je n'en aie pas encore entretenu l'Empereur. » Szilassy avait parlé sans instructions, mais Æhrenthal l'approuva. Un échange amical de télégrammes entre les souverains suivit.

Æhrenthal mourut au printemps 1912. Il avait désigné, comme pouvant le remplacer, Burian en première ligne, Berchthold en seconde. Comme Burian était mal vu de l'archiduc héritier, Berchthold fut nommé. Szilassy croit avoir écrit alors : « La guerre mondiale en sera la conséquence ». Dans une note *en français* il disait : « Comme Berchtold est incapable de subir un moment de crise, il faudra tout de même qu'on le sache. J'en parlerai donc à Vienne, je le dois à mon pays, car de graves malheurs pourraient surgir de son caractère indécis. »

Berchthold voulait, sans toucher aux alliances de l'Autriche, se rapprocher de la Russie. Szilassy put se convaincre que c'était impossible à cause des questions balkanique et ruthène.

Un mois avant que la guerre balkanique éclatât, Kokovtsov

l'annonça à Szilassy. Après l'ouverture des hostilités, Sazonov proposa à Szilassy que l'Autriche et la Russie s'entendissent au sujet de la division future des Balkans et fit quelques propositions acceptables. Constantinople devait rester turc. « Quant à l'Albanie, dit Sazonow, vous en ferez ce que vous voudrez, aucun peuple de la terre ne m'intéresse moins. » L'Autriche ne répondit d'abord pas, puis, après la conquête de l'Albanie par les Serbes, exigea son évacuation. La Russie insista pour qu'on leur laissât un port joint par « un couloir », mais, malgré Szilassy et son chef, le comte Thurn, Vienne fut inflexible.

Le 1er décembre 1912, Szilassy revint à Vienne, où Berchthold le garda auprès de lui comme conseiller.

A Vienne, écrit Szilassy, je constatai avec effroi qu'un grand parti souhaitait la guerre avec la Serbie, et même avec la Russie, s'il le fallait. Quelques éléments de ce parti étaient sincères et déclaraient qu'il n'y avait de salut pour nous que dans l'écrasement ou l'annexion de la Serbie. Je pouvais, d'ailleurs, me convaincre par de nombreux rapports provinciaux des menées subversives des Serbes dans les parties yougoslaves de la Monarchie.

La situation était déjà très empoisonnée, mais rien n'était entrepris pour l'améliorer, car une grande partie des gouvernants civils et presque tous les militaires souhaitaient nettement la guerre [ainsi que les éléments chauvins de la noblesse magyare et des partis chrétiens-sociaux de Vienne].

Le chaos régnait au ministère, où Berchthold recevait les conseils de tous, n'imposait pas l'unité d'action et ne se décidait à rien sans avoir tenu conseil. Il y avait deux partis, l'un souhaitant avec la Russie une entente que devait précéder celle avec la Serbie, l'autre regardant cette dernière comme exclue et « visant par suite à un règlement de compte par les armes » avec les Serbes. Le chef d'état-major Conrad et beaucoup de hauts officiers étaient de ce dernier parti. « Ils étaient en général des partisans chaleureux de François-Ferdinand, mais ce dernier, quelles qu'aient pu être ses idées antérieures, était alors, comme son impérial oncle, un partisan convaincu de la paix. »

Les Russes avaient mobilisé « à titre d'essai ». Conrad, à l'insu de Berchthold, réussit à obtenir de François-Joseph l'ordre de mobiliser plusieurs corps à la frontière serbe. Szilassy poussa en vain Berchthold à menacer de donner sa démission si la mesure n'était pas rapportée. De Giers, l'ambassadeur russe, étant venu en parler

à Berchthold, les esprits chauds essayèrent d'empêcher cette conversation. Szilassy, au nom des bons rapports antérieurs, réussit à faire adopter une attitude plus conciliante. On n'en mobilisa pas moins des deux côtés. L'affaire du consul Prohaska suivit : on accusa les Serbes de l'avoir châtré. Quand on apprit qu'il n'en était rien, on tint la nouvelle secrète et on laissa la campagne de presse continuer. Szilassy finit par obtenir qu'on imposât au chef du Département de la Presse de faire connaître la vérité.

« Pour les militaires, tous les prétextes étaient bons » ; ils persuadèrent à Berchthold que c'était « une humiliation intolérable que la Russie et l'Angleterre, et non pas l'Autriche, proposassent la création d'une Albanie indépendante à la Conférence de Londres ; Pasii demanda en vain à venir causer avec Berchthold. Dans les conférences, la question de la participation de la Russie à une guerre austro-serbe revenait sans cesse sur le tapis et l'un des principaux conseillers du ministre affirmait sans cesse que les préparatifs russes n'étaient que du bluff.

Comme une grande partie de l'armée était mobilisée, les militaires faisaient ce qu'ils pouvaient pour amener la guerre, non seulement pour des motifs politiques, mais aussi par ambition et présomption. Combien d'entre eux croyaient-ils à leur théorie que la guerre rajeunit et fortifie une race ?... En tous cas la folie guerrière crut avec la nervosité dans l'armée et tous les hauts officiers que je rencontrais n'exprimaient qu'un vœu, commencer les opérations au plus vite.

L'âme du parti de la guerre était Conrad. « Un des ministres me le désignait toujours comme *assoiffé de sang*. » Peut-être François-Joseph était-il plus dans le vrai quand il disait : « Conrad est intelligent, mais il n'est pas sensé. » Conrad ne cessait d'accabler Berchthold de mémoires demandant la guerre. Sa pression devint si intolérable que le ministre le mit aux prises avec Szilassy. La discussion dura deux heures, sans résultat. L'Empereur lui-même en demanda des nouvelles.

Au commencement de 1913, le prince Gottfried Hohenlohe fut envoyé en Russie en mission de conciliation. Il échangea des paroles vives avec Sazonow et le Tsar lui dit : « Eh bien ! si vous voulez la guerre, vous l'aurez, mais alors votre Empereur et moi nous basculerons sur nos trônes ! » Finalement on s'entendit pour démobiliser, mais les Russes ayant fait suivre un communiqué concerté en commun d'une phrase où ils disaient

« s'être convaincus que l'Autriche n'avait pas d'intentions hostiles envers la Serbie », elle faillit remettre tout en question. Quand il sut que cette phrase avait été publiée avec le consentement du comte de Thurn (l'ambassadeur d'Autriche), Berchthold accepta la démission que celui-ci avait offerte auparavant pour raisons de santé.

Alors vint la question des frontières de l'Albanie. « La guerre était dans l'air... Nos désirs essentiels ayant reçu satisfaction.., je conseillai au ministre de céder sur les villes de Dibra et Djakova, car l'excitation ayant atteint son maximum, elles menaçaient d'être la goutte « qui fait déborder »... Le revirement fut l'effet du hasard : Giesl, notre ministre à Cettinje, vint me voir... Comme je lui peignais la situation, il s'écria : « Mais vous n'allez pas faire la guerre pour deux repaires de brigands albanais »... Nous réussîmes à convaincre Berchthold... On me rendit responsable des suites. Finalement, tard le soir, l'Empereur, malgré l'énorme pression des militaires, décida que l'on céderait.

Jusqu'à la fin de la guerre balkanique, l'attitude de l'Allemagne resta conciliante... Lors de l'annexion de la Bosnie, elle n'avait pas souhaité la guerre, mais rompre notre entente avec la Russie... Aussi Æhrenthal me dit-il, lorsque l'on craignit une guerre franco-allemande pour le Maroc, qu'il n'interviendrait pas et ferait savoir à l'Allemagne que le traité de la Triple Alliance ne l'y obligeait pas... d'autant que notre participation déchaînerait la guerre mondiale.

Pendant l'été 1913, un protégé de Tisza, le comte Forgach, qui, disait-il, eût fait volontiers écrire partout dans le ministère : *Delenda est Serbia*, remplaça Szilassy (nommé ministre à Athènes) comme conseiller de Berchthold.

ÉMILE LALOY.

§

Prussianism and Pacifism doit beaucoup de son intérêt au fait que son auteur, M. Poultney Bigelow, fils de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en France pendant le Second Empire, le distingué John Bigelow, était l'ami d'enfance de Guillaume II, et l'intimité a continué pendant une grande partie du règne. Mais cette circonstance n'a pas empêché M. Poultney Bigelow de suivre la carrière de son ancien camarade avec un œil critique et enfin de rompre complètement ces liens d'amitié. Ce livre, qui donne l'histoire des Hohenzollern pendant 70 ans, devient un sévère réquisitoire contre l'ancien Kaiser ; il s'ouvre avec la fuite de Berlin en 1848 de Guillaume Ier, quand il était

Prince Royal, et se termine avec l'*exeat* de son petit-fils à Amerongen en 1918. Le volume aurait terminé pour toujours l'ancienne amitié si elle n'était pas déjà sérieusement ébranlée.

Le Kaiser ne lirait pas avec moins de déplaisir le dernier livre de M. Elisha M. Friedman, **International Commerce and Reconstruction**, qui est une des meilleures autorités aux Etats-Unis sur les questions économiques et qui a été associé avec le gouvernement fédéral comme expert pendant l'effort américain. Il déclare que « pendant la terrible et dramatique campagne militaire de la guerre, un silencieux mouvement économique était en train de modifier le commerce du monde ». L'auteur consacre un long chapitre à la situation des affaires en France.

La guerre a sauvé la France commercialement; elle l'éveillait au danger qui se montre du côté économique.

Le même péril que M. Friedman signale à l'attention de la France, M. Stanley Frost, de la *Tribune* de New-York, le révèle au monde des affaires des Etats-Unis, dans son **Germany's new War Against America**, où il nous dit que

l'Allemagne a mobilisé ses finances, ses industries et son commerce comme une vaste armée, avec des desseins soigneusement préparés pour une guerre commerciale qui sera une menace à la civilisation aussi sérieuse qu'étaient les hordes sanguinaires du Kaiser qui ont envahi la petite Belgique..... L'Allemagne a été battue sur le champ de bataille, mais son armée industrielle, financière et commerciale est toujours intacte; ses grandes usines et ateliers n'ont pas été touchés par la guerre.

Quoique le livre de Sir Thomas Barclay, **Collapse and Reconstruction**, ait été écrit avant l'achèvement du traité de Versailles, il n'a pas perdu de sa valeur et présente sous beaucoup de rapports la philosophie des volumes de MM. Friedman et Frost. C'est une étude « des conditions européennes et des principes américains », dont plusieurs conclusions paraissent plus ou moins exactes après l'expérience des mois écoulés depuis que le traité est en voie d'exécution.

M. Kawakami, journaliste japonais fixé aux Etats-Unis, est l'auteur de plusieurs livres traitant d'économie politique et de questions internationales. Quoique son dernier volume, **Japan and the World War**, se base sur les résultats de la dernière guerre, comme l'indique son titre, il a plutôt à faire avec

la Chine, son avenir et ses relations avec le Japon. Voici sa conclusion, qui donnera à penser, je crois, à beaucoup d'étudiants de la politique internationale de l'Extrême-Orient :

On ne peut pas échapper au fait que la Chine est absolument incapable de conduire ses propres affaires et que les nations civilisées devraient s'accorder pour établir une tutelle internationale sur ce pays.

The Moral Basis of Democracy, par le distingué ancien Président de l'Université de Yale — le Dr Hadley vient de donner sa démission après un service de plus de vingt ans — est aussi inspiré par la récente guerre, parce que, comme il nous le dit dans la préface, « deux cents anciens élèves de Yale étaient tombés sur le champ d'honneur, quand le coureur eut fini sa dernière course sur le sol de France ». M. Hadley examine avec talent et autorité les devoirs et les problèmes de la vie publique d'aujourd'hui, « où la démocratie devient une question morale ».

THÉODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Sir George Arthur : *Kitchener et la Guerre* (1914-16), traduction de M. P. Alaux, Payot. — Amédée Britsch : *Le Maréchal Lyautey*, La Renaissance du Livre. — Charles Le Goffic : *La Marne en feu*, Alcan. — Jean Drève : *Le troupeau*, Edit. du Pays belge, à Bruxelles. — René Simonin : *La Cité sans cloches*, Imp. Strasbourgeoise, Strasbourg. — Frédéric. Regamey : *La Caricature allemande pendant la guerre*, Berger-Levrault.

La perte la plus sensible que la France ait faite au cours de la grande guerre fut celle du maréchal Kitchener. Ceci n'est pas un paradoxe. La France perdait avec lui le plus ferme, le plus loyal, le plus clairvoyant de ses alliés. Kitchener était cependant anglo-saxon jusqu'aux moelles, et certaines erreurs, que nous avons signalées en leur temps, n'ont pas été sans comporter des conséquences graves. Mais l'erreur du moment importe peu, quand l'homme offre un de ces caractères de la plus forte trempe, qui ne cessent jamais de dominer les événements. S'il eût vécu, il est probable que bien des choses, surtout après l'armistice, auraient suivi une autre voie. Sa haute autorité, sa parfaite loyauté, l'immense popularité dont il jouissait, sans l'avoir recherchée, auraient pesé d'un grand poids dans les délibérations du Conseil suprême. Il n'eût pas été possible de le tenir à l'écart des grandes décisions. De la magnifique biographie que Sir George Arthur a

donnée de Lord Kitchener, au lendemain de la paix, M. P. Alaux a extrait tout ce qui touche à son rôle pendant la guerre. De là, ce volume intitulé : **Kitchener et la Guerre**. Il en est peu qui méritent autant que celui-là d'attirer notre attention, au milieu de la crise où se débat l'alliance entre les deux pays. Etudier le rôle de Kitchener, à ce moment de sa vie militaire, c'est assister au spectacle du développement d'une œuvre colossale, dont il est l'âme véritablement Cette œuvre est connue.

Ce que l'on sait moins, c'est la grandeur des services rendus à la France par Kitchener, simplement en exécution loyale du pacte et par une énergie que rien ne put entamer. Il nous a sauvés, dans les premiers jours de septembre 1914, en exigeant que Lord French renonçât à retirer son armée de la bataille. Nous savions une partie de la vérité par les mémoires de ce dernier. Mais Lord French s'était bien gardé de nous dire à quel point sa décision était irrévocable, et surtout quels sentiments l'inspiraient. Qu'on juge, par ce qui suit, de la gravité de la situation créée par une telle décision et de la grandeur du service qui nous fut alors rendu par Kitchener.

Le 30 août, Sir John French lui télégraphiait :

« J'ai décidé de commencer dès demain matin ma retraite derrière la Seine dans une direction Sud-Ouest à l'ouest de Paris, soit une marche de huit jours à une distance considérable de l'ennemi sans fatiguer les troupes... Ma base est maintenant dans le voisinage de la Rochelle (à la Palice) et je forme une base avancée au Mans... Je choisis divers points derrière la Seine, tout à fait à l'abri derrière les forts de Paris. Je n'aime pas le plan de Joffre... »

Le même jour, une lettre arrivait à Kitchener, à Londres :

« Je ne saurais dire que je considère avec beaucoup de confiance le développement et l'avenir de la campagne en France... Ma confiance dans la capacité des chefs de l'armée française à poursuivre cette campagne avec succès jusqu'à la victoire décroît rapidement, et c'est là la véritable raison de la décision que j'ai prise de retirer si loin les Forces britanniques... Je suis de plus en plus persuadé de la nécessité absolue pour moi de conserver l'indépendance d'action la plus complète et de pouvoir me retirer sur ma base quand les circonstances le rendront nécessaire. On a beaucoup insisté pour que je continue à rester sur le front... mais *j'ai absolument refusé...* Sachant ce que je sais des vertus combatives du soldat français... *je ne puis attribuer ces échecs persistants qu'aux défaillances du haut commandement.* »

Le chef de l'Armée anglaise se montrait peu tendre pour notre haut commandement ; il avait le tort de généraliser. Il voyait très nettement la paille dans l'œil des voisins. En tout cas, c'était le lâchage complet ; et il avait la conviction intime qu'en agissant ainsi, il obéissait à la pensée secrète de son gouvernement. Mais il avait compté sans Kitchener. Dès réception de cette lettre, ce dernier demandait à M. Asquith de réunir d'urgence un conseil de Cabinet. Un télégramme partait le 31 août à l'adresse de Sir John French l'invitant à se conformer, autant que possible aux plans du général Joffre et lui demandant une prompte réponse. Celle-ci arrivait à minuit au War Office. Elle ne faisait qu'ergoter et réitérer les arguments en faveur du retrait des troupes anglaises. Kitchener prenait immédiatement une décision. A une heure du matin il réveillait en sursaut Sir Edward Grey et l'avertissait qu'il venait de donner l'ordre qu'un contre-torpilleur fût prêt, dans les trois heures, à le transporter au Havre. Le 1er septembre, il était à Paris, où il rencontrait Sir John French, convoqué à l'Ambassade. En un tournemain, il retrempait le vieux chef ébranlé.

Kitchener a littéralement, ce jour-là, sauvé la guerre en resoudant la coopération franco-anglaise, qu'une défaillance du chef de l'armée anglaise allait rendre lettre-morte. On ne peut plus ignorer aujourd'hui la grandeur d'un tel service, rendu par scrupule de loyauté autant que par une sorte de vision prophétique des événements, et la dette de reconnaissance qui nous lie à la mémoire de Lord Kitchener ne peut davantage être oubliée. Le chapitre sur le rôle de Kitchener dans l'expédition des Dardanelles est capital. On a essayé, puisqu'il n'étai plus là pour faire entendre une protestation, de faire supporter à sa mémoire certaines responsabilités. Vain effort de pygmées. L'homme continue à dépasser de sa haute stature morale les politiciens qui ont essayé de le mordre aux mollets. Il restera, comme l'écrit son biographe, « une personnalité majestueuse et solitaire » au milieu de ses contemporains.

Auprès de Kitchener, la personnalité du **maréchal Lyautey**, dont nous avons à parler maintenant à propos du livre de M. Amédée Britsch, prend des contours plus modestes. Ce n'est peut-être qu'une apparence. L'avenir le dira. Le maréchal est né sous une heureuse étoile : carrière brillante, variée, rapide, menée

à toutes brides. Il est général, ministre, académicien. Le voici proconsul à vie sous un gouvernement, où l'inconstance et l'instabilité sont des vertus essentielles. Cela indique une jolie souplesse de poignet. Mais de tous les événements heureux de son existence à fond de train, son plus grand bonheur est d'avoir rencontré un homme tel que Gallieni, au moment psychologique. Et voici que, pour continuer une veine aussi brillante, il vient de trouver dans M. A. Britsch un panégyriste, dont la louange adoucira ses regrets à mesure que son étoile ira vers son déclin. On lit avec plaisir, avec intérêt même, l'éloge, d'ailleurs mérité, du soldat, de l'écrivain, du politique. Peut-être ne s'est-on pas assez étendu sur ce dernier aspect ?

La louange n'est toutefois ni excessive, ni dépourvue d'esprit critique. M. A. Britsch ne cherche pas à dissimuler certaines tares de cet homme exceptionnel : sa « passion du pouvoir », son aversion pour toute contradiction, pour toute réserve capable de diminuer sa confiance en lui-même ; son « besoin d'applaudissements ». Il nous le montre échouant, là où lui font défaut la sympathie et le dévouement aveugle. Gâté par la fortune, le général a perdu l'habitude de l'obstacle, témoin son aventure du ministère de la Guerre. Des révélations assez piquantes et inattendues sont éparses à travers ce livre. C'est ainsi qu'on y découvre M. Poincaré et le général de Castelnau se traitant sans aménité ; le général Lyautey, retour de Rome, qualifiant de pétaudière le Conseil Interallié, qualification qui correspond assez exactement au sentiment que tout homme un peu averti nourrissait à son égard, à ce moment ; le ministre de la Guerre jugeant le plan Nivelle puéril et inexécutable et travaillant, sans succès d'ailleurs, à déboulonner le généralissime, etc. Chose piquante, ce fut le général Lyautey qui éveilla le premier la défiance contre le général Nivelle chez son successeur, M. Painlevé.

Mais tout ceci est de l'ordre des infiniment petits.

Ce qui compte à l'actif du maréchal Lyautey, ce qui reste inoubliable et dont on doit lui garder une reconnaissance sans fin, c'est d'avoir sauvé le Maroc, au début de la guerre. « Le 28 juillet, écrit M. A. Britsch, deux télégrammes expédiés la veille de Paris touchaient Rabat. L'un, émané du ministre des Affaires Etrangères, prescrivait au résident de vider l'intérieur du pays et de se

replier sur la côte avec tous les Français et les étrangers placés sous notre sauvegarde...» C'était l'ordre de gens qui avaient perdu la tête, et qui, de plus, n'avaient qu'une connaissance superficielle des affaires marocaines. Le général Lyautey ne se conforma pas à cet ordre Ce fut son honneur. Il assuma la pleine responsabilité, tout en expédiant toutes les troupes qui lui étaient demandées, de conserver les choses en l'état. Les événements lui donnèrent pleinement raison. Il est curieux de constater, à ce propos, que dans les circonstances tragiques, les hommes de premier plan sont presque toujours conduits à désobéir aux ordres émanés de conseils irresponsables, délibérant à mille lieues des réalités. En 1870, les succès des armées allemandes sont presque toujours la conséquence d'actes de désobéissance de chefs de corps ou des sous-ordres. Au cours de la dernière guerre, il est presque constant de relever que des actes de même nature nous ont seuls préservés des pires dangers. Il y aurait une étude hautement instructive à faire à ce sujet.

JEAN NOREL.

§

La collection Alcan sur « la France dévastée », dont nous avons indiqué déjà d'intéressantes publications, s'est augmentée d'un volume de Charles Le Goffic sur la **Marne en feu** et les batailles qui devaient arrêter la ruée allemande en 1914. On a beaucoup ergoté, constate d'abord M. Le Goffic, sur le nom que devait porter la bataille de la Marne, livrée sur une large étendue du territoire et jusqu'aux approches de Verdun ; mais le peuple est simpliste et va droit au fait : c'est la Marne qui a vu deux fois échouer l'offensive de l'ennemi. Du côté de Meaux, Dammartin, etc., ce fut l'attaque en flanc de la garnison de Paris, culbutant les troupes de Von Kluck et qui se trouva le commencement de la débâcle. Le nom de bataille de la Marne est resté, à cause de cet épisode des combats livrés dans les marais de Saint-Gond, à la Fère-Champenoise, etc., et l'on perdrait son temps à vouloir lui en substituer un autre. L'Allemagne a fini par expliquer, d'ailleurs, que nous avions eu le dessus grâce à la supériorité numérique. Mais c'est toujours l'idée du Boche qu'on doit avoir l'avantage parce qu'on est beaucoup. Chacun des généraux incriminés a discuté, s'est défendu. On le sait, toutefois, l'Etat-Major fut tellement décontenancé par notre attaque, qui se trou-

vait en dehors de toutes ses prévisions, qu'il perdit à peu près la tête. C'est qu'une armée française est probablement la seule qu'on puisse arrêter en pleine débâcle, rejeter au feu, — et se trouver capable de battre l'ennemi. M. Charles Le Goffic a surtout suivi dans son livre la marche du général Foch, dont les troupes, à peine sous ses ordres, avaient combattu, dès le 29 août, sur l'Aisne et chaudement disputé le terrain. Il raconte ensuite l'évacuation de Reims, — l'abandon des forts où les Allemands devaient s'établir si longuement ensuite. L'ennemi passa la Marne à notre suite et continua de descendre vers le Petit-Morin, les marais de Saint-Gond. Quant à l'armée anglaise, qui avait été très éprouvée durant la retraite, ce fut bien malgré elle qu'elle donna son concours. Elle n'était d'ailleurs venue que pour défendre la Belgique, dont nos voisins n'acceptaient à aucun prix l'occupation par les Boches, et ne songeait qu'à regagner la côte et défendre l'Angleterre sur le détroit. Toute la responsabilité de la bataille de la Marne remonte d'ailleurs au général Gallieni, lorsqu'il décida d'attaquer en flanc les troupes allemandes qui descendaient vers le sud-est. Pendant cinq jours l'élite de leur infanterie, les régiments de fer de la Saxe, la garde prussienne elle-même, considérée comme invincible, fonça en formations massives à travers les marais de Saint-Gond sur les troupes de Foch, qu'il fallait culbuter, couper, rejeter en deux tronçons sur la Meuse et la Seine pour prendre Verdun et Paris à revers. Un moment les nôtres furent bousculés sur une profondeur de 4 kilomètres et l'ennemi crut tenir la victoire ; mais le général Foch rétablit le combat. Les troupes de Gallieni avaient repoussé les Allemands à l'est de Meaux. Ils décidèrent brusquement la retraite ; leur plan avait avorté ; ils remontèrent au nord pour s'établir sur une longue ligne qui s'étendit bientôt jusqu'à la mer et dont il fallut entreprendre le siège.

Le récit de M. Charles Le Goffic est complété avec le carnet du général Moussy ; d'intéressantes impressions du sergent Charles Penther et le carnet de l'instituteur Roland, qui montra les petits côtés de la bataille, les événements fragmentés ou vus de la coulisse. Il y a enfin une conversation avec le général, — maintenant maréchal Foch, qui raconte ses souvenirs et complète cet intéressant petit volume. — « Quand nous sommes arrivés à la Fère-Champenoise, raconte-t-il, un moment on

ne pouvait avancer ni en auto, ni à cheval, ni à pied, tellement les rues étaient hérissées de tessons de bouteilles. Les Boches avaient fait la veille une telle noce que des centaines d'entre eux cuvaient encore leur vin dans les caves. J'en ai vu qui couraient comme des lapins de gouttière et qu'on tirait à la volée »...

— L'armée allemande resta d'ailleurs plutôt « estomaquée » de cet échec ; après une si longue préparation, rencontrer une telle « bûche » au milieu de sa marche triomphale, c'était de la déveine. Guillaume, qui assistait aux opérations, se hâta deprendre le large et laissa se refroidir le dîner qu'il avait commandé à Paris. La presse négligea d'ailleurs d'enregistrer le résultat des opérations, et ce ne fut que beaucoup plus tard, et avec bien des réticences, qu'on se décida à laisser entendre que la partie, en somme, était à peu près manquée.

Avec **le Troupeau**, notes d'un volontaire belge, M. Jean Drève raconte divers épisodes de la campagne sur l'Yser, la longue résistance des troupes du roi Albert dans la boue, à travers l'inondation de la côte, — parmi les défenses de fortune, les fortifications improvisées, qui barrèrent aux armées allemandes la route qu'elles pensaient si facile pour gagner Calais. Les récits de M. Jean Drève ne prennent qu'après la bataille du début, ne concernent que la guerre de siège qui dura si longtemps de ce côté. C'est déjà le « no man's land », la terre inondée, coupée de rigoles, de fossés fangeux, où les Belges résistent à l'artillerie derrière des parapets élevés en hâte. Il y a des endroits où il faut passer à découvert pour atteindre les ouvrages de la ligne de combat. L'auteur raconte la vie des postes avancés, parmi des terrains qui s'effondrent, du côté de Dixmude, — dont les ruines croulantes apparaissent un moment, et près desquelles les tranchées, face à face, se trouvent si proches que les combattants peuvent échanges des injures et des invectives. Et ce sont encore des combats d'artillerie dans la nuit ; les tranchées sont atrocement bombardées comme les masures en ruine qui subsistent dans la zone de bataille et qui élèvent près de mares putrides les tronçons croulants de leurs murailles ; des scènes étranges et presque fantastiques comme le transport d'un convoi à travers la région battue par les rafales de projectiles. Puis c'est l'existence à l'arrière, alternant avec celle du front, — les beuveries des jours de repos, la grosse joie des « rescapés », s'entassant dans les caboulots qui

subsistent, le soir de Noël, par un affreux temps de bourrasque; des récits de « nopces et soûleries » qui font oublier un moment l'atroce existence du front, tout cela donné en de courts chapitres où se trouvent racontés le caractère des hommes, leur physionomie, leurs plaisirs et leurs regrets; — qui donnent même des conversations en patois, — et fixent le détail de cette existence atroce de l'armée belge, qui devait se prolonger malheureusement pendant quatre années. Le petit volume de M. Jean Drève en aura donné la physionomie véritable, la vision odieuse, et dont le souvenir doit demeurer à ceux qui en ont subi l'interminable supplice, dans la boue, la saleté, la pourriture, le contact de l'eau imprégnée de cadavres, comme ces cauchemars, qui persistent après le réveil, vous poursuivent de leurs épouvantes et de leurs horreurs.

La Cité sans cloches, de M. René Simonin, est un récit de captivité en Allemagne, au camp de Langensalza, semble-t-il, qui ne fut peut-être pas un lieu de délices, mais où l'auteur, s'il raconte beaucoup de choses, du moins ne les a pas poussées trop au noir. C'est la vie des prisonniers, les baraques, les conciliabules, les truquages et comédies qui nous ont été déjà montrés; c'est l'épidémie de typhus, avec de multiples décès surtout parmi les Russes, sales et puants, qui crèvent littéralement de faim, mais retirent de leur pitance de quoi se procurer du tabac, comme il est montré dans des scènes du « marché aux poux ». Il y a du reste dans le volume des récits extraordinaires, comme celui de la désinfection des prisonniers, qui doivent rester nus comme le père Adam, des heures et des heures, pendant qu'on passe leurs vêtements à l'étuve, — dont ils reviennent d'ailleurs fripés, méconnaissables — tant que les captifs, qui se les disputent, même à coups de poing, se trouvent enfin couverts de nippes bizarres, — de véritables tenues de carnaval. Puis c'est la préoccupation des colis à recevoir et qui permettent enfin de manger autre chose que les ratatouilles de l'administration; ce sont encore de longs récits, des anecdotes, des histoires, — du fait que des groupements se forment, que les caractères se rapprochent et que les captifs désormais aiment à se raconter diverses aventures. Le volume de M. René Simonin, qui fait suite à un premier récit, est intéressant à suivre comme un roman d'aventures. Il se rapporte aux premiers temps de la guerre, car il y est parlé de l'intervention italienne dans le conflit et se termine lorsqu'on parle des départs

de prisonniers, — de ceux qui changent de camp peut-être — ou vont être ramenés chez nous, retrouver la douce terre de France.

Avec un historique des premières phases du conflit, M. Frédéric Régamey publie un recueil abondant et très heureusement présenté sur **la Caricature allemande pendant la guerre**. C'est une série de dessins bien typiques et souvent de valeur, mais qui trahissent la véritable mentalité des gens d'outre-Rhin, et, à ce point de vue, se trouvent avoir une réelle valeur documentaire. — « L'Allemand a toujours quelque chose de bête », disait de lui Napoléon Ier, il a encore la férocité et surtout le mensonge. Les caricatures réunies par M. Frédéric Régamey indiquent surtout la méchanceté; elles distillent le fiel et la haine. Avec la violation de la Belgique, la déclaration du « chiffon de papier », ce sont nos voisins de Gand, de Bruxelles, d'Anvers qu'on montre féroces et traîtres, martyrisant, assassinant hypocritement les doux soldats de Guillaume et profitant de la Croix-Rouge pour les frapper par derrière ou dans leur sommeil. Quant à l'Angleterre, on l'accusa de trahir la cause du pangermanisme en se rangeant du côté des ennemis de l'Allemagne, dont elle est si proche parente; de là l'âpreté du traitement infligé aux prisonniers anglais qui ont souffert, en Allemagne, plus encore que les nôtres. Si lourd dans ses plaisanteries, le Boche est encore souvent maladroit, on peut le voir, par exemple, avec les caricatures sur le déménagement de Bordeaux, sur le président Poincaré, qui ne riment à rien et sont grossières sans plus. Les Allemands ont encore essayé de plaisanter à propos de la bataille de la Marne; mais ce n'était guère le moment; ils riaient jaune et cela ne dura pas. Les caricaturistes qui voyaient les choses de loin, de leurs officines, comprirent enfin qu'ils devaient se tenir tranquilles et gardèrent leur verve pour une occasion meilleure. Mais il leur fallut aussi admettre que c'était « la claque » et que la partie, désormais, pouvait être considérée comme perdue. — Il reste que la publication de M. Frédéric Régamey, qui se présente très heureusement, est une curiosité et vaut par le choix des images, la cocasserie de certaines inventions. C'est un document, — et à ce titre on peut féliciter l'auteur de ses préférences comme de la présentation heureuse de ces images de guerre.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

Politique d'incohérence et de gaspillages. — Un sénateur libéral, M. Maurice Despret, Président du conseil d'administration de la Banque de Bruxelles, qui est un des établissements financiers les plus importants du pays, vient de réaliser contre sa personne le bloc des profiteurs du régime, le régime du consortium des arrivistes, dont M. Henri Jaspar est la figure la plus représentative, et dont M. Paul-Emile Janson, meilleur orateur qu'écrivain, s'est institué l'avocat conseil.

Gouverner consiste, pour quelques-uns de ces messieurs du ministère, à parader et jouir sans vergogne. Je ne les crois pas aveugles au point de ne pas se rendre compte que nous marchons vers une situation financière inextricable et que le verbalisme aussi creux qu'incontinent du ministre des Affaires étrangères, M. Jaspar, n'a eu d'autre résultat que de dépouiller successivement notre grande alliée la France et nous-mêmes des quelques avantages qu'avec un peu de fermeté et de clairvoyance politique, nous aurions pu retirer du traité de Versailles (qu'il serait intéressant de connaître l'opinion d'un Georges Clemenceau sur M. Henri Jaspar!). Ces critiques, ils les supportent malaisément, j'en ai eu personnellement la preuve, ils les tiennent pour un délit grave contre leurs personnes sacrées. Mais, au-dessus du délit, il y a le crime. Qui eût pu croire chez nous que le courtois, mesuré et prudent M. Maurice Despret était capable, d'un seul bond, sans même s'arrêter au délit, d'aller tout droit jusqu'au crime? Ce qu'on croit la vérité n'est souvent que l'effet d'un maquillage et, sous des apparences fallacieuses, il y a chez M. Maurice Despret — c'est du moins M. Paul-Emile Janson qui, d'une plume inexperte, nous l'apprend — l'étoffe d'un criminel dangereux. Quel forfait a-t-il donc perpétré? Le plus horrible de tous, au regard du consortium des gouvernants, il a osé toucher à leur assiette au beurre, cette assiette grasse où, sous couleur d'union sacrée, catholiques, libéraux et socialistes s'étaient habitués à se délecter sans contrôle.

Monsieur Despret, ce crime, on ne vous le pardonnera pas. Non pas que le gouvernement manque d'indulgence, il s'en faut; ne libère-t-il pas chaque jour les activistes et les défaitistes, coupables de crime contre la patrie; n'a-t-il pas couvert d'un voile pu-

dique l'escroquerie des marks et les enrichissements les plus scandaleux ? Mais ce sont là péchés mignons, au lieu que, Monsieur Despret, vous avez commis une faute capitale et sans rémission en cherchant à réduire la pâtée de ces messieurs !

Ne croyez pas que j'invente ou que j'exagère. Pour avoir proposé de comprimer certaines dépenses des départements ministériels, M. Despret est traité de « bolcheviste » par M. Paul-Emile Janson. L'article à paru dans le *Soir*. Il provoque à Bruxelles un formidable éclat de rire aux dépens de son auteur. Quelle singulière idée a donc celui-ci de s'improviser journaliste et de se mêler d'écrire ? Il est vrai que nos avocats ont toutes les prétentions et, du jour au lendemain, se font publicistes ou... ministres. M. Paul-Émile Janson fut ministre de la Guerre aux plus beaux jours du Cabinet de Lophem. A] ce moment, lui qui se montre si large aujourd'hui quant aux gaspillages et dépenses somptuaires des membres du gouvernement, prétendait ne pouvoir trouver des ressources suffisantes pour venir en aide aux anciens combattants, qui, de guerre lasse, finirent par se faire rendre eux-mêmes justice en envahissant le Parlement. Que signifie donc le mot de bolcheviste sous la plume de M. Paul-Emile Janson ? L'honorable M. Despret n'est rien moins que révolutionnaire; c'est une des personnalités en vue du conservatisme libéral. Alors pourquoi bolcheviste ? Un récent livre de M. Maurice des Ombiaux, *La politique belge depuis l'armistice* (éditions Bossard), nous donne la clef de ce petit mystère en même temps qu'il dénonce le scandale d'un régime dont les gouvernants n'ont été trop longtemps que des pantins manœuvrés par des financiers.

C'est, nous raconte, faits à l'appui, M. Maurice des Ombiaux, que le Cabinet de Lophem, dont M. Paul-Emile Janson devait faire partie, ne fut constitué que grâce à l'exploitation savante devant le roi du spectre bolcheviste.

Le souverain rentrait victorieux après plusieurs années d'absence. Le financier Francqui et quelques aspirants ministres se portèrent à la frontière pour le circonvenir. La petite scène, telle que nous la rapporte M. des Ombiaux, mérite d'être reproduite :

Ce n'est pas manquer au roi Albert que de le comparer à Napoléon. Comme lui, il a la phobie du jacobin représenté aujourd'hui par le socialisme révolutionnaire et le bolchevisme. Devant M. Francqui à l'aspect de taureau, dont les gros yeux à fleur de tête s'injectaient et bril-

laient d'une couleur feinte et d'impatience mal contenue, devant M. Delacroix, insinuant, pressant, papelard, dévoré d'ambition, devant M. Jaspar, qui heureusement, depuis lors, a fait de la meilleure besogne, le roi crut facilement ce qu'il était porté à croire par penchant naturel. M. Paul-Emile Janson, médusé par les autres, opinait d'un air épouvanté; quant aux socialistes, ils riaient dans leur barbe, mais se gardaient bien de détourner une eau qui tombait si favorablement sur leur moulin; ils pensaient avec raison que le gouvernement qui sortirait d'une telle palabre serait certainement leur prisonnier.

La reine ne croyait pas à une emprise du bolchevisme sur la saine population belge; il parut même à quelques journalistes, à qui elle en parla, car on ne parlait que de cela à Lophem, que sa confiance lui faisait considérer ce spectre du bolchevisme comme un épouvantail à moineaux.

M. Adolphe Max, arrivé de Bruxelles, fut aussitôt interviewé par de vieux compagnons de la presse, heureux de le retrouver sain et sauf après sa longue et pénible captivité. Son étonnement fut grand quand il apprit qu'on parlait de bolchevistes dans la capitale.

— A Bruxelles, répondit-il d'un air goguenard, mais il ne se passe rien du tout. Bruxelles est dans l'allégresse et attend avec impatience le retour des souverains.

Les propos du bourgmestre correspondaient trop à la simple réalité pour obtenir quelque créance ; la voix du bon sens n'avait aucune chance d'être entendue quand on se trouvait en plein Gaboriau.

Les auteurs du roman-feuilleton trouvèrent des oreilles toutes disposées à la crédulité quand ils répandirent en *aparté* que M. Adolphe Max avait l'esprit affaibli par la prison, qu'une absence de quatre années l'empêchait de se rendre un compte exact de l'état d'esprit de ses concitoyens et que la joie de la délivrance le disposait naturellement à un optimisme, qu'aucun homme sérieux ayant assisté à la marche des événements ne pouvait partager.

Ce qui résulte de ce récit, c'est qu'on avait impudemment menti au roi. Le lendemain, il était reçu à Bruxelles au milieu d'une liesse unanime. Il ne s'était pas moins laissé imposer un ministère de fortune, dont le chef occulte était M. Francqui, qui avait eu soin d'y introduire deux de ses créatures, MM. Delacroix et Jaspar.

Tels furent, souligne M. des Ombiaux, les effets de la crainte du bolchevisme, et pourtant il n'y avait guère de bolchevistes, parmi les Belges, que ceux qui arrivèrent à Lophem devant le roi, pour lui dicter leur volonté, comme il n'y avait plus dans le pays d'autre tempête que celle qui agitait la chevelure de violoniste de M. Jaspar, fai-

sait luire les yeux de taureau de M. Francqui et gonflait l'ambitieuse vanité de M. Delacroix.

Quels furent les résultats de cette manœuvre ?

Si l'habit ne fait pas le moine, continue M. des Ombiaux, le titre de Premier Ministre créé pour lui ne fit pas de M. Delacroix un chef et le Cabinet de Lophem ne devint pas un gouvernement : il resta, conformément à ses origines, un consortium de politiciens... chacun se mit aussitôt à tirer de son côté et casa, aux dépens de l'Etat, sa famille, ses amis, ses agents électoraux. Mais de politique point ; le spectre du bolchevisme jetait une ombre opaque sur les grands intérêts nationaux.

M. Maurice des Ombiaux se montre un peu sévère, à mon sens, envers M. Delacroix. La seule faute de cet avocat fut de trop présumer de ses moyens. Il préside actuellement la commission belge des réparations. Il vient de résigner son mandat de député et cet abandon de la vie politique, pour laquelle il n'était pas fait, marque chez lui un retour à la sagesse dont il convient de tenir compte.

Quant à M. Jaspar, il est vrai qu'il s'est départi, du moins quant aux apparences, de sa francophobie. Seulement, chaque fois qu'il est intervenu au Conseil suprême, les légitimes revendications françaises subissaient un recul.

Le cabinet de Lophem a été remplacé par un Cabinet Carton de Wiart. Son chef fut de ceux qui portèrent devant la Chambre les coup les plus rudes au Cabinet Delacroix.

Mais beaucoup des gaspillages qui caractérisaient les « ministres » de Lophem ont continué.

Il est amusant d'entendre crier au bolchevisme contre qui le dénonce. Comment un homme intelligent comme M. Paul-Emile Janson peut-il en user ainsi ?

Ce mot de bolchevisme, habilement exploité, avait permis aux intrigants de Lophem de réaliser une scandaleuse fortune politique : il n'a plus cours chez nous aujourd'hui. Mais lisez donc le livre de M. des Ombiaux.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

VARIÉTÉS

L'exposition des Petits Fabricants. — L'exposition annuelle des Petits Fabricants, ou concours Lépine, que nous avons vue d'abord au Grand Palais, puis au jeu de Paume des

Tuileries — dont le cadre, plus réduit lui convenait au reste davantage — a émigré cette fois et gagné l'Esplanade des Invalides, — ce qui se trouve plutôt le contraire de ce qu'on pouvait désirer. Il faut traverser, effectivement, la plaine poussiéreuse,où chauffe le dur soleil de cette fin d'été, pour apercevoir enfin l'enclos où s'élèvent les baraques des exposants, — de larges hangars surchauffés comme en pleine canicule, puis, en arrière et sur les côtés, d'autres constructions, l'une servant de café et où joue un petit orchestre. — Chaleur et poussière : il « fait soif » rien qu'à traverser l'Esplanade. — Mais on retrouve dans l'enclos, et surtout par les loges d'accès les inventions, les arrangements si souvent intéressants et presque toujours curieux qui caractérisent les envois des membres de l'association. Le plus souvent, comme nous l'avons indiqué déjà les années précédentes, c'est l'invention pratique, le petit perfectionnement apporté à un appareil, à un objet d'usage ; parfois une modification curieuse,une adaptation inattendue, qui intéressent et retiennent.—Cette année, toutefois, on sentira peu de courants généraux, de préoccupations essentielles, comme il arriva lors des expositions précédentes : l'intérêt s'éparpille de différents côtés et c'est surtout au hasard des rencontres, — lorsque le producteur se trouve présent ou a mis une personne informée à sa place,ce qui n'arrive pas toujours — qu'on peut se rendre compte et indiquer l'ingéniosité ou la valeur des objets exposés.

Dans cette revue forcément rapide, et que je m'excuse de ne pas donner plus complète, j'indiquerai ainsi, parmi le matériel de couchage, le lit de campement démontable, sur tubes télescopant, de M. A. Sagot ; le « mécano », sommier également démontable, et pliant, qu'apporte M. Papin, ainsi que « l'extensible », lit de repos se transformant en un lit à deux places, présenté par M. Duquesnoy,et le « lit-commode » de M. D. Gendre, dont le modèle pourrait subir d'ailleurs diverses modifications. Avec l'exiguïté des logements actuels à Paris,l'entassement dans des locaux souvent réduits qu'il faut subir,on comprend très bien l'intérêt de ces tentatives. Des modèles divers ont été déjà présentés ; les meubles s'aplatissent, se démontent, rentrent dans la muraille ; mais il reste toujours la literie, qu'on escamote plus difficilement, et je ne crois pas que la solution du problème soit à chercher de ce côté ; on ne peut y trouver que des atténuations

temporaires et provisoires. — A côté de la série des lits démontables et à transformation, on peut indiquer de même le fauteuil de M. H. Audin, qui devient chaise longue et couchette, meuble « indispensable aux souffrants et agréable aux bien portants », nous dit le prospectus de son inventeur. — Plus loin, c'est un appareil hydrothérapique « pour bains de siège, bains de jambe, etc... », qu'apporte M. Signet; c'est le nouveau « ferme-porte à frein-bloc », marque Fapa ; une sonnerie pour appartements, dite « sanpile », qu'apporte M. Moyse, et de M. Bouniol un appareil de sécurité contre le vol des voitures automobiles, — invention qui sera sans doute fort utile dans la période troublée que nous traversons. De M. L. Dabos, c'est encore « le Vigilant-Simplex », nouvel avertisseur électrique, et comportant un modèle spécial pour la protection des grandes glaces. — M. Paul Mahieu présente ensuite trois modèles de radiateurs à gaze, marque « Ardor », avec « évacuation des résidus de la combustion et chauffage continu sans avoir à renouveler l'air ». De M. G. Sachot ce sont encore des sièges incassables pour water-closet, — s'il est permis d'attirer l'attention sur cet appareil intime, mais nécessaire au bon fonctionnement de l'existence — et où une serviette de papier qu'on détache du couvercle relevé vient préserver du contact avec le bois.

Mais on peut examiner bien d'autres inventions et trouvailles. C'est « l'affileur », appareil pour l'affilage des rasoirs mécaniques, de M. J. Crapin ; d'autres « affiloirs » pour couteaux, « mollettes cannelées, affilant sans user et remplaçant le *fusil* et articles similaires ; modèle de poche et de bureau (système Ylleiht) » ; l'affilex, avec poudre auxiliaire, indispensable pour les rasoirs de sûreté, est d'ailleurs une invention du même genre. — Nous arrivons au nouveau « bouche-bouteille », pratique et résistant, de M. Pouillat ; à la montre « Spera », offrant le minimum de pièces et le « maximum d'interchangeabilité », de M. David Montagne ; au « monobloc », poignée de vélo d'une seule pièce, sans collage, qu'apporte M. Blossier ; à la « selle élastique, oscillante et indéformable », marque « Selsouple », de M. A. Denicourt ; à la « combinette », siège suspendu pour enfant, se trouvant « à l'abri du cahot de la route et s'adaptant sur toutes les bicyclettes d'hommes », de M. Chauviré ; au « Rêve », side-car promenade, « pour la ville et la campagne, pouvant s'appliquer à tous les vélos

d'homme ou de dame»,de M. Grangère. —C'est ensuite la bague-verrou irréversible pour stylo, — qui évitera de se mettre de l'encre plein les mains,— de M. P. Stenger ; le « nouveau support de douilles Lebreton », et un autre appareil portant la même désignation, de M. G. Duclaux ; le moule à cigarettes « Patria », de M. G. Malherbe ; la pompe à bière à air comprimé, pour le tirage au bock ou au litre, de M. Marcel Junger ; le « ressort mi-bois », pour véhicules et matériel roulant ou fixe, de M. Aimé Loudier ; un « raidisseur de fils de fer », le « Tortillard », appareil en acier galvanisé,de M. H. Delaval ; des coupe-verre et affûte-couteaux, de M. Roussel ; la soudure pour aluminium de M. Eugène Clam ; le « Pulvero-color », pour « peinture, vernissage, bronzage et décoration vaporisée, coloration au pochoir », etc...,présenté par M.H. Cholleton ; la caisse d'emballage Leconte, ingénieux système à claire-voie, etc... On peut citer encore le raccommodage des billets de banque avec des vignettes-réclames,— la réclame qui « ne perd jamais ses droits » — et « doit servir à faire connaître votre maison », — n'allez pas en face, c'est un voleur ; le « copidéal, sans mouillage et sans presse », et le « bloc » lithographique « Semeuse », pour « imprimer soi-même en une ou plusieurs couleurs » ; le « Novion », nouveau torchon chimique, remplaçant « les pâtes, poudres et liquides servant à nettoyer et polir les métaux, à faire la toilette des vitres et glaces, boiseries, marbres et peintures», etc... et dont le prospectus contient un échantillon, — qui sent d'ailleurs terriblement son fruit ; un appareil de sécurité pour le gaz, la « Vigie », d'invention curieuse et pratique, présenté par M. Sinson, et qui bouche automatiquement le tuyau d'accès ; le « trépan », petit appareil pour couper le haut de l'œuf en coquille, dont il sectionne l'extrémité, présenté par MM. Sebelin père et fils ; le « ki-ventil », ventilateur de poche, extra-léger, de M. Georges ; le « bouchon veilleuse », marque « le Merveilleux »,de M. L. Bougardier, qu'une dame convaincue exhibe avec force explications sur son emploi et ses avantages ; « l'électro-tasse, de M. Pothin,invention donnant en trois minutes une tasse de café (on ne nous dit pas, d'ailleurs, s'il y a de la chicorée et du sucre)—et à côté de quoi je n'ai plus guère à mentionner, à l'extrémité de la première baraque, qu'un exemplaire du Bottin — d'ailleurs intact, tout neuf, le fait est assez rare — et dont les volumes, pour éviter sans doute qu'un client distrait ne

les emporte, sont attachés à leur casier par des chaînettes de cuivre.

§

Comme les années précédentes, on trouve à l'exposition des Petits Fabricants une section de jouets, assez abondante sans doute, mais qui n'a pas apporté cette fois des choses bien intéressantes, ni bien nouvelles. Sans doute il y a diverses exceptions; mais nous nous souvenons des années anciennes où l'on y rencontrait à la fois l'originalité, poussée même jusqu'à la cocasserie, et en même temps la multiplicité des objets exposés, et la comparaison est plutôt défavorable. Parmi les jouets, on peut ranger d'ailleurs « la Rouline », patinette mécanique, et « Baby rouline », ustensiles analogues à ceux sur lesquels voguent les galopins, et dont le tapage et les ébats se retrouvent et vous arrivent dans les jambes dans toutes les rues en pente de Montmartre. On peut mentionner encore des jouets en bois « à rouler et animés », jouets nautiques, jouets aériens, de M. Boissien, — qui présente jusqu'à un « Lapin cubiste », — évidemment pour rappeler les incongruités déjà anciennes de ces Messieurs les peintres de l'avant-dernier tonneau ; d'autres jouets mécaniques en bois découpé et peint, de M. A. Poyet ; de M. A. Dangu, — lequel nous montre le chat « faisant le gros dos », le singe tirant la brouette tout en faisant sonner un grelot, etc. ; de M. Joanny, « le Modelage », la construction en pierre « style » italien gothico-Renaissance (*sic*), et le « cochon à roulettes » d'une ferme bretonne ; de M. Bousquet, d'esprit plus inventif, des curiosités comme « Jonas et la baleine », qui lui sert de logement, « le renard et le corbeau », « le pêcheur à la ligne » ramassant des poissons qui ressemblent beaucoup à des savates ; puis ce sont des cerfs-volants, marque « la Cocarde » ; des aéros, monoplans ; l'hydro-nageur de M. Bianchini ; les jouets mécaniques Etma ; de M. Finot un autre jouet mécanique montrant un paysage avec des maisons, un moulin qui tourne, et devant lesquels sont des poules qui picorent, des oies tirant du col, etc... On peut citer encore la « poupée Jeanne d'Arc » et d'autres, de M. et Mlle Raphélis Soissan, à côté desquelles enfin on devra encore remarquer deux escrimeurs installés sur une planchette, qui avancent, reculent, estramaçonnent, s'embrochent ; — et pour « le bouquet » — comme on pouvait s'y attendre et puisque l'actualité ne perd jamais ses droits, — ce sont des groupes de boxeurs qui

se tapent, échangent des horions, s'aplatissent le nez à coups de poing, — pour rappeler la lutte fameuse qui passionna le Paris sportif de l'été dernier, et, comme dit ma concierge, qui n'a pas cherché davantage, « la marche » de Carpentier contre « Dispepsie ».

§

Mais l'exposition des Petits Fabricants, malgré tout et si quelques sections parfois faiblissent, garde son intérêt. C'est la dix-neuvième fois que se trouve organisé ce concours, dont le succès qui a toujours été en grandissant est désormais un fait acquis. C'est dire que cette année encore il mérite « le voyage » et qu'il n'est pas inutile d'y faire quelques visites.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Finance.

Maurice Privat : *La France veut-elle 200 milliards ? Les voilà tout de suite, sans impôts, sans emprunts, sans inflation fiduciaire*; La France au travail. 1 »

Histoire.

Commandant Nel : *Bonaparte au siège de Toulon*; Imp. Mouton, Toulon. 2 »

Littérature

Manoel Gahisto : *Edmond Pilon*. Avec un portrait, un autographe et une bibliographie ; Sansot. 2 »

Gabriel Hanotaux : *Histoire de la Nation française*, Tome XII : *Histoire des lettres*, vol. 1 : *des Origines à Ronsard*, par Joseph Bédier, Alfred Jeanroy et F. Picavet. Illust. de G. Ripart, René Piot, etc. ; Plon. » «

Octave Maus : *Les Préludes*, impressions d'adolescence ; Sand, Bruxelles. 7 50

Henri Morice : *La poésie de Sully-Prudhomme*, Téqui. » »

Joseph Olivier : *Déesses d'Arles*; Imp. réunies, Moulins. 5 »

Stendhal : *Chroniques italiennes*, Edition documentaire établie par René Louis Doyon : La Connaissance, 2 vol. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Commandant Henri Carré : *La véritable histoire des taxis de la Marne*, 6, 7 et 8 novembre 1914. Préface du général Maunoury ; Chapelot. » »

Pédagogie

Dr Marcel Viard : *L'art de penser et le développement rationnel des facultés mentales* ; Durvillle. 3 »

Poésie

Thomas Braun : *A des absents, 1914-1918* ; Cahiers de l'amitié de France et de Flandre. » »

Emile Diery : *Tout un avril* : Figuière. 3 50

Marie-Jeanne Mureine : *Les rédempteurs* ; Maison franç. art et édition. » »

Pierre Trocme : *La symphonie d'un rayon de lune*; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Roman

Charles Béranger : *La foi du paysan* ; Figuière. 7 »
G. Bonnamy : *Les Epaves;* Chiron. 6 »
Jack London : *Radieuse aurore.* Notice et traduction par Alice Bossuet ; Renaissance du livre. 7 »
François de Nion : *Le page de la reine* ; Flammarion. 6 90
Fortuné Paillot : *Les époux scandaleux* : Flammarion. 7 »
Jean Pellerin : *La mégère amoureuse* ; Férenczi. 1 20
Paul Reboux : *La maison de danses* ; Flammarion. 7 »
Hubert Stiernet : *Le récit du berger.* Dessins de G P. de Laet ; Office de publicité, Bruxelles. » »
Valmigère : *Légendes de Provence et de Septimanie* ; Albin Michel. 6 75

Sciences

Georges Mossé : *L'âme des peuples* ; Imp. Guiglion, Cannes. » »

Sciences psychiques.

Hector Durville : *Magnétisme personnel ou psychique.* Avec 17 portraits et 57 fig. : Durville 12 »
Dr Paul Gibier : *Analyse des choses,* essai sur la science future ; Durville. 9 »
Charles Lancelin : *L'âme humaine* ; Durville. 7 »

Sports.

H. de Bellefon et Gabriel Marcel : *La méthode française d'éducation physique.* Préface de M. Henry Pathé ; Chiron. 6 »
Michel Dupré : *La Gymnastique sportive.* Préface de Jeanne Ronsay. Dessins de Lig ; Alcan. 8 »

Varia.

Guide Sancey pour reconnaître facilement la plupart des champignons comestibles, suivi de la description des espèces mortelles et dangereuses et de nombreuses recettes culinaires. Avec 116 grav., Maloine. 10 »

Voyages.

Jean de La Jaline : *Visions de Sicile* ; Figuière. 3 50
Ed. Spalikowski : *Autour d'Yvetot;* Lestringant, Rouen. » »

MERCVRE.

ECHOS

Les nouvelles pièces divisionnaires. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Centenaire de Dostoïevski. — Georges Darien et le roman antimilitariste. — Sur le Symbolisme. — Un projet d'impôt sur les œuvres tombées dans le domaine public. — La Morale de La Fontaine. — L'Académie des Jeux Floraux de Provence. — La liturgie mozarabe. — A propos de généalogies. — Cocu et Cornard. — Un aspect de la culture. — Pour la culture française à l'étranger. — Les Amis de Zola. — Contre les procès.

Les nouvelles pièces divisionnaires. — Elles ont incontestablement un grand succès. La frappe est nette, sans présenter rien de particulier, mais le métal est réellement beau. S'il est vrai (comme on l'affirme) que son brillant et sa couleur dorée ne s'altéreront point à l'usage et qu'il est très bon marché (étant un alliage d'aluminium et de cuivre), on se demande pourquoi l'on ne s'en servirait point pour toute sorte d'objets ; il est certain qu'il remplacerait avantageusement le ruolz et tous les alliages qui prétendent imiter l'argent, mais n'y parviennent en réalité qu'à l'aide d'une couche superficielle de ce métal même,

laquelle ne résiste pas au frottement. Pour ce qui concerne les pièces de monnaie, en tout cas, il semble que la solution soit parfaite qui arrive à substituer aux sales petits billets, ces « nids à microbes », comme on les a qualifiés, des « jetons » aussi plaisants à l'œil et au toucher et qui, dit-on, ne coûtent pas beaucoup plus cher à fabriquer.

Cependant, à la réflexion, cette dernière circonstance même est, semble-t-il, de nature à faire naître une inquiétude. Comment fera-t-on pour se protéger, dans ce cas, contre la fausse-monnaie ?

Les signes monétaires, on le sait, sont de deux sortes. Il y a d'abord la monnaie *de bon aloi*, dont la valeur intrinsèque répond à l'indication qu'elle porte ; une pièce française de vingt francs contenait réellement pour vingt francs d'or. Et il y a ensuite la monnaie *fiduciaire*, dont la valeur repose sur une convention ; un billet de cent francs français pouvait, avant le cours forcé, être échangé à tout moment, à la Banque de France, contre cinq pièces d'or de vingt francs. Depuis l'établissement du cours forcé, nous le savons tous, ce n'est plus le cas ; mais nous savons aussi que ce billet peut nous procurer des objets ou des services déterminés, et c'est ce qui fait que nous l'acceptons en échange d'objets ou de services.

Il y eut, en outre, en France, à un moment donné, une troisième classe de monnaies, intermédiaire en quelque sorte entre celles que nous venons de mentionner. La Convention latine, s'inspirant des principes d'une théorie qu'on appelle le *bimétallisme*, avait prétendu faire circuler, côte à côte, comme monnaie de bon aloi, des pièces d'or et des pièces d'argent, en fixant une fois pour toutes un rapport de valeur entre les deux métaux. Ce rapport (qui était, comme on sait, de 1 à 15 1/2), on avait été cependant impuissant à le maintenir ; à un moment donné, l'argent s'est trouvé déprécié, par rapport à l'or, de plus de moitié. La pièce de cinq francs ne gardait en réalité son cours que grâce au fait qu'elle pouvait être, comme un billet de banque, échangée contre de l'or ; de monnaie de bon aloi elle était tombée au rang de monnaie fiduciaire ou *d'assignat métallique*, comme on l'a appelée de manière assez appropriée.

Pour la monnaie de bon aloi, la garantie à l'égard de la contrefaçon, consiste, cela est évident, dans le métal dont elle est faite. On peut très aisément imiter l'apparence extérieure d'un louis ; mais il ne sera pas en or, ce qui fait qu'il n'aura point le poids requis (l'or est le plus lourd des métaux, si l'on excepte ceux du groupe du platine, très coûteux eux aussi — à l'heure actuelle le platine lui même coûte même beaucoup plus cher que l'or) et que, si on le frotte, la dorure cédera, faisant apparaître le vil métal. — Pour la monnaie fiduciaire, tout au contraire, on est obligé de prendre des précautions particulières, afin d'empêcher qu'elle ne soit trop facilement imitée, ces précautions con-

sistant dans le fait d'une gravure très compliquée (comme pour le billet français) ou dans un papier difficile à fabriquer (comme pour la bank-note anglaise).

Quelle sera la situation, à cet égard, en ce qui concerne les nouvelles pièces ? La frappe, il est à peine besoin d'y insister, sera aisément imitée. Si l'alliage dont elles sont faites est susceptible d'être préparé sans grands frais, comment distinguera-t-on le faux du vrai ?

Pour comprendre combien ce danger est réel, nous n'avons qu'à rappeler ce qui s'est passé — ou ce qu'en tout cas, on a dit s'être passé — au moment où la dépréciation de l'argent avait atteint son point culminant. La pièce de cent sous ne contenant alors, comme nous l'avons dit, que pour deux francs environ d'argent, on affirmait qu'il existait quelque part en Espagne (ou, selon d'autres, dans l'Amérique du Sud) une usine frappant de ces pièces en bon argent, que l'on introduisait ensuite en France. Il se peut que ce n'ait été qu'un faux bruit et qu'étant donné le profit limité que promettait cette fausse monnaie (qui n'atteignait donc que 60 o/o de sa valeur nominale) et le risque que comportait tout de même une entreprise de ce genre faite en grand, on ait hésité à la mettre en œuvre. Mais il est certain que si on l'avait fait, les autorités françaises eussent été impuissantes à l'égard de cette fraude.

Nous ne supposons point un seul instant que *Qui de droit* n'ait pas pensé à cette difficulté. Sans doute a-t-on pris des précautions. Mais peut-être serait-il indiqué de mettre le public un peu dans le secret. Car si la méthode à l'aide de laquelle on espère opérer la distinction est trop ténue, si le public n'est pas à même de l'appliquer lui-même, on risque fort d'éveiller sa méfiance et de le voir refuser carrément les *jetons* qui, d'abord, lui ont tant plu.

Ajoutons encore qu'il serait probablement vain de vouloir se fonder sur des subtilités de composition : car il n'y en a sans doute aucune qu'un chimiste, même médiocre, ne découvrirait promptement. Et de même il serait probablement dangereux de faire fond sur des particularités concernant par exemple la *trempe* du métal, etc. Car, à part le fait que le procédé serait forcément connu d'un nombre assez considérable d'ouvriers, de contre-maîtres et de fonctionnaires de tout grade, et que l'on serait donc à la merci d'une simple indiscrétion, on sait assez quelle est l'ingéniosité des faussaires et l'on peut donc supposer qu'ils ne mettraient pas beaucoup de temps à découvrir le truc employé.

Ainsi la question reste embarrassante et il serait, semble-t-il, fort à désirer de voir *Qui de droit* y répondre d'une manière appropriée. — B.

§

Éphémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — *Dimanche 4 septembre*. — L'un des Treize de *l'Intransigeant* a reçu, au

sujet de l'hypothèse d'un Goncourt écrivain licencieux, une lettre de M. Frantz-Jourdain, lettre où il est dit notamment :

« Tout est possible, mais je ne crois guère à un Edmond de Goncourt pornographe ou même licencieux. Notre ami nous a lu plusieurs passages importants, *et rien qu'entre hommes*, de son Journal. Jamais je n'ai relevé, dans ces lectures, le moindre passage scabreux. »

M. Frantz-Jourdain ajoute que si des passages de ce genre existent, ils n'ont pu être écrits que par Jules de Goncourt, « homme de tempérament quelque peu tourmenté ». Ils se trouveraient donc dans les années de 1851 à 1870.

Mercredi 7 septembre. — Dans une lettre au directeur de *l'Œuvre*, lettre datée : Wiesbaden, 3 septembre, M. Jean Ajalbert indique que la citation publiée en manchette par ce journal le 29 août date de l'autre siècle, du temps de l'Affaire... [Dreyfus]. « En présentant l'auteur d'*Une Belle Journée*, ses parrains, Gustave Geffroy, Léon Daudet, nous ont affirmé qu'il y avait eu réconciliation d'Edmond de Goncourt avec Henry Céard ; il n'appartenait pas au plus jeune promu des Dix de ressusciter et de perpétuer une dispute périmée. »

Jeudi 8 septembre. — M. Jean Ajalbert informe M. Paul Souday qu'il a toujours été et qu'il restera partisan de la publication immédiate du Journal inédit. M. Souday s'excuse de l'avoir oublié. « Donc, avec M. Lucien Descaves, dit-il, ils sont deux, et non des moindres, sans doute, à vouloir obéir aux intentions expresses de leur maître. Mais deux sur dix, ce n'est pas encore beaucoup. »

Mardi 13 septembre. — « On retrouve, dans l'affaire du *Journal*, toutes les caractéristiques de la psychologie des foules quand les foules sont excitées », constate M. J.-H Rosny aîné (*Comœdia*).

L'auteur du *Termite* prend la défense de M. Henry Céard, qu'il désigne par cette expression : « le bouc émissaire ».

De même que M. Léon Daudet, M. J.-H Rosny aîné estime que la brouille Goncourt-Céard n'a eu pour cause que des vétilles, des propos insignifiants, « qui furent rapportés par des tiers sournois ». Enfin, pour lui, les textes cités par M. Léon Deffoux (*Comœdia* du 29 août) sont « badins ».

(*A suivre.*)

§

Centenaire de Dostoïewski. — Le 30 septembre 1821, à Moscou, dans une chambre de l'hôpital des pauvres où son père était médecin, naquit Fédor Mikhaïlovitch Dostoïewsky, le futur auteur de *Crime et Châtiment*, cette profonde étude de psychologie criminelle qui troubla à ce point la Russie que, dans l'année qui suivit son apparition (1866), les statistiques enregistrèrent une recrudescence exceptionnelle de crimes.

Ce n'est certainement pas ce qu'avait voulu l'auteur, qui, de son premier livre, *Pauvres gens*, écrit à 23 ans, jusqu'au dernier, *les Frères Karamazof*, publié peu de temps avant sa mort (1er février 1881 avait consacré son sombre génie à la cause des « offensés » et des « opprimés » de toutes sortes.

§

Georges Darien et le roman antimilitariste. — Georges Darien, l'auteur de *Biribi*, — un livre qui provoqua en son temps une émotion considérable, — vient de mourir, dans sa soixantième année (il était né, à Paris, le 6 avril 1862). Ses obsèques ont eu lieu au cimetière de Bagneux.

On a beaucoup plus parlé de *Biribi* que des autres livres de Darien (*Le Voleur*, *Bas les Cœurs*, *l'Epaulette*). Et pourtant *le Voleur* (qu'aimait Huysmans) est, tant par la qualité de l'ironie que par le tour emporté du récit, un livre unique sur les mœurs de cette catégorie d'anarchistes-théoriciens du « droit au vol » : Pini, Duval, les frères Schouppe, etc., qui « opéraient » entre 1887 et 1889. Lorsque ce volume parut, il fit grand bruit dans les milieux anarchistes et surtout parmi les réfugiés, à Londres. On alla jusqu'à prononcer le mot : autobiographie...

Mais malgré tout le talent de son auteur, *le Voleur* n'offre peut-être de réel agrément que pour les lecteurs qui se sont documentés sur cette époque (particulièrement dans *Les Coulisses de l'anarchie*, par Flor O'Squarr, 1892). Tandis que *Biribi* occupe une des premières places dans ce qui pourrait être appelé : le roman antimilitariste français — un ensemble d'œuvres violentes nées des duretés du volontariat et du service de cinq ans, « talentueuses », souvent injustes, mais qu'une bibliographie méthodique devra classer quelque jour. On y trouvera : *Les Misères du Sabre* et *Sous-Offs*, de Lucien Descaves ; le *Cavalier Miserey*, d'Abel Hermant ; *l'Homme qui tue*, d'Hector France ; *Au port d'Armes*, d'Henri Fèvre ; la *Grande famille*, de Jean Grave ; *la Caserne*, d'Albert Lantoine ; *le nommé Perreux*, de Paul Bonnetain ; *Elève-Martyr*, de Marcel Luguet, etc.

Darien était également l'auteur d'une pièce : *Les Chapons* (en collaboration avec M. Descaves), un acte tiré de *Bas les Cœurs* et qui, représenté le vendredi 13 juin 1890, au *Théâtre Libre*, fit hurler les spectateurs et la critique.

M. Lucien Descaves, qui est un des rares à avoir connu Darien (et encore il le voyait fort rarement), considère cet écrivain comme un fils de Vallès et a tracé de lui cette silhouette :

Lèvres minces, regard aigu, moustaches de chat roux, mâchoires serrées, — et les muscles sous la peau. Le monsieur pas commode auquel il ne fallait pas se frotter.

Au total, une nature d'une trempe exceptionnelle, une existence étrange, tourmentée, pleine de ce que Hugo appelait : de sombres perspectives...

§

Sur le Symbolisme.

Paris, le 15 septembre 1921.

Mon cher ami,

Je réponds brièvement à la protestation de M. Gaston Sauvebois. Il voudrait suggérer aux lecteurs du *Mercure* que c'est moi qui ai commis une *infamie* en estimant infâme sa déclaration démunie de preuves : « Les Symbolistes ont déclaré péremptoirement qu'avant eux il n'y a rien. »

Sa longue lettre cherche à s'appuyer sur des arguments. Elle établit que, au sentiment de M. de Souza, « le symbolisme a des racines profondes dans tout ce que la poésie de tous les siècles a conçu de poésie *vraie* ». — Donc, même M. de Souza ne prétend pas que, avant lui, *il n'y a rien*.

Je ne sais si M. Saint-Georges de Bouhélier peut ou ne peut pas être « accusé de ne pas connaître le symbolisme », ni si les paroles de mon vieil ami Saint-Pol-Roux, par lui rapportées, sont authentiques. Je l'admets cependant, ainsi que le sens exclusif et absolu qu'il attribue à une phrase détachée de la préface de *la Dame à la Faulx*. M. Sauvebois souligne que cette préface reproduit dans son allure la préface de *Cromwell* ; comment Saint-Pol-Roux eût-il pu, dès lors, nier l'existence de Victor Hugo tout au moins, et soutenir que, avant lui, *il n'y a rien ?*

En consentant à M. Sauvebois le maximum de concessions, tout juste eût-il pu écrire : « DES symbolistes ont déclaré qu'avant eux il n'y a rien ». Où prend-il que M. de Souza ou que Saint-Pol-Roux ait parlé au nom de *tous les* Symbolistes (ou du plus grand nombre) ? Qui leur avait confié ce soin? J'en sais — et des plus notoires — qui n'eussent, en aucun temps, souscrit à une déclaration de ce genre. M. Sauvebois leur prête sans aucun droit une opinion qu'ils n'ont pas formulée, qu'ils n'ont pas approuvée, que certains sans doute n'ont même pas connue.

Jamais les Symbolistes n'ont été liés entre eux par un pacte. Chacun a pensé et écrit ce qu'il lui a plu, comme il lui a plu. Cette liberté et cette tolérance réciproque constituent les essentielles caractéristiques de leur mouvement.

S'il n'est pas *infâme* d'attribuer à tout un groupe de poètes l'assertion individuelle de tel ou tel d'entre eux, il est au moins absurde de chercher à leur en faire, collectivement, un grief, et de s'en servir comme d'une machine de guerre.

Il n'est pas rare que les jeunes écrivains se montrent durs et injustes vis-à-vis de leurs aînés. Les Symbolistes n'ont pas entièrement échappé

à ce travers, qui après tout n'est peut-être qu'une nécessité pour s'affirmer soi-même dès les débuts, mais ils se flattent, et se sont toujours flattés, de compter parmi ceux qui ont rendu le plus légitime et le plus éclatant hommage à beaucoup de leurs devanciers, anciens ou immédiats.

Croyez, etc.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Un projet d'impôt sur les œuvres tombées dans le Domaine public. — M. Pierre Rameil, député des Pyrénées-Orientales et rapporteur du budget des Beaux-Arts, rédige le texte d'un projet de loi qu'il soumettra aux Chambres et qui tend à frapper d'un droit, dont le pourcentage n'est pas établi, toutes les œuvres littéraires et artistiques tombées dans le domaine public.

Il reprend ainsi dans ses grandes lignes une proposition faite en 1907 par M. Maurice Ajam, député de la Sarthe, et dont l'article premier disait :

A partir du 1er janvier 1908, toutes les éditions nouvelles d'auteurs tombées dans le domaine public par application de la loi du 14 juillet 1866 seront frappées d'un droit de dix pour cent, au profit du Trésor public.

L'article 2 prévoyait, pour le payement de ce droit, l'apposition d'un timbre sur les volumes ; l'article 3 appliquait le droit aux traductions d'auteurs étrangers ; l'article 4 et dernier réprimait les contraventions.

Remy de Gourmont opposa de fortes et judicieuses critiques à ce projet qui ne fut pas adopté.

Quand on me parle d'impôt de dix pour cent, je ne comprends, écrivait Remy de Gourmont (*Epilogues*, Mercure de France du 1er juillet 1907) que si j'en ai pu faire l'application sur le vif. Je pense que la librairie Garnier, après avoir fait réimprimer les œuvres complètes de Voltaire en cinquante-deux volumes à sept francs, et rémunéré convenablement le savant M. Louis Moland, doit, avant de mettre ce papier en vente, verser à l'Etat la somme de *soixante-douze mille francs*. Voilà qui s'appellerait encourager la culture des lettres françaises et les grands travaux d'érudition. Je pense aussi à la courageuse petite Bibliothèque nationale, qui a rendu tant de services, avec ses volumes à cinq sous, aux jeunes gens studieux et pauvres. Elle publie les œuvres choisies du même Voltaire en vingt volumes et je suppute que, pour espérer de couvrir ses frais initiaux, elle est obligée de tirer environ à dix mille exemplaires. Le chiffre est fort modéré. Au moment donc qu'elle met en vente cet humble Voltaire, ce Voltaire des pauvres, l'Etat français lui réclame *cinq mille francs*.

(Notons qu'au taux de 10 o/o cet impôt serait aujourd'hui, étant donné le prix des livres, beaucoup plus élevé, beaucoup plus prohibitif encore.)

Si l'on tombait, disait encore Gourmont aux auteurs de second ordre, — ou

jugés tels par les professeurs et le public — à ceux qui ne sont que curieux, à ceux qui ne sont pas absolument indispensables à une éducation ordinaire, la démonstration serait encore plus frappante.

Et il citait ici, à titre d'exemple, les travaux de M. van Bever. Quoi ! il faudra verser à l'Etat quatre ou cinq cents francs pour avoir le droit de mettre en vente la *Musette* du Sieur Dalibray, poète burlesque du temps de Louis XIII ! Quoi ! La Société des Anciens Textes va payer un impôt formidable parce qu'elle a eu l'audace de publier en dix volumes les œuvres complètes d'Eustache Deschamps !

Remy de Gourmont démontrait que l'article 3, applicable aux traductions, était aussi peu étudié que les article précédents et il renvoyait M. Ajam « à la buvette ou à la commission des sucres ».

Nous ne reprendrons pas à notre compte une sévérité semblable à l'égard de M. Pierre Rameil ; ses intentions sont excellentes, ce n'est pas douteux, mais son projet nous paraît mauvais, cela est non moins certain.

§

La morale de La Fontaine.

Monsieur le Directeur,

Une brève réponse à la lettre de M. Michel Holbam publiée dans les Echos du *Mercure* à la date du 1er septembre — et qui soulève une question intéressante.

1°) La Fontaine, comme tous les écrivains de génie, unit à un fonds d'idées et d'aspirations emprunté à la culture du passé des éléments puisés dans la réalité vivante de son époque.

La base première des idées de La Fontaine sur l'Art de Vivre est d'origine antique (la ferveur pour la vie, la croyance que l'homme peut trouver le bonheur ici-bas par un acte de confiance en la nature et une volonté de se mettre en harmonie avec elle).

A son siècle, il emprunte le *réalisme psychologique* tel qu'il apparaît notamment dans l'œuvre de La Rochefoucauld, — et qui tend à une interprétation pessimiste de la Vie — mais les conséquences pessimistes sont absorbées chez La Fontaine par une volonté d'adhésion à la vie qui fait déclarer bonne à priori la réalité telle qu'elle est.

La Fontaine emprunte en outre au XVIIe siècle le culte de l'amour mis en honneur par l'esprit précieux. Remarquons que La Fontaine est par toute une partie de son œuvre un poète précieux, souvent exquis d'ailleurs. De l'esprit précieux, il garda toujours, même au temps de ses fables si pénétrées d'ironie et d'esprit réaliste, un indéniable penchant pour « le doux et le tendre ».

2°) Il est très juste que le culte de l'amour chez La Fontaine est en contradiction avec la pure notion du sage antique. Mais La Fontaine nous offre le cas de la morale antique accueillie dans une âme de poète, c'est-à-dire dans une âme caractérisée avant tout par l'appétit de la

Vie. Le Sage, selon La Fontaine, n'aspire donc pas à une modération systématique et généralisée. Recherchant ses meilleures conditions de vie, — il se dépouille de tout ce qui représente des manières de vivre qui ne correspondent pas à ses véritables aspirations. Mais s'il renonce à la poursuite des grandeurs, des honneurs et des richesses, c'est pour *intensifier* d'autres jouissances qui correspondent à sa vraie nature (l'amour tient le premier rang parmi celles-ci).

En se donnant à l'amour, le sage de La Fontaine ne contredit pas à sa notion de la liberté. Je crois que depuis l'auteur de l'*Ethique* jusqu'à celui de l'*Essai sur les Données immédiates*, les philosophes définissent généralement l'acte libre celui qui nous exprime nous-même. Or l'appétit d'aimer est une des tendances qui gît vraiment au « moi profond » de La Fontaine. En vivant selon l'amour, le sage de La Fontaine suit sa loi profonde, — et c'est cela la liberté. (Le mariage, par contre, lui apparaît comme une atteinte à la liberté). Enfin l'amour, si absorbant soit-il, n'empêche point de goûter l'*otium*, la rêverie et le spectacle du monde. Stendhal disait en substance que l'amour avait été la grande affaire de sa vie et même la seule, — et pourtant qui a plus regardé le monde, qui a plus rêvé, qui s'est plus grisé de solitude ? Et d'ailleurs n'est-il pas apte entre tous à sentir le charme secret des rêves et de la solitude, celui qui a profondément aimé ?

Daignez agréer, etc.

GABRIEL BRUNET.

§

L'Académie des Jeux floraux de Provence. — L'Académie des Jeux floraux de Provence vient de décerner son prix du Président de la République à M. Jean Samat, directeur du *Petit Marseillais*, pour son volume *Les Chansons de Michawago*.

Le prix du Ministre de l'Instruction publique a été attribué à Mlle Yvonne Ostroga pour sa nouvelle *La jeune fille*, et le prix Jean Aicard à M. Escoffon pour son ouvrage *Mme de la Vallière*.

§

La liturgie mozarabe. — A propos de l'article publié sous ce titre dans le *Mercure* du 1er août, nous recevons de D. Angel Maria Acevedo, curé de la paroisse mozarabe des Saintes Justa et Rufina, une longue lettre datée de Tolède, 31 août 1921, où notre digne correspondant insiste spécialement sur les points suivants :

1°) qu'aucune confusion n'est possible entre les liturgies mozarabe et grégorienne, la première — sous les dénominations diverses d'« apostolique », « gothique », « isidorienne », et, enfin, « mozarabe » — ayant été introduite en Espagne par saint Jacques le Majeur de 37 à 44, qui est la date de sa prédication ds l'Evangile, et continuée par ses disciples, les Saints Torcuatus, Ctésiphon, Indaletius, Editius, Euphrasius, Secundus et Cæcilius ;

2°) que le maintien de la liturgie mozarabe par Alphonse VI dans six paroisses de Tolède correspond à l'existence préalable de ces six paroisses sous la domination arabe et que l'exercice de cette liturgie fut et est aujourd'hui encore restreint aux descendants des chrétiens mozarabes, le rite romain — ou latin — régissant les églises établies à Tolède à la suite de la reconquête ;

3°) que la liturgie mozarabe a toujours été en vigueur à Tolède, comme le déclare Cisneros au *prologue* des constitutions par lui accordées à la Chapelle mozarabe de la Cathédrale — qu'il fonda, comme on sait, et qui subsiste aujourd'hui. Ses paroles sont : « *Vous savez bien que l'office vulgairement appelé mozarabe....... a été pendant longtemps presque oublié.... et que les clercs qui le desservaient étaient peu nombreux et ne l'observaient pas.* » D'où il suit que la liturgie mozarabe n'a jamais été *complètement* abandonnée ;

4°) que l'édition du Missel et du Bréviaire mozarabe par les soins de Cisneros fut faite sur des manuscrits gothiques très anciens, dont cinq appartenaient à la Cathédrale et trois aux paroisses, alors existantes, de Sainte-Juste et de Sainte-Eulalie. M. Acevedo nous dit qu'aux archives de son église l'un de ces manuscrits incomplets subsiste et qu'il remonte au dernier tiers du VIIIe et au premier tiers du IXe siècle. Quant aux offices de saints relativement modernes (comme Saint François, *p.ex.* ou à la fête du *corpus Christi* — et même à la solennité de l'Immaculée Conception, que, nous dit M. Acevedo, l'on célèbre à la Chapelle mozarabe — ce sont des adjonctions postérieures qui n'infirment en rien l'antiquité des autres offices du rite et qui, faites avec l'autorisation du Saint-Siège, sont parfaitement canoniques......

Enfin, M. Angel Maria Acevedo joignait à sa lettre un intéressant article sur les paroisses mozarabes de Tolède, par lui composé et signé du pseudonyme : *Xavier Ximenez.* — C. P.

§

A propos de généalogies.

Monsieur le Directeur,

La rigueur du raisonnement mathématique sur lequel M. Georges Maurevert s'appuie, dans son article d'ailleurs fort intéressant et documenté, *Généalogies fabuleuses et réalités héréditaires* (*Mercure de France*, n° 556 et 557), conduit, au delà d'une certaine limite, à des résultats contredits par l'expérience, comme le fait d'ailleurs remarquer M. Hadir, dans la lettre que vous insérez p. 572, dans le n° 557.

Pour arriver en effet à ce que, d'après l'ère chrétienne, chaque être humain ait 139 quatrillions, etc., d'ancêtres, il faut admettre que, pour obtenir le nombre des ascendants à chaque génération, il faudra doubler le nombre des représentants, dans la même lignée, de la génération suivante.

Cela conduit bien à supposer à chacun plus d'un demi milliard d'ancêtres à la 30e génération, soit plus de 4 milliards à la 33e, et ainsi de suite.

Or, on peut se demander si, aux environs de l'an 800, il y avait sur la terre 4 milliards d'habitants, chiffre qui arriverait d'ailleurs, en suivant la même progression, à 32 milliards aux environs de l'an 700 !

Il semble donc que, à partir d'un certain moment, beaucoup d'ancêtres sont communs ; ainsi le demi-milliard d'ancêtres supposé nécessaire pour la 30e génération ne nécessite certainement pas, pour exister, un milliard d'ancêtres à la génération précédente, car sur ce demi-milliard, plusieurs proviennent de parents communs, par suite de mariages entre cousins germains.

D'ailleurs, il n'est pas indispensable d'augmenter le chiffre des ascendants à chaque génération, pour que les descendants existent.

A titre d'exemple, supposons en effet une île ne pouvant nourrir qu'un millier d'habitants, chiffre des ancêtres de chacun à la onzième génération (exactement 1024 en supposant qu'il n'y ait eu pendant ce temps aucun mariage entre cousins germains).

Or, supposons encore, qu'il y a 7 siècles environ, on y ait amené un seul couple humain, et que, depuis cette époque, cette île n'ait plus eu d'émigration, ni d'immigration, parmi ses habitants.

Admettons encore que ce couple initial ait eu 4 enfants (2 garçons et 2 filles) qui, à l'instar des enfants d'Adam et d'Eve, — si l'on en croit la tradition — se soient nécessairement mariés entre frères et sœurs, puis entre cousins — germains ou non — et aient donné naissance en moyenne chacun à 4 individus, susceptibles de former 2 couples, et ainsi de suite.

On voit que la progression des descendants est alors la même que celle qui permet de déterminer le nombre des ascendants, soit 4 à la 1re génération, 8 à la 2e, 16 à la 3e, et 1024 à la 11e — c'est-à-dire qu'au bout de 11 générations, on retombe, dans ces conditions, sur le chiffre maximum d'ancêtres nécessaire pour assurer la venue au monde d'un individu né 300 ans plus tard (soit 10 générations plus tard).

Et puisqu'à ce moment-là il ne peut toujours y avoir qu'un millier d'habitants dans l'île (ce qui suppose qu'à partir de là il n'y ait plus que 2 enfants de chaque sexe par couple), c'est à partir de cette onzième génération que ce millier d'habitants a des ancêtres communs, allant de 1.024, pour cette génération, jusqu'à 2, à la 20e génération.

Dès lors, le nombre total des ancêtres de chacun de ces individus est de 3.028,

c'est-à-dire de $2^{10} + 2\,(2^9 + 2^8 + 2^7 + \dots\dots + 2)$

au lieu d'être, comme il résulterait du calcul consistant à doubler

chaque fois le nombre des ascendants pendant 20 générations, de 2.036.026,
c'est-à-dire de ($2^{20} + 2^{19} + 2^{18} + \ldots\ldots + 2$).

Ces chiffres seraient évidemment tout autres si l'on admettait que chaque couple humain ait eu 2, 3, 5, ou 6 descendants, par exemple, en moyenne. Encore faudrait-il tenir compte des individus restés célibataires, du nombre relatif des représentants de chaque sexe, etc.

Dans ces conditions, il paraît impossible de déterminer mathématiquement le chiffre des ascendants, variable avec chaque individu, et en rapport notamment avec les mariages consanguins de ses ancêtres.

En m'excusant de la longueur de cette lettre, sur un sujet aussi ardu, je vous prie d'agréer, etc. O. GRANGER.

§

« Cocu » et « Cornard ». — Les généalogies ne sont pas seulement fabuleuses, comme essaye de nous le démontrer M. Georges Maurevert. Elles peuvent aussi nous donner quelques renseignements sur l'origine des mots.

C'est ainsi que l'on peut affirmer que, au moins depuis le XIIe siècle, les mots *cocu* et *cornard* sont synonymes, — comme danger et péril, nous disent les dictionnaires.

Ceci ressort de la lecture d'un volumineux ouvrage dont le titre est : *Documents historiques et généalogiques sur les familles nobles du ouergue*, par E. de Barreau. Il y est question d'une famille de Cocural, dont les documents et titres remontent au XIIe siècle et qui porte des cornes sur ses armes.

On voit tout de suite la relation entre le radical du patronymique et l'ornement de l'écu.

Irons-nous jusqu'à dire qu'à l'exemple du banquier israélite Cahen (Joseph-Edouard), cité par M. Maurevert, et à qui, en allusion de sa prétendue descendance du roi David, on « donna pour armes un lion tenant une harpe », on donna des cornes à de Cocural en allusion d'une infortune conjugale ? — L. R.

§

Un aspect de la culture. — Un pédagogue germanique vient de publier une intéressante statistique ; elle prouve la douceur de son caractère et la perfection de son enseignement. Ce magister de Souabe, qui a pris sa retraite un peu avant la guerre, se félicite d'avoir, en trente ans, administré 911.500 coups de canne à ses élèves, 124.000 punitions au fouet, 209.000 « retenues », 130.000 coups de règles dans les paumes, 10.200 coups de poings dans les oreilles et 223.700 gifles.

Il dit, en terminant, sans l'ombre d'un regret — au contraire, tant sa conviction est profonde : — « C'est ainsi qu'on forme la jeunesse. »

§

Pour la culture française à l'Etranger. — Sous les auspices de *La Vie Universitaire*, il vient de se fonder un comité d'initiative chargé de constituer une bibliothèque circulante réservée à l'usage des universitaires, professeurs et étudiants appartenant aux nations amies, particulièrement l'Italie, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie, à qui les prix élevés de la librairie actuelle augmentés par le change interdisent presque complètement l'usage du livre français. La bibliothèque circulante projetée contiendrait tous les ouvrages scientifiques les plus récents nécessaires à des universitaires, et qui seraient envoyés gratuitement aux universités étrangères, à titre de prêts. Le comité institué par *La Vie Universitaire* accepte les dons de livres de culture générale et les souscriptions (13, quai Conti, Paris VIe).

§

Les Amis de Zola. — Le pèlerinage littéraire de Médan, organisé désormais par les soins de la Société des Amis de Zola, aura lieu cette année le dimanche 2 octobre.

Il sera présidé par M. Eugène Fasquelle, délégué par les Amis de Zola, assisté de M. Paul Souday.

Prendront également la parole au nom de divers groupements d'écrivains et d'artistes, MM. Alexandre Mercereau, Yvanhoë Rambosson et Carol-Bérard.

Départ de Paris-Saint-Lazare pour Villennes à 1 h. 35. Retour à 6 h. 30.

§

Contre les procès.—Deux ouvrages, classés dans les catalogues parmi les *Utopies*, se trouvent assez difficilement chez les bouquinistes. Ce sont :

1° *L'Ami de la Concorde*, ou essai sur les motifs d'éviter les procès et sur les moyens d'en tarir la source, par un avocat au Parlement (Londres, 1765) ;

2° *Mémoire pour diminuer le nombre des procès*, par l'abbé de Saint-Pierre (Paris, 1725).

Or, il est à Paris une bibliothèque où vous ne seriez pas tenté d'aller les chercher et qui pourtant les possède : c'est la bibliothèque de l'ordre des Avocats !

Ajoutons qu'ils sont fort peu consultés.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.